



· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala D.S
22 - VI - 21
- 9 (1

ŒUVRES

MILITAIRES

DE

GUIBERT.

TOME PREMIER.

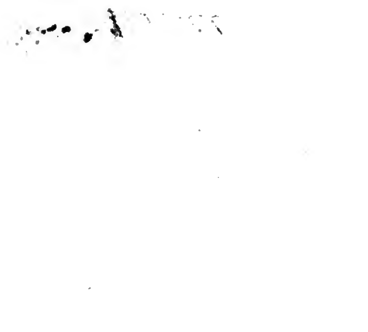
ESSAI GÉNÉRAL DE TACTIQUE.

TOME I.



A PARIS,
Chez BARROIS L'AINÉ, Libraire pour l'Art militaire, rue de Savoye, nº. 13.

AN XII. — 1803.



NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES DE GUIBERT.

GUIBERT, fils d'un Gouverneur de l'Hôtel des Invalides, servit avec distinction dans la guerre de Sept-ans, et en Corse, au combat de Ponte-nuovo, qui assura la conquête de cette île à la France. Parvenu au grade de Colonel du régiment de Neustrie et d'inspecteur-genéral de l'infanterie, il publia divers Ouvrages qui lui méritèrent l'estime et les suffrages du Public. Son *Essai général de Tactique*, publié à l'âge de vingt-quatre ans, eut le singulier avantage d'être loué par ses contemporains les plus illustres et par les plus grands capitaines de son temps. Il valut à son auteur une épître en vers, de Voltaire, très-flatteuse, et Frédéric II le mettoit dans le très-petit nombre de livres dont il conseilloit la lecture à un général. Washington faisoit de

cet ouvrage le compagnon de sa gloire; et, de nos jours, Bonaparte qui le portoit avec lui dans les camps, a dit que c'étoit un livre propre à former de grands hommes. Le ton de hardiesse et de liberté qui règne dans sa préface, qu'il osa publier dans un temps où la pensée étoit comprimée, lui donna le mérite d'avoir sacrifié son avancement à la vérité : elle renferme en outre des beautés de style. Son Ouvrage sous le titre de *Défense du systéme de guerre moderne*, en réfutation de celui de Menil-Durand, est rempli d'excellentes observations, de raisons saines et solides, et annonce un esprit franc et courageux, dont le seul but étoit le triomphe des vrais principes.

Avec autant de titres à la recommandation de ses concitoyens, GUIBERT désira être nommé député aux Etats-généraux par la noblesse du Bourbonnois : il échoua dans son projet; le chagrin que lui causa cet échec lui fit contracter une maladie de langueur qui le mit au tombeau le 16 mai 1790.

A MA PATRIE.

DEDIER mon ouvrage à ma Patrie, c'eſt le conſacrer tout enſemble au roi qui en eſt le pere; aux miniſtres qui en ſont les adminiſtrateurs, à tous les Ordres de l'Etat qui en ſont les membres; à tous les François qui en ſont les enfans. Eh! puiſſe-t-on un jour rendre à ce ſaint nom de Patrie toute ſa ſignification & ſon énergie; en faire le cri de la nation, le ralliement de tout ce qui compoſe l'Etat! Puiſſent à la fois le maître & les ſujets, les grands & les

petits, s'honorer du titre de citoyens, s'unir, s'appuyer, s'aimer par lui! Cette confédération de tous les cœurs & de toutes les forces, rendra la France aussi heureuse que je le desire.

J'entreprends de tracer le tableau politique & militaire de l'Europe. Je m'attacherai plus particuliérement à l'examen des États qui intéressent ma nation; je m'arrêterai ensuite sur elle; je considérerai, sous ce double point de vue, sa constitution, ses moyens, son génie, la situation de son militaire, qui sera mon objet principal. J'oserai parler de son administration, dévoiler ses abus, en chercher les remedes, élever enfin l'édifice d'une constitution, à la fois politique & militaire; d'une discipline nationale; d'une tactique complette; me servant pour cela de tous les matériaux qui existent; fouillant dans les débris de tous les siecles, & dans les connoissances actuelles de tous les peuples.

La vérité conduira ma plume. Sans la vérité, que seroient les hommes?

Elle est à l'univers moral, ce qu'est le Soleil à l'univers physique. Elle le féconde & l'éclaire. Sans elle, le génie ne jette qu'une flamme incertaine & trompeuse. Sans elle, les rois, les ministres, les écrivains ne sont que d'illustres aveugles. Je lui dévoue mes travaux. Je parlerai avec la liberté qu'elle inspire; &, si quelquefois je suis forcé de m'imposer silence sur elle, du moins je proteste de ne rien dire volontairement qui la blesse.

Loin de nous ce préjugé qui accuse la philosophie d'éteindre le patriotisme. Elle l'ennoblit. Elle l'empêche de dégénérer en orgueil. Eclairé par elle, le citoyen s'attache à sa nation sans fanatisme, & il ne hait, ou ne méprise pas les autres peuples. Il desire la prospérité de son pays; & il gémiroit de la voir s'élever sur l'esclavage & sur le malheur des pays voisins. Il chérit tous les hommes comme ses semblables, & s'il porte à ses compatriotes un sentiment de prédilection, c'est celui qu'un

frere a pour ses freres. Amour de la patrie, c'est ainsi que tu te fais sentir à mon cœur! Je pourrai donc être utile à mes citoyens, & ne pas déplaire aux étrangers. Je pourrai écrire pour la France, & être lu du reste de l'Europe.

Je ne m'effraye, ni de l'immensité de mon projet, ni de mon âge, ni de la foiblesse de mes talens. Ainsi Colomb, partant pour découvrir un nouveau monde, ne recula point à la vue de l'Océan & du frêle vaisseau qui devoit le porter. J'ai sa hardiesse, je n'aurai peut-être pas son succès. Mais si je m'égare, si j'embrasse quelquefois la chimere du mieux impossible, qu'on me plaigne, & qu'on me pardonne. Le délire d'un citoyen, qui rêve au bonheur de sa patrie, a quelque chose de respectable.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

PREMIERE PARTIE.

Tableau de la Politique actuelle; son parallele avec celle des anciens; ses vices; obstaclés qu'elle apporte à la prospérité & à la grandeur des peuples.

SI l'on entend par *Politique*, l'art de négocier, ou plutôt d'intriguer; celui de fomenter sourdement quelque révolution, de lier ou de rompre, dans l'obscurité des cabinets, quelques traités d'alliance, de paix, de mariage ou de commerce; nous sommes, sans doute, à cet égard, supérieurs aux anciens; nous y apportons plus de finesse & plus d'esprit qu'eux. Mais si la politique est la science vaste & sublime de régir un Etat, au-dedans & au-dehors; de diriger les intérêts particuliers vers l'intérêt général; de rendre les peuples heureux, & de les attacher à leurs gouvernemens: convenons qu'elle est totalement inconnue à nos administrateurs modernes, que nos Richelieu, nos Colbert, nos d'Ossat, nos d'Estrades, ne peuvent se comparer aux

Licurgue, aux Périclès, aux Numa, aux grands hommes d'état de la Grèce & de Rome. Convenons que le sénat Romain, dans le temps de sa splendeur, nous rappelle cet Atlas fabuleux, qui soutenoit le fardeau du monde ; tandis que nos gouvernemens ne sont que des machines frêles & compliquées, auxquelles la fortune & les circonstances impriment des mouvemens irréguliers, incertains & passagers comme elles.

Je ne suis point admirateur aveugle des anciens. Je sais ce qu'une longue suite de siècles, les ténébres de l'ignorance, le prestige de l'histoire, la prévention de nos esprits, leur prêtent de colossal & de merveilleux. Je sais que, de même que les astres voisins de l'horison se peignent plus grands à nos yeux, que quand, plus rapprochés de nous, ils s'élèvent sur nos têtes, les héros, les événemens que nous appercevons dans le lointain de l'antiquité, acquièrent, à nos regards, une grandeur que n'ont jamais les objets contemporains. Fortifié contre cette illusion, je ne juge presque jamais les choses telles que l'histoire me les représente. Je ne me peins point des hommes au-dessus de l'humanité. Je rabaisse les héros à la mesure possible de perfection que le cœur humain comporte. Je cherche à démêler, dans les évènemens, l'influence que le hasard a pu avoir sur eux,

les ressorts, & quelquefois les fils imperceptibles qui en ont été les causes. Ainsi je n'ai point une vénération enthousiaste pour le gouvernement de l'ancienne Rome. Je ne prétends point qu'il ait été parfait. Il ne l'étoit point, puisqu'il a eu ses secousses, sa décadence, & sa fin. Il ne pouvoit pas l'être, puisqu'il étoit l'ouvrage des hommes. Mais si ce gouvernement imprima, pendant cinq cents ans, un caractère de vigueur & de majesté, au peuple qui vécut sous lui; s'il fit germer plus de citoyens & de héros, que le reste de la terre n'en a peut-être porté depuis; si même, dans le temps de sa corruption, les vices de ce peuple eurent quelquefois une grandeur & une énergie qui forcent à l'étonnement; si ce peuple enfin devint le maître du monde; je dois alors attribuer des effets aussi grands, aussi soutenus, à des causes puissantes & constantes. Je puis, sans me tromper, assurer que ce gouvernement étoit plus vigoureux; que sa politique étoit plus vaste, plus profonde que celle de tous les Etats qui s'offrent à moi.

J'admire donc la politique des Romains dans leurs beaux jours, lorsque je la vois fondée sur un plan fixe; lorsque ce plan a pour base le patriotisme & la vertu; lorsque je vois Rome naissante, n'être qu'une colonie foible & sans appui, devenir rapidement une ville, s'agrandir sans cesse,

vaincre tous ſes voiſins qui étoient ſes ennemis; s'en faire des citoyens ou des alliés; ſe fortifier ainſi en s'étendant, comme un fleuve ſe groſſit par les eaux qu'il reçoit dans ſon cours. J'admire cette politique, quand je vois Rome n'avoir jamais qu'une guerre à la fois; ne jamais poſer les armes, que l'honneur du nom Romain ne ſoit ſatisfait; ne pas s'aveugler par ſes ſuccès; ne pas ſe laiſſer abattre par les revers; devenir la proie des Gaulois & des flammes, & renaître de ſes cendres. J'admire Rome enfin, quand j'examine ſa conſtitution militaire, liée à ſa conſtitution politique, les loix de ſa milice; l'éducation de ſa jeuneſſe; ſes grands hommes, paſſant indifféremment par toutes les charges de l'Etat, parce qu'ils étoient propres à les remplir toutes; ſes citoyens fiers du nom de leur patrie, & ſe croyant ſupérieurs aux rois qu'ils étoient accoutumés à vaincre. Je dis que peut-être il y a eu, dans quelque coin de l'Univers, une nation obſcure & paiſible, dont les membres ont été plus heureux; mais que certainement jamais peuple n'a eu autant de grandeur, autant de gloire, & n'en a autant mérité par ſon courage & par ſes vertus.

Maintenant quel tableau offre, en oppoſition, l'Europe politique, au philoſophe qui la contemple? Des adminiſtrations tyranniques, ignorantes, ou foibles;

les forces des nations étouffées sous leurs vices; les intérêts particuliers prévalant sur le bien public; les mœurs, ce supplément des loix souvent plus efficace qu'elles, négligées ou corrompues; l'oppression des peuples réduite en systême; les dépenses des administrations plus fortes que leurs recettes, les impôts au dessus des facultés des contribuables, la population peu nombreuse & clairsemée; les arts de premier besoin négligés, pour les arts frivoles; le luxe minant sourdement tous les Etats; les gouvernements enfin indifférents au sort des peuples, & les peuples, par répréfailles, indifférens aux succès des gouvernemens.

Fatigué de tant de maux, si le philosophe trouve à reposer sa vue sur des objets plus consolans, c'est sur quelques petits Etats qui ne sont que des points dans l'Europe; c'est sur quelques vérités morales & politiques, qui, filtrant lentement à travers les erreurs, se développeront peu à peu, parviendront peut-être un jour aux hommes principaux des nations, s'assiéront sur les trônes, & rendront la postérité plus heureuse.

Tel est particuliérement l'état de malaise & d'anxiété des peuples, sous la plupart des gouvernemens, qu'ils y vivent avec dégoût & machinalement; que, s'ils avoient la force de briser les liens qui les attachent, ils se donneroient d'autres loix

& d'autres adminiſtrateurs. On verroit alors la moitié de l'Allemagne chaſſer les petits princes ſous leſquels elle gémit ; la Caſtille, l'Arragon, l'Irlande rappeller ſes rois ; la Toſcane, ſes ducs (1) ; la Flandre, ſes comtes ; tant d'autres États, leurs anciens ſouverains qui vivoient au milieu d'eux ſans luxe, & du revenu de leurs domaines. On verroit preſque toutes les provinces ſe ſéparer de leur métropole ; preſque tous les gouvernemens ſe diſſoudre, ou changer de forme. Mais que dis-je ? Telle eſt en même temps la foibleſſe des peuples, que, mécontens, ils murmurent & reſtent dans la même ſituation. Ils y ſont enchaînés par l'habitude & par les vices.

Cette fermentation impuiſſante eſt une des plus grandes preuves de la mauvaiſe conſtitution de nos gouvernemens. Car, d'une part, les peuples ſouffrent & ſe plaignent, de l'autre ils ont perdu toute eſpèce de reſſort. Chacun vit pour ſoi, cherchant à ſe mettre à couvert des maux publics, à en profiter, ou à s'étourdir ſur eux. Au milieu de cette foibleſſe générale, les gouvernemens, foibles eux-mêmes ; mais, par là, féconds en petits moyens, étendent leur autorité, & l'appéſantiſſent. Ils ſem-

(1) Depuis que ceci eſt écrit elle les a retrouvés dans le jeune Souverain qui régne ſur elle. Il eſt occupé de la vivifier, de la rendre heureuſe. Saiſiſſons l'occaſion douce & rare de rendre hommage à un Prince qui ſent le prix du bonheur & de l'amour des hommes.

blent être en guerre ſecrette avec leurs ſujets. Ils en corrompent une partie pour dominer l'autre. Ils craignent que les lumieres ne s'étendent, parce qu'ils ſavent qu'elles éclairent les peuples ſur leurs droits, & ſur les fautes de ceux qui les gouvernent. Ils fomentent le luxe, parce qu'ils ſavent que le luxe énerve les courages. Comme ils ont dans leurs mains preſque tout l'or des Etats, ils font de l'or le grand reſſort de l'adminiſtration ; ils en font le moyen de la conſidération & de l'avancement des particuliers ; la ſolde du vice qu'il augmente ; la récompenſe de la vertu qu'il avilit ; l'objet de la cupidité de tous les citoyens. Ils repompent enſuite, par des opérations fiſcales, cet or que leur prodigalité a répandu : circulation funeſte, & dont l'effet eſt de ruiner une partie des nations, pour enchaîner l'autre. C'eſt enfin cet art malheureux de diviſer, d'affoiblir, de dégrader, pour mieux dominer, d'opprimer ſans révolter, qu'on appelle *ſcience de gouvernement* dans la plupart des cours.

Le philoſophe ſera-t-il plus ſatisfait, quand il jettera les yeux ſur l'Europe militaire ? Il y verra toutes les conſtitutions ſervilement calquées les unes ſur les autres ; les peuples du Midi ayant la même diſcipline que ceux du Nord ; le génie des nations en contradiction avec les loix de leur milice ; la profeſſion de ſoldat abandonnée

à la classe la plus vile & la plus misérable des citoyens; le soldat, sous ses drapeaux continuant d'être malheureux & méprisé; les armées plus nombreuses, à proportion, que les nations qui les entretiennent; onéreuses à ces nations pendant la paix, ne suffisant pas pour les rassurer à la guerre, parce que le reste du peuple n'est qu'une multitude timide & amollie. Il remarquera, en passant, qu'on a fait quelques progrès sur la tactique, & sur d'autres branches de l'art militaire; il admirera quelques morceaux de détail daus nos constitutions, le génie du roi de Prusse, l'essor momentané qu'il a donné à sa nation; mais il se demandera, où est une milice constituée sur des principes solides? Où est un peuple guerrier, ennemi du luxe, ami des travaux, & porté à la gloire par ses loix?

N'attribuons en effet qu'en partie à la vigilance actuelle de tous les peuples sur les démarches de leurs voisins, à la correspondance de toutes les cours, au systême d'équilibre établi en Europe, l'impossibilité où sont les nations de s'étendre & de conquérir. Elle provient plutôt de ce qu'aucune de ces nations n'est décisivement supérieure aux autres, par ses mœurs & sa constitution; de ce qu'elles sont toutes contenues dans leur sphère, par la foiblesse & la ressemblance de leurs gouvernemens.

Que peut-il résulter aujourd'hui de nos

guerres? Les Etats n'ont ni tréſors, ni excédent de population. Leurs dépenſes de paix ſont déja au-deſſus de leurs recettes. Cependant on ſe déclare la guerre. On entre en campagne avec des armées qu'on ne peut ni recruter, ni payer. Vainqueur, ou vaincu, on s'épuiſe à-peu-près également. La maſſe des dettes nationnales s'accroît. Le crédit baiſſe. L'argent manque. Les flottes ne trouvent plus de matelots; ni les armées de ſoldats. Les miniſtres, de part & d'autre, ſentent qu'il eſt temps de négocier. La paix ſe fait. Quelques colonies ou provinces changent de maître. Souvent la ſource de querelles n'eſt pas fermée, & chacun reſte aſſis ſur ſes débris, occupé à payer ſes dettes, & à aiguiſer ſes armes.

Mais, ſuppoſons qu'il s'élevât en Europe un peuple vigoureux, de génie, de moyens, & de gouvernement; un peuple qui joignît à des vertus auſteres, & à une milice nationale, un plan fixe d'agrandiſſement, qui ne perdît pas de vue ce ſyſtême, qui ſachant faire la guerre à peu de frais, & ſubſiſter par ſes victoires, ne fût pas réduit à poſer les armes, par des calculs de finance. On verroit ce peuple ſubjuguer ſes voiſins, & renverſer nos foibles conſtitutions, comme l'aquilon plie de frêles roſeaux.

Ce peuple ne s'élevera pas, parce qu'il

ne reste en Europe aucune nation, à la fois puissante & neuve. Elles s'assimilent & se corrompent toutes, de proche en proche. Elles ont toutes des gouvernemens destructifs de tout sentiment de patriotisme & de vertu. Lorsque la corruption a fait de tels progrès, lorsqu'elle a attaqué les principes des administrations, les administrateurs, les cours des souverains, les berceaux de leurs enfans, il est presque impossible d'espérer une régénération. Les lieux d'où elle pourroit venir, sont le foyer du mal. Un seul peuple étoit, au commencement de ce siecle, en position de devenir redoutable. Son souverain, qui étoit un grand homme, mais qu'on admire peut-être trop, n'en a pas profité. Une fausse politique fut la base de son système. Il se hâta trop de polir sa nation. Il fit entrer dans ses Etats tous les arts de l'Europe; &, avec les arts, il introduisit les vices. Il appella la Russie, dans l'Ingrie, dans la Livonie, & en rassemblant ainsi ses moyens à une des extrémités de ses Etats, il jetta dans la langueur le reste de son Empire. Il voulut jouir de son vivant. Il négligea les fruits pour les fleurs. S'il se fût moins pressé de prendre part à la politique de l'Europe, si, en attirant dans son pays les arts utiles, il eût repoussé ceux de luxe & de mollesse; si, au lieu de bâtir des villes, il eût défriché des campagnes; si, par trop de fréquen-

tation avec les étrangers, il n'eût pas fait perdre à ses sujets cette âpreté sauvage, avec laquelle ils eussent fait de grandes choses; s'il n'eût répandu sur sa nation que les lumieres nécessaires pour augmenter sa force, & qu'il eût habilement éloigné celles qui pouvoient l'affoiblir; si, avec un pareil plan, il eût vécu plus long-temps, & que ses successeurs se fussent conduits par les mêmes principes, la Russie seroit aujourd'hui bien plus menaçante, & plus redoutable pour l'Europe. De ce vaste Empire fussent peut-être sorties de nos jours des peuplades endurcies & invincibles, qui auroient changé la face de nos contrées, ainsi que des réservoirs du Nord, se répandirent autrefois ces flots de barbares qui inonderent l'empire Romain. Ces peuplades eussent paru, avec un langage, des habillements, des armes, des mœurs, une maniere de faire la guerre, qui, en tout ou en partie, n'auroient pas été les nôtres; & cet appareil nouveau eût, sans doute, contribué à ses victoires.

Si l'Europe n'a plus à craindre ces torrens dévastateurs, qui la couvrirent autrefois de sang & de ténebres; si les vices, qui minent tous ses gouvernemens, semblent mettre une sorte d'équilibre entre eux, les nations de cette partie du monde, toutes foibles, toutes corrompues qu'elles sont, n'en jouissent pas de plus de tranquillité. Car

telle eſt leur miſérable politique, que des haines nationales, des intérêts illuſoires de commerce, ou d'ambition, les diviſent ſans ceſſe; que même, par les traités qui les pacifient, il reſte toujours entre elles des germes de diſcuſſions, qui, après une treve périodique, les arment de nouveau l'une contre l'autre; que, ſi leurs phantômes politiques ne leur fourniſſent pas d'occaſions de rupture, les fantaiſies des miniſtres, les vaines étiquettes, les petites intrigues, dans leſquelles conſiſtent aujourd'hui les négociations, en font bientôt naître des prétextes. Tel eſt enfin le genre de guerre adopté par toutes ces nations, qu'il conſume leurs forces, & ne décide pas leurs querelles; que, vainqueur ou vaincu, chacun, à la paix, rentre à-peu-près dans ſes anciennes limites; que de-là les guerres, effrayant moins les gouvernemens, en deviennent plus fréquentes. Ce ſont des athletes timides, couverts de plaies, & toujours armés, qui s'épuiſent à s'obſerver & à ſe craindre; s'attaquent de temps en temps, pour s'en impoſer mutuellement ſur leurs forces: rendent des combats foibles comme eux: les ſuſpendent quand leur ſang coule: & conviennent d'une trève, pour eſſuyer leurs bleſſures.

Entre ces peuples, dont la foibleſſe éterniſe les querelles, il ſe peut cependant qu'un jour il y ait des guerres plus déciſives, & qui

qui ébranlent les Empires. La corruption, répandue fur la furface de l'Europe, ne fait pas par-tout des progrès égaux. Les différences qui exiftent entre les gouvernemens, font que, chez les uns, elle fe développe plus lentement : & chez les autres, avec plus de rapidité. Le mal devient enfuite plus ou moins dangereux, en raifon des qualités des hommes qui gouvernent. Ici, de bonnes inftitutions, un fouverain éclairé, un miniftre vigoureux, fervent de digue contre la corruption, remontent les refforts du gouvernement, & font rétrograder l'état vers le haut de la roue. Là, gouvernement, fouverain, miniftres, tout eft foible ou corrompu : par conféquent tout fe relâche, fe détend, & l'Etat, entraîné avec une vîteffe que fa maffe multiplie, defcend rapidement vers fa ruine. Suppofons ces deux Etats voifins l'un de l'autre : que le premier ait à fa tête plufieurs grands hommes de fuite : que le fecond ait fucceffivement deux ou trois fouverains foibles : que le regne de ces fouverains, malheureux comme celui de Charles VI, foit long comme celui d'Augufte : ce dernier Etat, chancelant, avili, démembré par fon voifin, n'attendra plus qu'un orage qui détermine fa chûte : enfin, par une conféquence de la fuppofition établie ci-deffus, dans la décadence générale, où le luxe & les erreurs politiques mettent

toutes les nations, celles qui parcourront le moins rapidement la ligne de leur déclinaison : celles qui s'arrêteront, ou rétrograderont le plus souvent dans cette funeste marche, auront sur les autres l'ascendant de vigueur que la jeunesse a sur la maturité, la maturité sur la vieillesse, la vieillesse sur la décrépitude pour s'affoiblir à leur tour, décliner, & faire place à des Etats mieux constitués, ou parce que quelque révolution les aura régénérés, ou parce qu'ils seront moins avancés dans leur carriere, ou parce qu'enfin, formés récemment des débris de quelqu'Etat anéanti, ils auront pour base le courage & les vertus qui font prospérer les nouveaux Empires.

Dans cette situation, quel devroit être le but de la politique des peuples? Celui de se fortifier au-dedans, plutôt que de chercher à s'étendre au-dehors; de se resserrer même s'ils ont des possessions trop étendues: & de faire, pour ainsi dire, en échange, des conquêtes sur eux-mêmes, en portant toutes les parties de leur administration au plus haut point de perfection : celui d'augmenter la puissance publique, par les vertus des particuliers, de travailler sur les loix, sur les mœurs, sur les opinions : celui en un mot de changer, ou de ralentir le cours funeste qui les entraîne vers leur ruine.

S'il eſt une nation, ſur-tout, à laquelle convienne cette ſage politique, & qui doive ſe hâter de l'embraſſer, c'eſt la mienne, qui heureuſement aſſiſe au milieu de l'Europe, ſous la plus belle température, ſur le ſol le plus généralement fertile : entourée, preſque par-tout, de limites que la nature ſemble avoir poſées : peut être aſſez puiſſante pour ne rien craindre & pour ne rien deſirer. C'eſt la mienne, parce que, ſi j'oſe le dire, c'eſt elle qui déchoit maintenant avec le plus de rapidité. Son gouvernement ne la ſoutient pas ; & les vices, qui par-tout ailleurs ne ſe répandent que par imitation, nés chez elle, y ſont plus invétérés, plus deſtructifs, & doivent la dévorer la premiere.

Comme le plan de cette régénération eſt le but de mon ouvrage, j'y reviendrai avec toute l'attention qu'il mérite. Achevons de peindre tout ce que la politique moderne a d'erroné, & de contraire à la proſpérité des peuples.

Toutes les parties du gouvernement ont entre elles des rapports immédiats & néceſſaires. Ce ſont des rameaux du même tronc. Il s'en faut bien cependant, qu'elles ſoient conduites en conſéquence. Dans preſque tous les états de l'Europe, les différentes branches d'adminiſtration ſont dirigées par des miniſtres particuliers, dont les vues & les intérêts ſe croiſent & ſe nui-

ſent. Chacun d'eux s'occupe excluſivement de ſon objet. On diroit que les autres départemens appartiennent à une nation étrangere. Heureux encore les Etats où ces miniſtres, jaloux l'un de l'autre, ne ſe traitent pas en ennemis.

Du peu de relation qui exiſte ainſi entre les différens départemens d'une adminiſtration, s'enſuivent ces projets, avantageux ſous une face, & déſavantageux ſous les autres; ces encouragemens de commerce, qui découragent l'agriculture: ces édits financiers qui rempliſſent le fiſc pendant quelques années, & ruinent les peuples pour un ſiecle: ces ſyſtêmes morcelés: ces édifices politiques qui n'ont qu'une façade & point de fondemens; ces demi-moyens, ces palliatifs, dont chaque miniſtre va plâtrant les maux qu'il apperçoit dans ſon département, ſans calculer ſi ces remedes ne ſeront pas funeſtes aux autres branches.

Jettons les yeux ſur l'Europe, & obſervons plus en détail ces effets funeſtes. Les miniſtres Eſpagnols chaſſent les Maures. Ils oublient que ce ſont des hommes, & que, ſans une population nombreuſe, un état ne peut proſpérer. Ils envahiſſent le nouveau monde, y ouvrent des mines, & ne s'apperçoivent pas que l'Eſpagne reſte en friche. Ils tyranniſent les Pays-Bas, & ne prévoyent pas qu'ils vont les révolter,

qu'ils ne pourront pas les remettre ſous le joug. Faute de calculer, qu'au-delà de certaines bornes, la grandeur d'un état n'eſt que foibleſſe, faute de ſavoir ſagement ſe borner à ce qu'on peut vivifier & défendre, ils veulent tout embraſſer, Pays-Bas, Franche-Comté, Rouſſillon, Italie, Portugal, & tout leur échappe.

Rapprochons-nous de nos temps. Ils ne ſont pas plus ſages. Richelieu veut étendre le pouvoir de ſon maître, ou plutôt le ſien. Il veut abattre les grands, & détruire ces prérogatives, qui en faiſoient les vaſſaux plutôt que les ſujets des rois. Qu'il ſe fût ſervi pour cela de moyens vigoureux; qu'il eût ouvertement attaqué, ce que les prétentions de la nobleſſe pouvoient apporter d'entraves à la force & au bonheur de la monarchie; qu'il eût étendu l'autorité par l'autorité même, j'admirerois, je bénirois ſon génie. Mais pour mieux détruire cette nobleſſe, il la corrompt, il la dégrade, il lui fait quitter ſes châteaux : parce qu'il ſent que ſa pauvreté & ſa ſimplicité entretiennent ſa vigueur; il l'attire à la cour où il prévoit qu'elle ſe ruinera par le luxe, & qu'elle dépendra enſuite du ſouverain, par les graces qu'elle ſera réduite à mendier. Ce funeſte ſyſtême eſt ſuivi par Louis XIV. & par les miniſtres. Les mœurs de la nation changent. La dégradation de la no-

bleſſe entraîne l'eſclavage du peuple. Le fardeau de cette nobleſſe ſoudoyée & corrompue retombe ſur ce peuple gémiſſant, qui devroit être ſoutenu par elle. Il ne reſte bientôt plus, ni eſprit nationnal, ni énergie, ni vertus : & c'eſt-là ce Richelieu, dont le mauſolée décore nos temples ; dont le lycée de notre éloquence répete ſans ceſſe l'éloge menſonger ; & l'hiſtoire qui devroit être l'aſyle de la vérité, qui devroit prouver que les ſtatues & les panégyriques ſont preſque toujours les monumens du préjugé ou de l'adulation, l'hiſtoire éterniſe cette injuſte réputation : elle appelle ſublime la politique de cet ambitieux qui énerva ſa nation, croyant fortifier le gouvernement : comme ſi un bon gouvernement, au lieu d'abaiſſer ſa nation, & de peſer ſur elle, ne devoit pas, au contraire, chercher à l'élever, en s'élevant du même mouvement avec elle & au-deſſus d'elle.

Colbert, avec du génie, s'égare ſur les vrais intérêts de la France. Il en fait un état mercantile : il a vu la Hollande s'élever du ſein de ſes marais, & jouer un rôle en Europe. Il ſe dit : „ l'or & le commer-„ ce ſont les mobiles de la proſpérité pu-„ blique. Je ſuis miniſtre des finances, „ c'eſt à moi d'enrichir l'Etat “. Auſſi-tôt les greniers ſe changent en manufactures, nos laboureurs en artiſans. Une branche de

l'adminiſtration ſe ranime & fleurit, tandis que le corps de l'arbre languit & ſe deſſéche.

Louvois veut la guerre, parce que Colbert veut la paix, parce que l'intérêt du miniſtre de la guerre eſt d'embarraſſer le miniſtre des finances. Il échauffe l'ambition de ſon maître, il lui dit que la France n'a beſoin que d'armées de terre, qu'au moyen d'elles l'Europe pliera ſous ſes loix. Bientôt la marine eſt négligée, les ports ſe ferment, toutes les autres parties de l'adminiſtration ſont ſacrifiées à la ſplendeur d'un ſeul département.

Louis XIV. vient d'ajoûter quelques provinces à la France. Il croit, que parce que ſon royaume a augmenté de ſurface, il s'eſt accru en puiſſance. Il prend pour ſignes d'abondance & de richeſſe les étoffes de ſes manufactures, & l'or de ſes commerçans. Il s'éleve à un luxe de puiſſance, plus fort que ſes moyens; croit que, nouveau Cadmus, ſes ordonnances d'augmentation ſont ſortir de terre les hommes tout armés; met tout ſon peuple en campagne : épuiſe la France dans le temps de ſes victoires : la met à deux doigts de ſa perte dans ſes malheurs : meurt, & ne laiſſe après lui que dettes & miſere, avec un genre de guerre, moins déciſif & plus ruineux.

Voyons à l'époque de ce prince, & comme entraînés par ſon exemple, tous

les gouvernemens de l'Europe, forcer de moyens; grossir leurs armées, augmenter leurs impôts, étendre, à l'envi, leurs possessions, appeller les campagnes dans les villes, les provinces dans les capitales, les capitales dans les cours, prendre l'enflure pour la puissance, le luxe pour la richesse, l'éclat pour la gloire; faire enfin gémir les peuples, pour atteindre à un agrandissement funeste : politique malheureuse, & qui rappelle ce chevalet sur lequel Busiris allongeoit ses victimes, en leur brisant les membres.

Les puissances maritimes donnent dans une épidémie de commerce, qui n'est pas moins funeste. Elles veulent embrasser les deux poles, naviger sur toutes les mers, arborer leur pavillon sur toutes les côtes. Il s'éleve entre elles une politique inconnue jusqu'alors, & digne d'un siecle barbare. Elles se ferment réciproquement leurs ports, ou ne les ouvrent qu'à de certaines denrées; & sous de certains droits. Elles oublient que le genre humain n'est qu'une vaste famille, subdivisée en plusieurs autres, appellées Françoise, Angloise, Hollandoise, Espagnole, *&c.* dont aucune ne peut être pleinement heureuse & puissante, sans une libre & entiere correspondance d'échanges, de secours, de bienfaits, & de lumieres.

Ce seroit un tableau bien intéressant &

bien inſtructif, que celui de toutes les fautes qui ont été faites, depuis quelques ſiecles, contre les principes de la ſaine politique. En s'accoutumant ainſi à examiner l'influence que ces fautes ont eu ſur les événemens; & les fautes nouvelles dont ces événemens ont été la ſource à leur tour; en apprenant à démêler la trame de cet enchaînement fatal, on trouveroit la ſolution de la plupart des faits, ſi mal expliqués par les mots vagues de hazard & de fortune, trop prodigués dans nos hiſtoires.

Une cauſe qui, dans la plupart des gouvernemens, contribue encore à rendre la politique ſi imparfaite, c'eſt la mobilité continuelle des miniſteres. Eh! Comment les lumieres politiques pourroient-elles s'y perpétuer & s'y étendre? L'intrigue & le haſard placent & déplacent les miniſtres. Elevés à ces poſtes, ils ſongent plus à les conſerver qu'à les remplir. Fatigués par la cabale & l'envie, il ne leur reſte ni la force, ni le temps de corriger les vices de l'adminiſtration. Le ſyſtême de leur prédéceſſeur n'eſt jamais le leur. Suppoſons même ces miniſtres avec du génie. Ils ſont hommes, il faut qu'ils ſe forment des ſous-ordres, des principes, un plan. Calculons donc : tant de fautes par leurs erreurs: tant par leurs paſſions: tant par les erreurs & les paſſions de leurs employés. Sont-ils ſans génie? Ils ne trouvent rien qui les

inſtruiſe, ou les appuie. L'Etat n'ayant point de ſyſtême, ils n'y ſavent pas ſuppléer. Ils gouvernent comme ils vivent, du jour à la journée. Au-lieu de maîtriſer les événemens, ils ſont maîtriſés par eux. Les détails les abſorbent. Ils tiennent dans leurs mains quelques fils de l'adminiſtration, & en laiſſent aller les grands reſſorts.

L'hiſtoire nous fait voir des rois qui ont gouverné leurs Etats eux-mêmes, ou des miniſtres qui ont gouverné leurs maîtres, procurer à leurs nations quelques ſuccès éphémeres. Richelieu fit de grandes choſes. Louis XIV eut ſes éclairs de bonheur. Alberoni parut un moment ranimer l'Eſpagne. La Pruſſe, élevée au-deſſus de ſa ſphère, par les talens de ſon roi, étonne aujourd'hui l'Europe. Mais remarquons-le: jamais nation n'a eu de proſpérité réelle & durable, que quand, par la nature de ſon gouvernement, il y a eu un corps permanent, chargé de recueillir les lumieres, de réduire les intérêts de l'état en ſyſtême, de prendre conſeil du paſſé pour l'avenir, de faire, en un mot, ſur le tillac de l'Etat, ce que fait le pilote à la poupe du vaiſſeau, obſerver la bouſſole, les nuages, les vents, les écueils, & tenir route en conſéquence. C'eſt avec ce corps, que les dépoſitaires de la puiſſance exécutrice, rois, miniſtres, dictateurs, conſuls, généraux, doivent venir ſe raccorder, con-

fulter le fyftême général de l'Etat & prendre des délibérations. Ainfi étoit conftituée l'ancienne Rome. Ainfi l'eft, à quelques égards, l'Angleterre par fon parlement : image bien parfaite d'ailleurs de la majefté & du fénat Romain.

Ceci me conduiroit à examiner quelle eft la forme de gouvernement la plus propre à l'exécution d'un plan de grande & faine politique ; mais c'eft une queftion que je ne veux pas approfondir. Mes lecteurs jugeront fuffifamment par l'expofé que je ferai ci-après de ce que devroit être la politique, fi un plan qui doit embraffer toutes les parties de l'adminiftration, la gloire publique, & la félicité particuliere, le bonheur de la génération préfente, & celui des générations futures; qui doit être conduit à fa fin, fans relâche & à travers les événemens de plufieurs fiecles, peut être raifonnablement confié à un gouvernement qui eft entre les mains d'un feul, & dont par conféquent les principes doivent varier, non-feulement à tous les changemens de regne ; mais même à tous les changemens de minifter, à toutes les révolutions qui fe font dans les caractères, les paffions, l'efprit, l'âge, la fanté des fouverains, & de leurs miniftres : à un gouvernement qui, par conféquent, tour-à-tour vigoureux, foible, éclairé, ignorant, doit tour-à-tour s'élever, s'abaiffer,

ſe relever, décliner, & finir enfin, dans toutes ſes ſecouſſes convulſives & irrégulieres, par perdre ſon reſſort, ſe briſer & s'anéantir.

La politique, telle qu'elle s'offre à mes idées, eſt l'art de gouverner les peuples, &, envisagée ſous ce vaſte point de vue, eſt la ſcience la plus intéreſſante qui exiſte. Elle doit avoir pour objet de rendre une nation heureuſe au-dedans, & de la faire reſpecter au-dehors. Delà, elle ſe diviſe naturellement en deux parties : POLITIQUE INTERIEURE, & POLITIQUE EXTERIEURE.

La premiere ſert de baſe à la ſeconde. Tout ce qui prépare le bonheur & la puiſſance d'une ſociété, eſt de ſon reſſort : loix, mœurs, coutumes, préjugés, eſprit nationnal, juſtice, police, population, agriculture, commerce, revenus de la nation, dépenſes du gouvernement, impôts, application de leur produit : il faut qu'elle voie tous ces objets avec génie & réflexion : qu'elle s'éleve au-deſſus d'eux, pour appercevoir les rapports généraux & l'influence qui les lient les uns aux autres ; qu'elle s'en rapproche enſuite, pour les obſerver & en ſuivre les détails, qu'elle ne s'occupe d'aucun excluſivement aux autres, parce qu'en politique, ce qui fait fleurir trop, ou trop tôt, une branche, épuiſe ſouvent & fait languir le rameau voiſin, ou une autre branche éloignée. Il faut, en un mot,

qu'elle conduiſe de front toutes les parties de l'adminiſtration; &, pour cela, qu'elle ſe forme un ſyſtême général : qu'elle l'ait ſans ceſſe devant ſoi, portant tour-à-tour les yeux ſur lui, pour déterminer les opérations qu'il exige; ſur le produit de ces opérations, pour voir s'il concourt à l'exécution du plan général.

Tandis que la politique intérieure prépare ainſi & perfectionne tous les moyens du dedans, la politique extérieure examine ce que le réſultat de ces moyens peut donner à l'état, de force & de conſidération au dehors; & elle détermine ſur cela ſon ſyſtême. C'eſt à elle à connoître les rapports de toute eſpece, qui lient ſa nation avec les autres peuples, à démêler les intérêts illuſoires & apparens, d'avec les intérêts réels; les alliances qui ne peuvent être que paſſageres & infructueuſes, d'avec ces liaiſons utiles & permanentes que dictent la poſition topographique, ou les avantages reſpectifs des contractans. C'eſt à elle à calculer enſuite les forces militaires dont l'Etat a beſoin pour en impoſer à ſes voiſins, pour donner du poids à ſes négociations. C'eſt à elle à conſtituer ſes forces militaires relativement au génie & aux moyens de la nation; à les conſtituer ſur-tout, de maniere qu'elles ne ſoient pas au-deſſus de ces moyens, parce qu'alors elles épuiſent l'Etat, & ne lui donnent

qu'une puiſſance factice & ruineuſe. C'eſt à elle à y introduire le meilleur eſprit, le plus grand courage, la plus ſavante diſcipline, parce qu'alors elles peuvent être moins nombreuſes, & que cette réduction de nombre eſt un ſoulagement pour les peuples. Il me ſemble enfin entendre la politique intérieure, quand elle a préparé le dedans de l'état, diſant à la politique extérieure : „ Je vous remets „ une nation heureuſe & puiſſante : ſes „ campagnes ſont fécondes : ſes denrées „ ſont plus que ſuffiſantes à ſes beſoins : la „ population y eſt nombreuſe & encoura„ gée : les loix y ſont reſpectées, les mœurs „ y ſont pures : le vice s'y cache, la ver„ tu s'y montre, & n'attend que d'être „ employée. Achevez mon ouvrage : fai„ tes conſidérer au-dehors ce peuple que „ je rends heureux au-dedans. Mettez à „ profit ce patriotiſme que j'ai fait naître „ dans tous les cœurs, ces vertus guer„ rieres dont j'ai fecondé le germe : formez „ des défenſeurs à ces moiſſons : que leur „ produit, qui n'eſt point abſorbé par „ mes impôts, ne ſoit point dévoré des „ armées étrangeres : appellez les étran„ gers dans ſes ports. Ouvrez des débou„ chés à ſon commerce. Rendez ſon al„ liance précieuſe. Faites redouter ſes ar„ mes, & jamais ſon ambition ".

La politique intérieure ayant ainſi pré-

paré une nation, quelles facilités ne trouve pas la politique extérieure, à déterminer le systême de ses intérêts vis-à-vis de l'étranger, à former une milice redoutable! Qu'il est aisé d'avoir des armées invincibles, dans un état où les sujets sont citoyens, où ils chérissent le gouvernement, où ils aiment la gloire, où ils ne craignent point les travaux! Qu'une nation devenue puissante par ses ressources intérieures, doit en retirer de considération au dehors! Qu'alors ses négociations diminuent de complication, & acquerent de poids! Que sa maniere de les conduire, peut devenir franche & ouverte! C'est la foiblesse de nos gouvernemens qui met, dans leurs négociations, tant d'obliquité & de mauvaise foi. C'est elle qui fomente la division entre les peuples, qui tâche de corrompre réciproquement les membres des administrations. C'est elle qui fait que toutes les nations s'espionnent entr'elles; que les unes soudoient les autres; qu'elles achetent la paix; qu'elle se suscitent mutuellement des troubles & des embarras. C'est elle qui dicte ces rivalités, en tout genre, basses & nuisibles; cet empiétement perpétuel du commerce d'une nation sur le commerce de l'autre; ces loix prohibitives; ces droits qui repoussent l'étranger, ces traités qui favorisent une nation, au préjudice des autres, ces calculs chimériques

de balance d'exportation & d'importation : moyens misérables & compliqués, qui, au bout d'un siecle, n'ont rien ajouté à la puissance du gouvernement qui les a le plus adroitement employés. C'est la foiblesse de nos gouvernemens, en un mot, qui craint la prospérité des autres nations; qui voudroit toutes les affoiblir, ou les corrompre : politique semblable à celle qui leur fait affoiblir ou corrompre leurs propres sujets : politique bien différente de celle d'un bon gouvernement qui, sans chercher à contrarier le bonheur & la puissance de ses voisins, tâcheroit de s'élever au-dessus par sa vigueur & par ses vertus.

C'est de même la foiblesse de nos gouvernemens, qui rend nos constitutions militaires si imparfaites & si ruineuses. C'est elle qui, ne pouvant faire des armées citoyennes, les fait si nombreuses. C'est elle qui, ne sachant les récompenser par l'honneur, les paie avec de l'or. C'est elle qui, ne pouvant compter sur le courage & la fidélité des peuples, parce que les peuples sont énervés & mécontens, fait acheter au-dehors des milices stipendiaires. C'est elle qui hérisse les frontieres de places. C'est elle enfin qui est occupée à éteindre les vertus guerrieres dans les nations, à ne pas même les développer dans les troupes, parce qu'elle craindroit que de-là elles ne se répandissent chez les citoyens,

&

& ne les armaſſent un jour contre les abus qui les oppriment. Je reviendrai, dans l'inſtant, ſur ce qui concerne les conſtitutions militaires, cette partie de la politique ſi importante & ſi négligée. Achevons de dire ce qui empêche nos gouvernemens de ſe conduire d'après les principes de la ſcience vaſte & intéreſſante que je viens de définir.

Cette ſcience, enviſagée ſous le point de vue que j'ai préſenté, n'eſt traitée dans aucun ouvrage. Elle n'eſt l'objet de l'éducation d'aucun homme principal ; peut-être pas même celui des recherches d'aucun particulier. De-là tous les hommes que la fortune porte à la tête des adminiſtrations, ne ſont pas des hommes d'état. Ils ont tout au plus étudié quelques parties de l'adminiſtration ; les autres leur ſont inconnus. Ils les dirigent au haſard, & ſelon la routine établie. L'étude qu'ils ont faite de quelques parties de l'adminiſtration, devient même funeſte aux autres parties ; parce qu'alors celles qu'ils connoiſſent, ſont à leurs yeux les ſeules importantes, les ſeules privilégiées. Ils s'en occupent, à l'excluſion de celles qu'ils ne connoiſſent pas ; & ces dernieres ſont abandonnées à des *ſous-ordres*.

On objectera peut-être, qu'il eſt impoſſible que l'eſprit d'un ſeul homme embraſſe toutes les parties d'une ſcience auſſi vaſte. Comment faiſoient donc les Romains

qui paſſoient ſucceſſivement par toutes les charges de la république? Comment faiſoient ces hommes, tour-à-tour édiles, queſteurs, cenſeurs, tribuns, pontifes, conſuls, généraux? Ayons des gouvernements qui le veuillent, qui le rendent néceſſaire, qui dirigent en conſéquence l'éducation publique; nous aurons de ces eſprits ſupérieurs & univerſels, qui font la gloire & les deſtins des empires. D'ailleurs eſt-ce un homme ſeul, qui doit conduire tous les détails de l'adminiſtration d'un peuple? Pluſieurs concourent à cet important ouvrage. Ils s'attachent chacun au détail d'une partie. Ils les approfondiſſent, ils les perfectionnent. Du concours des connoiſſances, répandues ſur chaque branche, ſe forme ainſi, peu-à-peu, cette maſſe de lumieres, qui éclaire toute l'adminiſtration. Au milieu de ces hommes, il ſuffit qu'il s'éleve, & il ne peut manquer de s'élever quelque génie vaſte. Celui-là s'empare, ſi je peux m'exprimer ainſi, des connoiſſances de tous, crée, ou perfectionne le ſyſtême politique, ſe place au haut de la machine, & lui imprime le mouvement. Pour diriger l'enſemble de l'adminiſtration, il n'eſt pas néceſſaire qu'il ait approfondi les détails de toutes les parties. Il ſuffit qu'il connoiſſe ceux des parties principales, le réſultat des autres, la relation que chacune d'elles doit avoir avec

le tout. Il suffit que, quand il aura besoin de descendre vers les détails d'une partie, pour éclairer les *sous-ordres* qui en sont chargés, ou pour la raccorder au systême général, il ait ce tact subit & précieux, qui voit & qui juge. Ainsi, dans la vaste carriere des mathématiques, chacun s'attache à un objet, & poursuit la vérité par des chemins différents. Les Newton, les Leibnitz, les d'Alembert, s'élevent au faîte de la science, planent sur elle, se réservent l'étude des parties les plus difficiles; mais chemin faisant, ils voient les progrès des autres branches, ils fixent les opinions, répandent leur méthode & leur génie sur la science entiere. Ainsi, pour me servir d'une autre comparaison plus vaste, & qui réponde à l'importance de la science du gouvernement, dans la hiérarchie de ces intelligences que la mythologie de quelques peuples fait veiller sur l'univers, il y a des génies inférieurs qui sont chargés chacun d'un élément, & le grand être, le génie universel, les domine & les dirige.

Il faut observer que la politique, en devenant plus parfaite, deviendroit moins difficile. L'imperfection d'une science ajoute presque toujours à sa difficulté. Les ténebres de l'ignorance, les sophismes des préjugés, en enveloppent alors les principes. On les complique, on les multiplie.

On croit par-là ſuppléer à leur inſuffiſance. La baſe de toutes les opérations étant fauſſe, les conſéquences erronées s'accroiſſent chaque jour : elles s'embranchent les unes ſur les autres. Bientôt s'éleve une théorie d'erreurs, mille fois plus compliquée & plus difficile à ſaiſir, que ne le ſeroit l'enchaînement des vérités, qui forme la ſcience. C'eſt ſur-tout dans la politique que les déviations ont ces ſuites rapides & funeſtes. Quand cette ſcience ſera redreſſée, quand elle portera ſur des principes ſûrs & immuables, comme la juſtice & la vertu, elle deviendra ſimple & lumineuſe. Elle rejettera tous ces moyens de détail, ces ſupplémens, ces palliatifs, dont la foibleſſe a ſurchargé & corrompu toutes les parties de l'adminiſtration. En proportion de ce qu'un état ſera mieux conſtitué, de ce qu'il aura plus de puiſſance réelle, il deviendra plus facile à gouverner. Les Etats foibles & mal conſtitués, ſont ſans ceſſe le jouet des circonſtances & de la fortune. Ils craignent les agitations du dedans, & les attaques du dehors. Entraînés par la politique de leurs voiſins, ils ſont preſque toujours obligés de ſe mouvoir en ſens contraires à leurs véritables intérêts. Ce n'eſt qu'à force de tyrannie, d'adreſſe, de petits moyens, d'obliquité, de mauvaiſe foi, qu'ils conſervent une exiſtance précaire & languiſſante. Ils reſſem-

blent à ces foibles bâtimens, hasardés sur le vaste sein des mers. Obligés sans cesse de louvoyer, de changer de manœuvre, de tenir une route opposée à leur but, de respecter tous les vaisseaux qu'ils rencontrent, recherchant leur compagnie, tâchant de se mettre dans leur sillage; un nuage les alarme, une vague peut les couvrir, un écueil les briser.

Il n'en sera pas ainsi d'un état bien constitué & réellement puissant; je dis réellement, parce qu'il faut bien distinguer la puissance véritable, fondée sur la bonne proportion & constitution d'un état, d'avec l'apparence de la puissance, fondée sur une trop grande extension de possessions, sur des triomphes momentanés, sur les talens d'un grand homme, en un mot, sur tout ce qui peut ne pas durer; un tel état sera facile à gouverner, sa politique extérieure pourra être uniforme & stable. Il ne craindra rien de ses voisins, il ne voudra rien entreprendre sur eux. Au dehors, il aura la considération qu'inspirent la modération & la force. Sur ses frontieres veillera une milice redoutable & citoyenne. Au-dedans prospérera un peuple abondant & vertueux. Que lui importeront les intrigues des autres puissances, les passions des hommes qui les gouvernent, les guerres qui les déchirent? Il ne sera pas jaloux de leur richesse. Il ne le

ſera pas de leurs conquêtes. Il n'ira pas les troubler dans leurs poſſeſſions lointaines. Il ſait que trop s'étendre, c'eſt s'affoiblir; que des colonies éloignées, ſi elles fourniſſent à un commerce de luxe, entretiennent les vices de la métropole; que, ſi plus heureuſes elles peuvent tout tirer de leur ſein, elles ſe fortifient & ſe détachent, tôt ou tard, de cette injuſte métropole qui veut trop les aſſervir. Il n'empietera pas ſur leur commerce. Il n'aura beſoin, ni de réglemens, ni de traités, ni de calculs de prétendue balance. Il ſait que les denrées appellent les échanges; que, pourvu qu'on leur applaniſſe des débouchés, elles s'y portent d'elles-mêmes, & ſans avoir beſoin d'encouragement. A l'entrée de ſes ports, aux barrieres de ſes frontieres, ſeront inſcrits ces mots qui formeront tout le code de ſon commerce; LIBERTE', SURETE', PROTECTION. Ces avenues toujours ouvertes, ne ſe fermeront que pour le luxe & les vices; & il ne craindra pas que ces poiſons funeſtes s'introduiſent en fraude. Il ne ſe fait de contrebande, que quand il y a des acheteurs, que quand les objets ſont prohibés par la tyrannie du gouvernement, ou par l'avarice du fiſc; que quand le gouvernement, inconſéquent & foible, tonne contr'elle, & la tolere, ou la favoriſe en ſecret. Mais ici la politique intérieure ſera vigilante &

ferme ; elle aura proſcrit, dans l'opinion publique, le luxe & les vices. L'aſſentiment unanime de la nation les regardera comme les fléaux de ſa proſpérité. Où ſe cacheroient-ils dans cette terre, qui leur eſt étrangere ? Dénoncés par tous les citoyens, pourſuivis par le gouvernement, ils n'y trouveront point d'aſyle.

Cet état aura rarement à négocier avec ſes voiſins. Preſque tous les intérêts des autres nations lui ſeront indifférens. Il aura eu l'art de rendre ſa proſpérité indépendante d'elles. Peut-être n'entretiendra-t-il point d'Ambaſſadeurs. Mais en revanche, il fera voyager des hommes éclairés, non pour aller épier les moyens de nuire à ſes voiſins, pour lever le plan de leurs côtes & de leurs places, pour eſpionner leurs démarches, les ſecrets de leurs cours, pour corrompre les membres de leur gouvernement ; mais pour étudier, à viſage découvert, les hommes, les ſciences, les mœurs, les abus, le bien & le mal ; pour donner par-tout une idée avantageuſe de la nation, pour s'y montrer ſimples, inſtruits, vertueux, pour rapporter enſuite, à la patrie, le produit de leurs connoiſſances, comme les abeilles ingénieuſes rapportent le ſuc des fleurs à leur ruche. Il accueillera à ſon tour les étrangers, & il les recevra, ſans jalouſie, ſans ſoupçon. Il ne craindra pas qu'ils viſi-

tent ses arsenaux, ses ports, ses places, ses troupes. Il n'y a que la foiblesse ou l'ambition qui cache ses moyens. Un gouvernement puissant & modéré, laisse voir les siens, sans méfiance & sans ostentation. Il les laisse voir, comme ses chemins, ses villes, ses campagnes, ses peuples : sûr que le spectacle de ses ressources fera desirer son amitié, & redouter ses armes.

L'état dont je parle, aura des possessions si rassemblées, si proportionnées à ses moyens de défense, qu'il ne craindra point l'inimitié de ses voisins. Dans un tel état, on ne distinguera, ni le centre, ni les extrêmités ; toutes les parties seront également florissantes & vigoureuses. Toutes auront entre elles une communication si facile, un rapport si grand d'intérêts, que, là où sera le danger, là se rassembleront bientôt toutes les forces. Il aura une milice nerveuse, supérieure à celle de ses voisins, des citoyens heureux, intéressés à la défense de cette prospérité. Est-ce avec des stipendiaires, avec des troupes constituées comme le sont aujourd'hui toutes celles de l'Europe, qu'on viendra attaquer de tels hommes ? Quelle différence les motifs & les préjugés apporteront dans le courage des deux partis !

Si enfin, malgré sa modération, il est offensé dans ses sujets, dans son territoire, dans son honneur, il fera la guer-

re. Mais lorſqu'il la fera, ce ſera avec tous les efforts de ſa puiſſance ; ce ſera avec la ferme réſolution de ne pas poſer les armes, qu'on ne lui ait donné une réparation proportionnée à l'offenſe. Son genre de guerre ne ſera pas même celui que tous les états ont adopté aujourd'hui. Il ne voudra pas conquérir, pour garder ſes conquêtes. Il fera plutôt des expéditions, que des établiſſemens. Terrible dans ſa colere, il portera chez ſon ennemi la flamme & le fer. Il épouvantera, par ſes vengeances, tous les peuples qui pourroient être tentés de troubler ſon repos. Et qu'on n'appelle pas barbarie, violation des prétendues loix de la guerre, ces repréſailles fondées ſur les loix de la nature. On eſt venu inſulter ce peuple heureux & pacifique. Il ſe ſouleve, il quitte ſes foyers. Il périra, juſqu'au dernier, s'il le faut; mais il obtiendra ſatisfaction, il ſe vengera, il aſſurera, par l'éclat de cette vengeance, ſon repos futur. Ainſi la juſtice, modérée, attentive à prévenir le crime, ſait quand le crime eſt commis, ſe rendre inexorable, pourſuivre le coupable, appeſantir ſur lui le glaive des loix, & ôter, par l'exemple, aux méchans commencés, la tentation de devenir criminels.

Cet Etat, vigilant à réprimer ſes injures, ne ſera, par ſa politique, l'allié d'au-

cun peuple ; mais il ſera l'ami de tous. Il leur portera, ſans ceſſe, des paroles de paix. Il ſera, s'il ſe peut, le médiateur de leurs querelles, non par des vues intéreſſées, non pour mettre à profit ſa médiation, non par rapport à des calculs chimériques de balance de pouvoir. J'ai déja dit combien toutes ces combinaiſons de politique moderne lui ſeroient indifférentes. Il offrira ſon arbitrage, parce que la paix eſt un bien, & qu'il en connoît le prix ; parce que la guerre interrompt la communication qui doit exiſter entre les peuples, & qu'à cet égard, elle eſt nuiſible aux états qu'elle avoiſine. De même les tremblemens de terre font ſentir leurs contrecoups, hors des limites de leur foyer. Il dira à ſes voiſins ! „ O Peuples ! ô mes
„ freres ! pourquoi vous déchirer ? Quelle
„ fauſſe politique vous égare ? Les na-
„ tions ne ſont point nées ennemies. El-
„ les ſont les branches d'une même famille.
„ Venez mettre à profit le ſpectacle de
„ ma proſpérité. Venez recueillir mes lu-
„ mieres, apportez-moi les vôtres. Je ne
„ crains point que mes voiſins devien-
„ nent heureux & puiſſans. Plus ils le de-
„ viendront, plus ils s'attacheront à leur
„ repos. C'eſt de la félicité publique que
„ naîtra la paix univerſelle.

Enfin l'Etat, que je peins, aura une adminiſtration ſimple, ſolide, facile à gou-

verner. Elle reſſemblera à ces vaſtes machines qui, par des reſſorts peu compliqués, produiſent de grands effets : la force de cet Etat naîtra de ſa force, ſa proſpérité de ſa proſpérité. Le temps, qui détruit tout, augmentera ſa puiſſance. Il démentira ce préjugé vulgaire qui fait imaginer que les empires ſont ſoumis à une loi impérieuſe de décadence & de ruine. Si l'on jette les yeux ſur l'hiſtoire, cette loi ſemble exiſter. Elle eſt écrite ſur les débris de tant de trônes, ſur les tombeaux de tant de peuples ; mais elle n'eſt point irréſiſtible. Elle ne fait point partie de ce fataliſme qui ſans ceſſe détruit & reproduit l'univers. Qu'un bon gouvernement ſoit la baſe d'un empire, qu'il ſache maintenir ſes principes, l'Etat s'élevera toujours juſqu'à ce qu'il ait atteint le point de ſon aſcendance, où eſt ſa plus grande force. Si ce gouvernement eſt aſſez habile pour démêler ce point, par de-là lequel ſon élévation ne feroit que l'affoiblir ; s'il ſait l'y arrêter, s'il ſait toujours l'y ſoutenir, l'Etat fixé à ce faîte de puiſſance, & inébranlablement affermi ſur la mer orageuſe des deſtins, pourra voir les évenemens & les ſiecles ſe briſer à ſes pieds.

O ma patrie ! ce tableau ne ſera peut-être pas toujours un rêve phantaſtique. Tu peux le réaliſer : tu peux devenir cet Etat fortuné. Un jour peut-être, échappant aux

vices de ſon ſiecle & placé dans des circonſtances plus favorables, il s'élevera ſur ton trône un prince qui opérera cette grande révolution. Dans les écrits de quelques-uns de mes concitoyens, dans les miens peut-être, il en puiſera le deſir & les moyens. Il changera nos mœurs, il retrempera nos ames; il redonnera du reſſort au gouvernement: il portera le flambeau de la vérité dans toutes les parties de l'adminiſtration: il ſubſtituera, à notre politique étroite & compliquée, la ſcience vaſte & ſublime que j'ai tenté de peindre. Alors s'évanouiront ces fauſſes lumieres qui nous égarent; ces petits talens que nous honorons du nom de génie; ces préjugés que nous appellons des principes. Alors s'écroulera le ſyſtême monſtrueux & compliqué de nos loix, de nos finances, de notre milice. Alors s'anéantiront devant cet homme ſupérieur, les réputations de ces ſouverains qu'on a encenſés, de ces miniſtres qu'on a crus des hommes d'état. Il rendra la nation ce qu'elle peut devenir. Enfin, ayant mis le comble à ſa proſpérité, ne pouvant plus y ajouter, qu'en la rendant durable, il changera lui-même la forme du gouvernement. Il appellera autour du trône ſes peuples devenus ſes enfans. Il leur dira: „ Je veux vous rendre heureux après moi. Je vous remets „ des droits trop étendus, dont je n'ai

„ point abufé, & dont je ne veux pas
„ que mes fucceffeurs abufent. Je vous
„ appelle à partager avec moi le gouver-
„ nement. Je me réferve les honneurs de
„ la couronne, le droit de vous propofer
„ des loix fages, le pouvoir de les faire
„ exécuter, quand vous les aurez rati-
„ fiées; l'autorité abfolue, la dictature
„ dans toutes les crifes qui menaceront
„ l'Etat. Voici les ftatuts de ce gouverne-
„ ment nouveau, voici fes loix : je ne
„ vais plus régner que felon elles & par
„ elles. Que ma famille, qui va jurer avec
„ moi, me fuccéde à ces conditions. Re-
„ cevez nos fermens comme nous allons
„ recevoir les vôtres. Si de part ou d'au-
„ tre il y a des infracteurs, les loix feront
„ leurs juges ".

Quelle politique, que celle qui dicteroit à un roi tout puiffant, cette réfolution magnanime! Eh! croit-on que ce roi & fes fucceffeurs en fuffent moins heureux, en euffent moins d'autorité? Ce premier créateur d'un peuple nouveau feroit adoré de fon ouvrage. Ses fucceffeurs, tant qu'ils feroient vertueux, régneroient par le fouvenir de leur ancêtre, par l'évidence du bien, par le defpotifme des loix : le feul qui affermiffe les trônes, qui ne dégrade pas les peuples; le feul qui foit fait pour les jours de lumiere & de philofophie, qui commencent à fe lever fur nos têtes.



SECONDE PARTIE.

Tableau de l'Art de la Guerre, depuis le commencement du monde. Situation actuelle de cette ſcience en Europe. Son parallele avec ce qu'elle fut autrefois. Néceſſité du rapport des conſtitutions militaires avec les conſtitutions politiques. Vices de tous nos Gouvernements modernes ſur cet objet.

IL eſt triſte d'imaginer que le premier art qu'aient inventé les hommes, ait été celui de ſe nuire, & que, depuis le commencement des ſiecles, on ait combiné plus de moyens pour détruire l'humanité, que pour la rendre heureuſe. C'eſt cependant une vérité bien prouvée par l'hiſtoire. Les paſſions naquirent avec le monde. Elles enfanterent la guerre. Celle-ci produiſit le deſir de vaincre, & de ſe nuire avec plus de ſuccès, l'art militaire enfin. D'abord foible à ſa naiſſance, il ne fut, d'homme à homme, que le talent de tirer parti de ſon adreſſe & de ſa force. Il ſe borna, dans les premieres familles, à la lutte, au pugilat, ou à l'eſcrime de quelques armes groſſieres. Bientôt il s'étendit avec les ſo-

ciétés, il combina plus de moyens & de forces, il rassembla une plus grande quantité d'hommes. Il fut alors à-peu-près ce qu'il est aujourd'hui chez les peuples asiatiques, un amas de connoissances si informes, qu'on ne peut guere l'honorer du nom de science. Il s'éleva sur la terre des ambitieux ; & cet art, perfectionné par eux, devint l'instrument de leur gloire. Il fit, dans leurs mains, le destin des nations. Il détruisit ou conserva les empires : il précéda enfin, chez tous les peuples, les arts & les sciences, & y périt, à mesure que celles-ci s'étendirent.

Suivons l'art militaire dans ses révolutions. Nous le verrons parcourir successivement différentes parties du globe, portant tour-à-tour gloire & supériorité aux peuples qui le cultiverent ; fuyant les nations riches & éclairées ; s'arrêtant, de préférence, chez les nations agrestes & pauvres, parce que les ames y ont plus de courage & d'énergie. Nous remarquerons particuliérement cinq ou six grandes époques, qui sont à proprement parler, ses âges & les temps, où il s'est fait de grands changemens dans les principes.

C'est chez les peuples d'Asie, chez les Perses sur-tout, que l'art de la guerre commença à prendre quelque consistance. Les Egyptiens, amis des sciences & de la paix, y firent toujours peu de progrès.

Excepté ſous Séſoſtris, ils ne furent jamais conquérans. Après la mort de Cyrus, le luxe lui fit quitter la Perſe, & il paſſa chez les Grecs. Ce peuple ingénieux & brave, le perfectionna, & le réduiſit en principes. Alexandre vint, l'étendit encore, & conquit l'Aſie qui en avoit été le berceau. A cette époque, il parut au plus haut point de ſplendeur, & la phalange fut réputée la premiere ordonnance de l'univers.

Pendant ce temps-là, quelques Troyens, fugitifs & errans, s'établiſſoient ſur les côtes de l'Auſonie. Ils apportoient avec eux les principes de tactique échappés des ruines de Troie, & ceux que leur avoient appris les funeſtes ſuccès des Grecs. Les habitans du pays, repouſſés par leurs armes, finiſſoient par s'unir avec eux. Des avanturiers, deſcendans de cette colonie, bâtiſſoient un hameau à quelques lieues d'elle. Des brigands ſe joignoient à eux, & ce hameau devoit un jour être la capitale de l'univers. En ſongeant aux ténebres répandues ſur l'origine de Rome, à ſes étrangers fondateurs, à ſes grandes deſtinées, on ſe rappelle ces fleuves qui ne ſont quelquefois, à leur ſource, que des ruiſſeaux ignorés. Tullus Hoſtilius, un des ſouverains de cet état naiſſant, lui créoit des loix, une milice, une tactique; & ainſi, tandis que les Grecs ſe croyoient

croyoient le premier peuple militaire du monde, il s'élevoit à deux cents lieues d'eux, une nation nouvelle, une ordonnance totalement oppoſée à la leur, qui devoit enfin les vaincre & les faire oublier.

Les Romains, ambitieux & guerriers par leur conſtitution, profitant des lumieres & des fautes de tous les ſiecles, durent bientôt prendre l'aſcendant ſur tous les peuples connus. L'Italie diviſée plia ſous le joug. Carthage lutta quelque temps. Mais les talens d'Annibal ne purent la défendre contre les vices de ſon gouvernement, & la ſupériorité de celui de ſa rivale. Elle eut le ſort des nations riches & commerçantes. Elle fut vaincue. Les Grecs en éprouverent autant, & réſiſterent encore moins. Amollis par le luxe & par les richeſſes, ils tendirent les mains aux fers des Romàins. Contens, pourvu qu'on les laiſſât écrire, peindre & ſculpter, ils ſe conſoloient baſſement en regnant, par les arts, ſur un peuple qui leur enlevoit l'empire des armes.

Dans le dernier âge de la république, Rome ſe vit maîtreſſe du monde. Il n'y eut plus alors, dans l'univers connu, qu'une ſeule puiſſance, qu'une ſeule tactique. Toutes les inſtitutions militaires étoient anéanties, ou fondues dans celles des Romains. L'art de la guerre parut donc, une ſe-

conde fois, au plus haut point de sa splendeur. Mais ce moment ne pouvoit pas durer. Pour qu'une science, & celle-là particuliérement, se soutienne & s'étende, il faut que plusieurs nations à la fois s'y attachent, & la cultivent. Il faut qu'elles y soient excitées par l'ambition & la nécessité. Les Grecs étoient devenus guerriers par leurs divisions intestines, par l'ambition de leurs gouvernemens, par le besoin d'opposer du courage & des principes aux invasions des Perses. Les Romains s'étoient de même formés en défendant leurs foyers, en attaquant leurs voisins : voisins quelquefois, comme les Samnites, pauvres & redoutables ; en combattant sur-tout de grands hommes, Annibal & Pyrrhus, qui les instruisirent à force de les vaincre. Mais, quand Rome régna paisiblement sur l'univers, quand elle n'eut plus d'ennemis que ses richesses & ses vices, la discipline dégénéra ; l'art militaire ne fut plus qu'une étude de théorie & de spéculation, abandonnée à quelques légionnaires obscurs & méprisés. Les Parthes, les Gaulois, les Germains, attaquoient de toutes parts les frontieres de l'empire. Les légions, jusqu'alors invincibles, étoient souvent vaincues. Mais ces guerres lointaines n'alarmoient pas encore l'Italie. Les empereurs, assoupis sur leur trône, portoient à peine leurs regards aux extrêmi-

tés de l'empire. Ils ne voyoient pas l'abâtardiſſement de leur milice, & le précipice qui ſe creuſoit ſous leur grandeur.

Veſpaſien, Titus, Trajan & quelques autres princes, remédierent paſſagérement à ces maux : ils rétablirent la diſcipline dans les troupes : ils firent la guerre eux-mêmes, & ils la firent avec ſuccès. Mais, à ces grands hommes ſuccédoient des princes foibles, ou des tyrans. Les reſſorts du gouvernement ſe relâchoient de nouveau, les plaies politiques devenoient plus profondes & plus incurables. Les légions vendoient l'empire, au lieu de le défendre. Rome ne put ſurvivre à tant de corruption. Des eſſains de Goths, de Huns, de Vandales, attaquerent l'empire : ils vinrent avec le nombre & le courage ; & on ne leur oppoſa, ni le courage, qui ſupplée quelquefois à la diſcipline, ni la diſcipline qui peut ſuppléer au courage. L'empire ne fut plus, pendant un ſiecle & demi, qu'un coloſſe languiſſant & abattu, dont chacun s'arracha les dépouilles ; & ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt que ces Romains avilis appelloient barbares, les peuples qui les ſubjuguoient : étrange aveuglement d'une nation qui n'avoit conſervé que l'orgueil de ſes ayeux, & qui faiſoit conſiſter ſa grandeur dans ſon luxe & ſes théâtres !

Il ne reſta plus bientôt à l'univers, que

le souvenir de cette puissance qui l'avoit enchaîné. Les papes s'assirent sur le trône de Rome : les Turcs sur celui de Constantinople. L'art militaire, déja presqu'ignoré dans la décadence du Bas-Empire, se perdit entiérement sous ses ruines, & ne reparut en Europe que trois ou quatre siecles après. Pendant tout cet intervalle, & pendant les siecles qui le précéderent, l'Europe fut sans tactique, sans discipline, & presque sans troupes réglées. L'anarchie des gouvernemens, la tyrannie des Seigneurs féodaux, l'ignorance générale, l'opposition spirituelle qu'exerçoit le Clergé, empêchoient les arts de renaître. Tous les livres des anciens étoient entre les mains des prêtres; & ces prêtres avoient intérêt de maintenir l'Europe dans les ténebres. Elles faisoient leur grandeur.

Qu'offre à nos yeux l'histoire des premiers siecles de notre monarchie, & de tous les états actuels ? Des émigrations de Goths, battues par Clovis, ou par Mérouée, qui alloient au-devant d'elles avec des laboureurs rassemblés pour quinze jours seulement; des Germains & des Saxons subjugués par Charlemagne, parce qu'il étoit plus brave & plus puissant qu'eux; les incursions des Normans, héritiers du courage & de l'indiscipline des Vandales leurs ayeux; par-tout des armées sans ordre & sans science; des batailles gagnées

par le hasard, ou par la valeur, & jamais par la discipline; des conquêtes rapides comme des torrens, & sur-tout dévastatrices, comme eux. Un prince qui auroit paru alors avec du génie & de bonnes troupes, auroit soumis l'Europe. On n'a qu'a voir ce que fit Gustave avec vingt-cinq mille Suédois, dans un temps où elle entrevoyoit déja le crépuscule de la renaissance des arts.

La découverte de la poudre ne perfectionna pas l'art militaire. Elle ne fit que fournir de nouveaux moyens de destruction, & porter le dernier coup à la chevalerie : institution que nos siecles de lumiere doivent envier à ces temps d'ignorance ! Les armes-à-feu retarderent même vraisemblablement le progrès de la tactique, parce qu'alors les armées s'approcherent moins, & qu'il entra encore plus de hasard & moins de combinaisons dans les batailles.

Gustave & Nassau parurent enfin. L'un combattoit pour la liberté de son pays, l'autre pour l'amour de la gloire. Tous deux étudierent l'antiquité. Tous deux chercherent, dans les débris des siecles, les vestiges épars de la tactique & de la discipline. Peut-être, admirateurs outrés des anciens, en appliquerent-ils trop servilement les principes au temps où ils vécurent, & aux armes en usage alors. Peut-

être retarderent-ils par-là nos progrès, parce que leur autorité fut long-temps décisive, pour le siecle suivant, parce qu'elle soutint long-temps le préjugé des piques & de l'ordre de profondeur. Mais ce qu'il y a de certain du moins, c'est que sous eux l'art militaire reprit naissance, & que l'Europe étonnée dut crier au miracle, quand elle vit les troupes, les camps & les succès de Gustave.

Après sa mort, Bannier, Gassion, Veimar, Turenne, Montecuculi, combattirent d'après ses principes. L'art militaire fit, sur quelques points encore, de nouveaux progrès. Ce fut le temps des grands généraux, commandant de petites armées, & faisant de grandes choses. Mais la tactique resta dans l'enfance. Il sembloit qu'on n'osoit perdre de vue les premieres institutions. On craignit de s'égarer en s'écartant de l'ordonnance des anciens. On conserva les piques. On continua de croire que la force de l'infanterie consistoit dans la densité de son ordre, & dans son impulsion. On cita toujours les anciens, & on ne s'apperçut pas qu'il y avoit deux mille ans entre les anciens & nous, qu'il falloit d'autres principes, parce que les armes, les constitutions, & sur-tout la trempe des armes, n'étoient plus les mêmes.

Le dix-septieme siecle & le commencement de celui-ci éclairerent de plus en plus

l'Europe ſur quelques branches de la guerre : mais ſur d'autres ils la laiſſerent, ou la rejetterent dans les ténebres. Cohorn & Vauban perfectionnerent l'attaque des places. Nous fûmes créateurs en ce genre, &, quoiqu'on en diſe, bien ſupérieurs aux anciens. L'art de la défenſe ne fit pas les mêmes progrès; ſoit parce que le courage avoit baiſſé, & que c'eſt le courage qui eſt le véritable rempart des places; ſoit parce qu'on ne réfléchit pas aſſez qu'il n'y a de bonne défenſe, que celle qui eſt offenſive, & qui multiplie les obſtacles ſur les pas des aſſiégeans. M. de Chamilli défendit Grave ſuivant ce principe, & il a eu peu d'imitateurs.

Il ſe fit en même temps, à d'autres égards, des changemens bien mal-entendus, bien funeſtes à l'humanité & à la perfection de la ſcience militaire. On eut, par exemple, des armées beaucoup plus nombreuſes; on multiplia prodigieuſement l'artillerie. Louis XIV, qui en donna l'exemple, n'y gagna rien. Il ne fit qu'engager l'Europe à l'imiter. Les armées, moins faciles à mouvoir & à nourrir, en devinrent plus difficiles à commander. Condé, Luxembourg, Eugene, Catinat, Vendôme, Villars, par l'aſcendant de leur génie, furent remuer ces maſſes; mais Villeroi, Marſin, Cumberland & tant d'autres, reſterent écraſés ſous elles. Eh! comment les auroient-ils

conduites ? Les grands hommes dont je viens de parler, n'introduisirent dans les armées, ni organisation, ni tactique. Ils ne laisserent point de principes après eux. Peut-être même, j'ose le dire, agirent-ils souvent par instinct, plutôt que par méditation. De-là, il ne pouvoit pas se former de généraux sous eux : de-là, quand le génie de ces hommes privilégiés ne marchoit plus à la tête des armées, on tomboit dans la nuit de l'ignorance. On accusoit alors la fortune, la nature, la décadence du siecle, de la rareté des bons généraux. Il falloit bien qu'on s'en prît à ces causes chimériques. On regardoit presqu'entiérement la science du commandement, comme un don inné, comme un présent du ciel. On imaginoit à peine que l'éducation & l'étude fussent nécessaires. La science de la guerre n'étoit développée dans aucun ouvrage, d'une maniere lumineuse. La tactique sur-tout étoit une routine étroite & bornée. Le maréchal de Puysegur avoit posé quelques principes, au milieu de beaucoup d'erreurs ; mais il s'étoit bientôt arrêté, ou égaré dans sa théorie. C'est au roi de Prusse qu'étoit réservée l'invention de l'art de diviser une armée, de simplifier les marches, de déployer les troupes, de manier cent mille hommes aussi facilement que dix mille.

Il y avoit alors un grand schisme dans

les opinions des militaires. La découverte des armes à feu devoit-elle changer la tactique? Devoit-on rejetter l'ordonnance des anciens, à cause de sa profondeur & de l'effet de l'artillerie? Toute l'Europe fut divisée & flottante entre ces opinions. On écrivoit de part & d'autre, & les discussions n'éclaircirent rien. Follard proposa les colonnes, il en faisoit l'ordonnance fondamentale & presqu'exclusive de l'infanterie. Et telle étoit alors l'ignorance, qu'il eut beaucoup de partisans. On vit le moment que toute l'infanterie alloit reprendre la pique & se former en phalange. La guerre de succession & celle de 1733 se firent dans cette incertitude, les bataillons combattant tantôt à quatre, tantôt à six; les anciens officiers réclamant toujours les piques que Vauban leur avoit fait quitter; la cavalerie n'ayant en France que de la valeur & point d'ordre; chez les étrangers, de l'ordre & point de légéreté; combattant chez nous à la débandade: chez les autres, en masse; incertaine si sa force étoit dans son choc, ou dans sa vîtesse; ayant cru, pendant un temps, qu'elle devoit se servir de l'action du feu. Les généraux, plus indécis eux-mêmes, parce qu'ils avoient moins réfléchi sur ces discussions, qu'ils regardoient comme odieuses & subalternes, n'établirent de principes sur rien. La tactique ne

les occupoit pas. Ils sembloient la regarder comme indifférente au succès de la guerre, & ce vice ne s'appercevoit pas, parce qu'alors personne en Europe n'étoit plus éclairé.

On touchoit cependant au moment de sortir de ces ténebres. Le Nord offroit une seconde fois le phénomene d'une armée aguerrie & disciplinée. Charles XII. combattoit à la tête des Suédois encore animés de l'esprit de Gustave. Son infanterie étoit presqu'aussi infatigable, aussi disciplinée que celle des légions Romaines; chargeoit, comme elles, l'épée à la main, avoit d'excellens officiers-généraux, & quelque connoissance des déploiemens modernes. Peut-être enfin Charles XII. eut-il perfectionné l'art militaire, ainsi que son ayeul l'avoit rétabli; peut-être eût-il été le Frédéric de son temps. Mais il vécut trop peu. Avoit-il au reste assez de connoissances, & assez d'étendue dans le génie? Ses premiers succès furent rapides, ainsi que le feront toujours ceux d'une armée disciplinée, sur une multitude ignorante. Il débuta comme Alexandre, se conduisit ensuite en avanturier, & finit comme Gustave. Après sa mort les Suédois dégénérerent, & les Russes, qui les avoient vaincus sans les égaler, ne devinrent pas plus éclairés.

Ce fut toujours le destin du Nord de

faire les révolutions militaires de l'Europe, comme celui du Midi de faire celles de l'Europe savante. Un royaume venoit de s'élever sur l'Oder & sur la Sprée. Ces nouveaux souverains, ne pouvant avoir ni commerce ni marine, s'attacherent à former une armée, & bientôt ils firent poids dans la balance générale par leurs prétentions & leurs soldats. Fréderic III. parvint au trône, & il acheva ce qu'avoient ébauché ses peres. Prince habile & plein de l'étude des anciens, il y déploya le génie le plus vaste. Il doubla ses troupes par le nombre, & plus encore par la discipline; créa une tactique presque nouvelle : se forma des généraux : fut lui-même le plus habile de tous : conquit une province meilleure que son royaume : lutta contre autant d'ennemis que Louis XIV, avec moins de moyens & plus de gloire : & se fit enfin, avec peu de revenus, peu de population, peu de facultés dans ses sujets, la puissance la plus militaire & la plus surprenante de l'Europe. Le régne de ce prince sera un des âges remarquables de la science de la guerre, comme celui d'Auguste & celui de Louis XIV. sont des âges principaux dans l'histoire des lettres.

Tel est l'empire de l'habitude & des préjugés chez les peuples, que le roi de Prusse formoit des troupes & créoit une tactique, sans qu'aucune autre nation songeât à se

mettre à sa hauteur. Il avoit cependant battu plusieurs fois les Autrichiens dans la guerre de 1740. Il leur avoit enlevé la Silésie. Ces succès avoient été le fruit de ses travaux. Pendant la paix, qui suivit cette guerre, il formoit des camps à Spandau & à Magdebourg. Il y perfectionnoit ce que l'expérience lui avoit fait trouver de vicieux dans sa tactique; il y introduisoit ces déploiemens savans & avantageux; cette célérité incroyable & décisive, devenue si nécessaire par rapport à nos armées nombreuses & à leur grand front. Mais personne ne réfléchissoit autour de lui. L'Autriche restoit assoupie dans sa routine. La France croyoit que, parce qu'elle avoit vaincu avec sa constitution, elle devoit vaincre encore. Les victoires de Flandres entretenoient cette sécurité malheureuse. Tout le reste de l'Europe, moins militaire que la France & l'Autriche, parce qu'il a moins d'intérêt à l'être, étoit dans le même engourdissement. Ce fut dans cette situation que commença la derniere guerre.

Depuis la guerre de succession, on n'avoit pas vu tant d'armées en campagne, & réunies contre un seul prince. Sa science & leurs fautes furent le contrepoids de tant de forces. Jamais guerre ne fut plus instructive & plus féconde en événemens. Il s'y fit des actions dignes des plus grands

capitaines, & des fautes dont les Marſin auroient rougi. On y vit quelquefois le génie aux priſes avec le génie; mais plus ſouvent avec l'ignorance. Par-tout où le roi de Pruſſe put manœuvrer, il eut des ſuccès. Preſque par-tout où il fut réduit à ſe battre, il fut battu : évenemens qui prouvent combien ſes troupes étoient ſupérieures en tactique, ſi elles ne l'étoient pas en valeur. Daun ſe conduiſit avec lui en conſéquence. Il évita les plaines, reçut les batailles dans des poſtes, n'en livra que lorſqu'il put ſurprendre, ou ne pas être obligé de manœuvrer. Il rétablit enfin les affaires de l'Autriche, comme Fabius rétablit celles de Rome vis-à-vis d'Annibal. Les Autrichiens diſent de lui, comme les Romains diſoient de Fabius, qu'il fut circonſpect & timide; mais pouvoient-ils l'un & l'autre ſe compromettre à manœuvrer avec des armées neuves & ſans tactique, contre des armées inſtruites & manœuvrieres.

On vit dans cette guerre la quantité d'artillerie s'accroître juſqu'à l'immenſité. Les Ruſſes en traînoient avec eux juſqu'à ſix cens piéces. Le roi de Pruſſe & les Autrichiens, juſqu'à trois ou quatre cens: mais on vit en même temps tomber le préjugé qui attachoit le même honneur à la priſe d'un canon, qu'à celle d'un drapeau. On vit, grande leçon pour les généraux,

les armées du roi de Pruſſe ne pas être appeſanties par cet attirail : faire des marches forcées : perdre des batailles, avec la plus grande partie de leur canon, & s'arrêter à deux lieues du terrein où elles les avoient perdues.

Le nombre des troupes légeres s'accrut auſſi prodigieuſement. Il fallut à des armées ſi nombreuſes, chargées de tant d'équipages, de vivres & d'artillerie, des poſitions ſi étendues, des convois ſi fréquens, des établiſſemens ſi haſardés, des communications ſi longues, qu'on augmenta, comme à l'envi de part & d'autre, l'eſpéce de troupes deſtinées à les attaquer & à les couvrir.

De ces deux changemens, que toutes les puiſſances belligérantes ont adoptées en ſe calquant ſervilement les unes ſur les autres, & dont je penſe qu'un général, homme de génie, pourroit avec avantage ſecouer les embarras, il s'enſuit qu'à la premiere guerre, les armées ſeront plus diſpendieuſes, plus dévaſtatrices, plus peſantes; que les acceſſoires y ſeront plus nombreux que le principal. J'entends par ce dernier, les troupes de lignes, celles qui gagnent les batailles. Il s'enſuit que les guerres ſeront encore moins déciſives; & pourtant plus funeſtes à la population & aux peuples: car c'eſt toujours ſur cette humanité malheureuſe & gémiſſante, que retombent les

inventions nuiſibles & tous les faux calculs, militaires ou politiques.

Tel eſt enfin aujourd'hui l'art militaire en Europe, qu'à le comparer à ce qu'il fut dans les ſiecles paſſés, dans les temps les plus éclairés de l'antiquité, il eſt devenu bien plus vaſte & plus difficile. Chez les anciens on ne connoiſſoit ni la ſcience de l'artillerie, ni celle des mines, ſciences fondées ſur des ſpéculations abſtraites & profondes; la théorie de leur baliſtique, le fouillage des Beces & des Daces (1) étoient, en comparaiſon, des arts informes & groſſiers. La ſcience de fortification des anciens, celle de leurs ſiéges ne ſe mettra certainement point en parallele avec les connoiſſances des Vauban & des Cohorn. Ces dernieres ſont fondées ſur le concours réfléchi de preſque toutes les branches de mathématiques. Les autres, dépourvues de géométrie, étoient de miſérables routines. On n'avoit pas chez les anciens ces attirails prodigieux d'équipages d'artillerie, de vivres, ſi difficiles à mouvoir & à nourrir. On n'avoit pas des armées auſſi nombreuſes. On connoiſſoit peu les chicanes de la petite guerre. On ne s'embarraſſoit preſque pas du choix des

(1) Ces peuples étoient les meilleurs mineurs, du temps des Romains; & on les employoit beaucoup dans les ſieges. Polibe & d'autres auteurs en parlent, & expliquent la maniere dont ils conduiſoient leurs travaux.

poſitions. On ne voit dans le récit des anciens hiſtoriens militaires, aucun détail topographique. Les armées ayant de très-petits fronts, l'eſpéce des armes n'occaſionnant ni fumée, ni tumulte, les batailles devoient être plus aiſées à engager & à conduire. Je compare les guerres des Grecs, & la plupart des guerres des anciens, à celles de nos colonies dans l'autre continent. J'y vois cinq ou ſix mille hommes les uns contre les autres, des champs de bataille étroits, où l'œil du général peut tout embraſſer, tout diriger, tout réparer. Un bon major conduiroit aujourd'hui la manœuvre de Leuctre & de Mantinée, comme Epaminondas.

Je dis que la ſcience de la guerre moderne, comparée avec celle des anciens, eſt plus vaſte & plus difficile. Ce n'eſt pas cependant que ſur tous les points elle ſoit plus parfaite & plus lumineuſe. Elle a fait des progrès à quelques égards; à d'autres, elle s'eſt étendue & compliquée, aux dépens de ſa perfection. Nos armes à feu ſont ſupérieures aux armes de jet des anciens. La ſcience de l'artillerie l'emporte ſur leur baliſtique; nos fortifications ſur les leurs. Les places s'aſſiégent & ſe défendent avec plus d'art : voilà les progrès modernes : voilà l'effet des lumieres mathématiques répandues ſur la ſcience de la guerre. Mais les armées ſont devenues

trop

trop nombreuſes : l'artillerie & les troupes légeres ſe multiplient trop, les frontieres des Etats ſont mal-à-propos hériſſées de places, ſur deux & ſur trois lignes : les places ſont inutilement ſurchargées de piéces de fortifications : les ſyſtêmes des ingénieurs ſont la plupart trop excluſifs, trop méthodiques, trop peu combinés avec la tactique; les armées devenues immenſes, tant par l'augmentation des combattans, que par les attirails & les embarras qu'elles traînent à leur ſuite, ſont difficiles à mouvoir; les détails de leur ſubſiſtance forment une ſcience dont les armées anciennes, moins nombreuſes, plus ſobres & bien mieux conſtituées, n'avoient point d'idée : voilà les erreurs & les abus qui compliquent la ſcience moderne, qui multiplient les connoiſſances qui la compoſent, qui rendent les grands généraux ſi rares. Tel homme, dont l'eſprit eût embraſſé toutes les parties de l'art militaire des anciens, qui eût bien commandé quinze ou vingt mille Grecs ou Romains : tel homme, qui eût été alors un Xantippe, un Camille, ne ſuffit pas aujourd'hui à la moitié des connoiſſances qui compoſent la ſcience moderne. Il eſt abſorbé par les détails, aveuglé par l'immenſité, étourdi par la multitude. Cent mille hommes dont il doit régler les mouvemens; le ſoin de pourvoir à leur ſubſi-

ſtance; tous les obſtacles produits par nos mauvaiſes conſtitutions; cent mille ennemis qui lui ſont oppoſés; un plan de campagne à pluſieurs branches : les combinaiſons ſans nombre, qui réſultent de la multiplicité des objets : tant d'attentions réunies forment un fardeau au-deſſus de ſes forces. Il reſte fatigué & accablé ſous lui, ou du moins il ne ſe remue que péniblement, & qu'avec une partie de ſes facultés. Il n'eſt enfin qu'un général du ſecond & du troiſieme ordre.

La ſcience de la guerre moderne; en ſe perfectionnant, en ſe rapprochant des véritables principes, pourroit donc devenir plus ſimple & moins difficile. Alors les armées, mieux conſtituées & plus manœuvrieres, ſeroient moins nombreuſes. Les armes y ſeroient réparties, dans une proportion ſagement combinée avec la nature du pays, & l'eſpece de guerre qu'on voudroit faire. Elles auroient des tactiques ſimples, analogues, ſuſceptibles de ſe plier à tous les mouvemens. De-là l'officier d'une arme ſauroit commander l'autre arme. On ne verroit pas des officiers généraux, ignorant les détails des corps dans leſquels ils n'ont pas ſervi, démentir le titre qu'ils portent : ce titre qui, en leur donnant le pouvoir de commander toutes les armes, leur ſuppoſe l'univerſalité des connoiſſances qui les dirigent. Les armées étant ainſi

formées, elles feroient plus faciles à remuer & à conduire. On quitteroit cette maniere étroite & routiniere, qui entrave & rapetiffe les opérations. On feroit de grandes expéditions. On feroit des marches forcées. On fauroit engager & gagner des batailles par manœuvres. On feroit moins fouvent fur la défenfive. On feroit moins de cas de ce qu'on appelle des pofitions. Les détails topographiques n'auroient plus la même importance; ils ne furchargeroient plus au même point la fcience militaire. Les embarras étant diminués, la fobriété ayant pris la place du luxe, les détails des fubfiftances deviendroient moins compliqués, & moins gênans pour les opérations. La fcience du munitionnaire confifteroit à traîner le moins d'attirails poffible, & à tâcher de vivre des moyens du pays. L'artillerie, les fortifications, s'éclaireroient de plus en plus. Elles fuivroient, dans chaque fiecle, les progrès des mathématiques qui leur fervent de bafe. Mais elles n'éleveroient, ni l'une ni l'autre, des prétentions exclufives & dominantes, des fyftêmes qui multiplient les dépenfes & les embarras. Elles ne tiendroient dans les armées & dans les combinaifons militaires, que le rang qu'elles doivent y avoir; elles ne feroient, dans les mains des généraux, que des acceffoires utilement employés à fortifier les

troupes & à les appuyer. Enfin toutes les branches de la ſcience militaire formeroient un faiſceau de rayons ; & c'eſt ce concours de lumieres qui, réuni dans l'eſprit d'un ſeul homme, le conſtitueroit *Général*, c'eſt-à-dire, capable de commander des armées.

Il ſeroit intéreſſant de voir la ſcience militaire ſe perfectionner ainſi en ſe ſimplifiant, en devenant moins difficile. J'ai dit ci-deſſus comment la même révolution pourroit ſe faire dans la politique. Elle auroit lieu de même dans preſque toutes les ſciences, ſi on dépouilloit leur théorie des erreurs qui les ſurchargent, des fauſſes méthodes qui les compliquent. Alors les hommes arrivant plus promptement & en plus grand nombre au faîte de ces ſciences ; ils pourroient en reculer les bornes ; alors la briéveté de leur vie ne les empêcheroit plus d'en embraſſer pluſieurs à la fois, & de les étendre les unes par les autres. Alors l'encyclopédie des connoiſſances humaines, devenue un aſſemblage de vérités, s'éleveroit & s'affermiroit au milieu des ſiecles : ſemblable à un arbre vigoureux qui n'a aucune branche inutile, aucune qui lui nuiſe, & qui s'étendant & paroiſſant ſe fortifier ſur ſa baſe à meſure qu'il vieillit, répand l'ombre & les fruits ſur ſes heureux cultivateurs.

Mais pour achever le parallele de l'art

militaire chez les anciens, avec ce qu'il eſt de nos jours, il y a des objets bien importans, qui ſont à l'art militaire ce que les fondemens ſont à un édifice, & ſur leſquels les Grecs & les Romains nous étoient fort ſupérieurs. Ce ſont les moyens continuels dont ſe ſervoient leurs gouvernemens, pour former des citoyens, des ſoldats, des généraux. C'eſt la bonté de leur milice, la vigueur de leur diſcipline, l'éducation guerriere de leur jeuneſſe, l'eſpece de leurs peines & de leurs récompenſes : c'eſt ce rapport important qui lioit leurs conſtitutions militaires à leurs conſtitutions politiques.

Aucun de ces objets ne ſemble intéreſſer les gouvernements modernes. Il n'y en a point qui ait calculé le nombre & la conſtitution de ſes troupes, ſur la population de ſes états, ſur la politique, ſur le gènie national. Il n'y en a point où la profeſſion de ſoldat ſoit honorée : où la jeuneſſe reçoive une éducation guerriere : où les loix inſpirent le courage, & flétriſſent la moleſſe : où la nation, en un mot, ſoit préparée par ſes mœurs & ſes préjugés à former une milice vigoureuſe. Dans cet état même que nous appellons militaire, parce que ſon roi eſt un guerrier habile : dans cet état qui s'eſt agrandi par les armes, qui n'exiſte, & ne peut ſe flatter de conſerver ſes conquêtes que par

elles, les troupes n'y ſont pas plus vigoureuſement conſtituées qu'ailleurs, elles n'y ſont point citoyennes, elles y ſont, plus qu'en aucun autre pays, un aſſemblage de ſtipendiaires, de vagabonds, d'étrangers, que l'inconſtance ou la néceſſité amene ſous les drapeaux, & que la diſcipline y retient. Cette diſcipline, ferme & vigilante ſur quelques points, y eſt relâchée & mépriſable ſur beaucoup d'autres. Elle n'eſt, en comparaiſon de celle des Romains, qu'un enchaînement de choſes de forme, de demi-moyens, de correctifs, de ſupplémens vicieux; ces troupes mal conſtituées ont eu des guerres heureuſes, mais elles doivent ces ſuccès à l'ignorance de leurs ennemis, à l'habileté de leur roi, à une ſcience toute nouvelle de mouvemens, dont il a été le créateur. Qu'après la mort de ce prince, dont le génie ſeul ſoutient l'édifice imparfait de ſa conſtitution, il ſurvienne un roi foible & ſans talens : on verra dans peu d'années le militaire Pruſſien dégénérer & décheoir; on verra cette puiſſance éphémere rentrer dans la ſphère que ſes moyens réels lui aſſignent, & peut-être payer cher quelques années de gloire.

Si telle eſt la conſtitution militaire d'un état, dont le ſouverain eſt le plus grand homme de guerre de ſon ſiecle, qui inſtruit & qui commande lui-même ſes ar-

mées, dont les armées forment, pour ainſi dire, toute la pompe & la cour : que doit être celle de ces états, où le ſouverain n'eſt pas militaire : où il ne voit pas ſes troupes (1), où il ſemble dédaigner, ou ignorer tout ce qui y a rapport : où la cour, qui ſuit toujours l'impreſſion du ſouverain, n'eſt conſéquemment point militaire : où preſque toutes les grandes récompenſes ſont ſurpriſes par l'intrigue : où la plupart d'entre elles deviennent des appanages héréditaires : où le mérite languit, quand il eſt ſans appui : où le crédit peut s'avancer ſans talens, où faire fortune ne ſignifie plus acquérir de la réputation, mais amaſſer des richeſſes : où l'on peut, en un mot, être à la fois couvert de dignités & d'infamie, de grades & d'ignorance : ſervir mal l'Etat, & en poſſéder les premieres charges : être ſouillé du blâme public, & jouir de la faveur du ſouverain ?

Mais, ſans parler des vices particuliers que le caractere des ſouverains, & la corruption de leurs cours peuvent imprimer aux conſtitutions militaires de leurs états, comment calculer les abus ſans nombre qui réſultent du défaut de rapport entre

(1) On a vu combien la préſence du Roi dans ſes armées & dans les camps de paix a excité le courage & l'émulation des troupes Françoiſes.

l'adminiſtration militaire & les autres branches du gouvernement ? De-là ces états excluſivement marchands, ou militaires, parce que le ſyſtême momentané de leurs adminiſtrateurs fait mal-à-propos conſiſter toute la force publique dans les richeſſes, ou dans les armes. Delà ces directoires de guerre qui n'ont pas vu d'armées, & réglent cependant le ſort des armées : ces ordonnances militaires, faites par des gens de plume : ces miniſtres qui, n'étant pas généraux, contrarient toujours les demandes & les opérations des généraux qui, n'étant pas miniſtres, ignorent l'influence qu'ont les opérations de la guerre ſur la politique, & ce qu'il en coûte à l'intérieur des Etats pour ſoutenir la guerre. De-là toutes ces conſtitutions militaires mal calculées, s'imitant réciproquement au haſard & ſans méditation ; le nombre des troupes diſproportionné aux moyens des états ; les troupes, tantôt négligées & regardées comme un fardeau preſqu'inutile, tantôt augmentées par delà les bornes raiſonnables, & attirant, aux dépens des autres branches, toute l'attention du gouvernement. De-là ces troupes ſi étrangement conſtituées & employées par le gouvernement, qu'elles ruinent l'Etat dont elles devroient faire la proſpérité, en même temps que la force; qu'elles enlevent à la population la plus belle eſpece

d'hommes; que ces hommes y amolissent leurs mœurs & leurs bras, à un tel point que, quand ils quittent cette profession, ils ne sont plus capables que de travaux citadins & sédentaires : que, pendant la paix, on ne les occupe presque que d'exercices puériles & étrangers à la guerre, qu'on les entasse dans des places, comme si l'ennemi étoit aux portes du royaume; c'est-à-dire, par conséquent sur les frontieres, dans les pays où les vivres sont les plus chers, & ont le plus de débouchés, où les habitans ont le plus de ressources & d'industrie : au lieu de les disperser dans les provinces intérieures qui manquent de vivification & d'especes, qui ont plus de denrées que de consommateurs : dans ces provinces qui sont en friche, & que le soldat pourroit cultiver, qui manquent de chemins, & que le soldat pourroit ouvrir. Dans le cours de mon ouvrage, je prouverai, par des détails, que ces abus existent, & qu'on peut y rémédier. Faire le tableau des abus, sans en fournir à la fois les preuves & les remedes, c'est s'ériger en déclamateur. C'est ressembler à ces médecins barbares qui annoncent des maux qu'ils ne peuvent ni expliquer ni guérir.

Il me reste à expliquer pourquoi l'histoire de l'Univers nous représente toujours l'art militaire déclinant chez les peuples, à proportion que les autres arts y font des pro-

grès. J'en ai moi-même fait l'obſervation au commencement de ce chapitre. Mais ce n'eſt point aux arts ni aux ſciences, qu'il faut attribuer cette révolution. C'eſt à la mal-adreſſe des gouvernemens. Ces effets ont été juſqu'ici contemporains, ſans être néceſſairement liés & dépendans. Les lumieres ne peuvent nuire. Laiſſons ce préjugé funeſte aux apologiſtes de l'ignorance. Les lumieres chaſſent les erreurs, fixent les principes; amenent la vérité. Les ſiecles de lumieres ne peuvent être des temps de malheur pour l'humanité, à moins qu'elles n'aient fait que des demi-progrès : à moins qu'elles n'aient, comme chez les anciens, porté ſur les arts plus que ſur les ſciences : ſur les connoiſſances frivoles plus que ſur les connoiſſances utiles : à moins que, comme alors, elles n'aient éclairé une partie du globe, & laiſſé l'autre dans les ténebres : à moins que, comme aujourd'hui, elles ne ſoient le partage d'un petit nombre d'hommes, & que rejettées par les gouvernemens, elles ne mettent aux priſes la vérité avec les préjugés, la philoſophie avec l'ignorance, le deſpotiſme avec les droits de la nature. Encore faudroit-il ſe conſoler des malheurs paſſagers qui pourroient naître du choc des lumieres & des ténebres. Le crépuſcule du matin éloigne la nuit, il fait eſpérer le jour. Quand la propagation des connoiſſances ſera gé-

nérale, quand elle ſera répandue à la fois ſur les grands & ſur les petits, ſur les trônes & ſur les peuples; quand les gouvernemens ſeront en même temps inſtruits & vigoureux, quand la lumiere nous viendra d'eux, comme elle deſcend des aſtres qui ſont ſur nos têtes, la terre ſera heureuſe; elle bénira ſes gouvernemens, comme ces aſtres bienfaiſans qui la fécondent & qui l'éclairent.

Je reviens à mon objet. Ce ne ſont pas les arts & les ſciences qui ont fait décheoir l'art militaire chez les peuples de l'antiquité; ce ne ſont pas les arts & les ſciences qui l'empêchent aujourd'hui de faire des progrès. Les lumieres générales devroient au contraire perfectionner cet art avec tous les autres. Elles devroient rendre la tactique plus ſimple & plus ſavante, les troupes plus inſtruites, les généraux meilleurs. Elles devroient mettre la méthode à la place de la routine, les combinaiſons à la place du haſard. Si, tandis que toutes les autres ſciences ſe perfectionnent, celle de la guerre reſte dans l'enfance, c'eſt la faute des gouvernemens qui n'y attachent pas aſſez d'importance: qui n'en font pas un objet d'éducation publique: qui ne dirigent pas vers cette profeſſion les hommes de génie: qui leur laiſſent entrevoir plus de gloire & d'avantages dans des ſciences frivoles ou moins utiles: qui

rendent la carriere des armes une carriere ingrate dans laquelle les talens ſont devancés par l'intrigue, & les prix diſtribués par la fortune.

Si enfin un peuple s'amollit, ſe corrompt, dédaigne la profeſſion des armes, perd toute l'habitude des travaux qui y préparent : ſi une nation étant dégradée à ce point, le nom de PATRIE n'y eſt plus qu'un mot vuide de ſens : ſi ſes défenſeurs ne ſont plus que des mercénaires, avilis, miſérables, mal conſtitués, indifférens au ſuccès, ou aux revers (c'eſt par ces vices de mœurs & de conſtitution, qu'ont déchu toutes les milices anciennes, & que péchent toutes nos milices modernes.) C'eſt encore la faute du gouvernement: car le gouvernement doit veiller ſur les mœurs, ſur les opinions, ſur les préjugés, ſur les courages. Avec la vertu, l'exemple, l'honneur, le châtiment, il peut être plus puiſſant que le luxe, que les abus, que les vices, que les paſſions, que la corruption la plus invétérée. Avec ces mêmes lumieres qu'on croit la ſource de la décadence des empires, qu'il éclaire ſa nation ſur le précipice où elle ſe jette, qu'il ſe mette à ſa tête, il l'entraînera : elle le ſuivra avec d'autant plus de ſoumiſſion, que plus inſtruite, elle ſentira mieux le bien qu'on lui prépare, le mal auquel on l'arrache, & la proſpérité vers laquelle on

veut la conduire. En général les gouvernemens des grands peuples ſont bien loin de faire & de connoître ſeulement tout ce qui eſt en leur pouvoir. Ils ne ſentent pas aſſez l'étendue de leurs reſſources : ils ſe laiſſent décourager par le nombre & l'ancienneté des abus : ils n'oſent porter ni le fer, ni les remedes, aux plaies qui les dévorent : ils s'agitent ſans ſuccès, comme des mourans dans les convulſions de l'agonie. Ne nous laſſons donc pas de leur répéter que, ſi leurs vices ſont ſans nombre, leurs moyens ſont immenſes; qu'ils n'ont qu'à perfectionner leur conſtitution, devenir juſtes, éclairés, nerveux, qu'alors ils reléveront bientôt les Etats : que, ſi les vices corrompent rapidement, les vertus peuvent régénérer de même. Mettons ſans ceſſe auprès du tableau effrayant de leurs maux, la poſſibilité encourageante de leur guériſon. Peut-être il s'élevera à la tête des nations, des hommes qui ne déſeſpéreront pas de leur ſalut, qui deſireront le bien, qui aimeront la gloire, & à qui ces deux ſentimens rendront tout facile. Le génie & la vertu peuvent naître ſur les trônes.

Je n'ai offert ici qu'une ébauche imparfaite des révolutions de l'art militaire. Ce tableau mérite d'être l'objet d'une hiſtoire complette. Qu'il ſeroit intéreſſant d'y ſuivre les progrès de cet art, à travers le cours des ſiécles, de les ſuivre particulié-

rement chez les grands peuples : d'y obſerver ce qu'il étoit aux différentes époques progreſſives de leur élévation, de leur décadence, de leur ruine ; & ce qu'il étoit en même temps chez les nations contemporaines aux dépens deſquelles ils s'élevoient, ou qu'ils s'élevoient ſur leurs débris ! Ces recherches inſtructives ne ſe borneroient pas ſimplement à l'hiſtoire de l'art, elles examineroient, aux mêmes époques, les conſtitutions des milices des différens peuples : les rapports qu'elles avoient avec leurs conſtitutions politiques, avec leurs mœurs. Car les ſuccès militaires des nations dépendent, plus qu'on ne penſe, de leur politique, de leurs mœurs ſur-tout ; & c'eſt cet enchaînement que ne nous montrent jamais aſſez la plupart des hiſtoriens qui ne ſont communément, ni militaires, ni philoſophes, & encore moins l'un & l'autre à la fois. Il eſt digne de notre ſiécle de produire cet ouvrage intéreſſant. J'y encourage un de mes amis, qui le médite & le prépare depuis longtemps. Je dénonce ici ſon nom, ſon plan, ſes talens (1). Je voudrois lui faire contracter vis-à-vis de ſes citoyens, un engagement qu'il eſt en état de remplir, & dont l'exécution fera ſa gloire particuliere, en même temps que l'inſtruction publique.

(1) M. le chevalier Dagueſſeau, lieutenant-colonel du régiment de la Couronne.



PLAN

D'UN OUVRAGE INTITULÉ:

LA FRANCE

POLITIQUE ET MILITAIRE.

L'OBJET du difcours précédent eft de fervir d'introduction à cet ouvrage. J'ai cru, pour en mieux développer le plan, devoir commencer par donner à mes lecteurs une idée de la maniere dont j'envifage la politique & l'art militaire. Dans les grandes entreprifes de toute efpece; les plans font prefque toujours trop négligés. On ne fe remplit pas affez de fon objet. On ne le médite pas affez fous toutes les faces : on s'engage avec un projet à demi conçu. On compte achever de l'affeoir en l'exécutant. On fe promet que les idées feront naître les idées. On travaille par lambeaux. Delà tant d'ouvrages qui ne rempliffent pas leur but, ou qui démentent ce qu'annonce leur titre. Nos écrivains les plus profonds font tombés dans cet inconvénient. Quand on ouvre l'*Efprit des Loix*, on s'attend à trouver le développement des principes qui ont fervi de bafe à la légiflation ancienne & moderne. On efpere que cet examen fera fuivi d'un fyftême de création & de réforme dans les loix actuelles de l'Europe, ou tout au moins dans celles de la nation. Mais, oferai-je le dire? faute de plan, cette efpérance n'eft pas remplie. Soit que l'immortel Montefquieu, tout occupé de la création de fes matériaux, ait dû dédaigner,

dans la chaleur de cette création, de les aſſembler & de les polir ; ſoit qu'écrivant de la hauteur de ſon génie, il laiſſât à ſes pieds toutes les idées intermédiaires que nous demandons à ſa cendre ; ſoit qu'il ſe propoſât de deſcendre un jour vers les détails, de nous élever par eux juſqu'à lui, d'écrire en un mot pour le reſte des hommes après avoir écrit pour lui-même, ſon ouvrage eſt reſté un monument informe. On y trouve des penſées ſublimes, des vérités éparſes & à demi dévoilées, l'ébauche ou le germe de preſque tous les principes politiques ; mais on ſent que toutes ces matieres ont beſoin d'être accordées & de former un édifice. On éprouve enfin à la lecture de cet ouvrage ce mêlange de plaiſir & de regret qu'inſpirent ces tableaux dont on admire les détails, & qui, faute d'ordonnance, ne produiſent point d'effet (1).

Cette

(1) Ce que je dis de l'*Eſprit des Loix*, à combien d'autres ouvrages célebres je pourrois l'appliquer ? L'*Eſprit* de M. Helvétius, ce livre plein de génie, ce livre écrit du ſtyle le plus fort & le plus enchanteur, qu'annonce ſon titre ? Quel eſt ſon plan ? Quel ſyſtême, quelle chaîne complette d'idées ſa lecture laiſſe-t-elle dans l'imagination ! L'encyclopédie enfin, cet ouvrage qui ſeroit immortel, ſi ſon exécution répondoit à ſon but, ne pouvoit-elle pas être rédigée dans un plan plus vaſte & plus lumineux ? Falloit-il s'aſſujettir à la forme de dictionnaire, forme claſſique qui, uniquement faite pour les langues, ou pour des ſciences de nomenclature, n'étoit point du tout propre à préſenter le développement de toutes les connoiſſances humaines, en ce que tout l'effet de l'ordre qui y eſt ſuivi, eſt de produire la confuſion ; de briſer à chaque mot, les idées ; d'anéantir toute eſpece d'intérêt. Que diroit-on d'un cabinet d'hiſtoire naturelle, où les pieces de tous les régnes, pêle-mêle & confondues, ſeroient rangées par ordre alphabétique ? L'Encyclopédie eût été bien plus intéreſſante & plus inſtructive, ſi les ſciences y avoient été traitées par claſſes, & telles qu'elles ont dû, par le progrès de nos eſprits, s'embrancher les unes ſur les autres ; ſi on avoit ſuivi pour leur

Cette obſervation devroit me rendre timide. Mais le pilote qui reconnoît un écueil ſur ſa route, qui le voit couvert des débris d'un grand naufrage, ne rentre pas dant le port. Il redouble de vigilance ; il tâche de ranger l'écueil où d'autres ſe ſont briſés.

Mon objet eſt d'abord d'examiner la conſtitution politique & militaire de la France, &, avant d'arriver à cet examen, de jetter les yeux ſur celle de tous les Etats de l'Europe. En parcourant ainſi toutes les nations qui ont des rapports, ſoit prochains, ſoit éloignés, avec la mienne, je me préparerai à aſſeoir, avec plus de perfection, le plan de ſa politique. Je recueillerai pour elle les lumieres de tous les gouvernemens : je m'arrêterai particuliérement ſur les choſes utiles qu'elle peut imiter, & ſur les erreurs qu'elle partage. Cette maniere indirecte de critiquer & de conſeiller, ne m'empêchera pas d'être entendu, me donnera plus de liberté, & n'indiſpoſera pas le gouvernement pour lequel j'écris. Ainſi font ces inſtituteurs qui louent dans les autres, ce qu'ils veulent que leurs éleves adoptent, & qui blâment ſans ménagemens les vices qu'ils veulent éloigner d'eux.

Je vais parcourir l'Europe. Mais, ſemblables à ce voyageur, qui, d'un point élevé, s'oriente & détermine la route qu'il doit ſuivre, jettons auparavant un regard ſur l'Europe, & traçons

expoſition ce tableau divin qui eſt à la ſuite de la préface, elle eût été alors à la fois l'école & l'archive de toutes les ſciences des hommes. Tous les autres livres de l'univers détruits, elle auroit ſuffi pour conſerver nos lumieres. En un mot, la poſtérité eût avec reſpect appellé notre ſiécle : le ſiécle de l'Encyclopédie, comme l'époque de l'événement le plus important & le plus glorieux pour l'humanité.

notre itinéraire. Un ſentiment irréſiſtible m'entraîne vers l'Italie. Elle fut autrefois ſi célebre! Elle eſt un exemple ſi frappant des viciſſitudes humaines! Je commencerai par elle. J'examinerai ſucceſſivement les deux Siciles, les Etats du Pape, Lucques même & S. Marin, qui ne ſont que des villes; la Toſcane, Gènes, & la Corſe qui lui échappe (1). De-là, laiſſant la Savoye à ma gauche, pour revenir dans un autre temps vers elle, j'entrerai dans la Lombardie; j'y verrai les poſſeſſions de la maiſon Impériale; le duché de Modene qui les groſſira un jour; celui de Parme qui fleurit à côté d'elles. Je rendrai compte enſuite de la république de Veniſe. Ses établiſſemens le long du golfe Adriatique, me conduiront à Raguſe, dans l'Archipel, & de-là à Malthe. Les habitans de cette iſle ſont ennemis nés & perpétuels des Etats barbareſques. Je parcourrai donc enſuite Tunis, Tripoli, Alger & Maroc. Ces pays, quoiqu'Africains, ont rapport à l'Europe. Ils ſont ſous la protection du grand ſeigneur. Cela me conduira à Conſtantinople. J'examinerai ce coloſſe de puiſſance, que le deſpotiſme engourdit. Je paſſerai chez les Polonois que l'anarchie dévore, chez les Ruſſes, leurs redoutables voiſins. Les provinces que ces derniers ont conquiſes ſur les Suédois, me meneront en Suéde, enſuite en Dannemarck. J'entrerai delà en Allemangne. Je détaillerai les deux états qui y dominent aujourd'hui; l'un, par le génie de ſon roi; l'autre, par ſa puiſſance réelle: la Pruſſe & l'Autriche. Je parlerai de l'Empire, ce corps ſi compliqué par le nombre de ſes mem-

(1) Ceci étoit écrit il y a deux ans, & la Corſe ſe débattoit alors avec les Génois pour ſa liberté.

bres & par la diversité de leurs intérêts. Je m'étendrai particuliérement sur les états qui y tiennent un rang principal, comme la Saxe, la Baviere, *&c.* Je verrai les autres en masse, & pour dire seulement à quelle puissance leur intérêt les attache. Arrivé sur le Rhin, je touche à la France: je n'ai plus, & c'est-là ce que je me suis ménagé exprès, qu'à décrire les états qui l'avoisinent. Je commencerai par la Hollande. J'examinerai la situation actuelle de la Flandre Autrichienne. Je verrai, en passant, les pays qui bordent la Meuse & le Rhin. Je remonterai ce fleuve, pour aller en Suisse. La Savoye & les pays qui en dépendent, retrouveront ici leur place. De la Sardaigne, je passerai en Espagne; d'Espagne, en Portugal; de Portugal, en Angleterre: pays depuis long-temps rival de la France, & dont, par cette raison, j'ai voulu placer le tableau auprès du sien.

En rendant compte des constitutions politiques & militaires de tous ces états, je ne me propose point d'entrer sur tous, dans des détails également étendus. Je peindrai la plupart des objets, à grands traits, & en planant sur eux. Je tâcherai d'imiter ces écrivains célebres qui, s'élevant au-dessus de leur siecle, racontent d'un style philosophique & rapide, ce qu'ils voient autour du peuple, ou du héros dont ils projettent l'histoire.

C'est pour la France que j'écris. C'est relativement à elle, que j'examine les autres nations. Ainsi celles qu'aucuns rapports ne peuvent lier à elle, ont peu de droits à mon attention. Je me contenterai de faire connoître le résultat de leur puissance, & ce qu'elles apportent de poids & d'inrérêt dans la balance politique de l'Europe, par raport aux autres états qu'elles avoisinent, &

qui peuvent nous intéresser. Les nations que des rapports, de quelqu'espece qu'ils soient, lient ou peuvent lier à la mienne, arrêteront de plus près & plus long-temps mes regards. Je peserai leurs intérêts, leurs vertus, leurs vices, leurs moyens, leurs ressources, tout ce qui peut enfin déterminer la politique de mon pays à leur égard, & sur tout éclairer son administration. En un mot, dans le vaste tableau que je vais tracer, la France sera le sujet dominant; les états qui l'intéresseront, seront les figures secondaires, développées avec plus ou moins de soin, suivant le degré des rapports qui les lient au sujet principal. Les autres états seront, si je puis m'exprimer ainsi, les figures accessoires & lointaines du tableau.

Une chose importante dans l'exécution d'un tableau pareil, c'est de le bien ordonner, de ne pas surcharger de détails, de les disposer de maniere qu'ils n'embarrassent point la marche du plan, qu'ils n'en refroidissent point l'intérêt. Afin d'y parvenir, lorsque je parlerai des traités qui unissent une nation à l'autre, de ses finances, de son commerce, de son militaire; tout ce qui formera des preuves, ou des détails trop alongés pour être fondus dans le corps de l'ouvrage, sera mis en appendices. Par ce moyen, le tableau de chaque état sera, en quelque sorte divisé en deux parties. L'une historique & philosophique, exposera les faits & les résultats; l'autre justificative, & en forme de notes, contiendra les détails, & indiquera les sources, où on peut en puiser de plus étendus.

Arrivé à la France, je ferai d'elle l'objet d'un examen approfondi. Eh! comment, quand on porte un cœur, ne pas s'arrêter involontairement sur la situation de sa patrie, sur les moyens de remédier à ses maux, & de relever sa gloire? J'exa-

minerai ſa politique ſous le même point de vue que j'ai examiné cette ſcience dans mon diſcours préliminaire. Je tracerai d'abord tout ce qui a rapport à ſa politique intérieure. J'examinerai, dans un chapitre particulier, la ſituation de chaque objet d'adminiſtration : les abus qui lui nuiſent; les remedes qui peuvent y être appliqués. Enſuite je traiterai de ſa politique extérieure; de ſes intérêts à l'égard des autres peuples; de ſon ſyſtême de conduite vis-à-vis d'eux; là, faiſant de la France le centre de toutes les combinaiſons, je menerai, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, des rayons vers tous les points de la circonférence de ſes intérêts : c'eſt-à-dire que j'examinerai ſucceſſivement toutes les branches de rapports qui la lient ou peuvent la lier aux autres peuples. Mon plan politique, ſi une fois la France étoit régénérée, me feroit ſans doute ſupprimer beaucoup de ces rapports crus néceſſaires, par la fauſſe opinion où l'on eſt qu'une grande puiſſance comme elle, doit avoir des colonies éloignées; un commerce conſidérable; ne doit jamais ſouffrir qu'il ſe faſſe rien en Europe ſans y prendre part. Mais comme cette régénération eſt preſque impoſſible à eſpérer, il faut examiner ces rapports, tout chimérique qu'ils ſont. Il faut malheureuſement dans un ouvrage, comme le mien, avoir deux ſortes de plans; l'un de création & de perfection, dans lequel il eſt néceſſaire de renverſer la plupart des idées reçues, & qu'il faut par-là s'attendre à voir traiter de romaneſque; l'autre de réparation & de circonſtances, dans lequel il faut ſe plier à la foibleſſe de nos gouvernemens, ſe traîner dans la routine de leurs préjugés, & ne leur propoſer que des remedes doux & palliatifs. Tel un architecte procede par des moyens bien différens, quand au milieu d'une abondance de

bons matériaux, & sur des fondemens solidement assis, il éleve un édifice dont il a formé le plan; ou, quand obligé de réparer un bâtiment antique, il a besoin de ménager les fondations, de suivre les anciennes coupes, d'avancer avec précaution & en étayant sans cesse.

Les intérêts politiques de la nation au-dehors, étant déterminés, je passerai à ce qui les fait respecter, à ce qui les soutient, à la constitution militaire. Les moyens de la former nationale & vigoureuse, ayant été préparés à l'avance par la politique intérieure, il ne sera plus question que de l'asseoir rélativement à ces moyens. Je leverai les troupes, je les constituerai; je déterminerai leur nombre, soit sur le pied de paix, soit sur celui de guerre, leur habillement, leur armement, leur solde, la maniere de les recruter, de les remonter, de les entretenir; leur discipline, leur éducation, leur emplacement pendant la paix. Je dirai comment les officiers généraux doivent être constitués & employés. Je chercherai la meilleure forme à donner à l'administration du département de la guerre. Il est bien étrange, que tandis que le sort & l'esprit des troupes dépendent des officiers généraux & du ministere, on n'ait jamais fait mention, dans aucun ouvrage, de ces bases de la constitution militaire. Il semble qu'un faux respect, que la crainte d'attaquer des abus trop invétérés & trop puissans, aient empêché d'y jetter les yeux.

A la suite du plan de la constitution militaire, je donnerai un cours de tactique complet. Ouvrage bien important, si je réussis à y renfermer tout ce qui a été écrit d'utile sur cette science; tout ce que le roi de Prusse a mis en pratique, & ce que l'étude peut y ajouter de découvertes : ouvrage bien digne d'exciter mon atten-

tion, à titre de militaire & de philosophe; puisqu'en proportion de ce que l'art militaire fait des progrès & se perfectionne, la guerre, ce fléau que les passions politiques rendent inévitable, en devient moins funeste & moins ruineuse pour l'humanité.

La division de l'ouvrage, que je donne ci-après, servira à en développer encore plus parfaitement le plan. S'il est important pour un auteur, de bien asseoir son projet; si presque toujours, à l'exposition qu'il en fait, on peut juger de la maniere dont il le remplira: il n'est pas moins intéressant pour les lecteurs, de pouvoir embrasser d'un coup-d'œil le dessein & l'ensemble de l'ouvrage qu'on leur présente. Préparés par ce premier coup-d'œil, ils doivent en suivre l'exécution avec plus d'intérêt & de facilité. Ainsi, pour mieux juger la construction d'un édifice, on en étudie auparavant le relief.



DIVISION DE L'OUVRAGE.

PREMIERE PARTIE.

Constitutions Politiques & Militaires des différens Etats de l'Europe.

SECONDE PARTIE.

Constitution Politique de la France.

§. I. *Politique intérieure.*

§. II. *Politique extérieure.*

TROISIEME PARTIE.

Constitution Militaire de la France.

térieur, elles vivront mieux : elles enrichiront les provinces, & ne seront pas moins disciplinées.

CH. VIII. *Célibat introduit dans presque toutes les Troupes de l'Europe, & en France plus qu'ailleurs, plaie funeste à la population. Mariages des Soldats doivent être encouragés. Enfans mâles provenans de ces mariages, classés en naissant ; élevés par le Gouvernement, & formant ainsi, en quelque sorte, une nation militaire au milieu de la nation.*

CH. IX. *Discipline des Troupes. Sa définition. Son objet. Fausse idée que nous avons de ses véritables principes. Elle peut être rendue nationale. Elle doit avoir pour base, l'honneur & le patriotisme ; pour moyens, les recompenses & les châtimens. Législation de la nouvelle constitution, sur cet important objet.*

CH. X. *Education des Troupes. Elle doit embrasser trois objets : le premier, les opinions, les préjugés, les mœurs, les courages. Le second, les travaux, les exercices du corps, la frugalité, la patience. Le troisieme, les exercices militaires.*

CH. XI. *Exercices militaires. Ils renferment d'abord tout ce qui a rapport à la Tactique militaire des différentes armes. Ensuite ils doivent être divisés en deux grandes parties :* Exercice de campagne, & exercice de siege. *Les uns se feront dans des camps qu'on rassemblera tous les ans pen-*

dant trois mois; les autres, dans les grandes places du Royaume, où on fera passer successivement toutes les Troupes. Les détails de ces exercices seront développés dans le cours de Tactique.

CH. XII. *Artillerie. Ce qu'elle coûte aujourd'hui. Sa trop grande quantité. Abus nuisible. Son véritable rapport avec les autres armes. Nouvelle constitution à lui donner. Dans la Tactique particuliere de cette arme, on achevera d'établir ce qui la concerne.*

CH. XIII. *Subsistance des Troupes. Comment fournie en tems de paix; comment en tems de guerre. Plan d'une régie de vivres, permanente & militaire. Parallele du systême actuel de subsistances, & de celui qu'on propose. Ce parallele sera encore éclairci dans le cours de la Tactique, lorsqu'il sera question des mouvemens des armées.*

CH. XIV. *Rapport des places de guerre avec les autres branches de la constitution militaire. Examen des places du Royaume relativement à leur situation, & à l'objet qu'elles remplissent. La plupart d'entr'elles sont inutiles ou mal emplacées. Etablissement d'un systême général de construction. Réparation ou entretien des places, combiné sur la nature des frontieres du Royaume, sur sa politique, sur la nouvelle constitution militaire, & sur les changemens qui doivent s'ensuivre dans le genre de guerre.*

CH. XV. *Officiers-Généraux. Comment em-*

ployés. Comment payés. Comment remis en considération.

CH. XVI. *Affermissement de la constitution militaire, par la confection d'un code complet de formation des troupes, tactique, discipline, service de campagne & des places. Plan de ce code. Ce code, une fois éprouvé & perfectionné, doit devenir une loi de l'Etat, & ne pouvoir être changé que par l'avis d'un conseil de guerre.*

CH. XVII. *Parallele de la nouvelle constitution proposée, & de celle qui existe. Tableau comparatif de leurs dépenses.*

QUATRIEME PARTIE.

COURS DE TACTIQUE COMPLET.

TACTIQUE ELEMENTAIRE

§. I. *Tactique de l'Infanterie.*

§. II. *Tactique de la Cavalerie*

§. III. *Instruction des Dragons & des Troupes légeres.*

§. IV. *Tactique de l'Artillerie.*

Nota. Les différentes Tactiques annoncées ci-dessus, seront divisées en plusieurs Chapitres, que je me dispense d'indiquer ici.

GRANDE TACTIQUE.

CHAPITRE I. MARCHES *d'armées.*

CH. II. *Ouvertures des marches.*

CH. III. *De la disposition des ordres de marches.*

CH. IV. *Dispositions des Troupes dans les ordres de marches.*

paroissent, & recueillir ainsi les lumieres au profit du Gouvernement.

Suite de la grande Tactique.

CONCLUSION.

Campagne ſuppoſée entre une armée qui eſt conſtituée, & qui manœuvre ſuivant les principes établis dans cet Ouvrage, & une armée de même force, ou même un peu ſupérieure, conſtituée & agiſſante ſuivant les anciens principes. Le théatre de cette campagne eſt entre la Seine & la Loire, dans le même pays où M. le Maréchal de Puiſégur a ſuppoſé la ſienne. On a choiſi le même pays parce qu'on fera ſuivre à la ſeconde de ces armées, les opérations d'une de celles du Maréchal : l'armée moderne ſe conduiſant dans les mêmes données, dans les mêmes poſitions, par des combinaiſons différentes, il en réſultera le parallele le plus inſtructif qu'on puiſſe préſenter de l'ancienne & de la nouvelle Tactique.

VOILA le plan immenſe que j'ai oſé concevoir, & auquel je travaille depuis pluſieurs années; mais tel eſt l'inconvénient attaché aux grandes entrepriſes, dans telle ſcience que ce ſoit, que, ſi malheureuſement elles ne ſont pas pouſſées ſans relâche, ſi quelqu'événement en ſuſpend on en rallentit l'exécution, la face des choſes change; des découvertes nouvelles remplacent les connoiſſances qui exiſtent; les renſeignemens amaſſés à grands frais, vieilliſſent ſans être employés; l'auteur rencontré dans ſes idées, ſe refroidit, ſe laſſe, & l'ouvrage reſte abandonné. Ainſi dans ces vaſtes bâtimens, dont la conſtruction eſt contrariée par des vues d'œconomie, ou par quelque projet plus nouveau, des matériaux épars & à demi rongés par le temps, des échafaudages inutiles, des parties d'édifice morcelées ſans accord, & ſe détruiſant à meſure qu'elles s'é-

levent, atteſtent la fragilité & l'inconſtance des efforts humains.

Cet inconvénient étoit plus particuliérement attaché à mon ouvrage qu'à tout autre. Qu'on ſonge combien de matériaux il faut amaſſer pour ſon exécution; & enſuite combien rapidement il ſeroit néceſſaire de mettre ces matériaux en œuvre. Pour peindre parfaitement la ſituation momentanée de l'Europe, il faudroit pouvoir arrêter le temps & les changemens qu'il amene; il faudroit, au défaut de ce miracle, pouvoir ſaiſir cette ſituation, & en faire dans un an le vaſte tableau. Sans cette activité, la mobilité des événemens, des circonſtances, des abus, des lumieres, entraîne ſans ceſſe les travaux commencés. J'ai une partie de ces matériaux, je raſſemble les autres, je projette de vérifier les plus intéreſſans par des voyages, je déſire enſuite un an de calme & de ſolitude pour les rédiger; mais combien de circonſtances m'ont déja contrarié, & ſans doute combien d'autres me contrarieront encore.

Cependant les années paſſent; je vois dans mon pays une conſtitution militaire, neuve & mal affermie; les opinions flottantes & indéciſes, les troupes fatiguées de ſyſtêmes & d'innovations; aucune notion d'aſſurée; aucun ouvrage dogmatique qui puiſſe inſtruire: je vois les temps précieux de la paix ſe perdre dans des minuties dangereuſes; les officiers généraux ſe circonſcrire de plus en plus dans les détails : je ſonge qu'une guerre peut nous ſurprendre dans cet état fâcheux: je me hâte donc de préſenter à ma nation les fruits de mes recherches ſur la partie militaire : j'aime mieux les haſarder, détachées de mon grand plan, éloignées de la perfection à laquelle j'eſpérois les porter, que d'attendre encore

quelques années pour les donner au milieu d'un ouvrage, qui du moins, par la hardiesse de son projet, pourroit les faire valoir & les appuyer.

Je n'intitule ces recherches que du titre d'*Essai*, parce que ce ne sont, en effet, que des observations rédigées rapidement, & telles, à peu près que je les avois rassemblées dans mon porte-feuille, pour leur donner ensuite place & forme dans mon ouvrage. Là, réunies un jour en corps, dévéloppées avec le plus grand détail, tenant à un plan de constitution, présentées avec l'enchaînement qui doit lier les vérités l'une à l'autre, j'oserai les appeller : *un cours de Tactique complet*; & espérer que le public les appellera de même.

On dira, peut-être, qu'il falloit me borner à donner cet Essai de Tactique, qu'il y a de l'orgueil à afficher pompeusement un plan qu'on n'a pas rempli, & qu'on n'est pas en état de remplir. Je donne ce plan afin que le public le juge, afin qu'il m'encourage ou qu'il m'arrête, afin que les hommes éclairés & qui, par conséquent, doivent s'intéresser au progrès des lumieres, me communiquent les leurs, & se servent de moi pour les répandre. Enfin en donnant ce plan, j'imite ces éléves des arts; c'est une grande *étude* que je présente au concours, que je soumets à mes juges. Puisse-t-il s'élever un homme plus capable que moi, auquel ce plan en fasse concevoir un meilleur, ou dont l'exécution du mien tente le génie!

ESSAI



ESSAI GÉNÉRAL DE TACTIQUE.

INTRODUCTION.

§. I.

Rareté des bons Ouvrages Militaires; obstacles qui l'ont occasionnée jusqu'ici.



DE toutes les sciences qui exercent l'imagination des hommes, celle, sur laquelle on a peut-être le plus écrit, & sur laquelle il existe le moins d'ouvrages qu'on puisse lire avec fruit, c'est sans contredit la science militaire, & particuliérement la tactique qui est une de ses principales branches. Presque toutes les sciences ont des élémens certains, aussi anciens qu'elles, & dont les siecles suivans n'ont fait qu'étendre, & développer les conséquences; au lieu que la tactique, jusqu'ici incertaine, dépendante des temps, des armes, des mœurs de toutes les qualités physiques & morales des peuples, a dû né-

cessairement varier sans cesse, & ne laisser, dans un siecle, que des principes désavoués & détruits par le siecle qui lui a succédé.

Supposons les premieres vérités mathématiques enseignées à des peuples habitant les deux extrêmités de la terre, & n'ayant aucune communication entr'eux ; ces peuples arriveront peut-être à quelques années l'un de l'autre, mais arriveront certainement un jour aux mêmes résultats; mais y a-t-il eu, en tactique, des vérités démontrées? A-t-on déterminé les principes fondamentaux de cette science ? Un siecle a-t-il été d'accord sur ce point avec le siecle qui l'a précédé? La tactique grecque n'étoit pas la même à Thebes, qu'à Sparte ; à Sparte, qu'à Athènes : elle changeoit sans cesse : à l'époque de l'institution de la phalange ; elle paroissoit à sa perfection : bientôt l'ordonnance romaine prévalut sur la phalange : les légions changerent elles-mêmes vingt fois d'armes & d'ordonnance : la barbarie succéda à la décadence des légions : on retomba dans l'indiscipline : on en revint à l'ordre de profondeur, à la nombreuse cavalerie. Le seizieme siecle débrouilla un peu ce cahos; mais ce qu'il établit, fut détruit à son tour, par le dix-septieme. Aujourd'hui que toutes les troupes de l'Europe ont les mêmes armes & la même ordonnance, on seroit tenté d'imaginer que les principes de la tactique sont déterminés : ils ne le sont pas davantage. Cette uniformité est une suite de l'esprit d'imitation, qui s'est répandue chez tous les peuples, plutôt que d'une conviction opérée par les lumieres. Les militaires, & sur-tout les auteurs militaires, ne sont d'accord sur presqu'aucun point. Celui-là croit l'invention de la poudre l'époque de la perfection de l'art militaire : celui-ci la re-

garde comme une invention qui a nui aux progrès de l'art. L'un réclame les piques; l'autre, l'ordonnance de profondeur : l'ordre actuel n'est pas même approfondi : enfin aucun ouvrage victorieux n'a paru au milieu de tant d'opinions diverses.

Pourquoi n'a-t-il paru aucun ouvrage victorieux & qui ait fixé les principes? C'est que pendant long-temps les militaires n'ont su, ni analiser, ni écrire ce qu'ils pensoient. Dans tous les arts, il y a eu des hommes qui ont écrit avec succès de leur art : dans le nôtre, presque tous les grands hommes n'ont point écrit, ou, s'ils ont écrit, ils n'ont pas donné d'ouvrages dogmatiques. Presque toujours des commentateurs pénibles, des faiseurs de systêmes, des hommes sans génie (1) ont multiplié les ouvrages, sans étendre les connoissances : de-là, l'opinion si triviale & si fausse, quand elle est absolue, que les écrits militaires sont inutiles, que la science ne s'apprend pas dans les livres, &c. de-là, le ridicule dont on cherche à couvrir les militaires qui écrivent, & sur-tout ceux qui osent publier leurs recherches : préjugé qui ne peut que rétrecir les talens, & entretenir l'ignorance.

Quels livres de tactique peuvent aujourd'hui servir à l'instruction? Sera-ce Puiségur, dont les

(1) Je suis loin de comprendre dans cette classe quelques auteurs respectables qui ont écrit sur différentes parties de la guerre, étrangeres à la tactique, comme Vauban, Santa-Crux, &c. Je n'y comprends certainement pas plusieurs auteurs estimés & vivans, dont les ouvrages ont développé mes connoissances & mon émulation, tels que M. le Comte Turpin. M. de Mezeroi, M. Dumenil Durand, &c. Je parle de ce nombre infini d'écrivains qui ont répandu les ténébres, la complication & l'ennui sur une science qui peut être rendue intéressante, simple & lumineuse.

principes font, ou faux, ou totalement détruits par la tactique actuelle? Sera-ce Folard, dont le préjugé soutient la réputation (1)? Guichard, plus instructif que Folard, sur les faits de l'antiquité, mais n'enseignant rien de la tactique moderne? Seront-ce ces dissertations sur l'ordre de profondeur? Ces systêmes, tour-à-tour, détruits & renouvellés? Seront-ce toutes ces controverses polémiques, qui n'ont rien éclairci? Au milieu de ces ouvrages, on peut trouver des idées utiles, des vues, de l'érudition, mais avec du génie, avec des lumieres, comment n'être pas rébuté de leur aridité, de leurs longueurs, de leur style? Sans génie, sans lumieres, comment y démêler ce petit nombre de vérités, perdu dans un abyme d'erreurs?

Cette disette, en fait d'ouvrages didactiques, n'existe pas également, pour les ouvrages de maximes. César, Rohan, Montecuculi, Turenne, Saxe, le Roi de Prusse, en offriront dans tous les temps à qui saura les entendre : mais il faut remarquer que ces livres ne peuvent pas être mis entre les mains de tout le monde; qu'ils ne

(1) On me trouvera hardi de parler ainsi des deux premiers écrivains militaires de la nation. Mais pour encenser de froides cendres, faut-il trahir son opinion? Faut-il par habitude continuer de regarder comme de bons livres dogmatiques, des ouvrages dont les principes sont, pour la plûpart, faux ou inutiles? En réfutant ces ouvrages, en les rejettant, je ne respecte pas moins les auteurs. Ils ont répandu quelques lumieres dans un temps d'ignorance. Eh! gardons-nous d'imaginer que des hommes qui éclairerent leurs siecles, fussent, s'ils revenoient à la vie, les partisans de leurs fanatiques admirateurs. Ils jeteroient les yeux sur l'état de la science qu'ils cultiverent, & avec les lumieres qui les entoureroient à leur réveil, ils feroient de nouvelles découvertes. Quand ces hommes écrivirent, n'oserent-ils pas attaquer les erreurs de leur temps, & les ouvrages que les autres siécles avoient honorés?

peuvent être médités, que par des généraux formés, ou par des officiers propres à le devenir. La maniere dont ces grands hommes ont écrit, n'eſt ni aſſez détaillée, ni aſſez claire : ils écrivoient, pour ſe rendre compte à eux-mêmes, plutôt que pour inſtruire. C'eſt ainſi que le génie écrit, toutes les fois qu'il ne s'eſt pas formé le plan bien décidé d'enſeigner. Il traite les objets, comme il les a vus; c'eſt-à-dire, rapidement & en planant ſur eux. Il ne deſcend pas dans les détails. Il ſupprime toutes les idées intermédiaires, par leſquelles le commun des hommes ſe traîne, avec effort, d'une vérité à l'autre.

Un autre genre d'ouvrages militaires que nous poſſédons en grand nombre, ce ſont les mémoires contemporains, les hiſtoires des guerres. Mais combien peu d'hommes ſont en état de démêler, dans des faits, les conſéquences & les cauſes ? Combien peu d'hommes ſavent lire avec fruit? D'ailleurs combien peu de ces ouvrages ſont inſtructifs? Combien peu ſont faits pour des gens de guerre? Dans la plupart des hiſtoires, je ne vois, en fait d'événemens militaires, rien de certain que le nom des généraux, & l'époque des batailles. Ce ſont les gazettes du temps, plus ou moins éloquemment rédigées. J'avance que, dans le genre didactique, il n'y a preſque pas d'ouvrages utiles ſur la guerre; qu'il n'y en a ſur-tout preſque point d'utiles & d'intéreſſans à la fois. Oſer enſuite en publier un, c'eſt me faire ſoupçonner d'orgueil, c'eſt peut-être prévenir contre moi. Mais dire que perſonne n'a écrit avec génie ſur la ſcience militaire, ou n'a plié ſon génie à écrire avec utilité, ce n'eſt pas aſſurer le public que je réuſſirai dans mon entrepriſe, c'eſt l'avertir ſeulement que j'en connois l'importance & la difficulté.

§. II.

Définition de la Tactique, sa division, son état actuel.

QUAND même l'hiſtoire ne nous apprendroit pas que les Grecs ſont les premiers qui aient réduit l'art d'ordonner les troupes en dogmes & en principes, nous ſerions forcés d'en convenir, en voyant le nom de cet art tirer ſon origine d'un mot grec ; ainſi l'Europe militaire voudroit en vain déſavouer que les armes & les documens de la France lui ont donné le ton pendant près d'un ſiecle, preſque tous les termes techniques de l'art de la guerre, tirés de notre langue, dépoſeroient contre elle.

Aux yeux de la plupart des militaires, la tactique n'eſt qu'une branche de la guerre : aux miens, elle eſt la baſe de cette ſcience, elle eſt cette ſcience elle-même ; puiſqu'elle enſeigne à conſtituer les troupes, a les ordonner, à les mouvoir, à les faire combattre : elle eſt la reſſource des petites armées, & des armées nombreuſes ; puiſqu'elle ſeule peut ſuppléer au nombre, & manier la multitude : elle embraſſe enfin la connoiſſance des hommes, des armées, des terreins, des circonſtances ; puiſque ce ſont toutes ces connoiſſances réunies qui doivent déterminer ſes mouvemens.

Il faut diviſer la tactique en deux parties ; l'une élémentaire & bornée, l'autre compoſée & ſublime.

La premiere renferme tous les détails de formation, d'inſtruction & d'exercice, d'un bataillon, d'un eſcadron, d'un régiment. C'eſt ſur elle qu'il exiſte tant d'ordonnances des ſouve-

rains, tant de syftêmes fubalternes, tant de contrariétés d'opinions. C'eft elle qui agite maintenant nos efprits, & qui les agitera long-temps, parce que les détails font à la portée de tous les efprits; parce que l'inconftance nationale, quand elle n'eft pas contenue, varie fur les principes comme fur les modes; & parce qu'enfin innover, ou s'attacher aux innovateurs, eft devenu un moyen de réputation & de fortune.

La feconde partie eft, à proprement parler, la fcience des généraux. Elle embraffe toutes les grandes parties de la guerre, comme mouvement d'armées, ordres de marche, ordres de batailles; elle tient par-là & s'identifie à la fcience du choix des pofitions & de la connoiffance du pays, puifque ces deux parties n'ont pour but que de déterminer plus fûrement la difpofition des troupes : elle tient à la fcience des fortifications, puifque les ouvrages doivent être conftruits pour les troupes, & relativement à elles : elle tient à l'artillerie, puifque les mouvemens & l'exécution de cette derniere doivent être combinés fur la pofition & les mouvemens des troupes: puifqu'enfin cette derniere n'eft qu'un acceffoire deftiné à les feconder & à les foutenir. Elle eft tout, en un mot, puifqu'elle eft l'art de faire agir les troupes, & que toutes les autres parties ne font que des chofes fecondaires qui, fans elle, n'auroient point d'objet, ou ne produiroient que de l'embarras.

C'eft fur cette feconde partie, embraffée fous ce vafte afpect, qu'il n'exifte point d'écrits dogmatiques. Quelques auteurs ont traité une ou deux des branches qui la compofent; mais ils n'ont apperçu ni les autres branches, ni la liaifon indifpenfable qu'elles ont toutes entr'elles. De-là, ces définitions fi fauffes de la tactique

quand on a cru qu'elle se bornoit au seul méchanisme des mouvemens des troupes. De-là, l'art des tacticiens avili & presque ridiculisé dans l'opinion des ignorans. De-là, chaque espece d'armes se voyant la premiere & la plus importante; l'infanterie pensant être tout dans les armées; la cavalerie disant à son tour, qu'elle seule décide les batailles; l'artillerie s'imaginant qu'en elle résident la force & les grands moyens de destruction; les ingénieurs voyant toute la subtilité de la guerre dans leurs angles & dans leurs travaux; l'état-major de l'armée la voyant dans des reconnoissances de terreins, & des supputations locales. De-là, les troupes légeres, devenues si nombreuses aujourd'hui, & se croyant les seuls corps agissans & guerriers : prétentions fondées sur ce que chacun ne voit que l'utilité dont il est dans sa sphere : prétentions toutes fausses, quand elles sont exclusives; toutes preuves d'ignorance & de la rareté des grandes vues; prétentions qui rappellent cet apologue, où le bras, l'œil, la main, disent : „ C'est moi, qui „ suis le corps, en moi résident tout le mouve- „ ment & toute l'utilité.

Revenons à cette seconde partie; négligée quand les beaux jours de Rome furent finis, entiérement perdue sous les ruines de l'empire d'Occident, inconnue depuis pendant plusieurs siecles, elle fut un moment relevée par Nassau, par Gustave & par les grands hommes qu'ils formerent : mais après eux, elle ne fit aucun progrès. Les armées devinrent plus nombreuses & plus surchargées d'embarras. Il se fit de grandes innovations dans les armes & dans l'ordonnance. Les principes établis ne convinrent plus; on les abandonna, & on n'en substitua pas de nouveaux. Depuis la fin du dernier siecle sur-tout,

le hasard & la routine firent mouvoir les armées. Puiségur posa quelques principes, au milieu de beaucoup d'erreurs. Saxe, dont on ne peut contester la gloire & la science, connoissoit l'ignorance de son siecle; il le dit dans son ouvrage; on y sent son génie entrevoyant l'art qu'il n'eut pas le tems de créer. Cette gloire étoit réservée au roi de Prusse. Il fit voir à l'Europe le phénomene d'une armée nombreuse, & en même-temps manœuvriere & disciplinée. Il fit voir que les mouvemens de cent mille hommes sont assujettis à des calculs aussi simples, aussi certains, que ceux de dix mille; que le ressort, qui fait mouvoir un bataillon, étant une fois trouvé, il ne s'agit plus que de combiner une plus grande quantité de ces ressorts, & de savoir les manier. Ses victoires ont prouvé la bonté de ses découvertes On s'est jetté en foule sur ses documens. On l'a imité au hazard & sans méditation. On a copié le costume de ses troupes, les dehors de sa discipline, & jusqu'aux vices de sa constitution, mais ses grands principes n'ont pas été & ne sont pas encore apperçus.

Telle est enfin aujourd'hui la situation des esprits en France, par rapport à cette révolution de principes, que la plus grande partie des officiers, attachés aux vieux préjugés, & rebutés par quelques innovations, peut-être trop peu réfléchies, rejettent tout, & ne veulent pas même ouvrir les yeux pour examiner. L'autre partie, & l'on ne sait laquelle des deux nuit le plus au progrès des lumieres, dépasse le but du ministere, trompe la bonté de ses intentions, veut innover sans avoir calculé comment on remplacera, fatigue les troupes d'opinions mal digérées, & prépare ainsi, par le discrédit que sa conduite jette sur toutes les innovations futures,

des difficultés plus grandes à la vérité & au génie.

La tactique, divisée en deux parties, & développée, comme je conçois qu'elle peut l'être, est simple & sublime. Elle devient la science de tous les temps, de tous les lieux, & de toutes les armes : c'est-à-dire, que, si jamais, par quelque révolution qu'on ne peut pas prévoir dans l'espece de nos armes, on vouloit revenir à l'ordre de profondeur, il ne faudroit changer, pour y arriver, ni de manœuvres, ni de constitution. Elle est, en un mot, le résultat de tout ce que les siecles militaires ont pensé de bon, avant le nôtre, & de ce que le nôtre a pu y ajouter.

Il seroit hardi, il seroit insensé à moi de parler ainsi, s'il étoit question d'une science dont je fusse le créateur. Mais ce sont, en partie, les principes du roi de Prusse, que je vais exposer ; ce sont les idées de plusieurs militaires, éclairés, & studieux ; ce sont celles de mon pere. Quarante ans de service & de travail, lui ont acquis le droit d'en avoir à lui. Ce sont les miennes, refroidies par son expérience. Je ne suis ici, en quelque sorte, que le rédacteur & le commentateur. Les principes m'ayant été donnés & prouvés, je n'ai fait qu'en développer & en rassembler les conséquences.

Abrégeons cette apologie, elle n'empêchera pas qu'on ne me critique ; elle n'empêchera pas que, si j'expose des opinions évidentes, beaucoup de gens ne s'y refusent. J'ai assez vécu, pour savoir que tout auteur encourt le blâme ; & que la vérité filtre à travers les préjugés, tandis que les erreurs se répandent en torrent.

§. III.

Influence que le génie des peuples, l'espece de leur gouvernement & de leurs armes, ont sur la Tactique.

AUTREFOIS chaque nation avoit son armure, sa tactique, sa constitution particuliere, parce que les peuples, plus séparés les uns des autres, avoient un génie, un gouvernement & des mœurs à eux. Ces différences d'armure & de génie durent nécessairement varier l'ordonnance de chaque peuple. Il falloit aux Grecs, armés de piques, un ordre condensé, qui les unît & qui favorisât leur impulsion. Ils étoient ingénieux, ils raffinerent la tactique, ils en firent un art de complication & de calcul, où chaque homme, chaque fil eut son nom. Les Romains, armés de *pilums*, d'épées & d'autres armes de main, eurent besoin de plus d'espace & de liberté dans leurs rangs. Moins subtils & plus guerriers que les Grecs, ils créérent un ordre plus simple, plus maniable, plus avantageux, en ce qu'il leur permettoit de marcher plus rapidement & de s'entre-secourir. La cavalerie Numide & Espagnole, armée de lances, dut ne combattre que sur un rang, & avec de grands intervalles, afin de prendre librement carriere & de manier plus facilement cette arme. Ainsi fit la cavalerie Thessalienne, qui étoit à demi-nue & armée de haches, tandis que la cavalerie Grecque & la Romaine, plus massives & armées d'épées, se formerent sur plusieurs rangs. Les Gaulois, robustes, ignorans & braves, mépriserent toute espece de tactique & s'armerent d'épées. Les

Francs, plus braves encore & plus impétueux, alloient à l'ennemi avec de grands cris, & n'ayant pour arme qu'une espece de hache, appellée *francisque*, qu'ils lançoient à dix pas de l'ennemi, se servant ensuite d'une épée courte & tranchante.

Jusqu'à l'époque de la découverte des armes à feu, & même jusqu'à la fin du dernier siecle, le génie des peuples influa encore sur leur ordonnance & sur leur armure. Qu'on parcoure l'histoire, on verra la cavalerie Allemande, toujours pesante, tenir aux lances, aux armures de toutes pieces, escadronner sur trois rangs, & pouvoir, ainsi formée, en envoyer un à la charge & contenir les deux autres. L'infanterie de cette nation étoit toute composée de gens de traits & d'arquebusiers, la premiere de l'Europe pour les armes de jet & de feu, la plus molle pour les attaques, & pour les combats de corps à corps. L'infanterie Suisse, armée de piques, étoit propre à tous les ordres de consistance & de profondeur, à cause de son phlegme, & de l'ordre inaltérable qu'elle observoit dans ses files, il en étoit de même de l'infanterie Espagnole. Il étoit alors à peine question en Europe des Russes & des Prussiens. Les Danois, constitués à-peu-près comme les peuples du nord de l'Allemagne, se modéloient sur eux. Il en étoit ainsi des Suédois, à l'exception de cette époque brillante & passagere qu'ils eurent sous Gustave. Les François étoient sans ordre & sans discipline, peu propres aux combats de feu & de plaine, redoutables dans toutes les attaques de postes & d'épée. Ils avoient alors, comme aujourd'hui, ce premier moment de vigueur & d'impétuosité ; ce choc, qu'un jour rien n'arrête, & que le lendemain un léger obstacle rebute ; ce mêlange incroyable d'un courage quelquefois au-dessus de tout, & d'une

consternation portée quelquefois jusqu'à la foiblesse. Notre cavalerie fut la premiere à renoncer à la formation de profondeur, à cause de la difficulté qu'elle trouvoit à observer ses files. Toute la cavalerie de l'Europe avoit conservé ses armes défensives, faisoit usage du feu, combattoit sur trois rangs, en masse, & au trot; la nôtre seule étoit nue, armée d'épées, formée sur deux rangs, & alloit à la charge, à toutes jambes, & sans ordre. Les Anglois n'avoient point de tactique, rarement de grands généraux; mais un ordre qui tient à la trempe de leurs armes; un courage peu capable d'offensive, mais difficile à faire reculer; ils attendoient, dit un historien, en parlant des journées de Verneuil, de Crecy, d'Azincourt, que l'ignorance & l'impétuosité Françoise vinssent se briser contre leur sang froid & leurs palissades. Il est intéressant, pour la philosophie, de remarquer combien le caractere des nations se retrouvoit ainsi dans leur milice, & par quelle révolution il est devenu moins sensible & moins marqué dans les milices actuelles.

Maintenant tous les peuples de l'Europe étant, en quelque sorte, mêlés & confondus par la similitude des principes de leurs gouvernemens, par celle de leurs mœurs, par la politique, par les voyages, par les lettres; les préjugés nationaux qui les séparoient autrefois n'existent plus. Avec ces préjugés s'effacent insensiblement ces traits caractéristiques qui étoient imprimés sur chacun d'eux; ces traits, dans lesquels consiste le génie national, & qui sont autant l'effet des mœurs & des gouvernemens que du physique & du climat.

Aujourd'hui donc toutes les nations de l'Europe se modelent les unes sur les autres. Mais c'est dans les constitutions & les méthodes militaires que cette imitation est la plus marquée

& la plus générale. Toutes les troupes de cette partie du monde, si j'en excepte les Turcs, que leurs préjugés & leur religion en séparent, ont les mêmes armes & la même ordonnance : les mêmes armes, soit parce que le même dégré d'entendement & de lumieres les éclairant presque toutes, elles ont senti la supériorité des armes à feu sur les armes de jet des anciens, soit qu'étant toutes devenues molles, oisives, maladroites, inexpertes aux exercices de corps, elles ont dû préférer de concert une arme qui exige moins de courage, de force & d'adresse : la même ordonnance, parce qu'ainsi que je l'ai observé ci-dessus, c'est toujours l'espece des armes qui détermine l'ordonnance des troupes.

Aujourd'hui toutes les troupes de l'Europe ont, à quelques légeres différences près, les mêmes constitutions, c'est-à-dire, des constitutions imparfaites, mal calculées sur leurs moyens, & dont ni l'honneur ni le patriotisme ne sont la base. Toutes les armées sont composées de la portion la plus vile & la plus misérable des citoyens, d'étrangers, de vagabonds, d'hommes, qui, pour le plus léger motif d'intérêt & de mécontentement, sont prêts à quitter leurs drapeaux. Ce sont les armées des gouvernements, & non celles des nations. On ne peut excepter de ce nombre qu'une partie des troupes de Suéde, (1) les milices de Suisse & celles d'Angleterre; car pour les troupes réglées de cette derniere nation, toute républicaine, toute libre qu'elle se vante d'être; comme c'est la Cour qui dispose des emplois & des récompenses, on l'a vue plus d'une fois se servir

(1) Cette partie est ce qu'on appelle en Suéde : *les régimens nationaux*. Ils sont payés en fonds de terre, sur lesquels ils habitent.

de ces troupes contre le peuple & contre ses franchises.

La maniere dont les anciens faisoient la guerre étoit, il faut en convenir, plus propre à rendre les nations braves & belliqueuses. Un peuple battu à la guerre éprouvoit les dernieres miseres. Souvent on tuoit les vaincus, ou on les traînoit en esclavage. La crainte de ce traitement, faisant une forte impression sur les esprits, devoit nécessairement porter les peuples à s'occuper de discipline & d'exercices militaires. Elle devoit rendre la guerre la premiere & la plus utile de toutes les professions. Aujourd'hui, toute l'Europe est civilisée. Les guerres sont devenues moins cruelles. Hors des combats on ne répand plus de sang; on respecte les prisonniers, on ne détruit plus les villes; on ne ravage plus les campagnes. Les peuples vaincus ne sont exposés qu'à quelques contributions, souvent moins fortes que les impôts qu'ils payoient à leur souverain. Conservés par le conquérant, leur sort n'empire pas. Tous les Etats de l'Europe se gouvernent à-peu-près par les mêmes loix & par les mêmes principes. Delà nécessairement les nations prennent moins d'intérêt aux guerres. La querelle qui s'agite n'est pas la leur; elles ne la regardent que comme celle du gouvernement. De-là, le soutien de cette querelle abandonné à des mercenaires; l'état militaire regardé comme un ordre onéreux, & qui ne doit pas se compter parmi les autres ordres de citoyens; de-là, sur-tout, l'extinction du patriotisme, & le relâchement épidémique des courages. La moitié de l'Europe est habitée par des artistes, des rentiers, la plupart célibataires, gens qu'aucun lien n'attache au sol sur lequel ils vivent, & qui affichent hautement cette maxime dangereuse : *Ubi bene, ibi patria.* „ La

„ peste est en Provence; eh bien, disent ces „ cosmopolites, j'irai habiter la Normandie. „ La guerre menace la Flandre, j'abandonne „ cette frontiere à qui voudra la défendre, & „ je vais chercher la paix dans les provinces „ éloignées. Je porte avec moi mon existen-„ ce, mon art, ma fortune : par-tout la terre „ nourrit, & le soleil éclaire."

Ainsi, tandis que les lettres & les arts ont poli les nations, éclairé les esprits, rendu les mœurs plus douces, les gouvernemens n'ont pas sçu empêcher que les vices des hommes ne tournassent en poison une partie de ces remedes salutaires. C'étoit du progrès des connoissances elles-mêmes qu'ils devoient tirer des moyens de rendre les peuples plus forts & plus heureux. Il falloit veiller à ce qu'elles ne se portassent que sur les objets utiles, à ce qu'elles n'attaquassent point les préjugés nécessaires, il falloit soutenir ces préjugés par toutes les ressources de la législation. En vain nos vices eussent tenté de détruire les vertus nationales; le cri de la vérité, l'amour-propre, les récompenses, l'honneur, la honte, les peines, & sur-tout l'amour qu'inspire un bon gouvernement, l'auroient hautement emporté sur eux. Le patriotisme eût repris des forces; il eût été non ce fanatisme funeste que nous admirons trop chez les anciens, mais cet assentiment réfléchi de reconnoissance & de tendresse qu'une famille heureuse a pour sa mere. Il falloit empêcher que l'industrie se portât vers les objets de luxe. Cela étoit facile, car les arts frivoles ne sont que le produit des lumieres humaines mal employées : ils sont le résultat d'un bon levain tourné en corruption. Les Lettres, contre lesquelles on déclame tant, n'inspirent certainement ni la soif des richesses, ni la mollesse, ni le goût des superfluités de la vie.

vie. Mais cela me rameneroit à ce que j'ai déja traité dans le discours préliminaire de mon ouvrage ; & ce n'est point ici mon objet. J'ai voulu observer rélativement à l'influence qui en résulte sur le systême de la guerre, quel étoit l'état actuel de nos mœurs & de nos ames. Il est certain qu'elles se sont amollies & énervées. Il est certain que le sort des Etats est devenu dépendant de milices mercenaires, avilies, mal constituées, n'étant excitées au courage par aucun motif, ne gagnant rien à vaincre, ne perdant rien à se laisser battre. Puisque ces vices existent, & qu'ils ne pourroient être corrigés qu'en bouleversant la forme de nos gouvernemens, cherchons donc dans nos lumieres tous les remedes qu'elles pourront nous procurer, & tâchons de suppléer par la perfection de l'art à la décadence de nos constitutions & de nos courages.

§. IV.

Plan de cet essai général de Tactique.

LORSQUE, dans mon ouvrage, je donnerai un cours complet de Tactique, ce cours sera précédé d'un plan de constitution militaire national, c'est-à-dire, d'un plan calculé sur les moyens, le génie, & la puissance de leur nation. Ce plan sera contraire, à beaucoup d'égards, aux idées reçues ; car j'avoue que toutes les constitutions existantes en Europe sont bien éloignées du point de perfection, soit réel, soit chimérique, que j'ose entrevoir.

Je ne présenterai ici que les matériaux de ce Cours de Tactique, & je les présenterai sans m'assujettir strictement à l'ordre élémentaire &

didactique, dans lequel je me propose de les ranger alors. Je ne parlerai de la constitution des troupes, qu'autant qu'elle m'offrira sur mon chemin des abus, ou des choses absolument contraires à l'exécution de mes principes. Disons seulement, en passant, que dans les changemens qui s'y sont faits depuis la derniere guerre, on a considérablement gagné sur une infinité de points. Disons en même-temps qu'on s'est trompé sur plusieurs autres (1). Concluons ensuite que pour refondre une constitution, chose plus difficile que de la créer, il faudroit être souverain; puisqu'il s'agiroit, à beaucoup d'égards, de changer les mœurs de la nation, & la routine de l'administration. Concluons que, fut-ce un souverain, & un souverain, homme de génie, qui tentât cette importante entreprise, il faudroit qu'il y employât plusieurs années, & qu'il revînt souvent sur ses pas, pour rectifier : car il n'y a que Dieu qui puisse créer d'un seul jet, & ne pas retoucher son ouvrage.

Quelqu'avantageux qu'il fût, que les idées de

(1) Cet ouvrage étoit fait avant les changemens qui ont eu lieu dans le ministere; & je le donne tel qu'il étoit alors. La vérité n'a pas deux langages, un pour la faveur, & l'autre pour la disgrace. Elle juge les choses, & fait abstraction des personnes. Elle blâme sans fiel, & loue sans adulation. La nouvelle constitution a des défauts. On s'est, dans son établissement, trompé de moyens sur plusieurs objets. On a sur d'autres été par-delà le but, ou manqué le but. Mais donnons de justes éloges à l'entreprise du Ministre qui en est l'Auteur, à la bonté de ses vues. Ne fermons pas les yeux aux bons effets qui ont résulté d'une partie de ses opérations. Louons ce Ministre d'avoir senti les vices de l'ancienne constitution, les avantages de la discipline, la néceffité de l'instruction. Louons-le d'avoir secoué le préjugé des vieilles erreurs; d'avoir cherché le bien. C'est avoir beaucoup fait dans une nation qui est gouvernée par la routine, & passionnée pour ses usages.

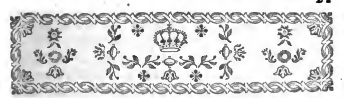
tactique que je vais exposer fussent adaptées au plan de constitution que je projette, elles en sont cependant indépendantes ; elles sont applicables à toutes les constitutions quelconques. Je vais les appliquer à celle de nos troupes ; je les appliquerois de même à celles d'Autriche, d'Angleterre, *&c.* : & voilà en quoi j'ose croire que j'écris avec plus d'utilité que n'ont fait tous les tacticiens, puisque ces derniers n'ont su autre chose que fronder tout ce qui étoit établi, & publier leurs vues sur des systêmes de formations qui n'existent pas, & qui ne peuvent exister.

Je renvoye à l'ouvrage que j'ai annoncé, à parler des armes, de l'habillement, & de la discipline intérieure des troupes. Tous ces détails tenant au plan de constitution, y seront approfondis, & sur ces deux derniers objets sur-tout, que de choses à changer ! que de choses à dire sur cet habillement bizarre, compliqué, pénétrable à toutes les injures de l'air, dont je vois les troupes couvertes ; sur cette manie de tenue, qui absorbe l'officier & désole le soldat ; sur notre prétendue discipline qui ne consiste presque qu'en minuties de forme ; qui, trop appesanties sur les grades subalternes, n'existe point assez dans les grades supérieurs, & surtout parmi les officiers généraux, où cependant elle est bien autrement importante, parce que là les fautes de subordination font perdre les batailles, & manquer les campagnes. Je m'arrête, & je reviens à mon objet.

J'ai divisé la tactique en deux parties, en *Tactique élémentaire* & en *grande Tactique*. C'est cette division que je vais suivre. Je traiterai dans la premiere partie, de toutes les armes qui entrent dans la composition d'une armée, savoir, *Infanterie*, *Cavalerie*, *Artillerie*, *Troupes*

légeres. Je rassemblerai, dans la seconde, ces différentes armes; j'en composerai une armée; je donnerai une théorie pratique de tous les mouvemens qu'elle peut exécuter à la guerre; à la suite de cette théorie, & afin que mon plan contienne tout ce qui appartient à la tactique, j'examinerai le rapport que la science des fortifications & la connoissance des terreins, doivent avoir avec la tactique, & particuliérement avec la guerre de campagne; je parlerai de la maniere dont nous faisons subsister nos armées, & des changemens avantageux qu'on pourroit faire à cet égard.





ESSAI GÉNÉRAL DE TACTIQUE.



PREMIERE PARTIE.

TACTIQUE ÉLÉMENTAIRE.

CHAPITRE PRELIMINAIRE.

Education des Troupes.

C'EST une chose bisarre que l'espece d'instruction que l'on donne aujourd'hui aux troupes. Elle ne roule que sur un maniment d'armes, & sur quelques manœuvres la plupart compliquées & inutiles à la guerre. Qu'il y a loin de cette misérable routine, à un systême d'éducation militaire, qui commenceroit par fortifier & assouplir le corps du soldat, qui lui apprendroit ensuite à connoître ses armes, à les manier, à exécuter toutes les évolutions qu'il doit savoir; à se livrer dans l'intervalle de ces exercices, & comme par délassement, à des jeux propres à entretenir sa force & sa gaieté ! Après qu'on auroit ainsi dressé le soldat, on le familiariseroit avec des re-

préſentations ſimulées de tout ce qu'il doit faire à la guerre; il ſauroit porter des fardeaux, remuer la terre, faire des marches forcées, paſſer des rivieres à la nage, travailler avec adreſſe à toutes les parties d'un retranchement. Paſſant une partie de ſa vie dans des camps, il acquerroit l'habitude du ſervice qu'il y doit faire, de la conduite qu'il doit tenir dans un poſte avancé, en faction, en patrouille. Au moyen des grandes manœuvres qui ſe feroient dans ces camps, il s'accoutumeroit à l'ordre qu'il doit obſerver dans les marches, au ſpectacle d'une armée, au bruit de l'artillerie, au concours des autres armes avec la ſienne. Dans les exercices des places, on lui feroit contracter l'habitude machinale des travaux de tranchée & de défenſe; on lui apprendroit à couper une paliſſade, à la planter, à dreſſer une échelle, à attacher un pétard, ou à ſoutenir les gens qui l'attachent, à ouvrir un creneau, à ſavoir s'y placer, &c. Accoutumé dans toutes les circonſtances à garder le ſilence, à obéir aux ſignaux, & à la voix de ſes officiers, à ne pas s'emporter au-delà du point attaqué, connoiſſant enfin toutes les ſituations que la guerre peut offrir; le ſoldat la deſireroit ſans ceſſe; ou plutôt, au danger près, la paix elle-même ſeroit pour lui une guerre continuelle.

Il y auroit dans un ſyſtême d'éducation pareil, une inſtruction progreſſive & relative à tous les grades; car, où le ſoldat apprendroit les devoirs de ſoldat, l'officier ſubalterne apprendroit à conduire ſa troupe, le capitaine ſa compagnie, le colonel ſon régiment, l'officier général ſa diviſion, le général ſon armée.

Je ne parle pas de cette autre partie de l'éducation militaire, qui formeroit le courage, les mœurs, les préjugés, partie ſi importante, mais

ſi négligée, ſi inconnue à tous les généraux & à tous les gouvernemens, que je ne vois dans l'hiſtoire ancienne & moderne qu'un ſeul homme (1) dont on ait dit, *il ne lui ſuffiſoit pas que ſes ſoldats fuſſent braves, il vouloit qu'ils fuſſent honnêtes gens.*

Il faudroit donc que l'éducation du ſoldat embraſsât trois objets, l'un les exercices du corps, le ſecond les exercices d'armes & d'évolutions, le troiſieme la repréſentation des différentes ſituations où l'on peut ſe trouver à la guerre : ce ſera là le plan que je ſuivrai dans mon cours de tactique.

Le premier de ces objets, enſeigné même hors du ſervice, devroit entrer dans l'éducation de toute la jeuneſſe du royaume. Qu'en France, où le prince eſt tout, où ſon exemple eſt légiſlateur, où ſes mœurs déterminent les mœurs publiques, un roi veuille ramener ſes courtiſans à une vie agiſſante & militaire ; que la ſienne ſoit telle, qu'il faſſe élever ſes enfans dans ce principe, qu'il aſſiſte à leurs exercices, qu'il flétriſſe de ſon indifférence les jeunes gens oiſifs, voluptueux, ignorans, qu'il diſtingue les autres ; bientôt on verra diſparoître la molleſſe, le libertinage, la débauche obſcure & ruineuſe, & tous les petits vices qui dégradent les grands ſeigneurs : bientôt à la génération actuelle ſuccédera une génération propre à la guerre & à la gloire. Ce champ de Mars que l'herbe couvre, & dont la Seine baigne inutilement les bords, reſſemblera à ce champ fameux qu'arroſoit le Tibre ; on s'y exercera à vaincre ; les ſtatues de Henri, de Condé, de Turenne, en décoreront l'enceinte, elles crieront à leurs deſcendans, *ces piedeſtaux t'atten-*

[1] C'eſt de Caton, commandant les armées Romaines en Eſpagne, que l'hiſtoire fait ce bel éloge.

dent. De la cour & de la capitale, l'esprit d'honneur & de courage passera dans les provinces étonnées. La noblesse, revenue des petites jouissances de luxe & de mollesse, abandonnera les villes pour rentrer dans ses châteaux; là elle se trouvera plus heureuse & moins confondue; elle redeviendra guerriere & galante, le goût des armes & des exercices militaires ramené dans la noblesse passera bientôt chez le peuple; la bourgeoisie ne regardera plus l'état de soldat comme un opprobre; la jeunesse des campagnes ne craindra plus de tomber à la milice; elle s'assemblera les dimanches & fêtes pour disputer des prix de saut, de course & d'adresse. Ces prix que le gouvernement fonderoit dans chaque, vaudroient mille fois mieux que la stérile & coûteuse assemblée annuelle des milices; car ayez des paysans vigoureux, lestes, déja accoutumés au bruit des armes & à les manier; ayez en même temps une bonne discipline & des officiers, vous formerez bientôt des soldats. Qu'on ne croye pas au reste qu'une révolution pareille dans les esprits & dans les mœurs fût funeste ni à l'agriculture ni à la tranquillité du royaume. Une nation ainsi constituée n'en seroit que plus portée & plus endurcie aux travaux. Ce sont les peuples laboureurs qui sont les plus guerriers Qu'on se rappelle les Romains dans leurs beaux jours, qu'on voie les Suisses: l'état y gagneroit la réforme d'une partie de ces armées nombreuses qu'il entretient sur pied. Lorsqu'un pays entier est militaire, au premier signal tous ses habitans sont ses défenseurs. Quant à la tranquillité publique, elle n'en seroit que plus assurée. L'histoire le prouve. Où se formerent la fronde & la ligue? Dans Paris, au milieu de cette populace lâche, corrompue, avide de nouveautés, qui habite les villes. L'ha-

bitant de la campagne occupé de sa culture, attaché à l'espoir de sa récolte, chérit la paix & les loix qui la lui donnent. Disons-le enfin, jamais la crainte des révolutions ne doit en pareil cas arrêter les opérations de la saine & sage politique; les gouvernemens ne les redoutent que quand ils sentent leur foiblesse ou leur injustice.

Peut-être aurois-je dû réserver ce tableau pour mon grand ouvrage où le développement des objets qui y ont rapport, le rendront plus sensible; mais les vérités de sentiment oppressent & forcent à parler.

Si enfin l'on ne veut pas que le royaume entier devienne une école de travaux & de guerre, il faudroit du moins que lorsque les soldats sont enrôlés, les exercices de corps fissent une partie considérable de leur instruction. Il est étrange qu'uniquement dressés à manier un fusil, & à garder pendant trois heures des attitudes pénibles & contraires au méchanisme du corps, ils n'aient, quand la guerre arrive, aucune habitude des travaux qu'elle exige. Aussi une marche tant soit peu forcée les étonne; un ruisseau les arrête; quatre jours de pionnage les rebutent. Si l'on me dit que nos exercices actuels les occupent déja assez, je répondrai que c'est parce que nos manœuvres sont trop compliquées, nos méthodes d'instruction mal entendues, notre prétention de précision & de perfection sur beaucoup de points, minutieuse & ridicule. Je répondrai que la preuve que nos soldats ne sont pas assez occupés, c'est que pour remplir, dit-on, leur temps, on les surcharge de regles de discipline inquiétantes & odieuses. C'est qu'on a créé une tenue qui leur fait passer trois heures par jour à leur toilette, qui en fait des perruquiers, des polisseurs, des vernisseurs, tout en

un mot, hormis des gens de guerre (1). Et que résulte-t-il de cette vie fainéante & pourtant pénible, de ces travaux qui se font la plupart assis & à l'ombre? C'est qu'un soldat qui a servi dix ans, ayant perdu toute souplesse, toute aptitude aux travaux du corps, est contraint de se faire artiste, laquais, ou mendiant. Qu'arriveroit-il de l'échange de ces occupations frivoles en travaux durs & pénibles? C'est qu'un laboureur seroit plus propre à être soldat; c'est qu'un soldat, quittant ses travaux, reprendroit sans peine la bêche & la charrue.

---

[1] C'est l'excès de la tenue que j'attaque, & non la tenue en elle même. Portée jusqu'à un certain point, elle est nécessaire; elle est une preuve de discipline; elle contribue à la santé du soldat; elle l'éleve au-dessus du peuple; elle le met dans la classe des citoyens aisés & heureux: elle n'étoit pas négligée chez les Romains, elle se portoit particuliérement sur leurs armes: mais elle ne les empêchoit pas de s'occuper de travaux durs & pénibles. Ces derniers faisoient la base & l'objet principal de leur éducation. Une armée Romaine essuie des revers en Espagne. On envoie Caton pour la commander. Il la trouve répandue dans des quartiers, indisciplinée, amollie, chargée d'or & de honte. Les soldats étoient parés comme des femmes; ils prenoient des bains parfumés. Caton les fait camper, les exerce, les tient sans cesse en mouvement, les accable de travaux. „ Romains indignes, leur disoit-il, jusqu'à ce que vous sachiez vous laver dans le sang, je vous laverai dans la boue ". Il leur fit desirer les combats, & on juge bien qu'ils les gagnerent. Au reste, cette manie de tenue, contre laquelle je m'éleve avec force, parce qu'elle dégoûte le soldat; parce qu'elle l'amollit; parce qu'elle absorbe un temps qui pourroit être plus utilement employé, étoit peut-être inévitable dans un renouvellement de constitution. Il étoit presqu'impossible que de l'extrême négligence on ne passât point à l'extrême recherche. On est tombé dans le même inconvénient par rapport à nos méthodes de discipline, aux exercices de fusils, aux évolutions, aux écoles d'équitation. Nos têtes sont si légeres; elles fermentent avec tant d'activité! Trop de récompenses, mal-à-propos distribuées aux officiers qui ont mon-

Mais pour terminer cet important chapitre, en vain, formera-t-on des soldats, endurcis & guerriers, comme les anciens légionnaires, si on ne remet cette profession en honneur, si on n'attache le soldat à elle par des perspectives flatteuses & lucratives, si on n'augmente sa paye : (2) cette paye immobile, depuis deux cents ans, tandis que les denrées & les salaires ont, de toute part, triplé & quadruplé autour d'elle; si on ne lui fait desirer la guerre, & trouver à la guerre des récompenses, si enfin on n'assure des secours à sa vieillesse, à ses blessures, à ses infirmités, à

tré du zele, dans l'établissement du nouveau systême; de grandes fortunes faites par ces petits moyens, ont achevé d'emporter la plupart des inspecteurs & des chefs de corps au-delà du but. Il est malheureusement des points importans dont on ne s'est point occupé. On n'a point formé d'officiers généraux. On n'a point songé à la grande Tactique, à l'organisation des armées, aux grandes parties de la guerre. La guerre arrivera. On éprouvera des malheurs. On les rejettera sur la constitution. On ne manquera pas de dire qu'il ne falloit point faire de changement; que ce sont les changemens qui ont tout perdu; que tout alloit bien auparavant; qu'on battoit les ennemis. Alors s'éleveront de toute part les mécontens, les envieux, les faiseurs de systême, les anciens officiers opiniâtres dans leur routine : on renversera tout : on retombera dans le relâchement; & ce relâchement sera d'autant plus grand, que l'excès contraire aura été porté plus loin : car tel est le malheur de presque toutes les administrations, & de celle de France sur-tout, qu'elles embrassent trop souvent des systêmes exclusifs : qu'elles négligent les objets, ou qu'elles s'en occupent trop, tour-à-tour : qu'enfin elles se balancent sans cesse d'un excès à l'excès opposé.

(2) C'est-là le plus grand de tous les vices actuels de notre constitution. La misere de nos soldats est une des principales causes de l'avilissement de cette profession. Dans la plûpart des garnisons du royaume, ils n'ont pas de quoi se nourrir. Il est incroyable par quelle complication de petits détails, de moyens parsimoniaux & abusifs, les chefs des corps sont obligés de suppléer à la modicité de la solde. C'est avec 6 f 8. d. par jour que

ſa femme, à ſes enfans. Tous ces grands objets ſeront remplis dans mon plan de conſtitution. Ce plan ſera peut-être regardé comme un rêve : il ſera ſi éloigné des principes actuels. Mais que m'importe? Quelques-unes des vérités utiles qu'il renfermera ſeront peut-être adoptées; quelques autres germeront plus lentement, & leur fruit ſera recueilli un jour; en un mot, la totalité de mon ouvrage, juſques dans ſes erreurs, ſera un monument de mon amour pour le bien.

---

le roi paie, habille, équippe & nourrit un ſoldat. C'eſt avec 3 ſ. étant prélevées les retenues pour la maſſe d'habillement, pour celle de linge & de chauſſure, pour la livre & demi de pain, ſouvent d'une qualité très-médiocre, qu'on lui donne, que ce ſoldat eſt obligé de pourvoir à ſa ſubſiſtance & à ſon entretien journalier. C'eſt avec cela qu'il faut qu'il ſoit poudré, ciré, verniſſé, en un mot, ſans trou ni tache. C'eſt ce ſoldat, attriſté de ſon état, fatigué de ce qu'on exige de lui, enchaîné par la diſcipline, ſurchargé, dans ſes cazernes, d'une infinité de petites régles monaſtiques, néceſſaires ſans doute, mais que ſon attachement à ſa profeſſion pourroit ſeul lui faire ſupporter; c'eſt cet homme, ſouvent exténué par une modique nourriture, toujours réduit à boire de l'eau, privé de toute eſpece de divertiſſement, humilié par l'inſolente fainéantiſe de la livrée, par le mépris du dernier bourgeois, par la dépenſe que le plus pauvre artiſan fait pour ſa récréation, les jours de dimanches, & de fêtes : c'eſt ce ſoldat n'ayant audeſſous lui, dans la claſſe des malheureux, que l'homme manquant de tout, ou ce journalier de nos campagnes, qui partage, avec ſa famille, un pain trempé de ſueur & de larmes; c'eſt lui qui doit défendre la patrie, & verſer ſon ſang pour elle; c'eſt de lui qu'on a l'injuſtice d'exiger de l'honneur & des vertus; & nos conſtitutions militaires ſe bouleverſent depuis un ſiecle, ſans qu'on remédie à ce vice primitif, ſans qu'on veuille ſentir qu'avant de diſcipliner & d'inſtruire des troupes, il faudroit leur donner de la conſidération & les nourrir.



TACTIQUE DE L'INFANTERIE.

CHAPITRE I.

Ordonnance de l'Infanterie, sa formation : principes qui doivent déterminer l'une & l'autre.

JE passe sur les définitions des premiers termes techniques de la tactique. Je n'écris point pour les commençans. Un jour je réduirai en forme de cours les idées que je vais exposer ici, & alors je tâcherai de les présenter d'une maniere didactique, peut-être plus claire, & moins rebutante, que celle dont on s'est servi jusqu'à présent.

Constituée & armée uniformément, comme elle l'est aujourd'hui, il n'y a plus qu'une sorte d'infanterie; de-là plus qu'une ordonnance, variée, à la vérité, suivant les terreins, mais toujours la même dans sa base & dans son principe. Voilà un avantage de simplicité que je trouve à notre tactique par-dessus celle des anciens. Ils avoient de l'infanterie pesante & de l'infanterie armée à la légere; ils étoient par conséquent obligés d'avoir une ordonnance pour chacune d'elles. Notre infanterie au contraire réunit les deux propriétés, puisque le fusil armé de sa bayonnette est à la fois arme de jet & arme de main : elle est propre par le fusil aux combats de jet, & par la bayonnette aux combats de choc.

Je ne puis m'empêcher de remarquer ici combien le fusil, armé de sa bayonnette, me semble une arme supérieure à toutes celles des anciens. Elle pourroit cependant encore se per-

fectionner : on pourroit ſur-tout tirer un plus grand parti de la bayonnette. Il y auroit une ſorte d'eſcrime à apprendre, pour ſe ſervir de cette arme, pour la croiſer, pour empêcher d'en gagner le fort, *&c.* J'aurai occaſion de revenir ſur cela par la ſuite; reprenons l'expoſition de mes principes.

L'infanterie étant propre à l'action de feu & à l'action de choc, il lui faut une ordonnance qui lui permette l'uſage de ces deux propriétés; & au cas que la même ordonnance ne puiſſe ſervir pour les deux objets, il faut que de celle qui ſera déterminée devoir être l'ordonnance habituelle & primitive, elle puiſſe facilement & promptement paſſer à l'ordonnance accidentelle & momentanée, qui remplira le ſecond objet. Mais laquelle ſera l'ordonnance primitive & habituelle? L'ordonnance de feu, ou celle de choc? C'eſt une queſtion qui mérite d'être diſcutée avec quelques détails, & examinée, avec l'attention la plus réfléchie : j'ignore l'art d'être clair pour qui ne veut pas être attentif.

Avant que d'être en meſure d'aborder l'ennemi, il faut ſe mettre en bataille, il faut arriver à lui, il faut ne pas être détruit, ou mis en déſordre par l'effet de ſon feu, il faut lui faire craindre du feu à ſon tour; donc il eſt néceſſaire que l'ordonnance primitive & habituelle ſoit l'ordonnance propre au feu, c'eſt-à-dire l'ordre mince : je déterminerai ci-après quelle proportion cet ordre devra avoir.

La multiplicité de l'artillerie, la ſcience du choix des poſtes, celle des retranchemens ont rendu aujourd'hui les actions de choc infiniment rares; donc celles de feu étant plus communes, c'eſt une raiſon de plus pour que

l'ordonnance propre au feu ſoit l'ordonnance primitive & habituelle.

Mais les circonſtances, dira-t-on, la nature du terrein, la ſituation de l'ennemi peuvent exiger qu'on aille à lui ſans tirer & qu'on engage une action de choc. D'accord, je ſuis plus partiſan que perſonne de cette maniere d'attaquer: c'eſt celle du courage, c'eſt celle de la nation, c'eſt preſque toujours celle de la victoire. Je vais prouver cependant que l'ordre mince, à quelques occaſions près, eſt encore le plus avantageux & le plus favorable pour engager une action de choc.

Commençons pour cet effet par détruire l'ancien préjugé, d'après lequel on croyoit augmenter la force d'une troupe, en augmentant ſa profondeur. Toutes les loix phyſiques ſur le mouvement & le choc des corps, deviennent des chimeres, quand on veut les adapter à la tactique; car premiérement une troupe ne peut ſe comparer à une maſſe, puiſqu'elle n'eſt pas un corps compact & ſans interſtices. Secondement, dans une troupe qui aborde l'ennemi, il n'y a que les hommes du rang qui le joint qui ayent force de choc, tous ceux qui ſont derriere eux ne pouvant ſe ſerrer & s'unir avec l'adhérence & la preſſion qui exiſteroit entre des corps phyſiques, ils ſont inutiles & ne font ſouvent qu'occaſionner du déſordre & du tumulte. Troiſiémement, ce prétendu choc pût-il avoir lieu de maniere que tous les rangs y contribuaſſent; il exiſte dans une troupe compoſée d'individus, qui, machinalement du moins, calculent & ſentent le danger, une ſorte de molleſſe & de déſunion de volontés qui ralentit néceſſairement la détermination de la marche & la meſure du pas; donc plus de quantités entieres de mouvement, plus de produit de maſſes

& de vîteſſe, plus de choc; car le choc ſuppoſe que la vîteſſe, une fois imprimée au corps, mû par la cauſe motrice, continue juſqu'à la rencontre du corps choqué.

Il s'enſuit donc, me répliquera-t-on, que niant que la profondeur de l'ordonnance ajoute à ſa force, vous voudriez que l'infanterie fût rangée ſur un homme de hauteur. Non, je veux que la profondeur de l'ordonnance ſoit déterminée par l'eſpece d'armes & par la protection que ces armes peuvent porter au premier rang. Or trois hommes l'un derriere l'autre & bien exercés; peuvent tirer avec facilité; les bayonnettes du ſecond & troiſieme rangs peuvent, quand les rangs ſe ſerreront, former fraiſe & appui pour le premier. Donc je veux qu'on ſe forme ſur trois, & jamais ſur quatre ni ſur ſix dans aucun cas, parce que par de-là trois hommes de profondeur on ne tire ni feu ni augmentation de force, des rangs qui ſont derriere eux.

S'il arrive enfin que la nature du terrein qui conduiroit à couvert ſur l'ennemi, ou l'attaque d'un retranchement, ou quelqu'autre circonſtance qui doit être habilement & promptement jugée, rende la diminution du front néceſſaire pour ſe renforcer ſur un point, y attaquer & y percer, je dis qu'il faut former l'infanterie en colonne; mais ce ne ſera pas pour avoir la preſſion exacte & chimérique dont ont parlé quelques tacticiens, ni pour augmenter la prétendue force de choc, ce ſera pour ſe procurer cette ſucceſſion continue de mouvement qui faſſe qu'une diviſion entraînée par la diviſion ſuivante, ſoit comme forcée d'arriver ſur le point où l'on veut faire effort; ce ſera ſur-tout, parce que cet ordre donne de la confiance au ſoldat & intimide l'ennemi; car la plupart des hommes n'ayant pas les idées juſtes

ſtes & ne voyant que par les yeux du corps, attribuent gain de cauſe à la troupe qui leur paroît la plus épaiſſe, & qui raſſemble le plus d'hommes ſur un même point.

Voici le réſumé de ma diſcuſſion. *L'ordonnance primitive, fondamentale & habituelle de l'infanterie ſera ſur trois de profondeur; l'ordonnance momentanée & accidentelle ſera en colonne.* Il s'agit de trouver les moyens de paſſer de l'une à l'autre de ces ordonnances par des mouvemens ſimples & rapides, c'eſt ce que je ferai par la ſuite.

Mais enfin, reſtera-t-il à dire aux ennemis de l'ordre actuel, comment faire marcher une ligne ainſi mince & flottante? Comment remuer un bataillon dont on a ainſi étendu le front aux dépens de ſa profondeur? Le voici : c'eſt en diviſant une troupe nombreuſe en plusieurs parties, qu'on peut parvenir à la mouvoir avec facilité. Ce ſont ces diviſions, connues de tout temps dans la tactique, qu'on appelle régiment, bataillon, eſcadron, compagnie, diviſion, &c. Cherchons à établir quelles doivent être leurs proportions.

Il eſt eſſentiel qu'un bataillon formé ſur trois rangs, ait en même temps une proportion d'étendue ſi bien combinée qu'il puiſſe marcher enſemble d'un pas uniforme, continu, & ne pas flotter pendant ſa marche.

Les proportions les plus juſtes & les plus raiſonnables pour former un bataillon, me paroiſſent devoir être le plus petit front poſſible à cent quarante files, ce qui porte le bataillon à quatre cens vingt hommes, & le plus grand front à cent quatre-vingt : ce qui fait un bataillon de cinq cens quarante hommes. Tout ce qui eſt au-deſſus de cette derniere proportion eſt trop étendu & trop flottant : tout ce qui eſt au-deſſous de la premie-

re, eſt trop foible pour ſoutenir quelques pertes & pour manœuvrer avec avantage.

Ainſi je n'approuve ni la formation de nos bataillons qui ſeront vraiſemblablement portés à huit cens hommes à la guerre, ni celle d'aucun bataillon en Europe, puiſqu'aucune conſtitution n'a ſu former les ſiens d'après ce principe, ou que, ſi elle les a formés, ç'a été par haſard & ſans réflexion.

Il faut ajouter ici qu'en voulant que les bataillons ſoient portés au plus à cent quatre-vingt files, j'exige qu'ils ſoient toujours complets & formés, non de jeunes gens, de malingres, de recrues, mais de combattans, de ſoldats dreſſés, propres aux fatigues & remplacés même en campagne par le moyen de dépôts tenus à portée de l'armée, & recrutés eux-mêmes par d'autres dépôts principaux, placés ſur les frontieres les plus voiſines.

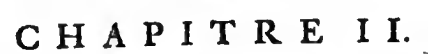
Voilà deux points déterminés, l'ordonnance & la force des bataillons. Quant à leur diviſion intérieure & à leur raſſemblement en régimens, je ne ſuis point encore de l'avis de nos conſtitutions actuelles. Le nombre impair eſt la baſe de toute ma formation : trois diviſions appellées tout naturellement diviſions de droite, de gauche & de centre, & ſubdiviſées chacune en trois compagnies, dont une d'élite forme mon bataillon, trois bataillons mon régiment, trois grandes diviſions l'infanterie d'une armée.

Je préfere le nombre impair, & particuliérement celui de trois, parce qu'il diviſe tout naturellement une troupe en trois parties : droite, gauche & centre, & que cette diviſion eſt favorable aux combinaiſons de la Tactique. Dans le nombre quatre, qui eſt la baſe de notre formation actuelle, il y a toujours la quatrieme partie qui s'op-

pose à cette division, & qui embarrasse. Les Grecs &, à leur exemple, Gustave, Charles XII, avoient adopté le nombre trois, pour principe de leur formation. Ce n'est pas qu'ils attribuassent quelque vertu à ce nombre trinaire & merveilleux; c'est qu'ils avoient réfléchi qu'il apportoit plus de commodité & de simplicité que tout autre dans les calculs de Tactique.

Dans mon plan de constitution, tous ces changemens seront appuyés par de plus grands détails; ici, comme je l'ai déja dit, je me conformerai à la constitution actuelle.

J'ai cru essentiel de commencer par poser quelques principes sur l'ordonnance & la formation de l'infanterie. On a tant écrit sur ces deux objets, sans rien déterminer! L'un veut des légions, l'autre des colonnes, celui-ci des pléśions, un autre des cohortes; tous s'attaquent & se détruisent mutuellement; pour élever sur les débris les uns des autres des systêmes si rebattus, si compliqués, si éloignés de la possibilité des circonstances, des constitutions & des armes actuelles, qu'on finit par n'en plus lire aucun. Bien différent d'eux, je ne veux rien détruire, je veux tirer parti de ce qui existe, je prétends qu'avec quelques légers changemens nos bataillons sont de toutes les formations la plus avantageuse. J'entreprends de prouver, qu'au moyen de la Tactique que je vais développer, nos bataillons réuniront les propriétés de feu, de choc, de simplicité, de légéreté, de solidité, & même, quand on le voudra, celle de profondeur



CHAPITRE II.

Ecole du ſoldat, maniement d'armes, formation des rangs & des files.

Je n'entrerai que le moins que je pourrai dans des détails didactiques ſur ces differens objets. Je veux me hâter d'arriver aux évolutions, à la partie intéreſſante de la Tactique, parce que c'eſt ſur elle que manquent les lumieres & les principes.

Il n'eſt point indifférent en ſoi-même que le ſoldat ſoit dreſſé par telle ou telle méthode; car s'il y a pluſieurs moyens d'y procéder, il y en a un ſans contredit, qui eſt le plus court, le plus ſimple & le plus conforme au méchaniſme du corps.

Il eſt encore moins indifférent que cette méthode ſoit déterminée par les ordonnances du ſouverain d'une maniere ſi préciſe, ſi claire, ſi détaillée, que perſonne n'y puiſſe rien changer & innover. Car de l'arbitraire toléré à cet égard s'enſuivent les fluctuations perpétuelles de principes, ces détails étant à la portée de tous les eſprits; le dégout des troupes, & la perte d'un temps précieux qui ſeroit plus utilement employé à d'autres parties d'inſtruction.

Le premier objet auquel on doit s'attacher quand on dreſſe un ſoldat, c'eſt de lui donner l'air & la démarche militaire. Il acquerra bientôt l'un & l'autre, ſi les exercices de corps, remis en honneur & en coutume dans la nation, l'ont déja occupé les dimanches & fêtes dans ſon village, & ſi arrivé dans les troupes ils continuent de faire l'ob-

jet de ses jeux & de son émulation. Quel est l'effet des exercices de force & d'adresse? C'est d'assouplir le corps, de placer tous les membres dans leur équilibre, de donner à chacun d'eux toute l'action dont il est susceptible. Que reste-t-il à ajouter à cela pour donner l'air guerrier à un homme ainsi assoupli & formé? C'est le port de tête, l'assurance du pas, la fierté du maintien. Il les prendra bientôt, si l'état de soldat est en honneur, si en élevant son ame on l'accoutume à estimer sa profession & à se croire annobli par elle.

Il s'agit ensuite de donner au soldat la position de combat, c'est-à-dire, la position qu'il doit avoir dans le rang & dans la file, d'abord sans fusil, puis avec son fusil. Il la prendra facilement, si elle n'est ni gênante ni forcée, c'est-à-dire, si elle n'est point contraire à la méchanique du corps. La nôtre ne lui est certainement pas conforme; il n'est pas dans la nature d'avancer beaucoup la poitrine, ni de porter le ventre trop en arriere, ni de tourner la tête à droite ou à gauche quand on veut marcher devant soi, ni de rester tour-à-tour en équilibre sur un pied, ni enfin d'amener un homme à cette position en le mettant à la muraille, à la planche & à toutes les tortures inventées par nos Tacticiens subalternes. Veut-on une preuve que notre position n'est ni simple, ni analogue au méchanisme de nos membres? Qu'on entre dans la plupart de nos écoles d'exercices, on y verra tous ces malheureux soldats dans des attitudes contraintes & forcées, on verra tous leurs muscles en contraction, la circulation de leur sang interrompue; ajoutez à cela la bizarrerie de notre habillement qui les oppresse, qui serre toutes les articulations, la platte routine des gens qui les enseignent, l'incertitude & l'inconstance des principes.

Etudions l'intention de la nature dans la conſtruction du corps humain, & nous trouverons la poſition & la contenance qu'elle preſcrit clairement de donner aux ſoldats.

Le ſoldat doit ſe tenir droit, les épaules effacées, la poitrine ouverte; parce que ce n'eſt que dans cette ſituation que l'eſtomac & le diaphragme peuvent opérer bien à l'aiſe la digeſtion & la reſpiration. Les épaules étant effacées & la poitrine ouverte, ce poids porté en avant fait néceſſairement reſter le ventre un peu en arriere pour lui ſervir de contrepoids. Trop en avant ou trop en arriere, le ventre & la poitrine ne ſeroient plus dans cet équilibre qui peut ſeul produire l'aiſance & la liberté des mouvemens; les muſcles du bas-ventre feroient néceſſairement quelqu'effort pour prendre cette poſition extraordinaire, & aucune partie du corps ne doit agir ſur elle-même, c'eſt-à-dire, faire effort & contraction quand le corps eſt dans ſon état de repos; les reins qui ſont l'appui & l'arc-boutant du tronc humain, ne le ſoutiendroient plus quarrément ſur les hanches qui en ſont comme le ſocle & la baſe.

Les mains doivent être pendantes ſur le côté ſans roideur, ſans affectation, abandonnées à leur peſanteur, de maniere en un mot qu'elles faſſent deux balanciers abaiſſés par des poids égaux, & qui maintiennent les épaules ſur une ligne horizontale.

La tête doit être droite, dégagée hors des épaules, & aſſiſe perpendiculairement au milieu d'elles. Elle doit n'être tournée ni à droite ni à gauche; parce que, vu la correſpondance qu'il y a entre les vertebres du col & l'omoplate auxquelles elles ſont attachées, aucune d'elles ne peut agir circulairement ſans entraîner légérement du même côté qu'elle agit, une des branches de l'é-

paule, & qu'alors le corps n'étant plus placé quarrément, le soldat ne peut plus marcher droit devant lui, ni servir de point d'alignement.

Les genoux doivent être bien tendus, les deux talons sur une ligne droite à deux pouces l'un de l'autre, & non exactement joints, les pieds légérement tournés en dehors. Je propose de placer les talons à deux pouces, & non exactement joints comme nous le pratiquons, parce que dans cette premiere position la ligne du centre de gravité du corps tombant sur un plan plus spacieux, le corps est plus ferme & plus solidement établi.

Le soldat étant ainsi placé, il doit garder l'immobilité & le silence, & malgré cela ressembler, non à un automate, mais à une statue animée & prête à agir.

Lorsque le soldat sera bien accoutumé à prendre cette position de lui-même, sans efforts, & moins comme exercice que comme le placement naturel de son corps; on lui fera porter en avant & ramener successivement & alternativement les deux jambes, de maniere que le mouvement parte de la hanche & que le haut du corps ne chancele pas. On le placera ensuite l'arme à l'épaule, c'est-à-dire, qu'on lui apprendra à porter son arme sans qu'elle dérange les principes de position établis ci-dessus. Cherchons encore dans la nature, & nous allons voir la maniere la moins gênante dont l'arme doit être portée.

Il faut que le soldat puisse porter son fusil de maniere que son poids ne l'incommode que le moins qu'il est possible, & ne nuise point à la précision de l'ordre de son rang & de sa file : aucun de ces objets n'est rempli par notre port d'arme actuel. Le fusil est chancelant & comme dans une espece d'équilibre, toute sa pesanteur porte sur la paume de la main ; le poignet étant renversé, cette

main eſt gênée & n'a qu'une partie de ſa force. Le coude étant, quoiqu'on puiſſe exiger, ouvert ou porté en arriere, cette poſition augmente le diametre du ſoldat, ou entraîne l'épaule gauche en arriere, & par conſéquent l'empêche de reſter quarrément devant lui. Enfin ce port d'arme doit néceſſairement varier ſuivant la différence des tailles & des ſtructures; car l'os de la hanche que l'ordonnance indique comme le point contre lequel le bec de la croſſe doit appuyer, n'étant pas ſitué de même chez tous les hommes, le fuſil doit chez les uns être porté plus à droite, chez les autres plus à gauche. Par la même raiſon d'inégalité de ſtructure, la soûs-garde ſe trouve être plus ou moins ſerrée contre le corps, ſuivant qu'un homme a la partie extérieure de l'épaule plus ou moins charnue & plus ou moins formée pour recevoir le fuſil & le contenir. Celle de quelques hommes eſt faite de maniere que le fuſil, au moindre mouvement du corps, roule & chancele ſur elle. Enfin il y a peu de ſoldats que ce port d'arme ne gêne & n'écraſe; il n'y en a pas un pour qui il ne devienne une ſorte de torture, s'il eſt prolongé pendant deux heures. Vingt hommes au milieu d'un bataillon qu'on me fera voir portant ainſi le fuſil avec grace, avec facilité, & étant parfaitement droits devant eux, ne prouvent pas le contraire de ce que j'avance. J'ai vu à la foire Saint-Germain des hiſtrions faire avec aiſance des tours d'équilibre & de force. Dira-t-on que ces tours ſont dans la nature?

Je veux donc que le ſoldat, comme dans quelques-uns de nos régimens Allemands, porte l'arme en allongeant le bras, & cherchant à ſa volonté & relativement à ſa conſtruction à quelle hauteur il trouvera le point d'appui le plus commode : je veux que la main embraſſe la croſſe du

fuſil, cette croſſe étant tournée à plat vers le poignet & par une partie de l'avant-bras. Il m'eſt indifférent, pourvu que le fuſil ſoit ferme & droit, que la ſous-garde ſoit à la hauteur du téton ou plus bas, que les chiens ſoient alignés, & que les bayonnettes ſoient à la même hauteur. Cette poſition n'exige point d'apprentiſſage; l'avant-bras n'y étant pas plié, le coude ſe trouve néceſſairement collé au corps; enfin le ſoldat eſt droit devant lui & peut ſoutenir ainſi ſon fuſil une heure ou deux ſans ſouffrance.

Par préférence à cette poſition, j'aimerois peut-être encore mieux que le ſoldat portât ſon arme ſur le bras droit, ainſi que le font aujourd'hui nos officiers & bas-officiers. Ce port d'arme a les mêmes avantages, & eſt plus naturel & moins fatigant; j'ai interrogé là-deſſus les ſoldats, les chaſſeurs & moi-même.

Voilà une bien longue diſcuſſion ſur la premiere poſition du ſoldat & ſur le port d'arme. Mais on a tant varié ſur ces deux points, ils ont tant fatigué le ſoldat & ſa patience, ils ſont ſi eſſentiellement la baſe de l'école élémentaire, que j'ai cru néceſſaire de les approfondir & de les réduire en principes.

Quant au maniement d'armes, c'eſt un exercice ſi puérile, ſi indifférent en lui-même, que j'abrégerai ce qui le concerne. Il en faut un, parce qu'il convient que tous les mouvemens du ſoldat ſous les armes ſoient faits avec uniformité; il faut qu'il ſoit le plus ſimple, le plus court, & le plus naturel poſſible, parce que c'eſt autant de diminué ſur l'inſtruction. Il faut enfin qu'il ne ſe faſſe jamais que dans les écoles & par compagnie. Je permettrois ſeulement quelques mouvemens qui ſe feroient

par bataillon, & jamais par régiment : comme
Préfentez les armes : Mouvement de parade qu'il eft bon qu'un bataillon fache avec l'appareil de l'enfemble & de l'adreffe.

Repofez-vous fur les armes : Dans le courant d'une manœuvre, ce mouvement fe préfente fouvent à exécuter.

Chargez les armes : Il faut que ce mouvement s'exécute toujours au plus vîte, l'homme d'aîle, ou l'homme de la droite de chaque compagnie ou de chaque divifion marquant feulement le dernier temps, pour fervir de ralliement & indiquer la ceffation de mouvement. C'eft ainfi à-peu-près que nous le pratiquons par le commandement d'*armes plates*, dont, par parenthefe, l'énoncé eft bien ridicule.

Apprêtez les armes, *en joue*, *feu* : Ces trois mouvemens, chacun en un temps, font néceffaires pour les feux, & pour accoutumer le foldat à ne tirer qu'au fignal ou à la voix de fon officier.

Enfin j'ajouterois à cela l'exercice de la bayonnette, confiftant à la mettre au bout du canon, à la remettre dans le fourreau & à la préfenter. Je ne voudrois pas que, comme nous le faifons, les troupes paruffent aux exercices, aux parades, aux revues avec la bayonnette, je voudrois qu'on ne la mît qu'au moment du combat, ou des mouvemens fimulés qui le repréfentent. On familiarife trop le foldat avec cette bayonnette toujours & inutilement armée. Delà il s'accoutume à la regarder comme une arme fans ufage. Autrefois il l'eftimoit fa derniere reffource, un foldat, & un foldat François fur-tout, difoit „ je n'ai plus de „ munition; mais ma bayonnette me refte." Cet appareil de bayonnettes, réfervé pour les occafions décifives, auroit quelque chofe d'impofant & de terrible; il feroit comme le drapeau rouge

des anciens, un signal de mort & de carnage. C'est de l'infanterie Allemande que nous est venue la coutume de porter ainsi la bayonnette en tout temps, &, chose singuliere, c'est que depuis qu'on la porte toujours on ne s'en sert jamais.

Une autre raison qui devroit déterminer à n'armer le fusil de sa bayonnette, qu'au moment du combat, c'est qu'elle fait au bout du fusil un poids incommode & fatiguant pour le soldat, sur-tout notre port d'arme étant très-élevé. Elle en fait un bien plus gênant encore si le soldat étant en marche libre, veut, pour sa commodité, porter le fusil sur l'épaule.

Je voudrois enfin que notre bayonnette fût longue de dix-huit pouces, plate & tranchante des deux côtés, avec une arrête au milieu de la lame, & un ressort à sa douille pour l'adapter fermement au canon. Elle feroit alors de notre fusil une arme offensive & défensive, bien plus redoutable que le *pilum* des légionnaires, bien plus maniable, susceptible d'une espece d'art d'escrime, qui enseigneroit à la manier avec adresse & avec vigueur. On verra par la suite comment, avec le secours de cette arme & de quelques autres moyens, je mettrai l'infanterie en état de soutenir le choc de la cavalerie.

J'aurois peut-être dû commencer par parler de la formation des rangs & des files, puisque c'est par elle qu'une troupe se range en bataille, & que c'est d'elle que dépend la précision de tous ses mouvemens.

Les anciens donnoient à cette formation bien plus d'attention que nous. Chez les Grecs chaque file, chaque soldat d'une file avoient un nom particulier; la nomenclature de leur tactique étoit immense. Chez les Romains

un ſoldat occupoit toujours la même place dans ſa même file, il étoit déſigné par un numero, & ce numero étoit inſcrit ſur ſon bouclier; les officiers de chaque centurie & de chaque cohorte avoient à leurs caſques des panaches de différentes couleurs. Les enſeignes étoient bien autrement riches & remarquables que nos drapeaux; tant de précautions étoient importantes pour des ordonnances de profondeur qui ne pouvoient devenir capables d'action & de mouvement que par l'ordre inaltérable des rangs & des files.

Aujourd'hui c'eſt un point trop négligé dans nos troupes, & ſur lequel je penſe que nous avons de bien faux principes. Ne ſeroit-il pas à propos d'avoir égard, dans la formation des rangs, non à la taille du ſoldat, mais à ſa vétérance & à ſa bonté? La formation par rang de taille n'aboutit qu'à une vaine parade; elle humilie l'ancien ſoldat qu'elle place ſouvent au ſecond rang & au dernier, tandis qu'elle met ſur le front & aux aîles de l'ordonnance des hommes de recrue; elle eſt enfin contraire à toute eſpece de raiſon, puiſque s'il y avoit un avantage réel à tirer de cette formation, ce ſeroit en plaçant non le plus grand homme à la tête de la file, le moins grand à la queue, & le plus petit au centre; mais au contraire en mettant le plus petit au premier rang, le moins grand au ſecond, & le plus élevé au troiſieme, de maniere que cette dégradation facilitât le placement des fuſils dans l'action du feu. Ce n'eſt pas-là pourtant la conſidération la plus importante; l'eſſentiel eſt de former une troupe de maniere qu'elle ſoit dans un combat ſuſceptible de la plus grande fermeté poſſible. Je voudrois donc que le premier & le troiſieme rang fuſſent compoſés des ſoldats les plus anciens & les plus sûrs,

& que le fecond le fût des foldats les plus nouveaux & les plus douteux. Le même principe qui me fait placer aux aîles & au centre du bataillon des troupes d'élite, exige auffi qu'aux aîles des rangs de chaque compagnie foient toujours placés les hommes les plus aguerris & les plus braves.

Quant aux files, il feroit avantageux qu'autant que cela ne contrarieroit pas les difpofitions recommandées ci-deffus, on eût égard, dans leur formation, à la quarrure des épaules, c'eft-à-dire, que les trois foldats d'une même file fuffent, autant qu'il feroit poffible, de la même quarrure, de maniere que couverts exactement l'un par l'autre ils n'occupaffent que le même diametre. Qu'arrive-t-il du peu d'attention qu'on apporte fur cet objet? C'eft que le foldat du premier rang occupant, je fuppofe, deux pieds de diametre, & celui du fecond un pied & demi, tandis que c'eft l'inverfe dans la file voifine, les files ne peuvent être alignées & féparées par des intervalles égaux entr'elles; de-là, au premier mouvement tant foit peu vif du bataillon, défordre inévitable dans le fecond & le troifieme rang, flottement dans la marche, empiétement d'une file fur l'autre, embarras pour la direction des feux, *&c.* C'eft une obfervation utile, quoiqu'en apparence minutieufe, que je n'ai faite qu'à force de manier des foldats, & de chercher la caufe des défectuofités qui s'offroient à ma vue.

Je penfe encore qu'il faudroit que tous les foldats portaffent à leurs cafques une aigrette dont le fond feroit de la couleur de leur compagnie, tranchée par une autre couleur qui défigneroit le premier, le fecond & le troifieme rang. Les officiers en auroient de plus marquantes, & de même les bas officiers & les foldats d'élite placés aux aîles. On diftingueroit par-là les foldats qui auroient

mérité de l'être, & on faciliteroit l'ordre des rangs & des files. Un seul drapeau placé au centre du bataillon lui serviroit de point de ralliement & d'enseigne; mais ce drapeau seroit plus riche que ne le sont les nôtres aujourd'hui, il auroit la couleur de son régiment & celle de son bataillon. Il y auroit par les loix des peines infamantes & quelquefois afflictives contre la compagnie du bataillon, & contre le bataillon qui auroit laissé prendre son drapeau; car autant il me paroît ridicule d'attacher un point d'honneur à la conservation de l'artillerie, parce qu'il est mille occasions où on peut la perdre, sans honte; & où il faut même sçavoir la perdre, autant il me semble nécessaire d'augmenter le préjugé qui attache du prix aux drapeaux, parce que la perte d'un drapeau suppose du désordre dans le bataillon auquel on l'a enlevé.

J'augmenterois enfin le nombre des officiers & bas officiers de serrefile. J'en ferois, en quelque sorte, un quatrieme rang propre à encourager le soldat, à le contenir, à le déterminer en avant, & à faire digue contre les fuyards en cas de désordre. Ils seroient plus utilement placés de cette maniere, qu'enchassés dans les rangs où la fumée & le tumulte les empêchent de voir, & où ils sont entraînés par la masse sans pouvoir diriger ses mouvemens. Il y auroit encore bien d'autres moyens de maintenir l'ordre des rangs & des files, d'attacher le soldat à l'honneur de son drapeau, à celui de sa compagnie; mais comme ces moyens tiennent à la forme des levées, aux loix de discipline que je proposerai d'établir, & à cette partie d'éducation qui doit former les préjugés & les courages, je n'en parlerai point ici.

Resumons maintenant en quelques mots les principes des distances qu'il faut observer dans la formation des rangs & des files.

Je me fervirai, pour cet effet, de la mefure fixe & connue du pas de deux pieds (1), pour déterminer les efpaces occupés, & à occuper par les troupes dans tous leurs mouvements & fituations quelconques.

Il faut compter que chaque foldat, quand il eft fous les armes, occupe deux pieds dans fon plus grand diametre, c'eft-à-dire, à le prendre d'un coude à l'autre, & environ un pied dans fa plus grande épaiffeur, prife de la poitrine aux épaules, à quoi il faut ajouter un pied d'intervalle réel entre lui & l'homme qui le fuit; ce qui donne deux pieds en tout fens par foldat, & indique qu'une troupe d'infanterie en bataille occupe, foit dans fon front, foit dans fa profondeur, autant de pas qu'elle a de files.

Ce calcul n'eft cependant pas tout-à-fait exact, car il dépend de l'efpece d'hommes, & dans le fait il eft rare qu'un foldat dans le rang occupe plus de dix-huit, vingt, & au plus vingt-deux pouces de diametre; mais la tactique n'exige que des calculs approximatifs, & d'ailleurs en comptant à raifon de deux pieds par foldat, on lui donne l'efpace fuffifant pour fe mouvoir & manier fes armes avec liberté, & l'on retrouve fur la totalité de ces efpaces multipliés, la place néceffaire pour le petit nombre d'officiers & de fergens qui doivent entrer dans le front du bataillon.

Les files une fois formées de maniere que les foldats aient l'aifance de leurs armes & de leurs mouvemens, elles ne s'ouvriront & ne fe refferreront jamais.

---

(1) Je propofe cependant dans cet effai de tactique, de réduire la mefure du pas de l'infanterie à moins de deux pieds. On verra au chapitre *de la marche* les raifons qui me déterminent à ce changement.

Quant aux rangs, ils ne s'ouvriront jamais à plus de trois pas de diſtance, ſoit en parade, en exercice d'école, ou en marche de route. Lorſqu'on ſera en bataille, ils conſerveront toujours un pied d'intervalle réel de l'un à l'autre, excepté dans quelques mouvemens de l'action du feu, où ils pourront ſe rapprocher un peu plus pour faciliter le placement des armes. Ils pourront auſſi ſe ſerrer dans le dernier mouvement de l'action de charge, ou au moment de ſoutenir le choc de la cavalerie; mais il faut remarquer que quand même dans ces deux derniers cas ce mouvement ne ſeroit pas ordonné, il auroit lieu, l'inſtinct machinal ne portant alors que trop les ſoldats à ſe rapprocher & à ſe preſſer, comme pour chercher protection & appui.

CHAPITRE III.

De la marche.

C'EST ici la partie eſſentielle & fondamentale de l'inſtruction du ſoldat; car ce n'eſt que par le moyen de la marche qu'une troupe eſt ſuſceptible de manœuvre & d'action.

Les principes de la marche des anciens ſe ſont perdus avec tous les détails intérieurs de leurs écoles de tactique. On ne peut douter ſeulement qu'elle ne fût aſſujettie à une meſure uniforme & cadencée. Les Grecs, ce peuple ſi ingénieux, ſi méthodique, ſi muſicien, ſi néceſſairement attaché, par ſon ordonnance, à l'exacte obſervation des rangs & des files, connurent preſque de tout tems la meſure cadencée du pas. Homere, ce chantre de la Grece héroïque & fabuleuſe, nous

nous apprend que c'étoit-là ce qui rendoit leur marche si imposante & si majestueuse, tandis que celle des Troyens & des autres peuples Asiatiques étoit bruyante, inégale, semblable, dit-il, aux vagues de la mer en courroux. Il sembloit, au contraire, ajoute-t-il, en parlant des Grecs, que Jupiter réglât leurs pas & leur eût ôté l'usage de la parole. Les Romains adopterent l'usage de cette marche cadencée, *veloce, sed æquo pede*, dit Tite-Live, en parlant des légions allant à la charge. Mais quel étoit le méchanisme, la mesure, & la vîtesse de leur pas? Voilà ce que nous ignorons. Il en est de même de bien des arts que nous ne pouvons douter que les anciens n'aient connus, & dont les principes ont péri faute des secours de l'imprimerie.

C'est de notre tems que l'usage de cette marche cadencée a été rétablie en Europe, on pourroit dire découverte, tant il y avoit de siecles qu'elle étoit oubliée. Le maréchal de Saxe la regardoit comme une chose bien intéressante, & qui devoit faire époque, pour la perfection de la tactique. Ce grand homme sembloit deviner les révolutions qui alloient se faire dans les principes de cette science. Il prévoyoit même que cette révolution porteroit sur les marches & sur la formation des ordres de bataille, quand il écrivoit: (1) *Tout le secret de la Tactique est dans les jambes.*

Il faut considérer la marche sous deux points de vue; celui de manœuvrer, & celui de faire route. Je vais traiter successivement chacun de ces objets. La premiere sorte de marche exigeant de la précision & de l'ensemble, veut être enseignée méthodiquement; elle oblige à

(1) Dans ses rêveries.

différentes sortes de pas qui soient assujetties à une uniformité de méchanisme, d'étendue, d'accord & de vîtesse. La seconde, rendant l'homme à sa liberté, n'a besoin d'aucune de ces regles.

Je diviserai encore la marche de manœuvre en deux parties; l'une aura pour objet de mouvoir les troupes en bataille, l'autre de mouvoir les troupes pour arriver à l'exécution de toutes sortes d'évolutions.

J'ai dit que la marche de manœuvre exigeoit qu'on enseignât au soldat différentes sortes de pas. En effet, les mouvemens des troupes pouvant être faits avec plus ou moins de précision & de vîtesse, ce n'est que par les différentes sortes de pas qu'on peut y parvenir. L'essentiel est que tous ces pas, différens de mesure & de vîtesse, aient tous le même méchanisme. Je divise donc le pas en pas ordinaire, pas doublé, pas triplé ou de course. J'indiquerai ci-après les différences & l'objet de chacun de ces pas.

Ces trois sortes de pas doivent avoir un méchanisme uniforme, & commun. J'appelle méchanisme les principes du mouvement des jambes qui sont les ressorts de la marche. C'est-là le supplice des troupes; car chaque tacticien a cherché les regles de ce méchanisme, & aucun n'en a encore donné d'assez évidentes pour ramener les autres à son opinion. Voici la mienne.

La mesure de toute espece de pas, soit ordinaire, doublé ou triplé, sera de dix-huit à vingt pouces. A deux pieds, il est trop grand, trop peu conforme à la petite espece de nos soldats, & trop sujet par-là à faire flotter & ouvrir le bataillon.

Quant à la vîtesse, je voudrois que celle du pas ordinaire fût de quatre-vingt pas par minute. Je trouve qu'à soixante, comme nous le pratiquons, la marche est trop lente, trop grave, trop

pénible à soutenir (1). Celle du pas doublé seroit conséquemment de cent soixante, & celle du pas triplé, qui seroit, à proprement parler, un pas de course, iroit depuis deux cens jusqu'à deux cent cinquante; suivant l'éloignement du but où l'on voudroit arriver, & l'accélération qu'il seroit nécessaire d'apporter aux mouvemens.

A l'égard du méchanisme ou des principes sur lesquels on détermineroit la forme du pas, je pense que ce devroient être les suivans.

Le soldat étant arrêté & dans la position du port d'armes, c'est-à-dire, bien droit devant lui, bien affermi dans son à-plomb, & dans l'habitude de porter la jambe en avant & en arriere, sans que le corps chancéle, on commencera par le former à l'usage du pas ordinaire, & pour cet effet on divisera, dans les premieres leçons, ce pas en deux especes de tems, qu'on lui fera marquer bien distinctement.

Au premier tems dont l'exécution aura lieu au commandement de *Marche*, le soldat portera vivement, mais sans secousse, la jambe gauche en avant, la cuisse tournée un peu en-dehors, le pied s'avançant à plat & parallélement à la terre à deux pouces d'élévation, & s'arrêtant quand le talon sera à hauteur de la pointe du pied droit. Ce mouvement se fera de la hanche, le jarret étant sans roideur & mollement plié, & le corps restant bien perpendiculaire sur la jambe droite.

Au second tems qui sera déterminé par le commandement de *Deux*, le soldat avancera le pied gauche, le corps restant toujours droit & suivant le mouvement de la jambe. Quand par ce second tems le pied gauche se sera avancé de douze

(1) Il vient d'être mis à soixante-dix par une lettre du ministre, & à cette mesure il est encore trop lent.

pouces, il se posera en terre; le corps transporté en avant se trouvera presque entiérement appuyé sur le pied gauche, le pied droit sera appuyé légérement sur sa pointe, & le talon sera levé & prêt à commencer le second pas.

Ce second pas se fera aussi-tôt après que le corps sera affermi sur la jambe gauche. Le talon droit ayant été levé en faisant le second tems du premier pas, le soldat portera la jambe droite en avant, en sorte que son talon se porte à la hauteur du pied gauche, & par conséquent à environ six pouces de l'alignement des talons; & au second tems de ce second pas, le pied droit s'avançant encore de douze pouces, le corps bien droit & accompagnant toujours la jambe, le pas de dix-huit pouces sera fini, & l'on aura le talon gauche levé pour faire le troisieme pas, ainsi des autres.

Il faut observer que le transport du corps en accompagnant la jambe au second temps, ne soit point trop précipité; mais que le corps se meuve & suive la jambe sans s'élancer comme par ressort. Il faut aussi observer que la jambe se meuve avec facilité sans faire agir les muscles abaisseurs du pied, & ce pied étant, comme je l'ai déja dit, à plat & parallele à la terre.

Lorsqu'une fois le soldat aura bien compris la nature du pas, & qu'il l'exécutera avec fermeté & justesse, il ne marquera plus le temps; conséquemment le transport du corps deviendra plus liant, le buste sera toujours droit & bien placé sur les hanches, d'où partira le mouvement, & il ne restera à ce mouvement que le peu de ressort nécessaire pour donner de la gravité & du ton à la marche.

Quelqu'un me dira: cette forme de pas est-elle naturelle à l'homme? Pourquoi ne pas abandonner le soldat à son pas libre, au pas dont il mar-

cheroit hors de l'école? Je répondrai qu'il est ici question d'un pas mesuré, cadencé, dont la forme & la vîtesse soient tout-à-fait communes à toutes les jambes d'un bataillon; qu'il faut pour cela des principes, une méthode, une espece de pas à ressort, au moyen duquel on puisse dire avec certitude, une troupe parcourra tant de terrein en tant de minutes. Au reste, les hommes ont-ils une forme de pas invariable & uniforme? J'ai observé cela avec soin; chaque classe d'hommes, chaque nation a sa démarche comme sa physionomie. Qu'on voie marcher un Basque ou un Allemand; un Hollandois ou un Provençal; un homme élevé dans les villes ou un habitant de la campagne, un laboureur ou un artiste; on reconnoîtra ces différences; on appercevra même dans la marche de deux freres, nés dans le même climat & élevés dans le même métier, l'un baissera la pointe du pied, l'autre marchera du talon; l'un marchera pesamment & lentement, l'autre avec légéreté & vîtesse, effets infaillibles de la différence de leurs constitutions, de celles de leurs caracteres, & du pli machinal & particulier de mouvement que leurs jambes auront contracté dans l'enfance. Il n'y a qu'un seul point sur lequel le méchanisme de la marche s'opere semblablement chez tous les hommes. Tous accompagnent de leurs corps le transport de la jambe, tous portent alternativement le poids du corps sur la jambe qui est à terre, & levent, en même temps qu'ils posent cette jambe à terre, le pied opposé qui va former le second pas. En cela les principes de mon pas d'école sont justes & conformes à la nature. En veut-on une preuve? Qu'on arrête à l'improviste, dans la rue, sur un chemin, un homme abandonné à sa marche libre & naturelle; son mouvement suspendu le présentera dans l'attitude

du ſecond temps de ma marche, ſon corps ſe trouvera porter ſur la jambe qui eſt poſée, & le talon de l'autre pied élevé & prêt à commencer le pas ſuivant.

J'ai été obligé d'aſſujettir le ſoldat pour la marche de manœuvre, à une forme de pas uniforme, & à quelques égards artificielle, parce qu'il faut, dans cette marche, de l'enſemble & de la préciſion. Dans la marche de route, je lui rendrai la liberté de marcher à ſa volonté, afin qu'il faſſe chemin de la maniere qui lui ſera la plus commode & la moins pénible Achevons ce qui concerne les principes de la marche de manœuvre

Le ſoldat ayant parfaitement acquis l'habitude du pas ordinaire, on le fera paſſer au pas doublé, & enſuite au pas triplé ou pas de courſe, obſervant de l'inſtruire d'abord ſeul, puis deux à deux, quatre à quatre, & ainſi en multipliant ſucceſſivement le nombre des éleves, & les formant dans le commencement ſur un rang, puis ſur une file, ſur deux, ſur pluſieurs, les trois rangs ouverts, & faiſant paſſer alternativement les ſoldats d'un rang à l'autre.

On s'attachera particuliérement à faire contracter aux ſoldats l'habitude de l'égalité du pas, ſoit par rapport à ſon étendue, ſoit par rapport à ſa vîteſſe ; & pour cet effet on fera tendre deux cordeaux paralléles & diſtans l'un de l'autre de l'étendue du front de la troupe qu'on voudra faire marcher (1). A ces cordeaux ſeront attachés, de vingt pouces en vingt pouces, de petites marques d'étoffe noire ou rouge. De cette maniere on accoutumera les ſoldats à étendre leurs pas de la grandeur demandée, à marcher avec uniformité,

(1) Ce ne devra jamais être plus d'une demi-compagnie ou d'une compagnie : il n'eſt ici queſtion que de l'école.

& à conſerver la diſtance entre les rangs, les aîles de chaque rang étant obligées d'arriver à l'extrêmité des cordeaux par un nombre de pas égal aux marques correſpondantes deſdits cordeaux. Un de ces mêmes cordeaux prolongé & garni de petites marques d'étoffe de quatre-vingt en quatre-vingt pas, ſervira à exercer la troupe à la vîteſſe du pas; &, la montre à la main, on la fera marcher le long du cordeau une & pluſieurs minutes de ſuite au pas ordinaire, au pas doublé, au pas de courſe, de maniere que l'eſpace de terrein qu'elle aura parcouru ſe trouve d'accord avec les principes établis.

Le pas de flanc, ou la marche par file, étant la baſe de tous les déploiemens, on ſe ſervira de même, dans les écoles de principes, d'échelles paralléles pour y accoutumer le ſoldat. Ces échelles ſeront compoſées de trois cordeaux tendus parallélement & tantôt ſur des lignes droites, tantôt avec des ſinuoſités, éloignés l'un de l'autre de deux pieds (eſpace que chaque ſoldat occupe dans le rang devenu file) & marquées, ainſi que les cordeaux ci-deſſus, de dix-huit pouces en dix-huit pouces, par des petits morceaux d'étoffe. Les ſoldats marchant enſuite au pas doublé & au pas triplé, (1), le long de ces cordeaux, y apprendront à ſe couvrir toujours de leur chef de file, à étendre le pas de la grandeur ordonnée, à remplacer pour cela, le plus exactement qu'il ſera poſſible, le pied de l'homme qui les précéde, à marcher en un mot le pas de flanc ſans tumulte & ſans confuſion. A meſure que le ſoldat s'affermira ſur l'égalité d'étendue & de vîteſſe du pas, on ſupprimera peu-à-peu l'uſage des cordeaux, ſe

(1) Le pas de flanc n'étant fait que pour les déploiemens, ne doit jamais avoir lieu que doublé ou triplé.

contentant alors de placer des sergens de distance en distance pour servir de point de direction, & de mesurer le terrein parcouru, pour juger s'il l'a été dans un temps proportionné aux principes. Enfin on abandonnera les esplanades & les terreins unis pour aller s'exercer à la marche en plein champ, dans les sillons, dans les chaumes. Là, il ne sera plus question ni de cordeaux, ni de sergens placés pour points de direction. L'officier-major & le commandant de la troupe prendront pour points de direction & de distance un arbre, un buisson, ou tel autre objet de signalement qui se présentera à eux dans la campagne.

Les compagnies ayant été ainsi dressées à la marche chacune en particulier, on en réunira successivement deux, trois, quatre, le bataillon, puis deux bataillons, & enfin le régiment entier. Mais avant que de passer outre, traitons de deux points importans, l'alignement & la direction de la marche.

Il faut sans doute qu'une troupe qui marche en bataille soit alignée; mais quel est l'objet de cet alignement? Jusqu'à quel point de perfection faut-il le porter? Quels sont les moyens d'y parvenir? C'est ce que je vais examiner.

Dans le temps que tous les combats d'infanterie se terminoient à l'arme blanche, & par le choc, il étoit important qu'une troupe, allant à la charge, abordât à la fois l'ennemi de toutes les parties de son front; donc l'alignement étoit alors essentiel. Aussi voit-on que l'infanterie Grecque & l'infanterie Romaine s'en occupoient beaucoup. Le front peu étendu de leur ordonnance le leur rendoit très-facile.

Aujourd'hui que, soit coutume, soit décadence des courages, les corps d'infanterie en viennent peu à l'arme blanche, ou que s'ils marchent pour

ſe charger, il eſt rare, diſons mieux, il n'arrive jamais qu'ils s'attendent au point de ſe heurter & de croiſer la bayonnette, le trop ſymmétrique & trop minutieux alignement de l'infanterie marchant en bataille, devient un point de perfection inutile à atteindre. Il devient même impoſſible ſi la ligne d'infanterie eſt conſidérable.

J'exigerai donc, dans mon plan d'inſtruction, qu'un bataillon réuni & faiſant un mouvement en bataille, marche bien aligné, parce que cet enſemble eſt néceſſaire, impoſant, poſſible à acquerir, & qu'il doit réſulter néceſſairement de l'accord de mouvement, que j'aurai donné aux ſoldats dans les écoles en leur enſeignant à faire leur pas de la même jambe, de la même étendue, & de la même viteſſe; mais quand je formerai une ligne de pluſieurs bataillons, & à plus forte raiſon de pluſieurs régimens, il me ſuffira que ces bataillons marchent à la même hauteur & avec le plus d'accord poſſible entr'eux; & je ne regarderai ni s'ils ſont de la même jambe, ni s'ils ſont en avant ou en arriere les uns des autres de quelques pas, chacun d'eux devant s'occuper uniquement & individuellement de ſon mouvement, ſans jamais allonger ou ralentir ſon pas, parce qu'à la fin du mouvement, c'eſt l'affaire de chaque commandant de régiment de veiller à ce que les aide-majors faſſent arrêter leurs bataillons, ou leur faſſent doubler ou tripler le pas pour les remettre à hauteur du point de la ligne ſur lequel il aura été dit de s'accorder.

Je ne regarderai enfin l'alignement que comme un accord de mouvement de la perfection duquel j'approcherai plus ou moins, ſuivant que l'étendue de mon front & la difficulté du terrein me le rendront poſſible, mais qui ne m'engagera jamais à faire ralentir ou racourcir le pas, parce que le

premier objet de la marche eſt d'avancer, & que toute marche qui ne remplit pas cet objet eſt puérile & ridicule.

Indifférent ſur la prétendue perfection de l'alignement, je m'attacherai en revanche à ce que l'infanterie ſache marcher devant elle, bien droit & bien perpendiculairement à l'extrêmité de ſes aîles, de maniere à arriver avec exactitude à une donnée paralléle à ſon front. Il s'enſuivra delà qu'un bataillon ne flottera pas, ne s'ouvrira point, ne ſe jettera pas ſur ſon intervalle; que quand on aura dit à une ligne d'infanterie de ſe porter à tel point, ſoit pour attaquer l'ennemi, ſoit pour l'embraſſer, ſoit pour le tourner, parce qu'on le déborde, cette ligne arrivera droit à l'objet indiqué; & que, par exemple, l'officier qui conduira une aîle de cette ligne, prenant une direction de marche perpendiculaire au flanc de l'ennemi, donnera aux parties de ſon front qui débordent cet ennemi, une autre direction offenſive ſur le flanc. J'expliquerai par la ſuite ce dernier & important principe. Il faut que je développe actuellement ceux que je veux établir pour aſſurer l'alignement & la direction de la marche : rentrons pour cet effet au champ d'école.

Pluſieurs ſoldats étant réunis ſur un rang pour s'exercer à la marche, je me garderai bien de leur faire porter la tête ni à droite ni à gauche pour s'aligner; car indépendamment de ce que ce tour de tête entraîne néceſſairement une épaule en avant, fait effacer l'autre, & dériver par conſéquent la direction de la marche hors de la perpendiculaire qu'elle doit ſuivre, je ne peux admettre un principe qui, évidemment contraire à l'inſtinct du ſoldat & à la nature, ne peut avoir lieu à la guerre & devant l'ennemi. En effet, je demande d'abord : quel eſt l'homme, abandonné à ſa vo-

lonté, qui, voulant marcher droit devant lui, tournera la tête à droite ou à gauche, & ne regardera pas le point de direction qu'il aura pris? Je demande ensuite : quel est le soldat, quelque dressé qu'on le suppose à tourner ainsi la tête en marchant, qui, conduit à l'ennemi, ne sera pas ramené involontairement à regarder devant lui, sinon par frayeur, au moins, par cet instinct machinal qui porte tout homme à s'occuper du danger dont il approche?

Cela posé, je veux que dans les écoles, comme dans le bataillon; le soldat porte toujours la tête devant lui, & qu'il ne la tourne ni à droite ni à gauche, excepté dans les mouvemens de conversion. Portant ainsi la tête en face, il peut néanmoins sentir de l'œil droit ou de l'œil gauche, suivant qu'on lui dit de s'aligner sur la droite ou sur la gauche, les trois hommes qui sont à côté de lui. Il suffit même qu'il puisse voir la poitrine du second homme, celle du premier lui servant de point intermédiaire, &, si je peux m'exprimer ainsi, de point de bornoiement. Je lui donnerai pour second principe de sentir toujours également les coudes de ses deux voisins; ce sont ces deux points de contact qui doivent faire sa régle d'alignement. Sent-il trop de résistance à l'un des coudes? c'est qu'il se jette. Un de ces coudes lui échappe-t-il? c'est qu'il ne marche plus droit & quarrément devant lui. Lui échappent-ils tous deux, il faut qu'il se raccorde avec eux; car alors il est certainement trop en avant ou en arriere. Mais afin que le soldat ne soit pas dans l'incertitude de savoir sur quel côté il doit appuyer; toutes les fois qu'un bataillon sera en marche, le major lui commandera de se tenir à droite ou à gauche, suivant le côté vers lequel il voudra plus particuliérement ne point gagner de

terrein. Ainsi quand il commandera que le bataillon se tienne à gauche, c'est-à-dire, que le bataillon s'occupe particuliérement de ne point gagner de terrein à droite, alors le soldat appuyera plus sensiblement du coude gauche sur le coude droit de l'homme qui est à sa gauche, & abandonnera presque le coude gauche de l'homme qui est à sa droite; & ainsi *vice versâ* quand le bataillon devra se tenir à droite. Enfin ce sont mes officiers, particuliérement sûrs de leurs pas & de leur coup d'œil, qui régleront la direction de la marche & l'alignement de mon bataillon.

Je propose sur ces deux derniers objets une école particuliere pour les officiers. Là, indépendamment de la théorie & de la pratique de la marche, dans lesquelles j'aurai soin de les affermir encore plus que les soldats, ils apprendront à élever de l'œil une perpendiculaire, à choisir une direction parallele à telle autre direction; à apprécier les distances, le temps qu'il faut pour les parcourir à tel ou tel pas; à juger la force d'une troupe présentée à différens éloignemens, dans différens terreins, & dans différens ordres; à marcher eux-mêmes, soit en troupe, soit à la tête d'une troupe; à observer imperturbablement les distances d'une division, les hauteurs de deux têtes de colonnes, les intervalles que ces colonnes doivent garder entr'elles, &c. Les colonels & les officiers supérieurs des régimens seront à la tête de ces écoles, ils s'y instruiront eux-mêmes, ils s'y formeront de plus en plus le coup d'œil. Ce genre d'exercice, dont il sera possible de faire un amusement, développera l'intelligence des officiers.

Les officiers ainsi dressés & instruits, voici comment je les employerai à assurer l'alignement & la direction de la marche des troupes. Quand une demi-compagnie, une compagnie, ou une

troupe de soldats quelconque devra s'exercer à marcher, un officier placé quatre pas en avant du centre la conduira, & sera responsable de la direction & de l'alignement, ainsi que de l'étendue & de la vîtesse du pas. Tous les soldats regardant devant eux appercevront cet officier & se régleront sur lui. Les trois files du centre, en avant de la seconde desquelles il sera, le suivront immédiatement, laissant toujours les quatre pas de distance entr'elles & lui. On fera halte fréquemment, & celui qui présidera à l'exercice, examinera alors si l'officier a dirigé sa troupe bien perpendiculairement à la base de laquelle il est parti; si les files du centre l'ont exactement suivi; si la troupe étant sur un alignement quelconque, au moment où elle s'est mise en marche, ne s'est point arrêté sur un alignement en fausse équerre par rapport au premier. Au cas qu'il y ait quelque défectuosité dans l'alignement, les trois files du centre s'aligneront brusquement & quarrément sur elles-mêmes, & ainsi successivement chaque file par la droite & par la gauche, le soldat jettant légérement l'œil sur les deux hommes qui sont à sa droite ou à sa gauche suivant le côté d'où viendra l'alignement, sans pour cela tourner la tête, & avançant ou reculant à petits pas, courts & vifs, jusqu'à ce qu'il soit aligné.

Quand les compagnies se réuniront en bataillon, indépendamment de l'officier qui sera au centre, il y en aura un devant chaque aîle, placé de même à quatre pas du front. Ces trois officiers seront responsables de la direction de la marche & de l'alignement du bataillon; pour cet effet chacun d'eux sera suivi par les trois files du centre de la division en avant de laquelle il marchera, & ceux des aîles s'accorderont pour

l'alignement ſur celui du centre, jettant en conſéquence de temps en temps l'œil ſur lui.

Quand la ligne ſera compoſée de pluſieurs bataillons, ce ſera ſur le bataillon du centre qu'elle réglera ſes mouvemens, & ſon alignement; mais à côté de l'officier du centre de chaque bataillon s'avanceront alors le porte-drapeau & un ſergent, de maniere que tous les drapeaux de la ligne ſe réglant autant qu'il eſt poſſible l'un ſur l'autre, ils indiquent l'alignement aux bataillons qui les ſuivent. Les colonels & majors s'occuperont particuliérement de l'alignement individuel de leurs bataillons & régimens, & les tiendront le plus en meſure qu'ils pourront avec l'enſemble de la ligne; l'eſſentiel étant ſeulement que la direction générale d'alignement ne dérive pas trop conſidérablement, & ſur-tout que la ligne arrive ſur la parallele où l'on veut la porter. Quand j'en ſerai à la grande tactique, je traiterai des mouvemens des armées en ligne; je dirai quel eſt leur objet, comment ils doivent ſe faire, & combien peu il faut s'occuper de l'alignement. Continuons ce qui concerne la marche d'un régiment.

Les bataillons, une fois bien affermis à la marche ſur des ſurfaces unies, il faudra, ainſi que je l'ai preſcrit pour les compagnies, les mener en plein champ, d'abord dans des plaines & enſuite dans des terreins inégaux & coupés. Là, les exercices deviendront vraiment utiles & analogues à la guerre; l'œil des officiers s'accoutumera à l'immenſité & au choix des points de vue. La marche perdra néceſſairement un peu de cette perfection, de cet accord de mouvement qu'elle avoit ſur les eſplanades; mais elle deviendra plus militaire; plus décidée; les officiers ſupérieurs apprendront à connoître combien l'inégalité & l'ondulation plus ou moins forte des terreins in-

flue sur l'aspect du pays, sur le toisé de l'œil, sur la possibilité de l'alignement, sur l'ensemble, & sur la vîtesse de la marche. Là, les bataillons seront particuliérement exercés à parcourir jusqu'à 300 ou 400 toises de suite au pas doublé, sorte de marche beaucoup trop négligée dans nos exercices actuels. Là, s'il s'offre à eux une haie, un fossé, un ravin, on verra lequel des bataillons présentés devant cet obstacle, le passera avec le plus de promptitude, d'ordre & de silence : là, s'il s'offre une hauteur, qui militairement fût importante à occuper, on saura détacher un bataillon au pas de la course pour aller la couronner; on saura, pour mettre en activité l'émulation, & donner plus de vérité à cet exercice, faire partir un bataillon d'un point également éloigné, pour tâcher de l'y prévenir. Toutes ces manœuvres ne seront que des jeux pour mes soldats, exercés par mon plan d'éducation au saut, à la course, à tout ce qui peut augmenter l'agilité & la force.

Mais combien d'autres démonstrations locales & sensibles peuvent dans ce genre former l'intelligence & le coup-d'œil des officiers! Je me suppose dans le terrein A (*Planche I.*) exerçant trois bataillons à la marche. Je ne dirigerai jamais la marche de ces bataillons qu'en prenant des points de vue dans la campagne. Je me dirai, par exemple, les arbres B. C, sont les sommets des deux perpendiculaires à l'extrêmité de mes aîles. Je donnerai en conséquence ces points de vue aux officiers qui conduisent mes bataillons. Arrivé là, je verrai si des perpendiculaires abaissées de ces deux points B, C, entre lesquels seroit contenu mon nouveau front, tomberoient exactement sur les points D, E, auxquels appuyoit mon ancien front. Voulant me remettre ensuite en marche de ma seconde position pour aller à cinq ou six

cents pas, en occuper une autre qui lui feroit parallele, & dont les extrêmités feroient perpendiculaires aux points où elle appuie, je dirai aux trois officiers qui sont au centre de mes bataillons, de prendre des points de vue, afin de marcher perpendiculairement & quarrément devant eux, je me ferai montrer par chacun d'eux les points de vue qu'ils auront choisis. Ces points feront, je suppose, F pour le premier bataillon, G pour le second, H pour le troisieme, & je ferai laisser un sergent, ou un soldat aux places qu'ils occupoient sur l'alignement de l'ancien front. Lorsque les bataillons ainsi dirigés auront marché pendant deux minutes, je commanderai halte, & alors je verrai 1°. si mes officiers sont dans la direction de leurs points de vue, 2°. Si ces points de vue sont dans la perpendiculaire de l'ancienne base jalonnée par les sergens ou soldats que j'y aurai laissés, & si par conséquent mon nouveau front est exactement parallele à l'ancien. Je trouverai tous ces objets remplis, si mon régiment se trouve arrêté dans la position I, K. Si, au contraire, il étoit arrêté en L, M, son alignement feroit en fausse équerre par rapport à l'ancien; ce qui ne pourroit provenir que de ce que les officiers, chargés de diriger les bataillons, n'auroient pas marché un pas de même étendue & vîtesse. Je connoîtrai ensuite sur qui tombe la faute en sachant le nombre de minutes que la ligne a marché, & le nombre de toises que chaque officier a parcouru; car supposons qu'on ait marché deux minutes au pas doublé, cela auroit dû rendre trois cent vingt pas ou quatre-vingt toises, & porter le bataillon sur l'alignement L, K. Or les bataillons se trouvant en L, M, l'officier du premier bataillon se feroit trompé de six toises, l'officier du

du ſecond de douze, & l'officier du troiſieme de dix-huit. Je jugerois de la même maniere la faute de chaque officier ſi les bataillons ſe trouvoient ſur des fauſſes équerres ſéparées, comme par exemple en N, O, P : voilà pour l'alignement. Quant à la direction perpendiculaire de la marche, ſi les bataillons au lieu d'arriver à la poſition K, I, ſe trouvoient arrêtés dans tout autre point comme en Q, R, ce ſeroit, ou parce que les officiers n'auroient point marché dans la direction de leur point de vue F, G, H, ou parce qu'ils n'auroient pas choiſi F, G, H, pour point de vue, mais, S, T, V, d'où des lignes abaiſſées ne tombent pas perpendiculairement ſur l'ancienne poſition d'où ils ſeroient partis. Si enfin les trois bataillons ſe trouvoient en X, Y, Z, l'officier du premier bataillon auroit bien pris ſon point de vue; mais les officiers du ſecond & du troiſieme ayant mal pris le leur, auroient mal dirigé leurs bataillons & ouvert leurs intervalles de quelques toiſes ſur la gauche.

Enfin, pour faire ſentir par un exemple, combien les principes expoſés ci-deſſus ne ſont ni minutieux ni ſuperflus, je ſuppoſe que l'ennemi ſoit en bataille, ſa droite appuyée au ravin A *Planche II*, & ſa gauche en B. Je détacherai même, pour rendre la choſe plus ſenſible, un bataillon qui garnira cette poſition. Je ſuppoſe enſuite devoir attaquer avec mes deux bataillons, l'ennemi ainſi poſté, & en conſéquence voici mon raiſonnement & ma diſpoſition. Je ſuis plus fort que l'ennemi, je le déborde, & il ne peut être tourné qu'à ſa gauche; donc l'officier de l'aîle du bataillon de ma gauche doit ſe diriger ſur l'extrêmité de l'aîle droite de l'ennemi, & conduire le mouvement en conſéquence; l'officier du centre de

mon premier bataillon doit prendre pour point de vue l'extrêmité de l'aîle gauche de l'ennemi ; & le demi-bataillon dont je déborde cet ennemi, marcher par une direction séparée, l'envelopper & lui gagner le flanc. Toutes ces directions étant bien suivies, en voici le résultat. Un bataillon & demi viennent appuyer au ravin, qui couvre l'aîle droite de l'ennemi, & attaquent à la fois tout son front, tandis que le demi-bataillon de la droite gagne son flanc en triplant le pas. Si au contraire je n'ai point pris mes points de vue, ou que mes officiers n'ayent pas su diriger leur marche vers eux, mon second bataillon se jettant sur la gauche, va tomber sur le ravin, est obligé de le passer & de se morceler, ou de se doubler & d'arriver en désordre ; & mon premier bataillon, se jettant de même sur la gauche, perd l'avantage qu'il a de déborder l'ennemi, & court peut-être risque de se faire déborder lui-même. Enfin si mes bataillons n'ont pas marché un pas de même étendue & de même vîtesse, au lieu de se présenter parallélement à l'ennemi, ils arrivent, comme en C, D, ne l'abordent ainsi que sur une partie de son front, & n'apportent conséquemment pas le même concert à leur attaque. Mais comme de raison, tous ces détails, cette théorie de principes n'auront lieu aux exercices des régimens, que deux ou trois fois seulement, & uniquement pour éclairer l'intelligence des officiers, & pour mettre la conviction à côté du précepte. Les écoles, propres à former le coup-d'œil, étant plus particuliérement relatives à ces derniers, elles se tiendront ordinairement sans les bataillons ; car il ne faut ni fatiguer le soldat des fautes de l'officier, ni humilier l'officier en l'instruisant & en le reprenant devant le soldat.

Dans l'exposition rapide & serrée que j'ai voulu

faire de mes principes sur les marches, j'ai oublié de dire plusieurs choses, que je vais reprendre; mon ouvrage n'étant point didactique, j'use de mes droits. J'écris mes idées presque comme elles se présentent à moi.

Je n'admets point l'usage du petit pas, parce que je crois que le pas ordinaire, & le pas doublé étant de deux degrés de vîtesse différens, suffisent pour l'exécution de toutes les manœuvres possibles; d'ailleurs, en supprimant le petit pas, il n'est plus question que d'enseigner aux soldats un pas d'une même mesure, & qui différe seulement par la vîtesse.

Je veux, que, dans les écoles, on apprenne aux soldats à marcher le pas en arriere, mais uniquement quinze ou vingt pas de suite au plus, & par compagnie seulement; cette espece de marche n'étant bonne que pour aligner les troupes, & les remettre à hauteur l'une de l'autre, sans être obligé de leur faire faire des demi-tours à droite.

Pour achever enfin d'établir mon opinion sur l'usage des différentes mesures de pas, & les circonstances dans lesquelles il faut les employer, je regarde le pas ordinaire, comme le pas de principe & de parade; le pas doublé, comme celui de manœuvre & de charge, comme le pas vraiment militaire : & le pas triplé, ou ce que j'appelle le pas de course, parce qu'il ne peut être assujetti à aucun degré de vîtesse fixe, & que ce degré doit augmenter à raison de l'importance de prevenir l'ennemi, des distances à parcourir & de la nature de l'objet, qu'on aura à remplir après l'avoir parcouru, je le regarde comme le pas à employer dans toute circonstance où il sera nécessaire d'apporter une grande accélération de mouvement. Ainsi, pour prévenir l'ennemi sur un point essentiel, pour gagner son flanc, pour se

mettre en bataille avant lui, & être en état de le charger avant qu'il ne soit formé, *&c.* ce pas doit être porté au dernier degré de vîtesse; mais alors il ne faut plus y assujettir le soldat ni à l'égalité d'étendue, ni à l'accord des mouvemens, ni à l'ordre symmétrique des files. Il doit suffire qu'on marche en silence, que les files ne se confondent pas, qu'elles ne devancent pas les officiers, & qu'au commandement *halte* ou *front*, les soldats se serrent, s'arrêtent & se placent.

C'est ici le lieu de parler de l'usage qu'on devroit faire des instrumens militaires pour soutenir la marche des troupes. Il semble qu'aujourd'hui nous n'en ayons plus que pour la forme; à la vérité, il est à propos qu'ils soient bannis des écoles, afin que le soldat s'accoutume de lui-même & sans secours, à l'accord du pas; mais toutes les fois que les bataillons seront réunis, toutes les fois qu'ils exerceront en terrein libre & ouvert, il faut que les tambours & la musique accompagnent leur marche & leurs mouvemens; il le faut à plus forte raison devant l'ennemi où l'ame du soldat a besoin d'être échauffée, & soutenue. Je desirerois pour cela que nos instrumens fussent plus sonores, plus éclatans, que le rithme de notre musique fût plus vif, plus serré, plus adapté à la différence des circonstances & des mouvemens; qu'il y eût, par exemple, des airs consacrés au combat, joués à la guerre, & pendant les combats seulement; des airs dont alors les modulations fussent au plus haut degré de chaleur & de véhémence. Nos organes auroient-ils changé? La musique auroit-elle dégénéré? Ou bien doit-on traiter de fable ce que l'histoire rapporte de ce Timothée, de cet air phrygien qui forçoit les peuples de la Grece à courir aux armes?

Il me reste à parler de la marche de route.

Comme elle n'a pour objet, que de faire faire chemin à une troupe de la maniere la moins pénible & la plus commode, il faut que le soldat y prenne son pas libre & naturel, bien entendu toutefois que ce pas ne pourra être de la même vîtesse que celui d'un homme qui marcheroit seul, parce qu'ici le soldat est chargé de ses armes & de son bagage, fait partie d'une colonne nombreuse, & est par conséquent assujetti à un certain ordre. Ce sera donc à l'officier qui conduira la colonne à régler la vîtesse du pas dont elle devra marcher relativement à la nature du chemin, à sa longueur, aux objets que l'infanterie devra remplir à son arrivée, à l'espece d'hommes de cette infanterie, au poids dont ils sont chargés, à la profondeur de la colonne. On voit par là combien il est nécessaire que les officiers supérieurs soient habitués à conduire des colonnes d'infanterie, marchant eux-mêmes à pied à leur tête, & réglant la vîtesse de la marche. Cette habitude peut seule leur apprendre combien de temps une troupe doit employer à faire tant ou tant de chemin, dans tel ou tel pays, avec telle ou telle vîtesse. On manque un grand nombre d'opérations à la guerre, parce qu'on n'a pas su combiner avec précision le temps, les distances, ou la nature des chemins.

Ces marches répetées fréquemment dans toutes sortes de chemins, en tout temps, & en toute saison, les soldats étant chargés de tout ce qu'ils doivent porter en campagne, seroient un des exercices les plus utiles pour les troupes; il en couteroit un peu plus de chaussure & d'habillement, la tenue en seroit moins brillante & moins recherchée; mais nous aurions des armées que les fatigues de la guerre n'étonneroient & ne détruiroient pas. Enfin je citerai sur cela l'exemple des Ro-

mains; car toutes les fois qu'il sera question d'une milice nerveuse & solide, c'est chez eux qu'il faudra en puiser les institutions.

Je n'ai considéré ici la marche de route que relativement à l'espece de pas qu'elle exige. Il reste à dire quel est l'ordre le plus convenable dans lequel cette marche doit être faite, & par quels mouvemens une troupe en bataille doit prendre cet ordre. J'en parlerai en traitant des évolutions.

CHAPITRE IV.

Des Feux.

De toutes les parties de la tactique, c'est sur celle-ci peut-être, que nous avons les exercices les plus compliqués, les moins réfléchis, & les moins relatifs à ce qui se passe à la guerre. Quand je dis nous, je parle de toutes les troupes de l'Europe, je parle des troupes Allemandes qui ont tant accrédité le systême du feu, & qui regardent la supériorité de mousqueterie comme si décisive dans les combats.

On s'est attaché à l'envi à perfectionner le chargement du fusil, à tirer une plus grande quantité de coups par minute, c'est-à-dire à augmenter le bruit & la fumée; mais on n'a travaillé ni à simplifier l'ordre dans lequel ces feux devoient être faits, ni à déterminer la meilleure posture du soldat pour bien ajuster, ni à faire augmenter son adresse sur ce point, ni à faire connoître aux troupes la différence des portées & des tirs, ni enfin à leur enseigner jusqu'à quel point il falloit compter ou ne pas compter sur le feu; comment il falloit l'employer & le ménager relativement au terrein, aux circonstances, à l'espece d'arme qu'on

a vis-à-vis de ſoi; quand, en un mot, il falloit ceſſer d'en faire uſage, pour charger l'ennemi à la bayonnette.

Mais avant que d'entrer dans ces détails ſur cet objet, diſons un mot de nos armes à feu.

Il n'eſt pas douteux, je crois, que nos armes de jet, en conſidérant nos fuſils comme tels, ne ſoient infiniment ſupérieures à celles des anciens, ſoit pour la longueur de la portée, ſoit pour la juſteſſe. Quelle différence, en effet, de ces traits, lourds, embarraſſans, que chaque ſoldat ne pouvoit porter qu'en petite quantité, qui n'étoient chaſſés qu'à bras, ou par l'action d'une corde; moteurs foibles, incertains, ſujets à inconvéniens & à aberrations : avec ces petits globes de métal, que le ſoldat peut porter en grand nombre, & qui ſont forcés à ſuivre une direction preſque certaine (1), par la forme de ces tubes cylindriques dans leſquels ils ſont comprimés, & par la force de ce fluide inflammable & élaſtique, que le débandement d'un reſſort anime & met en action avec une vîteſſe incroyable.

Veut-on une preuve de la ſupériorité de nos fuſils ſur toutes les armes de jet, comme frondes, arcs, javelots lancés à la main, *&c.* c'eſt l'empreſſement avec lequel tous les ſauvages du nouveau monde ont quitté ces dernieres pour adopter nos fuſils malgré l'inconvénient du bruit, qui cependant en eſt un réel pour des hommes dont la chaſſe fait toute la nourriture & l'occupation.

Pour connoître ce qu'on doit appeller la portée d'une arme à feu, il faut conſidérer 1°. la ligne

(1) Je dis preſque certaine par comparaiſon & relativement aux armes des anciens Car dans le fait, une infinité de cauſes, ſoit connues, ſoit cachées, contribuent à jetter de l'incertitude & de la bizarrerie dans les tirs de nos fuſils.

de mire, c'eſt-à-dire, la ligne droite par laquelle on voit l'objet vers lequel on veut porter la balle. 2°. La ligne de tire, autre ligne droite qui repréſente l'axe de l'arme. 3°. La trajectoire ou la ligne que décrit le globe qui eſt lancé par la poudre hors du calibre de l'arme vers le but qu'on ſe propoſe de frapper.

La ligne de tire & la ligne de mire ne ſont point paralleles, & elles forment entr'elles, au-delà de la bouche du canon, un angle plus ou moins ſenſible, ſuivant l'épaiſſeur que le canon a à ſa culaſſe & à ſon extrêmité oppoſée. C'eſt le long de la ligne de mire que l'œil cherche ſa viſée, & par conſéquent à l'extérieur & au ſommet du cylindre de l'arme; au lieu que c'eſt de l'intérieur & le long de la ligne de tire que le mobile eſt chaſſé: donc la ligne de tire & la ligne de mire ſont ſécantes entr'elles. Examinons maintenant à quel point elles le ſont, & quelle eſt la direction de la trajectoire.

A la ſortie du cylindre le boulet ou la balle décrit un courbe. C'eſt une loi que l'attrait de la peſanteur impoſe à tous les corps jettés obliquement. Cette ligne courbe, que décrit le mobile, coupe d'abord, & à peu de diſtance de la bouche du canon, la ligne de mire, paſſe enſuite au-deſſus d'elle; de-là, toujours ramené vers la terre par la gravitation, à laquelle il eſt néceſſité, elle ſe rapproche de cette ligne, la recoupe une ſeconde fois, & acheve de décrire ſa parabole juſqu'à la fin de ſa chûte. C'eſt ce ſecond point d'interſection qu'on appelle la portée de l'arme *de but en blanc*, & qui eſt plus ou moins éloigné de l'extrêmité du cylindre, à proportion de l'ouverture de l'angle que forment entr'elles la ligne de mire, & la ligne de tire, ainſi qu'en raiſon de la force qui chaſſe

le mobile, du volume de ce mobile, de sa densité, de celle du milieu qu'il traverse, & de la longueur du calibre, proportionnée avec son diametre.

Ce que j'ai dit ci-dessus est certain & commun à toutes les armes à feu ; mais ce qui, malheureusement, fait problême encore (soit qu'on n'ait pas fait à cet égard des expériences assez exactes, soit qu'une infinité de raisons étrangeres relatives aux effets de la poudre, à l'action de l'air, à la qualité des mobiles, & à celle des moyens qui les chassent, les rendent extrêmement difficiles & incertaines) c'est la longueur des courbes que ces mobiles peuvent décrire, c'est la détermination exacte de la vîtesse avec laquelle ils les parcourent, & de leur déclinaison successive vers la terre.

Au milieu de ces incertitudes que des découvertes & des expériences plus heureuses rectifieront peut-être un jour, il existe cependant quelques vérités approximatives que je vais rassembler, & qui doivent faire la base de la théorie des exercices à feu de l'infanterie.

Soit supposé un fusil de munition, tel que ceux dont nos troupes sont armées, chargé d'une balle de calibre avec la quantité de poudre accoutumée. Il est à peu près constant que la balle suivant sa trajectoire se trouvera à 60 toises environ, à un pied & demi ou deux d'élévation au-dessus de la ligne de mire ; que ce sera-là le point où elle sera le plus élevée au-dessus de cette ligne, & qu'ensuite continuant de décrire sa parabole, & ramenée vers la ligne de mire, par l'attrait de sa pesanteur, elle recoupera cette ligne environ à cent ou cent-vingt toises, & achevera de parcourir sa trajectoire jusqu'à ce qu'elle rencontre la terre ou quelqu'autre obstacle qui dimi-

nue ou anéantisse la force qui la fait mouvoir. (1)

Je dis que jusqu'à la distance de 60 toises environ, la balle s'élevera au-dessus de la ligne de mire. C'est-là ce qui fait dire vulgairement que le coup releve. Dans le fait cependant la balle ne releve point, elle suit, dès le moment de sa sortie du canon, une direction rectiligne ou, pour parler plus juste, une direction courbée toujours de plus en plus par la loi de la pesanteur. Pour s'en convaincre, supposons le canon du fusil épais de quatre lignes à sa culasse, d'une ligne à sa bouche, qu'il ait quatre pieds de long, & que le calibre soit de six lignes; les lignes de tire & de mire étant, par leur direction, sécantes entr'elles, elles se rencontrent à cinq pieds quatre pouces au-delà de la bouche du fusil, & elles y forment un angle de 17 minutes & demi. Là, la balle suivant toujours sa direction, monte au-dessus de la ligne de mire, formant avec elle un angle égal & opposé au précédent, & continue, par une suite de cette divergence, à s'élever au-dessus d'elle, jusqu'à la hauteur d'environ un pied & demi ou deux pieds, qui est le point de sa plus grande élévation.

Il suit delà, que pour qu'une balle de fusil atteigne au but que l'on veut frapper, il ne faut pas toujours précisément prendre sa visée vers ce but, & qu'il faut mirer au-dessus ou au-dessous de lui,

---

(1) Ce que je dis ici est le résultat des épreuves qui ont été faites dans nos écoles d'artillerie ; mais on en pourroit faire de beaucoup plus précises : celle, par exemple, qui détermineroit la vîtesse initiale du mobile au moyen d'un pendule suspendu à différentes distances, dans lequel on tireroit successivement plusieurs balles, afin de juger par la force & la durée de la vibration que chacun de ces coups communiqueroit au pendule, avec quelle vîtesse la balle parcourt sa trajectoire, & par conséquent quelle est la nature de cette courbe.

ſuivant que ce but eſt plus ou moins éloigné. Soit un but haut de ſix pieds, & partagé en trois dimenſions de deux pieds chacune, il n'y a aucune diſtance à laquelle il faille viſer deux pieds plus bas que la ligne horizontale ſur laquelle ce but eſt planté, puiſqu'alors ce qui pourroit arriver de plus heureux ſeroit de l'atteindre à ſa baſe. Si l'on eſt à 50 ou 60 toiſes, il faut viſer dans la dimenſion du milieu, pour atteindre à la dimenſion ſupérieure; ou bien dans la dimenſion inférieure, pour atteindre à la dimenſion du milieu : ſi l'on eſt à 100 toiſes, il faut viſer au haut de la dimenſion inférieure, pour frapper dans la dimenſion du milieu, ou au haut de la dimenſion du milieu, pour frapper dans la dimenſion ſupérieure. Si enfin le but eſt éloigné de plus de 100 toiſes, il faut viſer au-deſſus de lui pour frapper les dimenſions inférieures, & de plus en plus s'élever ſuivant que le but ſera plus éloigné. Ce principe de ne viſer jamais préciſément au but qu'on veut atteindre, eſt confirmé par l'expérience des chaſſeurs. Ceux qui tuent à tout coup ne tirent jamais en ayant parfaitement le gibier ſur la ligne de mire de leur fuſil; non-ſeulement ils tirent à l'endroit où ſera la piece de gibier, lorſque leur coup y arrivera; mais ils viſent plus au-deſſous & au-deſſus, ſuivant l'éloignement du but qu'ils veulent frapper.

Concluons que le feu de mouſqueterie des troupes peut être ſoumis à une théorie, cependant, bien loin de l'être, il s'exécute au haſard & machinalement. C'eſt qu'il n'y a peut-être pas dix officiers d'infanterie qui connoiſſent la conſtruction du fuſil, & qui aient réfléchi ſur le jet des mobiles qu'il peut lancer. Auſſi ne donne-t-on au ſoldat aucun principe ſur la maniere d'ajuſter; il tire comme il veut, quelles que ſoient la diſtance & la ſituation des objets. C'eſt particuliérement

aux exercices de cible, déja beaucoup trop rares, que cette ignorance & ce défaut de principes sont bien sensibles. J'aurai occasion d'y revenir tout à l'heure.

A l'égard de la portée du fusil, toutes les expériences qu'on a faites pour en constater la longueur, n'ont rien déterminé de précis. On a vu souvent dans ces expériences deux balles tirées par deux fusils de même calibre, sous le même angle de projection & avec des charges égales, porter à des distances inégales, soit en raison de la densité plus ou moins grande de l'air, soit aussi par rapport à la qualité de la poudre, à son degré de siccité, à sa disposition dans le cylindre, à la promptitude de sa dilatation, *&c.*

Tout ce qu'on peut dire de certain, c'est que la portée des fusils, dont notre infanterie est armée, est sous une direction à-peu-près horisontale d'environ 180 toises; c'est pour cela que, dans la construction des places de guerre, on a déterminé entre 120 & 140 toises la ligne de défense, depuis le flanc jusqu'à l'angle flanqué, le reste de la portée devant passer le fossé & atteindre le chemin couvert. Je ne parle pas des portées sous des angles de projection trop élevés, parce qu'à la guerre on ne doit presque jamais tirer ainsi & qu'elles sont aussi incalculables qu'incertaines; les balles frappent alors communément jusqu'à cinq ou six cents toises, & quelquefois à des distances bien plus éloignées. Ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'une balle tirée à charge ordinaire de fusil, & suivant une ligne parallele à l'horison, ne décline guères de plus d'un pied & demi, ou deux pieds, avant d'atteindre à deux cents toises, tandis qu'un trait lancé par l'arbalête, qui de toutes les armes de jet, est celle qui chasse un corps avec le plus de roideur & de vîtesse, baisse de trois

pieds avant d'arriver à un but de cinquante toises seulement.

Quoique la portée horisontale du fusil puisse être estimée jusqu'à 180 toises, ce n'est guères qu'à 80 que le feu de l'infanterie commence à avoir un grand effet. Je parle de l'infanterie rangée en bataille & dans le tumulte du combat. Par-delà cette distance les coups deviennent incertains; parce que le soldat charge & ajuste mal, vîte, & avec trouble. Ces bataillons Prussiens, dont on a cru, & dont quelques gens croyent encore le feu si redoutable, sont ceux dont le feu est le moins meurtrier. Leur premiere décharge a de la portée & de l'effet, parce que ce premier coup, chargé hors du combat, l'est avec exactitude; mais ensuite, & dans le tumulte de l'action, ils chargent à la hâte & sans bourrer. On leur a dit que la plus grande perfection de l'exercice à feu étoit de tirer le plus grand nombre possible de coups par minute; en conséquence ils n'ajustent point. Une maniere de mouvement machinal; & comme de ressort, place leur arme contre l'épaule, au lieu de soutenir le fusil dans la direction horisontale, ce qui exigeroit qu'il portât avec force sur la main gauche, à-peu-près comme les anciens mousquetons trouvoient leur appui sur la fourchette; ils trouvent plus commode de ne pas se fatiguer, & laissent tomber le fusil extrêmement bas; ainsi le coup part sans que l'œil l'ait dirigé, & la balle va mourir dans la poussiere au quart de sa portée. Toutes les troupes de l'Europe, cependant, séduites par la beauté des exercices à feu Prussiens, par la célérité de leur chargement, par l'ensemble & la correspondance de leurs décharges, ont cherché à les imiter. Nos régimens Allemands, dont la politique est d'introduire chez nous les pratiques étrangeres & de les abandonner

aussi-tôt que nous les avons adoptées, pour se donner le mérite de quelqu'autre invention nouvelle, y ont introduit la manie de ces exercices à feu, & bien-tôt il n'a été question dans nos écoles que de vîtesse du chargement. On s'occupe de cette célérité aux dépens de la maniere d'ajuster, on n'a aucune idée de la véritable théorie des tires : on donne pour principes des lieux communs, vuides de sens & réflexions. *Tirez-vîte*, dit-on aux soldats, comme si le bruit tuoit : *ajustez au milieu du corps*, comme si ce principe pouvoit être général, quelles que soient les distances & la situation des objets ; comme si l'on ne devoit pas chercher sa visée plus ou moins haut, relativement à ces différences de distance & de situation ; & à la courbe que le mobile décrit. *Ajustez bas*, dit-on d'autres fois, *le coup relevera toujours assez*, comme si les balles pouvoient s'élever au-dessus de la ligne de tire, comme s'il n'y avoit pas une loi de tendance & de pesanteur qui assujettit tous les corps en mouvement à retomber vers la terre. Faut-il s'étonner, après cela, si nos feux de mousqueterie sont si méprisables ; si dans une bataille il y a cinq cens mille coups de fusil de tirés, sans qu'il reste deux mille morts sur le terrein du combat ?

Tant mieux pour l'humanité, dira-t-on, si les combats sont moins sanglans, & s'ils décident également les querelles des nations ! A cela je réponds, que si l'on tiroit mieux ; ils n'en seroient pas plus sanglans ; on tireroit moins long-temps, on seroit plus impatient d'arriver à l'arme blanche, seul genre de combat favorable au courage & à l'adresse.

Qu'on ne donne donc plus pour la perfection de l'art ce qui en est la dégradation ; qu'on apprenne à se servir des armes actuelles ; qu'on étu-

die la théorie de leurs effets, & qu'on ne cherche pas à en imaginer de nouvelles, si elles ne font que consommer plus de munitions, si elles ne portent pas plus droit & plus loin, si elles ne sont ni plus simples, ni plus solides, ni plus sûres; car ces inutiles inventions adoptées à la seconde campagne par toutes les armées de l'Europe, n'ajouteront rien à la perfection de la tactique & au succès de la nation qui en aura fait la découverte.

J'ai cru nécessaire de poser ces premiers principes sur l'effet & sur la portée de nos armes, afin d'appuyer quelques changemens que je proposerai ci-après dans la théorie de nos exercices.

Le soldat, ayant déja acquis, par le maniement des armes, la parfaite habitude de charger & de tirer tant au blanc qu'à poudre, d'abord seul, puis dans une file, aux trois différentes places de cette file, sur plusieurs files, & enfin par demi-compagnie & par compagnie, on le fera passer à l'exercice à balles en le conduisant par les mêmes gradations. Mais avant que d'aller plus loin, parlons de la position qu'on fera prendre aux soldats dans l'exercice à feu, & de quelques autres régles qui seront observées dans les écoles.

Premiérement, je n'admets point la position de genou en terre pour le premier rang. Je ne vois rien de si ridicule & de si peu militaire que cette génufléxion. D'ailleurs, aux approches de l'ennemi c'est une posture qu'on ne peut souvent plus faire quitter aux soldats. A Parme & à Guastalle presque toute notre infanterie, & celle des Autrichiens, combattirent ainsi. Je tiens ce fait de plusieurs officiers dignes de foi.

Les soldats de mon premier rang resteront donc debout dans leur position habituelle, de maniere à ajuster devant eux, sans remuer le corps.

Les soldats du second rang, en conservant leur

attitude, ferreront fur leur chef de file en fe jettant brufquement fur leur droite d'environ un pied, & fe mettant en pofition d'ajufter par-deffus l'épaule droite de l'homme qui eft devant eux.

Les foldats du troifieme rang ferreront de même en avant fur leur chef de file en fe jettant brufquement à gauche, afin de pouvoir ajufter par-deffus l'épaule gauche de l'homme du premier rang.

J'ai vu ce feu pratiqué dans plufieurs de nos régimens, je l'ai vu s'exécuter fans accident & fans inconvénient dans un combat très-vif, & fous le feu de l'ennemi (1).

2°. Pour mettre en joue, le foldat portera vivement la croffe du fufil contre le creux de l'épaule droite; fon fufil fera foutenu par la main gauche à hauteur de la capucine; le canon fera parallele au terrein fuppofé horifontal; le foldat baiffera la tête autant qu'il lui fera néceffaire pour vifer avec attention, puis tirera vivement la détente avec trois doigts qui y feront placés, & non avec l'index feulement comme nous le pratiquons, parce que ce doigt, fouvent trop foible pour faire agir la détente, eft obligé de lutter contr'elle & fait néceffairement lever le bout du fufil.

On accoutumera fur-tout le foldat à faire agir cette détente fans remuer ni la tête, ni le corps, ni fur-tout le fufil que le moindre mouvement détourneroit de vifée horifontale; & pour cet effet dans les écoles de principes on fera refter le foldat après qu'il aura tiré, fur le temps *d'enjoue*, pour voir, le coup étant parti, dans quelle direction eft le fufil.

Je dis que dans la pofition d'enjoue il faut que

(1) A Filingshaufen par les régimens de Naffau & Royal Deux-Ponts.

le

le canon du fufil foit parallele au terrein où le foldat eft placé. Ce doit être là la pofition habituelle lorfqu'il eft queftion d'exercer les foldats au feu, & fans les faire tirer fur des objets déterminés. Mais il en doit être autrement quand on affigne un but à leurs feux, comme des cibles ou des toiles tendues à hauteur d'homme : car alors on doit faire l'application de la théorie que j'ai expofée ci-deffus. On doit recommander aux foldats d'ajufter à telle ou telle partie de l'objet qu'il veut atteindre; fuivant la fituation de cet objet, & la diftance à laquelle il eft placé. Il y a à cet égard des proportions qui doivent être regardées comme des axiômes, & qu'on peut enfeigner aux foldats fans qu'il foit befoin de leur faire connoître la théorie fur laquelle elles font fondées.

Soit, par exemple une cible haute de fix pieds. Le foldat y vifera relativement à ce que j'ai dit ci-devant, & en proportion de l'éloignement où il fera d'elle. Soit enfin devant lui un bataillon ennemi. On pourra lui recommander de vifer trois pieds au-deffus du bataillon, s'il eft à 300 toifes; environ un pied & demi, s'il eft à 200; aux chapeaux, s'il eft à 150; au milieu du corps, s'il eft à 100; aux genoux, ou un peu au-deffous, s'il eft à 50 ou 60; mais jamais plus bas.

Il reftera enfuite à expliquer aux foldats qu'il faut toujours vifer vers l'objet abftraction faite de la nature du terrein, qui le fépare de lui, & qu'ainfi il faut élever, foutenir horifontalement ou abaiffer l'arme, fuivant que l'objet vers lequel ils tirent eft fitué fupérieurement, horifontalement ou inférieurement, par rapport au lieu où ils font placés. C'eft une attention que ne font jamais les foldats. Soit faute de réflexion ou de fang-froid, ils tirent machinalement & fans regarder où eft l'ennemi; de-là prefque tous les coups fe per-

dent au-dessus de lui, ou s'enfoncent dans la terre.

C'est sur-tout aux exercices très-multipliés de la cible & des toiles qu'on fera l'application de cette théorie. Là, comme il faut au soldat des démonstrations palpables & simples, au lieu d'avoir pour but une cible informe élevée sur un piquet, on peindra sur des planches découpées un homme de grandeur naturelle, & vêtu d'un uniforme de troupes étrangeres. On aura la patience, quand le coup du soldat aura passé pardessus ce but, ou donné en terre, de lui montrer que cela est provenu, ou de ce qu'il n'a pas mis en joue suivant les principes établis, ou de ce qu'en appuyant sur la détente pour faire feu il n'a pas tenu son fusil bien ferme dans la visée où il l'avoit placé. On lui fera retirer sur le champ un autre coup, afin de mettre l'exemple à côté du précepte. On changera souvent le but de distance d'emplacement, l'établissant tantôt dans un terrein en pente, tantôt sur une élévation, tantôt sur un terrein horisontal; on excitera enfin l'émulation & l'adresse du soldat par quelques prix.

Les soldats étant habitués à tirer ainsi seuls, par file, par division & par compagnie, on les rassemblera en bataillon; & on les fera tirer sur des toiles peintes, & représentant de même une troupe ennemie, soit à pied ou à cheval, ces toiles étant de même tour-à-tour tendues à différentes distances sous différens points de vue & sur des terreins de niveau différens. Là, chaque bataillon aura devant lui une toile d'une étendue égale à son front, & l'on verra lequel ayant fait feu pendant un quart-d'heure ou une demi-heure l'aura le plus offensé, donnant le prix, non au bataillon qui aura consommé la plus grande quantité de munitions, mais à celui qui aura porté le plus

de balles dans la toile qui repréſente un bataillon ennemi.

J'ai parlé de la juſteſſe des tirs; il me reſte à conſidérer la direction des feux; il n'eſt pas moins important d'exercer l'infanterie ſur ce dernier objet. J'ai déja obſervé qu'elle tiroit machinalement, qu'elle n'étoit point exercée aux feux obliques & croiſés. Il ſemble même qu'on n'ait pas cru qu'il fût poſſible de tirer ces ſortes de feux d'une troupe rangée en ligne droite. Ce n'eſt qu'en plaçant l'infanterie derriere des flancs de fortification, ou en formant des ordres baſtionnés, vivrés, *&c.* qu'on a imaginé de ſe procurer des tirs croiſés ſur un point. On peut cependant en tirer d'une troupe formée en ligne droite, car un ſoldat en compagnie, tout un bataillon même peut tirer obliquement; je dis un bataillon ſeulement, parce qu'au delà du front d'un bataillon les tirs deviendroient trop obliques pour que le ſoldat pût ajuſter avec facilité.

Certainement un ſoldat ou une file de ſoldats étant en A, (*Planche III.*) je dirigerai le tir en B, ou en C, tout comme en D, qui eſt le tir direct. Seulement le ſoldat avancera légérement l'épaule droite, s'il tire à gauche afin d'ajuſter plus facilement. Ainſi une compagnie étant rangée en E, je la ferai tirer au but F, tout comme au but G qui eſt le but direct. De même un bataillon formé en H, je ferai croiſer les tirs de la premiere & de la ſeconde diviſion par-devant la troiſieme qui eſt au centre, & qui aura les ſiens directs. Enfin trois bataillons étant ſur la même ligne, je réunirai les feux du premier & du ſecond par-devant le troiſieme qui ſera alors ma courtine.

J'exercerai donc l'infanterie relativement à ces vues. Le feu ordinaire & habituelle ſera le feu direct. Je commanderai auſſi, quand je le vou-

drai à une division de mon bataillon, ou à un bataillon de mon régiment, *feu oblique à droite*, ou *feu oblique à gauche*. Si je veux donner plus d'obliquité à mes tirs flanquans & les faire converger à une distance plus rapprochée de mon front; j'écharperai légérement l'alignement des divisions ou bataillons qui me donnent ces tirs, & je les porterai en I, K ou L, suivant mes vues de direction.

Examinons maintenant dans quelles circonstances, & jusqu'à quel point l'obliquité & la convergence des tirs peuvent être avantageuses, afin de déterminer les occasions où il faudra s'en servir; 1°. l'ennemi venant sur moi en colonne, ou sur un front inférieur au mien, il me donne prise sur ses flancs. 2°. S'il ne s'attache qu'à une partie de mon front, alors les parties qu'il n'attaquera pas peuvent prendre des revers sur lui, ou du moins croiser leurs feux avec ceux de la partie attaquée. 3°. Je peux enfin me servir des tirs obliques, même quand l'ennemi viendroit à moi sur un front égal au mien, parce que mes feux étant réunis & convergens, ils en feront plus meurtriers, puisqu'il n'y aura aucune partie de mon front qui ne soit traversée & battue par eux.

Il faut observer toutefois qu'à moins qu'on n'ait par la position du terrein, quelques troupes dans des points flanquans en avant de la ligne, il est nécessaire, pour que la protection que les feux obliques & croisés peuvent donner à un front attaqué ait son plein effet, que les tirs ne soient bien rendus obliques que quand l'ennemi est environ à 60 ou 80 toises, & qu'il n'y ait jamais qu'un seul bataillon au plus qui croise ses feux avec, ou par-devant le bataillon voisin. C'est cette théorie des tirs qu'il est bien important que les officiers méditent & réduisent en pratique. D'elle peut dépendre, je crois, le succès de la plus

grande partie des actions de guerre, soit qu'on défende un poste, soit qu'on l'attaque; car réunir le plus de feux possible sur le point qu'on veut attaquer ou défendre; occuper les saillans qui le flanquent ou qui l'enfilent; multiplier les feux de ces saillans, & assujettir l'ennemi à passer sous eux, si l'on défend; les éviter ou les éteindre, si l'on attaque : tout cela est du ressort de la tactique comme de la science des fortifications, tout cela se peut en campagne & avec des bataillons, sans retranchement, comme derriere des remparts ou des tranchées; mais il faut pour cet effet que les officiers connoissent les différences des directions des feux, les effets qui en résultent, & que les soldats soient exercés en conséquence.

Il me reste à parler des différentes sortes de feux, c'est-à-dire, des différentes manieres de faire tirer l'infanterie. Je serai court sur cet objet; car il ne faut que des feux simples, possibles à la guerre, & que les soldats sachent exécuter dès le premier jour qu'on les rassemblera en bataillon.

J'ose d'abord avancer qu'il n'y a qu'une espece de feu convenable à l'infanterie réglée, le feu de pied ferme. Cette assertion paroîtra bien hardie, quand on songera que le roi de Prusse a introduit, & paroit faire cas de ce qu'on appelle dans ses troupes *le feu de charge*; quand il a dit lui-même qu'on ne pouvoit mener de l'infanterie à l'ennemi sans tirer : voici sur quoi je fonde mon opinion.

Ou des obstacles insurmontables séparent de l'ennemi, ou il y a possibilité de le joindre. Dans le premier cas, voilà nécessairement l'action réduite à un combat de mousqueterie de pied-ferme. Dans ce second, je pense qu'il faut marcher sans s'arrêter & sans tirer. Marcher en tirant ou s'arrêter pour tirer, c'est ralentir son mouvement, c'est essuyer plus de feu qu'on n'en fait

essuyer & un feu bien plus meurtrier, puisque celui de l'ennemi que je suppose ou posté ou arrêté, est bien plus vif & bien mieux ajusté; c'est enfin perdre l'avantage décisif de l'assurance qu'un mouvement prompt & audacieux imprime à la troupe qui le fait, tandis que l'ennemi voyant qu'on arrive malgré son feu, s'étonne & chancele. Qui connoît la nation, qui l'a vûe à la guerre, trouvera cette derniere raison sans replique.

Dans quelle autre occasion voudra-t-on tirer en marchant? Sera-ce en suivant un ennemi qui se retire ou qui est en désordre? Sera-ce en se retirant soi-même? Je ne crois pas encore que dans aucun de ces cas il faille s'arrêter pour tirer. Si l'ennemi se retire & qu'il ne soit pas en désordre, il faut marcher rapidement à lui pour le charger, car si on ne le suit qu'à pas lents & en l'accompagnant de décharges, dans une minute il sera hors de portée, & on aura perdu tout espoir de le joindre. S'il se retire en désordre, c'est encore moins en s'amusant à le suivre d'un feu de ligne qu'on augmentera ce désordre. Il faudra détacher sur lui des troupes éparpillées pour le harceler par un feu continuel, le séparer, lui faire des prisonniers, & soutenir ces tirailleurs par les bataillons en bon ordre, au bon pas, disposé à le charger s'il s'arrête & s'il tente de se rallier. Se retire-t-on devant l'ennemi, toute action de feu en marchant seroit encore déplacée, puisqu'elle ne feroit qu'arrêter, faire perdre du temps & éloigner de l'objet qui doit être de se mettre hors de sa portée, & de gagner un poste où l'on puisse l'attendre & recommencer le combat. En un mot, & j'en fais une maxime générale, *il ne faut tirer que quand on ne peut pas marcher*; car soit qu'on attaque, soit qu'on se retire; soit qu'on suive un ennemi qui fuit, avancer est le premier objet

& le ſeul qui puiſſe procurer quelque avantage.

On obſervera que je n'appelle point tirer en marchant, le mouvement que fera un bataillon trop ſerré dans ſa retraite par des tirailleurs, ſoit à pied, ſoit à cheval, pour ſe retourner & faire une décharge qui les éloigne. Je n'appelle pas non plus de ce nom la décharge que quelques officiers croient qu'il ſeroit à propos de faire à quarante pas de l'ennemi, & après avoir eſſuyé la ſienne pour lui en faire une générale, jetter du déſordre dans ſes bataillons, & courir enſuite à la charge.

Ce que j'appelle feu en marchant, & ce que tout homme qui voudra réfléchir trouvera inadmiſſible comme moi, c'eſt le feu que j'ai vu pratiquer à quelques troupes, les ſoldats de deux rangs tirant ſans ceſſer de marcher, mais marchant, comme on peut le croire, à pas de tortue; c'eſt celui que les troupes Pruſſiennes appellent *feu de charge*, & qui conſiſte en des décharges combinées & alternatives de pelotons, de diviſion, de demi bataillon ou de bataillon, les parties de ligne qui ont tiré marchant au pas doublé, & celles qui n'ont pas tiré au petit pas. Outre que dans ce dernier feu on n'avance pas, ce qui eſt contraire à toutes vûes militaires, ſi le feu qu'on fait peut atteindre l'ennemi, le ſien peut atteindre à ſon tour; & quel homme de guerre ne ſentira pas qu'alors cette ligne morcelée, cette combinaiſon d'échiquiers, d'intervalles, de pas différens, de commandemens perpétuels, eſt impraticable à la guerre, que le feu de l'ennemi tuera des officiers majors, ſuſpendra l'ordre alternatif de ces feux, fera rejetter machinalement les troupes ſur les intervalles, & qu'une fois ces intervalles confondus & altérés, la ligne ne ſera plus que maſſe & déſordre.

Ce principe posé, qu'il n'y a que les feux de pied ferme qui soient praticables à la guerre, je pense encore devoir rejetter notre maniere de tirer par pelotons, par divisions, & par quart de rang, le feu commençant ou par le centre ou par les aîles & continuant ensuite avec harmonie & précision, de maniere que le peloton d'une aîle ayant tiré, le peloton correspondant de l'autre aîle lui réponde, & ainsi des autres, chose impossible au milieu des pertes & du tumulte d'un combat.

Je veux donc que dans tous les feux fractionnés de bataillon, il n'y ait d'autre regle que celle-ci, les deux parties couplées & voisines formant ou le peloton, ou la division, ou le bataillon, tireront comme si elles étoient seules & indépendantes du bataillon, le demi-peloton, la demi-division ou le demi-bataillon de la droite commençant, je suppose, le feu; ensuite la partie de la gauche, & ainsi dans chaque fraction; chaque partie observant seulement de ne pas tirer que l'autre n'ait fini de charger, afin que le feu soit, le plus qu'il sera possible, égal & continu sur toutes les parties du front.

Outre ce feu, j'exercerai encore les bataillons à tirer au commandement de l'officier par un, par deux, & par trois rangs. Je les accoutumerai aussi à exécuter le feu à volonté, ou autrement appellé de *billebaude*, ce feu se montant dans chaque compagnie par les files des aîles, & une fois monté, continuant, sans que le soldat soit assujetti à d'autres regles qu'à faire silence; ne pas confondre les files, & cesser le feu au roulement pour porter ses armes & être prêt à exécuter ce qu'on lui ordonnera.

Il est temps de parler de l'usage qu'on doit faire de ces différens feux & des circonstances

auxquelles chacun d'eux eſt propre. Le feu par pelotons ou par diviſions eſt celui où l'officier eſt le plus le maître de ſa troupe, mais il ne convient guere qu'à de l'infanterie poſtée & voulant éloigner & contenir des attaques irrégulieres & peu vives. Il eſt encore plus particuliérement propre aux poſtes d'infanterie retranchés, lorſqu'ils ſont harcelés & qu'ils veulent ménager leurs munitions. Auſſi toute troupe détachée de ſon bataillon doit-elle être ſur le champ partagée par l'officier qui la commande, en deux, trois ou quatre diviſions, ſuivant ſa force.

Le feu par un ou par pluſieurs rangs eſt, je crois, le ſeul propre contre la cavalerie & pour la défenſe d'un abattis, ou d'un poſte que l'ennemi attaqueroit décidément & la bayonnette au bout du fuſil, parce que c'eſt le ſeul qui donne, ſi je peux m'exprimer ainſi, une maſſe de feux capable d'arrêter & de renverſer de grands efforts; mais il faut, comme je le dis, ne l'employer que quand l'ennemi eſt ébranlé pour une attaque de vive force, & ménager la conduite de ce feu, de maniere que les deux derniers rangs faſſent leur derniere décharge quand il eſt à vingt-cinq pas, & que le premier rang réſerve la ſienne pour la faire à bout touchant. Je propoſerai ailleurs les moyens qu'il faut ajouter au feu pour mettre l'infanterie à l'abri d'être vaincue par la cavalerie; car ſi cette derniere parvenant à joindre à un bon ordre la plus grande impétuoſité & vélocité de mouvemens poſſibles, l'infanterie ne fait pas de ſon côté des changemens dans ſon ſyſtême de défenſe, il n'y aura pas de feu, ſi bien dirigé qu'il ſoit, qui puiſſe la mettre à l'abri de la violence de ſon choc.

Le feu de billebaude eſt enfin le ſeul qui doive avoir lieu dans un combat de mouſqueterie;

par delà deux décharges essuyées & rendues, il n'y a pas d'effort de discipline qui puisse empêcher un feu compliqué & régulier de dégénérer en feu de volonté. Ce feu est le plus vif & le plus meurtrier de tous; il échauffe la tête du soldat; il l'étourdit sur le danger; il convient particuliérement à la vivacité & à l'adresse Françoise; l'essentiel est seulement d'accoutumer le soldat à le cesser au signal, & à garder le silence. Autrefois on regardoit cela comme impossible; aujourd'hui on y parviendra facilement. J'ai vu dans une bataille de la derniere guerre, un régiment exécuter ce feu sous celui de l'ennemi, en le commençant & le finissant au signal d'un roulement. Ce régiment (1) qui, par parenthese, n'étoit levé que depuis quatre ans, combattoit par-tout avec la même discipline & la même valeur, tant il est vrai que tout dépend des officiers & des documens sur lesquels une troupe est formée.

CHAPITRE V.

Des Evolutions.

Il y a des militaires qui disent qu'il ne faut point d'évolutions, & que toutes les évolutions sont impraticables devant l'ennemi. Il y a des Tacticiens que la pratique n'a point éclairés, qui veulent multiplier les évolutions à l'infini, qui en fatiguent continuellement les troupes, soutenant que toutes les évolutions sont bonnes, qu'elles

(1) Royal Deux-ponts. C'est à Filingshausen que je l'ai vu exécuter ce que je cite ci-dessus.

rempliffent du moins l'objet utile d'affouplir & d'exercer le foldat. Cherchons un jufte milieu entre ces extrêmes, & faifons-en la bafe de nos principes.

Il faut des évolutions, car fans évolution, une troupe ne feroit qu'une maffe fans mouvement, réduite à l'ordre primitif dans lequel on l'auroit placée, & incapable d'agir au premier changement de terrein ou de circonftances. Les évolutions font donc les mouvemens par lefquels une troupe doit, relativement aux circonftances & au terrein, changer d'ordre & de fituation.

Elles doivent être fimples, faciles, en petit nombre, & relatives à la guerre : elles doivent fur-tout être promptes, parce que le mouvement qu'une troupe fait pour paffer d'un ordre à un autre, la jette néceffairement dans un état de défunion & de foibleffe, d'où il eft important qu'elle forte le plutôt poffible. Toute évolution qui n'a pas à la fois toutes ces propriétés, doit être rejettée comme vicieufe, fuperflue & même dangereufe : car dans un métier où il y a beaucoup de chofes néceffaires à apprendre, ce n'eft qu'à leurs dépens qu'on s'occupe de celles qui font inutiles.

Les évolutions, les meilleures, les plus analogues aux armes, à la conftitution des troupes, au génie national, étant une fois déterminées, elles doivent être exécutées par les mêmes principes ; elles doivent être invariables, ou du moins ne varier que par des ordres du gouvernement. C'eft à lui à faire examiner, par des gens éclairés, les changemens que les troupes des autres Puiffances font dans leur Tactique, les ouvrages qui paroiffent, les projets propofés, à ordonner des épreuves, &

à favoir à propos adopter ou rejetter, fe tenant également en garde contre la manie de l'innovation qui fait tout imiter fans réfléchir, & contre l'aveuglement de l'habitude, qui porte à refufer tout changement. Ce que je dis pour les évolutions, peut s'appliquer à toutes les branches de la conftitution militaire. Imitons à cet égard les Romains : ils favoient s'enrichir des connoiffances & des découvertes de tous les peuples, mais fans ceffer de s'eftimer & de fe croire fupérieurs à eux.

La multiplicité des évolutions & des épreuves qui y font relatives, eft funefte en ce qu'elle fatigue les troupes, furcharge leur entendement, & les détourne des autres travaux de leur éducation.

Un vieux axiôme répandu dans les troupes eft qu'*il ne faut pas manœuvrer devant l'ennemi*. Je vais l'analyfer & chercher ce qu'il renferme d'erreurs & de vérités.

Toute évolution fous le feu & fous un feu vif de l'ennemi, eft impoffible à tenter avec des troupes qui ne font point aguerries, & délicate avec des troupes qui le font, fur-tout fi l'ennemi eft affez à portée pour arriver fur elles avant la fin de leur mouvement.

Aucune évolution, quelle qu'elle foit, n'eft impoffible & imprudente en préfence de l'ennemi, fi on peut l'exécuter avant qu'il puiffe la traverfer ; fi, ayant de bonnes troupes, on en a un affez grand nombre de formées, pour réfifter à fes premiers efforts, & couvrir la fin du mouvement.

C'eft de l'efpece des troupes que dépend prefque toujours la poffibilité ou l'impoffibilité d'un mouvement. Sont-elles mauvaifes, par défaut de nerf ou de difcipline ? Il ne faut

attendre d'elles qu'un combat plus ou moins mou, de pied ferme, ou dans des postes. Sont-elles braves & manœuvrieres? On peut tenter beaucoup, parce qu'on peut calculer la maniere dont elles sauront se mouvoir, & quel sera le résultat de leurs mouvemens.

Soit l'ennemi en bataille à six cens pas de moi, j'oserai me déployer & exécuter devant lui telle évolution que je voudrai, quand j'aurai supputé que cette évolution sera finie & que je serai en état de le recevoir, avant qu'ebranlé dès le premier instant de mon mouvement, pour en profiter, il ne puisse avoir parcouru les six cens pas qui nous séparent. J'oserai me déployer devant lui, si ayant à me mettre en bataille sur deux lignes, je suppute que ma premiere ligne sera formée & en état de combattre quand il arrivera sur elle, & qu'au moyen de cela il donnera à ma seconde le temps d'arriver & de se former à son appui.

Il n'y a donc pas d'évolution proprement dangereuse en elle-même. Tout dépend de la circonstance à laquelle on l'applique, & cet à-propos consiste dans la combinaison la plus précise & la plus sûre du temps qu'on emploiera à faire son mouvement avec celui qu'emploiera l'ennemi pour venir le troubler : combinaison sur laquelle on ne peut être parfaitement affermi que par l'habitude de remuer des troupes des deux armes, dans toutes sortes de terreins, & sur-tout à la guerre, qui produit bien d'autres circonstances que les exercices de paix.

De ce que j'ai dit ci-dessus qu'il n'y avoit point d'évolution dangereuse en elle-même, il ne s'ensuit pas qu'il soit indifférent d'employer une évolution combinée de telle ou telle maniere. On doit se rappeller que j'ai posé pour principe que

la ſimplicité & la célérité étoient les caractères diſtinctifs de la bonté d'une évolution.

Toutes les évolutions néceſſaires à l'infanterie ſe réduiſent, ſelon moi, à ſavoir doubler ſes rangs, faire des mouvemens de converſion, ſe former en colonne & ſe mettre en bataille. Je vais traiter chacune de ces évolutions par ordre, & montrer combien elles ſont ſimples & faciles.

CHAPITRE VI.

Doublement des rangs. Ordonnance & moyens dont l'infanterie doit ſe ſervir pour combattre la cavalerie.

On a vu ce que j'ai dit précédemment relativement à la profondeur de l'ordonnance habituelle de l'infanterie. Le ſeul cas où je penſe que cette profondeur doive être augmentée, c'eſt quand l'infanterie en bataille dans une plaine craint d'être chargée par la cavalerie ſans avoir de point d'appui à ſes aîles; alors je la formerai ſur ſix de hauteur, & je ferai cette évolution, non par file, non par enchaſſement de rang, parce que ce ſont des mouvemens compliqués, mais de l'une des deux manieres ſuivantes.

Toutes les demi-compagnies de la droite ou de la gauche du bataillon, ſuivant le côté par lequel je voudrai faire mon mouvement, marcheront trois pas doublés en avant, tandis que les autres demi-compagnies feront à droite ou à gauche & doubleront derriere elles. Les compagnies étant ainſi doublées, le bataillon ſerrera les intervalles

formés par le doublement, la compagnie de la droite ou de la gauche ne bougeant pas. La compagnie de grenadiers & celle de chasseurs doubleront sur six ainsi que le reste du bataillon.

Si la cavalerie ennemie étant très-à portée de moi, j'ai moins de temps pour faire ma disposition, alors mon doublement se fera tout simplement, le demi-bataillon de la droite ou celui de la gauche se portant trois pas en avant, tandis que l'autre fera à droite ou à gauche pour doubler derriere lui au pas triplé. La compagnie de grenadiers & la compagnie de chasseurs feront leur doublement particuliérement, de maniere à occuper toujours les deux ailes du bataillon.

Si je prends ici cet ordre sur six, cela ne contrarie pas la réfutation que j'ai faite de l'augmentation de profondeur en traitant de la force du choc; car je le prends, 1°. parce que combattant contre de la cavalerie je n'ai point de feu à essuyer; 2°. parce qu'en diminuant mon front je donne moins de prise aux efforts de cette cavalerie si elle est nombreuse; 3°. parce que je suppose mon infanterie en plaine & sans point d'appui à ses ailes, & que par conséquent cette cavalerie devant, si elle manœuvre bien, chercher à m'envelopper, il est nécessaire que j'aie une ordonnance qui puisse faire front de deux côtés; 4°. parce que l'augmentation de profondeur donne plus de consistance & de solidité à mon bataillon; elle imprime du moins ce préjugé au soldat qui en fait partie, ainsi qu'au cavalier qui vient à la charge, & c'est beaucoup à la guerre que d'agir sur l'opinion de l'ennemi & sur celle des troupes qu'on commande.

Mais puisque j'en suis à ce doublement de rang qui ne peut jamais, selon mes principes, être une évolution à exécuter, que quand l'infanterie doit

essuyer le choc de la cavalerie ; traitons tout de suite ce qui concerne cette action, les moyens qu'il convient d'employer pour fortifier l'infanterie, la maniere dont elle doit combattre vis-à-vis de la cavalerie, & les exercices par lesquels il seroit à propos de l'y former.

Il n'y a ni feu ni ordonnance sur six qui puisse empêcher nôtre infanterie nue & mal armée, comme elle l'est aujourd'hui, d'être renversée par la cavalerie, si cette derniere sait faire des efforts combinés & successifs sur elle, si elle sait la harceler, la fatiguer, donner le change à son feu, menacer son front & tomber ensuite rapidement sur ses flancs, si sur-tout elle sait la charger avec cette impétuosité d'ensemble & de vîtesse qu'elle commence à chercher à se procurer dans les exercices actuels.

Je compte donc dans mon plan de constitution couvrir la tête & les épaules du soldat, & pour cet effet le coëffer d'un casque à l'épreuve du coup de sabre, & garnir ses épaules de trois chaînes de fer attachées sur cuir & recouvertes d'une épaulette de laine de la couleur affectée au régiment. Beaucoup de militaires ont proposé cette idée avant moi, parce qu'ils ont tous senti qu'il étoit insensé de vouloir mener contre la cavalerie des fantassins qui, ayant la tête & les épaules nues, songent à éviter les coups plutôt qu'à tuer ceux qui les portent. Mais soit que cette idée tant de fois proposée, soit tombée en discrédit par sa vétusté, soit que les gouvernemens n'aiment pas à adopter les choses écrites par-tout, les trois quarts de l'infanterie de l'Europe sont encore coëffés d'inutiles & bizarres chapeaux. Quelques troupes ont pris des casques, mais ces casques uniquement adoptés dans des vues de parade, ne sont pas défensifs,

&

& le soldat amolli, murmure encore de leur poids.

L'infanterie ayant la tête & les épaules couvertes, on sent combien elle augmentera d'assurance & de hardiesse. Ces parties du corps sont les plus menacées par le sabre; ce sont celles pour lesquelles l'homme craint le plus. Qu'on garantisse surtout la tête du soldat, il se croira tout le corps à couvert; nous voyons cette sorte d'instinct illusoire exister de même dans la plupart des animaux. Mais comme c'est le choc & non l'arme de la cavalerie qui renverse, c'est à ce premier qu'il faut que j'oppose un obstacle.

Chaque compagnie portera donc deux piquets hauts de cinq pieds, éguisés & armés de fer, avec un anneau & deux cordes de la longueur du front bien tissues, goudronnées & garnies à chaque bout d'un crochet de fer qui puisse facilement s'adapter aux anneaux des piquets (1).

Le bataillon étant au moment d'essuyer la charge de la cavalerie, trois soldats de l'aîle droite de chaque compagnie iront à dix pas en avant & en arriere du front, planter les piquets & y attacher les cordes, laissant ces dernieres à demi-lâches. Cette barriere portative & mobile sera fermée dans un instant, parce qu'on aura des soldats dressés à enfoncer & à enlever promptement ces piquets.

(1) Peut-être y auroit-il un moyen de se faire à l'instant une palissade très-solide avec les fusils d'un rang incliné & armés de la bayonnette. Il ne s'agiroit pour cela que de pratiquer dans la crosse une pointe de fer qui en sortiroit, par le moyen d'un ressort à-peu-près comme celle qu'on pratique dans des cannes, & qui s'enfonceroit en terre quand on voudroit fraiser le bataillon. Cette pointe ne compliqueroit pas l'arme & n'ajouteroit presque rien à son poids. Avec les fusils de deux rangs, quand on seroit sur six ou en colonne, il y auroit une maniere d'entrelassement à trouver qui rendroit ce retranchement très-solide & très-redoutable.

Quelque mouvement que faffe le bataillon, foit en avant, foit en retraite, foit en marchant par fon flanc, les foldats qui porteront les piquets & les cordes marchant à hauteur des aîles de leur compagnie, s'arrêteront au commandement de halte & tendront le retranchement. Comment s'y prendra la cavalerie ennemie pour furmonter cet obftacle? Détachera-t-elle en avant d'elle des cavaliers d'élite pour tenter de couper les cordes? 1°. Une corde de l'efpece de celles que je propofe, élevée à quatre pieds de terre & tendue à demi-lâche, fera difficilement coupée à coups de fabre. 2°. J'attacherai cinq ou fix foldats des meilleurs tireurs, fur ces enfans perdus; ainfi il eft apparent qu'ils n'arriveront pas jufqu'à elle. La cavalerie fera-t-elle fa charge en ligne? Son abord fera rompu par cet obftacle; dès-lors plus de vîteffe, plus d'unanimité de mouvement, plus de choc par conféquent.

Ce retranchement beaucoup plus fimple, beaucoup plus portatif que des chevaux de frife & toute autre efpece d'obftacles imaginés jufqu'ici, ne fera pas d'une moindre défenfe dans le cas où l'on feroit attaqué par de l'infanterie fupérieure en nombre. Il ne gêne en rien les mouvemens de la troupe qui en eft couverte. Veut-elle faire un mouvement de charge? On défait les crochets, les cordes tombent, & elle paffe entre les piquets. Des foldats laiffés derriere enlevent enfuite le retranchement & rejoignent le bataillon. Voilà des avantages que n'avoient ni ces chevaux de frife qu'il falloit monter & démonter, & diftribuer par piece aux foldats, ni ces barrieres tournantes, machine lourde & compliquée, propofée par quelques auteurs, ni ces pieux, dont fe fervit fi utilement l'infanterie Angloife aux batailles de Crecy & d'Azincourt.

Achevons d'expliquer l'ordre dans lequel je veux

que l'infanterie attende le choc de la cavalerie. Mon bataillon sera sur six de hauteur, couvert en avant & en arriere d'un retranchement mobile & solide; la compagnie de grenadiers & la compagnie de chasseurs, ou les deux compagnies d'élite, de quelque maniere qu'on veuille les appeller, qui occupent les aîles du bataillon, feront au moment de la disposition de charge un demi-quart de conversion en arriere, pour former sur les flancs du bataillon deux especes de crochets obliques, dont les extrêmités, appuyées au bataillon, seront arrondies, bien entendu que lesdites compagnies seront aussi enfermées & couvertes par leur retranchement.

Si j'ai du canon je le placerai à chaque angle saillant du crochet, de maniere qu'il serve d'augmentation de retranchement à cette partie foible de la disposition, & qu'il puisse croiser son feu sur le front du bataillon, ou défendre directement l'angle si l'ennemi se porte sur lui. La figure 1, de la *Planche IV*. représente le bataillon A disposé de cette maniere.

Ce n'est pas tout encore; indépendamment de ce que, par le moyen des tirs obliques je sçaurai croiser mes feux sur le front du bataillon, quelquefois pour m'assurer davantage ces directions, je sçaurai courber l'alignement de mon bataillon en tenant son centre un peu en arriere comme en B; une autre fois, pouvant appuyer une de mes aîles à un obstacle naturel, comme le ravin C, qui empêchera qu'on ne tourne mon flanc gauche, & qu'on ne m'attaque par le derriere de ce flanc, je posterai la compagnie d'élite qui est à cette aîle en D, de maniere qu'elle flanque tout mon front; car les deux compagnies d'élite des aîles sont comme deux flancs mobiles, avec lesquels je peux protéger tour-à-tour les deux fronts

de ma disposition, que je regarde comme mes courtines.

Faisant application de ces principes à un plus grand nombre de troupes, si je dois par exemple, soutenir une charge de cavalerie avec quatre bataillons, je les formerai sur six de hauteur, puis je les réunirai & les disposerai comme dans la figure 2. (*Pl. IV.*), chaque bataillon étant à dix pas en arriere de celui qui est à sa droite, & appuyant à l'extrêmité du flanc formé par sa compagnie de gauche; de maniere que ma ligne formant une espece de cremaillere, chaque bataillon se trouve, lorsqu'il sera attaqué, flanqué par la compagnie d'élite de la gauche du bataillon voisin. Si mes bataillons formés sur six, n'ont pas le temps de se réunir, je les disposerai comme dans la fig. 3. (*Pl. IV.*) sans craindre que l'ennemi vienne passer entre les intervalles, qui seront battus par les feux croisés de mes flancs & de mon canon.

Dans l'un & l'autre cas je profiterai enfin de toutes les ressources que me fournira le terrein: si j'ai une de mes aîles appuyée à un obstacle qui la couvre, je formerai le bataillon de cette aîle obliquement pour flanquer tout le front de ma ligne. Si j'ai sur mes flancs ou derriere moi un ravin, ou un fossé, j'y jetterai quelques fusiliers; ces troupes enterrées & inattaquables prendront des revers sur l'ennemi, & jetteront du désordre dans ses escadrons, supposés occupés à manœuvrer sur mes aîles & derriere moi.

Il n'y a dans les dispositions que je viens d'expliquer rien de difficile & de compliqué; il n'est question que de replier les aîles des bataillons en crochet oblique, ou de quelque courbure dans l'alignement, ou de porter les bataillons en arriere de quelques pas: ces dispositions se feront

dans un moment; les officiers inſtruits de la théorie des tirs les prendront d'eux-mêmes & par habitude. Au doublement des rangs près, dont je ne me ſervirai que contre la cavalerie, je pourrai encore employer toutes ces diſpoſitions contre une infanterie plus nombreuſe que la mienne, & à laquelle il ſeroit imprudent de marcher l'épée à la main : car toutes les fois que je ſerai réduit à combattre par le feu, je regarderai comme un point eſſentiel de me créer des flancs & de prendre des revers ſur l'ennemi.

Pour achever ce qui concerne ma diſpoſition contre la cavalerie, ſi celle-ci ne m'attaque que de front, mes ſix rangs feront face vers lui, les trois premiers rangs faiſant un feu continuel & par rang, ainſi que je l'ai expliqué au chapitre des feux, & les trois derniers rangs chargeant les fuſils & les faiſant paſſer aux trois premiers. Si l'attaque de la cavalerie eſt environnante, alors trois rangs feront face en dedans & trois en dehors; dans l'un & l'autre cas on croiſera les tirs ſur les parties attaquées, le premier rang ménagera ſa décharge de maniere à la faire, lorſque la cavalerie arrivera ſur les piquets; le canon tirera tantôt à cartouche, tantôt à boulet, ſuivant les diſtances où ſera l'ennemi; en obſervant d'écharper ſur les faces des bataillons. Le premier rang ayant fait ſa premiere décharge, préſentera la bayonnette pour recevoir les cavaliers que l'impétuoſité de leurs chevaux auroit pû emporter au-delà du retranchement, & les autres rangs continueront leur feu, mais à volonté, & chaque ſoldat choiſiſſant ſon homme.

C'eſt relativement à tous ces principes que je voudrois exercer l'infanterie, ayant ſoin en même-temps de parler au ſoldat, lui faiſant connoître la force & les raiſons de mes diſpoſitions, les

avantages immenses que l'infanterie ainsi disposée a sur la cavalerie, le nombre des bayonnettes & de coups de fusil qu'elle a à opposer à chaque cavalier, l'effet prodigieux de son feu, s'il est bien dirigé; le peu d'effet de l'arme du cavalier, qui ne pouvant plus le blesser ni à la tête, ni aux épaules, n'a presque point de prise sur lui; enfin le danger que court l'infanterie si elle s'effraye & se désunit, & sa force invincible tant qu'elle reste intrépide & serrée. En général on ne raisonne pas assez avec le soldat & surtout avec le soldat François que son intelligence met à portée de comprendre beaucoup de choses. Cependant la fermeté d'une troupe augmenteroit en raison de ce que chaque individu seroit plus persuadé de la bonté de l'ordonnance & de la disposition dans laquelle il est rangé.

Je voudrois enfin accoutumer l'infanterie à manœuvrer vis-à-vis de la cavalerie; à marcher devant elle, soit en bataille, soit en colonne; à s'arrêter quand elle sera menacée d'être chargée; à préparer alors le retranchement mobile dont j'ai parlé ci-dessus; à n'être point étonnée de se voir environnée, à ne point l'être de l'ébranlement impétueux d'une ligne de cavalerie, de son accélération de vîtesse, de son tumulte imposant; à tirer à propos & à la juste portée. Sans ces exercices, l'officier d'infanterie, inexpert sur les mouvemens de la cavalerie, sur son degré de vîtesse, sur le temps qu'elle met à parcourir telle, ou telle distance, ne sçauroit juger ni quand il devra s'arrêter, ni quand il pourra remarcher ni sur quel point la cavalerie veut faire un effort, ni comment il doit la repousser.

Mais, diront les officiers de cavalerie, ces exercices simulés entre les deux armes ne peuvent avoir lieu; ils n'aboutiroient qu'à former l'infan-

terie aux dépens de la cavalerie; car si on ne nous mene contre de l'infanterie retranchée & ordonnée, comme ci-dessus, que pour nous faire voir l'impossibilité de l'enfoncer, pour nous faire essayer son feu, & nous faire faire demi-tour à droite avant que d'arriver à elle, l'infanterie seule s'aguerrira à cet exercice, nos chevaux au contraire s'accoutumeront à ne jamais approcher des bayonnettes, nos cavaliers ne pourront s'abandonner au baissement de main, & le résultat de ces exercices étant toujours pour eux de se retirer sans enfoncer l'infanterie, le préjugé de la supériorité restera entiérement en faveur de cette derniere.

Je réponds à cela que l'objet important est de former l'infanterie, laissée jusqu'ici beaucoup trop en arriere en moyens de défense contre la cavalerie. Ce n'est que depuis la décadence de la discipline militaire que la cavalerie charge avec succès l'infanterie; & cette infanterie étant régénérée & ordonnée, comme je le propose, il faudra que la cavalerie s'abstienne de l'attaquer, comme elle s'abstient d'attaquer un chemin couvert ou un retranchement. Chacune des armes rentrera alors dans sa sphere & dans ses droits: l'infanterie, corps solide & pesant, redoutable par son feu, par les ressources de l'art & des terreins, ne pourra être attaquée que par de l'infanterie. La cavalerie attaquera la cavalerie, elle sera maîtresse des plaines, elle fera les détachemens & les courses rapides; elle couvrira les flancs de l'infanterie, parce que, par sa vélocité elle peut mieux embrasser & envelopper; elle soutiendra l'infanterie, parce qu'au moyen du même avantage elle peut, en un clin d'œil, tomber sur l'ennemi, que sa victoire ou sa défaite aura mis en désordre; elle pourra enfin attaquer toute infanterie qui n'aura pas eu le temps

ou la prudence de prendre ma disposition, & toute infanterie qui, comme celle d'aujourd'hui, sera nue, foible, ignorante, mal-adroite, & mal-ordonnée.

Je ne suis point, comme quelques militaires, exclusivement partisan du corps dans lequel j'ai servi. Je crois les deux armes nécessaires l'une à l'autre. J'ai cherché à rendre à l'infanterie toute la force qu'elle peut avoir; quand je parlerai de la cavalerie, je chercherai de même tout ce qui peut augmenter la célérité & la simplicité de ses mouvemens; je prouverai qu'on n'en tire pas tout le parti dont elle est susceptible, que c'est elle qui devroit décider la moitié des batailles & completter presque toutes les victoires.

CHAPITRE VII.

Des mouvemens de conversion.

LES mouvemens de conversion se font de deux manieres, *par homme* ou *par troupe*.

Par homme : ce sont les mouvemens appellés *demi-à-droite*, *demi-à-gauche*, *à droite*, *à gauche* & *demi-tour à droite*, au moyen desquels un soldat se place successivement sur tous les rayons principaux du cercle individuel dont il est le centre. Ces premiers mouvemens, en usage de tout temps, doivent s'enseigner dans les exercices d'école, & s'exécuter ensuite en troupe, parce qu'il est nécessaire qu'un bataillon sache les faire ensemble & avec uniformité.

Par troupe : ce sont les mouvemens appellés *demi-quart de conversion*, *quart de conversion*, *demi-conversion*, & *conversion entiere*, au moyen desquels une troupe se place successivement sur tous les

rayons de la circonférence, l'une de ses aîles étant mouvante & décrivant des arcs de cercle, tandis que l'autre, supposé le centre du cercle parcouru, est le pivot du mouvement. C'était-là autrefois l'évolution accréditée, &, pour me servir de l'expression de quelques tacticiens, *l'instrument universel de toutes les évolutions*. Par elle les troupes prenoient leurs ordres de marche & de bataille, dans quelque direction que ce fût. Le chef-d'œuvre d'instruction d'un bataillon ou d'un régiment, étoit de décrire, au pas ordinaire & sur un alignement parfait, plusieurs mouvemens de conversion consécutifs. Quand je suis entré au service, ce puérile exercice avoit encore lieu, & cependant les esprits commençoient à s'éclairer, car vingt ans auparavant on manœuvroit à rangs ouverts, on passoit son temps à faire la contremarche par file & par rang, à poser le fusil à terre & à le ramasser sans plier les genoux; on formoit avec les bataillons des ronds, des triangles, des quarrés, des bastions. M. de Chevert racontoit qu'alors aide-major du régiment de Beauce, il fut fort admiré, parce qu'à la fin d'un exercice qu'il faisoit faire devant l'inspecteur, il dessina avec le régiment les mots de *Vive le Roi*, & fit faire un feu de réjouissance à cet alphabet vivant.

Aujourd'hui on reconnoît l'abus & la lenteur des mouvemens de conversion, soit pour former des colonnes en avant, soit pour mettre ces colonnes en bataille; on a imaginé des procédés plus simples & plus courts. On a reconnu de même l'abus des changemens de front par des mouvemens de conversion Le même méchanisme qui déploie les colonnes, fait changer de front à un & à plusieurs bataillons. On verra toute cette théorie exposée dans les chapitres suivans.

Les mouvemens de conversion ne peuvent donc

plus servir qu'à rompre un bataillon dans toutes ses parties sur le prolongement de la ligne qu'il occupe, soit pour le mettre en marche, en colonne sur ce prolongement, soit pour le faire défiler en parade & le faire réformer ensuite par des mouvemens contraires. Cela posé, voici à quoi se réduira toute mon instruction pour les mouvemens de conversion : le bataillon ou le régiment étant en bataille, je le ferai rompre à droite ou à gauche, par compagnie, par peloton, ou par division; étant ainsi en colonne je le mettrai en marche au pas ordinaire, au pas doublé, au pas triplé, ou au pas de route, & je m'assurerai que les officiers conservent imperturbablement pendant cette marche les distances qui doivent être entre chaque compagnie, peloton, ou division. Pour cet effet je ferai successivement rompre & reformer le bataillon plusieurs fois de suite; j'habituerai sur-tout l'infanterie à marcher ainsi en colonne au pas doublé & au pas de route, parce que c'est par ce mouvement qu'on est souvent dans le cas de porter à la guerre des troupes d'un point de l'ordre de bataille à l'autre, & qu'il est essentiel qu'elles y arrivent légérement & sans altération dans leurs distances.

J'exercerai encore quelquefois un ou deux bataillons au plus à faire ensemble des mouvemens de demi-quart ou de quart de conversion. Cette évolution peut être utile à la guerre pour prendre en flanc l'ennemi qu'on déborde, ou pour se donner un revers sur lui; faite au pas doublé & sans désunir le bataillon, elle est praticable à quelque proximité qu'on soit de l'ennemi, puisqu'on peut s'arrêter & combattre au milieu du mouvement. J'ai dit deux bataillons au plus, parce qu'à portée de l'ennemi, ce n'est jamais qu'avec des pointes d'aîles qu'on peut faire ce mouvement. Si l'on

veut tourner l'ennemi avec une plus grande quantité de troupes, c'eſt alors par la direction de la marche & par le développement des colonnes qu'on doit les porter ſur ſon flanc.

A l'égard des mouvemens de converſion preſque inſenſibles; & formant avec la ligne de front qu'on occupe des angles peu ouverts; comme ils ne peuvent être faits que pour donner de l'obliquité à la ligne, ou pour redreſſer l'alignement, il faut tout ſimplement établir dans cette nouvelle direction le peloton, ou bataillon, ſur lequel on veut s'aligner, & alors tous les autres pelotons, ou bataillons de la ligne s'alignent ſur lui.

Je ne peux terminer ce qui concerne les mouvemens de converſion, ſans parler d'un principe découvert il y a quelques années, & qui prouve bien la routine aveugle qui préſidoit autrefois à toutes les évolutions. Lorſqu'une colonne formée par pelotons ou diviſions, & miſe en marche au pas réglé, venoit à changer de direction, alors les pelotons ou diviſions étoient obligées, en arrivant au point où changeoit la direction, de faire des mouvemens de converſion ſucceſſifs; comme je ſuppoſe, des quarts de converſion. On donnoit pour regle, que chaque diviſion ou rang (car ſi l'on marchoit à rangs ouverts, le principe étoit le même) ne devoit commencer ſon mouvement que quand elle formoit un angle droit avec celle qui acheve le ſien; ou, pour parler le langage ignorant des écoles d'exercice, qu'il ne falloit commencer le mouvement que quand on voyoit parfaitement, & ſur une ligne droite, le dos de tous les hommes du rang, ou de la diviſion qui précédoit. Qu'arrivoit-il de l'obſervation de cette regle? Les diſtances entre les rangs ou entre les diviſions s'alteroient, la colonne s'alongeoit, on ne concevoit rien à cette altération des diſtances, on croyoit

que c'étoit la faute de quelques divisions qui alloient trop vîte ou trop doucement, on faisoit courir les unes, ralentir le pas des autres, on tourmentoit le soldat, & on n'avoit garde de rejetter la faute sur l'équerre qu'on croyoit être le bon principe. Un officier qui avoit la tête géométrique (1) réfléchit sur cette défectuosité, & il trouva cette solution si évidente & si sensible.

Soit un bataillon, en colonne par divisions, & chacune de ces divisions ayant quarante pas de front; & par conséquent de distance entr'elles: les ailes mouvantes de ces divisions doivent en parcourir soixante-trois pour achever leur quart de conversion, & se porter en avant dans la nouvelle direction, puisque la mesure de l'arc de cercle doit s'estimer égale à-peu-près une fois & demie à celle du rayon, donc la division qui suit celle-ci arrivera au point du pivot avant que l'autre ne l'ait dégagée, & sera obligée d'attendre que les vingt-trois pas qui lui resteront à parcourir, soient faits pour pouvoir commencer son mouvement, puisque ce point de pivot se trouve encore occupé par l'aile de la division précédente; delà, celle qui avoit fait son quart de conversion, étoit obligée de ralentir son pas, ou celle qui suivoit, de presser le sien pour rétablir sa distance. Si les quarts de conversion se multiplioient par des nouveaux changemens de direction, cette répétition de tatonnement & de défectuosités augmentoit nécessairement l'incertitude des distances & l'alongement de la colonne.

---

(1) Cet officier est au service du Roi de Sardaigne & Auteur d'un ouvrage intitulé : *Essai sur la Tactique de l'infanterie*, imprimé à Fribourg il y a quelques années : ouvrage dans lequel au milieu des erreurs de l'ancienne Tactique, on trouve beaucoup de vues justes & utiles.

Le vice trouvé, il fut clair que l'aile pivotante de chaque division dégageoit le terrein du pivot en s'avançant progressivement d'environ quatre pas dans la nouvelle direction, la division suivante pourroit, sans perdre de temps, commencer son mouvement de conversion, tandis que l'autre acheveroit les vingt pas qui lui resteroient à parcourir, & qu'ainsi les ailes mouvantes seroient toujours également éloignées entr'elles de la distance de quarante pas, & que par conséquent les quarts de conversion d'une colonne se feroient sans aucune altération des distances & sans changement de pas.

Je suis entré dans ce détail pour faire voir combien il est nécessaire que les premieres notions de la géométrie guident & rectifient les idées des officiers; car dans le fond, l'infanterie ne devant plus dans la tactique actuelle se mettre en bataille en avant par des quarts de conversion, ce principe de dégager le pivot ne peut plus lui servir que dans le cas où la colonne formée pour défiler en parade, auroit à changer de direction. Dans celui où elle seroit en marche de route, & où elle aura à tourner à droite ou à gauche par les contours du chemin, il n'est pas question de quarts de conversion faits en régle; les soldats tournent en marchant & alongent le pas naturellement pour ne pas rester en arriere. C'est même à quoi il faut exercer fréquemment les troupes dans les exercices, car une colonne en marche libre doit être une sorte de corps flexible & serpentant, suivant les directions que prend la division qui en forme la tête.



CHAPITRE VIII.

Des Formations en Colonne.

§. I.

L'INFANTERIE se forme en colonne pour attaquer l'ennemi dans cet ordre, ou pour parcourir plus promptement & plus commodément une longue étendue de terrein, soit au pas réglé, soit au pas de route. Dans l'un & l'autre objet la formation de la colonne doit s'opérer par le même méchanisme.

Un bataillon étant en bataille ne peut se mouvoir que parallélement ou perpendiculairement au front qu'il occupe, toutes les directions diagonales rentrant toujours, suivant qu'elles le sont plus ou moins dans une de ces deux directions principales; dont il n'y a que deux especes de formations de colonne, l'une par le flanc, c'est-à-dire sur le prolongement de la ligne qu'occupe le bataillon; l'autre sur le front, c'est-à-dire en avant & en arriere de ladite ligne; c'est à la direction que doit suivre la colonne, quand elle est formée, à déterminer celle de ces deux especes qu'il faut employer.

La formation de colonne sur le flanc, que j'appellerai, *rompre un bataillon en colonne*, à cause de la figure de son mouvement, consiste en effet à faire rompre le bataillon par peloton ou par division, suivant le front qu'on veut donner à la colonne. Elle s'exécute par la droite ou par la gauche, au moyen des quarts de conversion; j'en ai fait mention dans le chapitre précédent, & elle

est d'ailleurs si connue qu'il est inutile d'en parler plus au long.

La formation de colonne sur le front que j'appellerai *ployer le bataillon en colonne*, à cause de la figure de son mouvement, exige que j'entre dans un plus grand détail, parce qu'aucun ouvrage de tactique n'en a encore fait mention. Elle peut s'exécuter de trois manieres; par la droite, par la gauche & par le centre; ou bien en avant, en arriere, en avant & en arriere à la fois. Chacune de ces manieres aura lieu suivant les circonstances & la situation du chemin que le bataillon devra suivre.

PREMIER EXEMPLE.

Planche V. figure 2.

Bataillon se mettant en colonne sur sa droite.

Lorsqu'un bataillon, soit de la droite ou de la gauche d'un régiment, (1) devra se mettre en colonne par pelotons sur sa droite, de maniere que ce soit la droite du bataillon qui ait la tête, l'officier major commandera.

COMMANDEMENS.	EXECUTION.
1. Sur la droite formez la colonne.	1. Ce commandement servira d'avertissement.
2. A droite.	2. A ce commandement le

(1) Je dois répéter que j'applique toutes les manœuvres suivantes à la formation actuelle de notre infanterie; il est donc question ici de bataillons divisés en huit pelotons & quatre divisions ayant une compagnie de grenadiers à une aîle, & une compagnie de chasseurs à l'autre. Mais on verra que toutes ces manœuvres s'appliqueroient avec la même facilité à toute formation quelconque; ce qui en fait le mérite.

premier peloton ne bougera pas, tous les autres feront à droite.

3. Marche, marche.

3. La compagnie de grenadiers se portera vivement, par le pas de flanc, en avant du premier peloton pour prendre la tête de la colonne.

Nota Tous ces commandements se feront presque sans intervalle. Ce doit être une régle générale pour tous les commandemens d'une manœuvre lorsque leur exécution n'en exige pas.

Dans les bataillons qui seront formés par la gauche; ce sera la compagnie de chasseurs qui fera le mouvement. (1)

Tous les pelotons (2) qui ont fait à droite se mettront en marche au pas doublé pour aller se placer derriere le premier peloton, l'un derriere l'autre & dans le même ordre qu'ils observoient étant en bataille.

Comme tous les pelotons se mettent en mouvement à la fois, leur déboitement est facile à imaginer, il s'exécute, chaque sol-

(1) La compagnie de grenadiers & celle de chasseurs seront censées dans tous les ploiemens & déploiemens de colonne, faire partie de la division ou du peloton, auxquels elles appuieront, & elles suivront en conséquence tous les mouvemens de ces divisions, c'est-à-dire, que dans les ploiemens de colonne, elles se placeront à la tête ou à la queue desdites colonnes, & que dans les déploiemens, elles se rangeront de même à la droite ou à la gauche du bataillon suivant qu'il sera formé, sans que, dans l'un ou dans l'autre cas, il leur soit fait de commandemens particuliers.

(2) Chaque peloton ou division sera toujours désigné par un numero toutes les fois qu'on lui fera un commandement particulier. Cette précaution qui sera une régle générale dans toutes les manœuvres quelconques, est importante, pour ôter au soldat toute incertitude & suppléer à son inattention. Je numérote donc toutes ces divisions ou pelotons d'un bataillon, ainsi qu'on le voit dans la *Pl. V, fig.* 1.

dat

dat aussi-tôt après son à-droite & sans attendre de commandement, se jettant brusquement en-dehors du côté où le bataillon doit marcher, de maniere à dégager la tête des trois rangs devenus files, d'environ trois pas; le 2e. le 3e. & le 4e. hommes, & ainsi de suite jusqu'à l'autre aîle, qui ne fait presque point de mouvement, déboiteront un peu moins, étant suffisant que ce mouvement mette le peloton en mesure de suivre plus facilement une direction diagonale. Les pelotons marcheront ensuite devant eux & décriront des lignes plus ou moins diagonales, selon la hauteur où ils vont prendre rang dans la colonne. C'est à chaque commandant de peloton à régler son point de vue & à diriger sa marche en conséquence. Au moment que la premiere file de la droite du second peloton arrivera derriere la premiere file de la droite du premier, l'officier qui le commandera lui criera : *halte front*; ensuite le commandant du 3e. peloton criera de même, & ainsi successivement chaque commandant de peloton, lorsque sa premiere file arrivera à hauteur de la premiere file du peloton qui le précéde.

La colonne ainsi formée, servira pour la marche, pour l'at-

taque ou pour la retraite, ne s'agissant plus ensuite que de l'ébranler, soit au pas doublé soit au pas de route & avec telles distances entre les pelotons & les rangs, qui seront jugées convenables, relativement à l'objet qu'elle devra remplir.

SECOND EXEMPLE.

Planche V, figure 3.

Bataillon se mettant en colonne sur la gauche.

Lorsqu'un bataillon de la droite ou de la gauche d'un régiment devra se mettre en colonne sur sa gauche, de maniere que ce soit sa droite qui en ait la tête, l'officier-major commandera.

COMMANDEMENS.	EXECUTION.
1. Sur la gauche formez la colonne.	1. Ce commandement servira d'avertissement.
2. A gauche.	2. Le huitieme peloton ne bougera pas, tous les autres feront à gauche.
3. Marche, marche.	3. Tous les pelotons qui ont fait à gauche se mettront en marche au pas redoublé, & se posteront en avant du 8me. peloton dans le même ordre qu'ils étoient en bataille. Au moment que la premiere file de la gauche du 7me. peloton arrivera devant la premiere file du 8me., l'officier qui le commandera lui fera faire

halte-front, & ainsi successivement tous les autres commandans de pelotons.

Voyez pour un plus grand détail, ce qui est expliqué dans la manœuvre précédente.

TROISIEME EXEMPLE.

Planche V, figure 4.

Bataillon se mettant en colonne sur le centre.

Lorsqu'un bataillon voudra se mettre en colonne sur le centre, il se formera en avant & en arriere à la fois. Ce mouvement n'est qu'un composé des deux manœuvres précédentes, & s'exécutera de la maniere suivante.

COMMANDEMENS.	EXECUTION.
1. Sur le centre formez la colonne.	1. Ce commandement servira d'avertissement.
2. A droite & à gauche.	2. A ce commandement le 5$^{me.}$ peloton ne bougera pas, mais les quatre pelotons qui se trouvent à sa droite feront à gauche, & les trois de sa gauche un à droite.
3. Marche, marche.	3. Alors tous les pelotons qui ont fait un à-droite & un à-gauche se mettront en marche, & iront se placer, savoir, ceux qui ont fait un à-gauche devant le 5$^{me.}$ peloton, dans le même ordre qu'ils ont marché, & gardant

entr'eux deux pas de diftance, & ceux qui ont fait un à-droite derriere le même peloton, dans le même ordre & avec les mêmes diftances.

Voyez pour la manœuvre les exemples précédens.

Des trois formations de colonne, cette derniere eft la plus prompte, & par conféquent celle qu'on doit préférer, lorfqu'on n'eft pas gêné par les circonftances, ou par la nature du terrein. Il eft clair que toutes les différentes formations de colonne expliquées ci-deffus s'exécuteroient avec la même facilité par divifions, que par pelotons. Il s'agiroit feulement de faire dans les commandemens & dans les manœuvres les changemens relatifs; cela eft fi fimple qu'on ne s'y arrêtera pas. Il eft clair encore qu'on pourroit former ces colonnes au pas triplé comme au pas doublé, & avec plufieurs bataillons comme avec un feul. La colonne étant formée, on peut s'en fervir pour attaquer l'ennemi, pour manœuvrer, ou pour faire route. Examinons fucceffivement la maniere de l'employer pour chacun de ces trois objets.

§. II.

Colonne formée dans le deffein d'attaquer l'ennemi.

DAns quel cas peut-il être néceffaire & avantageux d'attaquer l'ennemi en colonne? C'eft quand l'ennemi eft derriere un retranchement ou dans tel autre pofte, dont les flancs naturels ou artificiels réduifent néceffairement à attaquer les faillans, & à ne pas fe préfenter fur les faces; c'eft quand, ne pouvant déboucher fur l'ennemi que

par un chemin, on eſt forcé de raſſembler ſes troupes ſur ce débouché & d'arriver par ce ſeul paſſage; c'eſt enfin, quand d'un retranchement ou d'un poſte fermé, on veut faire une ſortie ſur l'ennemi attaquant, & déja mis en déſordre par le mauvais ſuccès de ſon attaque.

Quel eſt dans ces circonſtances l'avantage de l'ordre en colonne? Ce n'eſt point comme bien des gens le croient, la force de choc produite par la preſſion exacte des rangs & des files; puiſqu'ainſi que je l'ai prouvé dans ma diſcuſſion ſur l'ordre de profondeur, cette preſſion exacte ne ſauroit avoir lieu entre des individus actifs & penſans, au point de former un corps ſans interſtices, & capable d'acquérir une force combinée ſur ſa quantité de maſſe & de mouvement.

Cependant, ſoit qu'on ſe flatte d'approcher de cette preſſion chimérique, ſoit qu'on ſe laiſſe guider en cela par la routine, comme en tant d'autres choſes, voici comment ſe forment toutes les attaques en colonne. On s'ébranle, on approche de l'ennemi, on crie aux ſoldats, *ſerrez*, *ſerrez*. L'inſtinct machinal & moutonnier qui porte tout homme à ſe jetter ſur ſon voiſin, parce qu'il croit par-là ſe mettre à l'abri du danger, ne porte déja que trop à l'exécution de ce commandement; les ſoldats ſe preſſent donc, les rangs ſe confondent; bientôt au rang du front & aux files exterieures près qui conſervent quelque liberté de mouvement, la colonne ne forme plus qu'une maſſe tumultueuſe & incapable de manœuvre. Que la tête & les flancs de cette colonne ſoient battus d'un feu vif, que du premier effort elle ne ſurmonte pas les obſtacles qu'elle rencontre, dès-lors les officiers ne peuvent plus ſe faire entendre, il n'y a plus de diſtance entre les diviſions, le ſoldat étourdi ſe met à tirer en l'air, la maſſe tourbillon-

ne, se disperse & ne peut se rallier qu'à une distance très-éloignée. Quelques-unes de ces attaques réussissent cependant, parce que l'ennemi se défend mollement, parce qu'il s'effraie de cette masse d'hommes qui arrive à lui, parce que la tête des colonnes étant toujours composée de troupes d'élite, ces troupes pénetrent & fraient le chemin; mais, portée dans le retranchement, la masse étonnée de son succès ne peut plus s'y débrouiller, elle n'est plus en état de se déployer & de s'étendre. L'ennemi a-t-il des troupes fraîches à portée? Il marche sur elle, la culbute, & c'est à recommencer sur nouveaux frais. Je demande à tous les anciens officiers si ce n'est pas là le tableau de la plupart des attaques qu'ils ont vu faire en colonne. Qu'on lise les détails de la bataille de Nerwinden dans Feuquieres, il raconte les effets de ce désordre, dont je démontre ici les causes; mais ce désordre n'arrivera plus, si l'on veut réfléchir & fonder la conduite de ces sortes d'attaques sur des principes.

Les avantages de l'ordre en colonne consistent, je le répete, non dans la pression exacte des rangs & des files, mais dans la succession continue d'efforts que font les divisions rangées les unes derriere les autres, & se succédant rapidement pour se porter à un point d'attaque, dont, couvertes par les divisions qui les précedent, elles n'ont ni vu les obstacles, ni presque essuyé les coups.

Ils consistent en ce que la colonne ayant peu de front, on peut la porter sur les saillans sans qu'elle ait beaucoup à souffrir des faces. Comparez la direction que suit un bataillon formé en colonne pour venir attaquer l'angle d'un retranchement, à celle que suivroit un bataillon mené en bataille à cette attaque: l'un chemine sur la capitale de cet angle, & n'est exposé qu'à quelques

feux indirects & éloignés. L'autre seroit battu d'une si grande quantité de feux, qu'en admettant qu'il eut assez de courage pour parvenir jusqu'au pied du retranchement, il y arriveroit trop diminué & trop éclairci pour faire un effort.

Ces avantages consistent enfin en ce que cet ordre donne de la confiance à l'assaillant, & intimide l'attaqué; parce que les soldats ne raisonnent pas, parce qu'ils ne voient que par les yeux de la machine, & que d'après cet organe illusoire ils attribuent gain de cause à la troupe qui leur paroît être la plus épaisse, & rassembler le plus d'hommes sur un même point.

Cela posé, la bonne proportion d'une colonne d'attaque doit être au plus d'une division de front, & de deux bataillons de profondeur. Un front plus grand seroit inutile; puisqu'il n'ajouteroit pas à l'effort, puisqu'on n'a pas besoin de feu dans une attaque de vive force, puisqu'il s'agit de cheminer le plus à couvert possible sur le prolongement de la capitale du saillant, & que s'étendre davantage ce seroit offrir mal-à-propos une plus grande prise aux feux des flancs voisins. Une plus grande profondeur ne seroit de même que préjudiciable, puisque ce seroit accumuler inutilement des troupes les unes derriere les autres, & que si les efforts successifs des deux bataillons ne réussissent pas, dix bataillons de plus à leur appui ne seront pas plus heureux, & ne feront que s'exposer sans utilité aux feux des flancs, qui ne battant qu'imparfaitement l'espace très-racourci du prolongement qu'occuperoient les deux bataillons, croiseroient avec facilité sur les points plus arriérés où seroit alongée une colonne plus profonde.

Au lieu donc de former, ainsi que je l'ai vu faire, des colonnes d'attaque de plus de deux bataillons, je préférerois de les multiplier, d'en at-

tacher une à chaque saillant, & de jetter dans l'intervalle de ces colonnes des compagnies de chasseurs éparpillées, pour occuper les faces du retranchement, diminuer les feux qui pourroient protéger l'angle attaqué, & hazarder même de pénétrer par les courtines, si elles sont mollement défendues. Au cas que ce ne soit pas un retranchement que j'attaque, ces tirailleurs d'élite rempliront également l'objet d'attirer le feu de l'ennemi, de l'inquiéter, & de lier l'attaque des colonnes.

Ces dernieres marcheront à l'attaque au pas doublé, jusqu'à environ deux cens pas de l'ennemi; alors elles se mettront au pas triplé moderé, pour ensuite, à trente pas du retranchement, prendre la course & l'emporter. Les divisions ne se mêleront jamais, & pour cet effet elles laisseront toujours trois pas de distance entr'elles; & auront chacune des officiers à leur tête, & les autres officiers sur les flancs; les premiers pour régler le mouvement, empêcher que les divisions ne se confondent & faire avancer celles qui les précedent; les seconds pour encourager & pour contenir le soldat : car dans une colonne c'est toujours par les aîles que commence la fluctuation & le tournoiement : symptômes d'une fuite prochaine.

Quand les colonnes auront battu l'ennemi & emporté le retranchement, elles se déploieront sur le champ pour être en état de pousser leur avantage, & de présenter un front aux attaques que l'ennemi pourroit tenter. Les compagnies de chasseurs se jetteront en avant d'elles pour couvrir ce déploiement, & s'emparer promptement de tous les points avantageux, comme fossés, ravins, haies, ou maisons qui pourroient leur donner protection : car je ne crois pouvoir assez le

répéter, c'eſt de l'occupation des points qui peuvent donner des flancs ou des revers ſur l'ennemi, que dépend le ſuccès de preſque toutes les affaires de poſte.

Si la miſſion donnée aux colonnes ne porte que de ſe maintenir dans le poſte enlevé ſur l'ennemi, & qu'il ſoit dangereux de ſe porter au-delà, il faudra reſter en dedans du retranchement, le mettre entre l'ennemi & ſoi, & ſur le champ, ſi l'on en a le temps, ſe créer des flancs en avant dudit retranchement par le moyen de quelques bois ou abattis, ou tout ſimplement par des coupures en forme de redans. Les cordes à piquet, que j'ai propoſé de donner à l'infanterie, feront d'un excellent uſage dans ces ſortes d'occaſions, & dans un moment on ſe fera avec elles des retranchemens mobiles, en attendant que la pelle & la pioche en aient fait de plus ſolides. Si l'on avoit à craindre d'être attaqué vigoureuſement & avec ſuccès par l'ennemi, il faudroit ne pas manquer de détruire ſur le champ les redans, crochets, parties de haies ou d'abattis qui ſervoient de flancs à ſon retranchement, & ſe mettre en arriere d'eux, ſi l'on ne peut pas les détruire; ou, ſi cela étoit poſſible & plus avantageux, employer leurs débris pour s'en former des flancs contre lui.

Quelques-uns de ces principes ſont écrits dans pluſieurs ouvrages militaires, quelques autres ne le ſont pas; je dois ces derniers aux conſeils de l'officier-général de l'Europe qui, peut-être, entend le mieux l'uſage qu'il faut faire de l'infanterie dans les ſieges & dans les affaires de poſte (1),

(1) M. le comte de Vaux. Deux traits de ſa carriere militaire ſuffiroient pour l'éloge d'un homme de guerre, & ils ne font qu'ébaucher le ſien. Il commandoit dans Gottingen pendant l'hyver de 1760 à 1761, & il vient de ſoumettre la Corſe.

parce que personne n'en a plus vu, & avec plus de sang froid & de réflexion. Tous m'ont paru essentiels à mettre sous les yeux de mes Lecteurs pour établir une théorie sur la maniere d'employer les colonnes aux attaques. Cette théorie est plus nécessaire aux François qu'à aucune autre nation. Ils excellent, par leur impétuosité, dans les attaques de vive force; mais trop souvent leur indiscipline & leur ignorance ont laissé arracher la victoire à leur valeur.

§. III.

Colonne formée pour manœuvrer à portée de l'ennemi.

IL est avantageux, dans plusieurs cas, de se former en colonne pour exécuter un mouvement avec plus de commodité, de rapidité ou de sûreté.

1°. Si l'on est obligé de se retirer devant un corps de cavalerie; alors la colonne se met en marche au pas doublé, laissant trois pas d'intervalle entre chacune de ses divisions, ayant des tirailleurs derriere elle & sur ses flancs, pour écarter les harceleurs & proteger sa marche. Si la cavalerie ennemie s'approche pour charger la colonne, celle-ci s'arrête, serre ses divisions, fait front sur les quatre faces, rappelle ses tirailleurs qui viennent rejoindre sa tête ou sa queue, tend ses cordes, & quand elle a repoussé la charge, se remet en marche dans l'ordre qu'elle avoit auparavant. Dans ce cas encore je ne donnerai qu'une division de front à ma colonne, parce que mon objet doit être de la faire marcher rapidement, & par toutes sortes de pays, sans changer d'ordre. Si j'ai plus de quatre bataillons, j'en formerai plusieurs colonnes que je ferai toujours marcher

en forme de tuyaux d'orgues, c'est-à-dire, la tête de chaque colonne étant à hauteur de la queue de la colonne voisine, soit par la droite, soit par la gauche. Au cas que je sois menacé d'être chargé par la cavalerie, je les placerai obliquement par un demi-quart de conversion de la masse entiere, & j'en disposerai les têtes de maniere que chacune d'elles soit flanquée, tant en avant qu'en arriere, par la face de la colonne voisine. Les cordes que j'ai proposées seront tendues autour de ces colonnes, supposées au plus de quatre bataillons chacune, & le canon placé aux angles, tirera tantôt à boulet, tantôt à cartouche, suivant la disposition d'attaque que fera l'ennemi. Voyez celle de cette défense dans la *Planche VI.* L'ennemi étant repoussé, je remettrai mes colonnes en marche dans le même ordre qu'elles étoient, &, si le pays devient de nature à ne pas me permettre de marcher sur plusieurs colonnes, alors celle qui ne trouvera pas de debouchés, se joindra & s'aboutira à la colonne qui en aura devant elle, pour ensuite reprendre ses distances quand le pays s'ouvrira, & laissera craindre quelque nouvel effort de la cavalerie ennemie.

Avec cette disposition de colonnes, se protégeant & se flanquant mutuellement par leurs feux, il n'y a pas de plaine que je n'osasse traverser devant une cavalerie quelque nombreuse qu'elle fût. Elle confirme ce que j'ai déja avancé, que les bataillons, soit en colonne, soit en bataille, doivent être considerés relativement à l'action de mousqueterie, comme des pieces de fortifications vivantes, & qu'en conséquence toute l'intelligence de leur ordre défensif consiste à savoir par des mouvemens simples & rapides, les disposer de maniere à augmenter & assurer l'effet de leur feu. Continuons à examiner les circonstances dans

lesquelles il est néceſſaire qu'une troupe manœuvre en colonne; ce ſera 2°. lorſque, dans les diſpoſitions préparatoires qui conduiſent à la formation d'un ordre de bataille, il faûdra ſe porter ſur le terrein du déploiement, refuſer ou renforcer telle ou telle partie, menacer l'ennemi ſur un point, pour l'attaquer ſur un autre.

Ce ſera, 3°. lorſque, l'ordre de bataille étant pris, il faudra porter des troupes d'un point ou d'une aîle à l'autre, & faire quelquefois des changemens conſidérables dans ledit ordre. Dans la tactique qu'avoient, il y a trente ans, toutes les troupes de l'Europe, & qu'une partie de ces troupes a encore aujourd'hui, les mouvemens qui mettoient une armée en colonne ou en bataille, étoient ſi lents & ſi compliqués, qu'il falloit des heures entieres pour faire une diſpoſition générale; il falloit prendre ſon ordre de bataille très-loin de l'ennemi, une fois cet ordre formé, on n'oſoit, crainte de les bouleverſer, y haſarder des changemens. A préſent, ou pour mieux dire, dorénavant, ſi la tactique que j'expoſe eſt adoptée, les mouvemens qui mettront les troupes en colonne ou en bataille, étant ſimples, rapides, applicables à tous les terreins, on prendra cet ordre de bataille le plus tard & le plus près de l'ennemi qu'il ſera poſſible; parce que des colonnes ſont bien plus faciles à remuer que des lignes, & parce qu'en ne démaſquant ſa diſpoſition qu'au momént de l'attaque, l'ennemi n'aura pas le temps de la parer; enfin l'ordre de bataille étant formé, on ſaura y exécuter des manœuvres intérieures, y apporter des changemens, & faire ſuccéder à la diſpoſition primitive des diſpoſitions imprévues, &, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, *des contre-manœuvres*. J'appelle de ce nom tout mouvement occaſionné par un mouvement de l'ennemi, & ayant pour

but d'en balancer ou d'en empêcher l'effet.

J'approfondirai, en traitant des mouvemens des armées, cette grande révolution que doit opérer la tactique moderne.

Dans toutes les circonſtances de manœuvre, indiquées ci-deſſus, mes colonnes feront formées par diviſion, & de tel nombre de bataillons qu'on jugera à propos; j'obſerverai cependant à l'égard de ce nombre, qu'il y a une proportion qu'il faut ſuivre, car les colonnes trop multipliées & trop foibles, pourroient mettre dans l'embarras pour les débouchés, & jetter trop de complication dans les mouvemens : trop fortes, elles deviendroient moins maniables, & plus lentes à ſe mettre en bataille.

Toutes les fois que les colonnes de manœuvre ſeront en mouvement, elles marcheront au pas doublé, & quelquefois même au pas de courſe. Si elles marchent dans l'intention de ſe mettre en bataille de front, c'eſt-à-dire, ſur l'alignement d'une des diviſions qui les compoſent, elles ne laiſſeront qu'un pas de diſtance entre ces diviſions pour être plutôt déployées. Si elles marchent par le flanc, & dans le projet de ſe mettre en bataille ſur la parallele qu'elles longent, les diviſions qui les compoſent obſerveront entr'elles des diſtances égales à leur front, afin qu'en arrivant ſur ſon terrein la colonne étant prolongée ſur lui, les diviſions n'aient que des quarts de converſion à faire pour ſe mettre en bataille.

Il faudra que les colonnes de manœuvre ſachent parfaitement marcher à même hauteur, obſerver entr'elles des diſtances déterminées, diriger leurs têtes ſur des points indiqués, & prendre en totalité la direction de leurs têtes, ſuivre des directions perpendiculaires, & des directions diagonales à différens degrés d'obliquité. Il faudra que la pre-

miere division ayant écharpé une de ses aîles par un léger mouvement de conversion, toutes les autres sachent, en continuant de marcher, se mettre le plus promptement possible aux files de cette nouvelle direction; si le mouvement de conversion est considérable, & doit faire décrire à la colonne plus d'un demi-quart de cercle, alors elle fera halte, serrera ses divisions & le fera en totalité. Les bataillons & les régimens s'exerceront en conséquence de ce que j'ai dit ci-dessus, & je montrerai par la suite les avantages qu'on tirera de l'extrême aptitude de mobilité & de flexibilité qu'auront acquis les colonnes.

§. IV.

Colonne de marche.

LA marche est l'objet pour lequel on forme le plus souvent des troupes en colonne.

J'ai dit au commencement de ce chapitre que la formation de colonne ne peut se faire que sur le front ou sur le flanc; la marche d'une colonne ne peut de même avoir lieu que sur une de ces deux directions, & conséquemment il faut distinguer toujours les marches en *marches de front* & *marches de flanc*.

Lorsque la marche doit être de front, il faut ployer les troupes en colonne. Lorsque la marche doit être de flanc, il faut rompre les troupes en colonne. J'ai expliqué ci-devant la différence de ces formations. Dans l'un ou l'autre cas, il faut, autant qu'il est possible, former la colonne par pelotons. C'est relativement à cette proportion de front que doivent habituellement être ouverts tous les débouchés de marche dans les armées. Un front plus petit alongeroit trop les colonnes;

un front plus grand rendroit les ouvertures de marche trop difficiles, obligeroit à des doublemens fréquens, & fur-tout fatigueroit le foldat, car, quoique dans la marche de route on lui laiffe toute la liberté de fon pas, il eft cependant affujetti à un certain ordre qui exige de l'attention de fa part, & il faudroit que cette attention augmentât à proportion de l'étendue du front.

La colonne étant formée, elle fe mettra en marche d'un pas libre & naturel, au commandement de *Pas de route*; les rangs obferveront deux pas de diftance entr'eux pour donner aux foldats l'aifance & la liberté néceffaire. Si la marche eft de front, les pelotons n'obferveront que trois pas de diftance entr'eux, parce que l'objet étant de fe déployer fur la droite ou fur la gauche de la colonne, & le plus fouvent fur la tête; il eft néceffaire que pour rendre ce mouvement plus rapide; la colonne ait le moins de profondeur poffible. Si la marche eft de flanc, les pelotons obferveront au contraire entr'eux des diftances égales aux deux tiers de leur front, ce qui, avec les pas laiffés entre les rangs, fera leurs diftances entieres. Ils obferveront ces diftances, parce que devant fe remettre en bataille par des quarts de converfion, & fur le prolongement de la direction que fuit la colonne, il faut que la profondeur de ladite colonne foit égale au terrein qu'elle devra occuper en bataille.

Il y a toutefois plufieurs circonftances où le terrein peut forcer les troupes de fe mettre en ordre de marche d'une autre maniere.

1°. Si un bataillon, un régiment, ou une ligne d'infanterie en bataille, & devant exécuter une marche de front, ne peut fe ployer en colonnes, foit par la nature du pays qui fe trouvera en avant & en arriere de fon front, foit par rapport à la

ſituation du chemin ou au temps que ce mouvement feroit perdre; alors le bataillon, le régiment ou la ligne ſe rompront en colonne par des quarts de converſion pour ſe porter vis-à-vis de leur débouché de marche, & y entrer par de nouveaux quarts de converſion ſucceſſifs. Ce cas peut ſe préſenter communément à l'armée, les troupes étant formées en bataille à la tête de leur camp.

2°. Si la nature du pays rend les chemins ſi étroits qu'on ne puiſſe y marcher par pelotons, on ſe mettra en colonne par ſection, par demi-ſection, & même s'il le faut par trois files ou par files doublées, ſuivant la largeur la plus conſtante du chemin qu'on devra parcourir. Cette ſorte de marche par trois & par ſix, dont une armée ne doit ſe ſervir que quand elle y eſt forcée, peut être particuliérement commode pour une avant-garde ou un petit corps de troupes marchant dans un pays où il n'y a pas de chemin ouvert. Elle peut encore ſervir utilement pour le paſſage d'un défilé ou d'un pont étroit, à la tête duquel il faut ſe former, la colonne ainſi formée par trois ou par ſix, n'ayant enſuite, pour ſe mettre en bataille au ſortir du défilé, qu'à tourner à droite ou à gauche, ſuivant le côté ſur lequel elle veut ſe former, s'allonger ſur ſa nouvelle ligne de front, dédoubler ſes rangs en marchant ſi elle eſt ſur ſix, & faire front.

Peu importe enfin que les troupes ſe mettent en ordre de marche de telle ou telle maniere, pourvu que par le chemin le plus court & le plus commode, elles ſe raſſemblent à l'entrée de leur débouché, ou ſur ce débouché, dans un ordre proportionné à ſa largeur la plus conſtante, & qu'elles y marchent enſuite avec les diſtances preſcrites ci-deſſus, relativement aux différences reſpectives de la *marche de front* & de la *marche de flanc*.

Tout

Tout ce chapitre veut être lu avec réflexion ; il sert d'introduction à la théorie des formations en bataille, qui sera le sujet du chapitre suivant ; & par conséquent à la grande Tactique, qui est la science des ordres de marche & de bataille d'une armée.

J'ai réduit toutes les colonnes, soit de marche, d'attaque ou de manœuvre, à une seule, qui est appliquable à tous ces objets. J'ai simplifié la formation de cette colonne à un point si grand, qu'il n'y a pas de militaire pour lequel les avantages de ce changement ne deviennent d'une évidence incontestable. Aujourd'hui nos troupes ont cinq ou six manieres de se mettre en ordre de marche, toutes lentes & processionnelles. Elles ont une formation particuliere de colonne pour l'attaque, & une autre pour la retraite. Ces deux dernieres sont si étrangement compliquées, qu'on convient qu'elles sont impraticables à la guerre. J'ai posé enfin des principes sur les propriétés de l'ordre en colonne, sur les circonstances dans lesquelles il faut s'en servir, sur les moyens de l'employer. Aucun ouvrage militaire n'en avoit donné ; ce n'est pas cependant qu'on n'ait beaucoup écrit sur l'ordonnance en colonne.

CHAPITRE IX.

Des Formations en bataille.

J'AI distingué, dans le chapitre précédent, deux manieres de former le bataillon en colonne, relativement aux deux directions qu'il peut suivre dans sa marche. Les mouvemens contraires à ceux par lesquels la colonne se fera for-

mée, vont donner ici deux manieres de le remettre en bataille, relativement aux points où il devra faire front.

La premiere, que j'appellerai *reformer la colonne en bataille* consistera à remettre le bataillon en bataille par des quarts de conversion de peloton ou de division, suivant le front sur lequel il se sera rompu; de maniere que, quand il sera formé, il se trouve faire face vers l'un ou l'autre flanc de sa marche, & sur le prolongement qu'il occupoit étant en colonne.

La seconde maniere, que je nommerai *déployer la colonne*, consistera à la déployer par le même méchanisme qu'elle se sera ployée, de maniere qu'elle se mette en bataille d'un seul côté de la colonne ou des deux côtés à la fois, & à hauteur de telle division de la colonne qu'il sera avantageux de choisir pour point d'alignement.

De quelque maniere que la colonne ait été formée, elle pourra, suivant les circonstances, se mettre en bataille par l'un ou par l'autre mouvement. Il faudra seulement que, dans la préparation préliminaire du premier, il y ait entre les pelotons ou divisions du bataillon les distances nécessaires pour se remettre en bataille par des quarts de conversion; & que, dans celle du second, les divisions soient au contraire serrées, & ne conservent qu'un pas de distance entr'elles, afin que la colonne ainsi rassemblée & occupant peu de profondeur, soit plus facile & plus prompte à déployer. Ceci va s'éclaircir par les détails suivans.

§. I.

Reformation de la colonne en bataille.

Ce mouvement est si clair, si connu, que je n'ai pas besoin de m'étendre sur ce qui le concer-

ne. Il aura lieu à la fuite de la marche de flanc, ou même à la fuite d'une marche de front, fi des circonftances imprévues obligeoient le bataillon à faire face aux flancs de fa marche; dans ce dernier cas on rendroit aux pelotons ou divifions les diftances égales à leur front, afin de les mettre en état d'exécuter leurs mouvemens.

Il eft indifférent pour l'exécution de ce mouvement que la colonne fe trouve formée par fections, par pelotons ou par divifions, les parties fractionnées du bataillon n'ayant qu'à faire des quarts de converfion pour fe former fur la ligne de front, à peu près comme des barrieres ouvertes, n'ont qu'à tourner fur leur pivot pour fermer des efpaces égaux à leur longueur.

§. II.

Déploiement de la colonne.

Voici de toutes les évolutions la plus favante, la plus fufceptible de combinaifon & pourtant la plus fimple, foit à concevoir, foit à exécuter; nous la devons au roi de Pruffe, elle s'eft répandue de fes armées dans toutes les troupes de l'Europe; toutes la pratiquent aujourd'hui; mais les fiennes favent feules en tirer le grand & véritable parti. Pourquoi cela? C'eft que ce Prince les mene lui-même, & qu'il fait les manier. Mettez un levier & des contrepoids entre les mains de méchaniciens médiocres, ils combineront péniblement un petit effet de ftatique; les mêmes moyens maniés par Archimede opéreroient des prodiges.

On a vu, dans le chapitre précédent, comment le bataillon s'eft ployé en colonne. Le même méchanifme va le déployer; mais pofons auparavant

quelques principes préliminaires, sans la connoissance desquels on ne peut avoir l'intelligence des déploiemens.

1. Tout bataillon qui, étant en colonne, devra se mettre en bataille de front, exécutera ce mouvement par le moyen du déploiement.

2. Le déploiement s'exécutera, la colonne étant formée par divisions, les divisions étant serrées à un pas de distance & déployant par le flanc de la même maniere qu'elles se seront ployées en colonne. Quand cette manœuvre fut apportée en France, elle y fut appellée *l'ordre du tiroir*, parce qu'en effet les divisions y sont comme autant de tiroirs qui s'ouvrent & se désenchassent.

3. Le déploiement s'exécutera sur la droite ou sur la gauche de la colonne, ou bien sur sa droite & sur sa gauche à la fois, c'est-à-dire, que la colonne pourra se mettre en bataille à hauteur de l'un ou de l'autre flanc de toutes les divisions dont elle est composée.

4. J'ai dit que tout bataillon devant déployer, seroit formé par division & à distance serrée. Pour y parvenir, s'il est en colonne de marche & conséquemment par pelotons, les pelotons doubleront l'un sur l'autre, & les divisions serreront ensuite, laissant seulement un pas de distance entre chacune d'elles. Ce sera là le mouvement préparatoire & préliminaire du déploiement.

Il faut donner à la colonne le front d'une division, parce que par-là l'on rassemble le bataillon sur une très-petite profondeur, & qu'en même temps les divisions n'ont pas des fronts assez étendus pour être susceptibles de désordre & de lenteur dans leur déploiement. En effet, quoiqu'il paroisse d'abord qu'en formant la colonne par demi-bataillon, on gagneroit quelque temps sur l'exécution du déploiement, la colonne occupant

alors la moitié moins de profondeur, on reconnoîtra, si l'on veut y réfléchir, que les demi-bataillons ayant un trop grand front deviendroient trop pesans & trop lents à déployer. C'est ainsi que, dans les calculs d'évolutions, la réflexion doit peser les objets, & les examiner sur toutes les faces.

5. J'ai dit que la colonne pourroit se déployer à hauteur de l'un ou l'autre flanc de toutes les divisions dont elle est composée : je vais rendre cette possibilité sensible.

Lorsque la colonne devra déployer, l'officier qui la commande jettera un coup-d'œil sur le terrein, & considérera les circonstances où il se trouve, pour voir à la hauteur de quelle division & de quel côté de cette division il est nécessaire & avantageux qu'il fasse déployer la colonne, soit par rapport à la contenance & à la disposition du terrein, soit par rapport à l'objet de la manœuvre.

Il désignera dans son commandement la division qu'il aura choisie. Cette division servira de point d'alignement, c'est-à-dire, que les autres divisions devront s'aligner sur elle, à mesure qu'elles auront déployé, & c'est le choix de cette division qui indiquera à la colonne si elle doit se déployer par sa droite ou par sa gauche, ou par sa droite & par sa gauche en même-temps.

Lorsque, par exemple, les circonstances exigeront qu'une colonne formée d'un bataillon se déploie en entier sur la droite & à hauteur de la premiere division, la premiere division sera désignée pour être la division d'alignement ; elle le sera encore quand il faudra que la colonne se déploie en entier sur la gauche & à hauteur d'elle.

La seconde division sera nommée division d'alignement, quand deux divisions du bataillon devront se mettre en bataille sur sa droite & une sur sa gauche ; elle le sera de même quand *vise versâ*

deux diviſions devront ſe mettre en bataille ſur ſa gauche & une ſur ſa droite.

La troiſieme diviſion ſera la diviſion d'alignement, lorſque deux diviſions devront ſe mettre en bataille ſur ſa droite & une à ſa gauche ou bien quand deux diviſions devront ſe mettre en bataille à ſa gauche & une à ſa droite.

La quatrieme diviſion enfin ſera la diviſion d'alignement, lorſque trois diviſions devront ſe mettre en bataille à ſa hauteur ſur la droite ou ſur la gauche.

Dans tous ces cas, il eſt indifférent que le bataillon ſe ſoit mis en colonne par la droite ou par la gauche.

6. Je dois obſerver que par premiere, ſeconde, troiſieme & quatrieme diviſion, je n'entends pas toujours les diviſions, qui, dans l'ordre de bataille, ont été numérotées 1, 2, 3, 4, à compter de la droite, & ſuivant l'ordre dans lequel elles étoient rangées; car il eſt poſſible que les circonſtances aient contraint de former la colonne par la gauche, & de placer par conſéquent la diviſion 4 à la tête & la diviſion 1 à la queue. Ce que j'appelle dans une colonne premiere, ſeconde, troiſieme & quatrieme diviſion; ce ſont en effet les premiere, ſeconde, troiſieme & quatrieme, à compter de la tête de la colonne, & ſuivant le rang qu'elles y tiennent.

Lorſque je déſignerai de même le premier, ſecond, troiſieme, quatrieme ou dixieme bataillon d'une colonne, j'entendrai tout ſimplement le premier, ſecond, troiſieme ou quatrieme, à compter de la tête de la colonne.

Ceci me conduit à propoſer un grand & hardi changement dans notre Tactique, ſavoir le renverſement du préjugé d'inverſion, préjugé accrédité par pluſieurs ſiecles & par la pratique actuelle

de toutes les troupes de l'Europe ; préjugé reconnu puérile & nuisible par tous les militaires réfléchis ; mais qu'aucun militaire n'a encore osé sapper à cause de son antiquité & du faux point d'honneur qui en a augmenté la force. Voici mes raisons : il me semble qu'elles ne laissent rien à répondre aux partisans de cette vieille erreur.

Toutes les compagnies de fusiliers d'un bataillon ont la même constitution. Le bataillon a une compagnie d'élite à chacune de ses aîles (car pour suppléer aux vices de leur constitution qui n'en admet qu'une, il est évident que les généraux, en commençant la guerre, ne manqueront pas d'en créer une autre, qu'ils appelleront compagnie de chasseurs ou de tel autre nom, & qui sera en effet une seconde compagnie de grenadiers, il doit donc être indifférent que la gauche actuelle du bataillon en bataille devienne, si les circonstances l'exigent, la tête de la colonne, & que pareillement, s'il est nécessaire, elle devienne par le déploiement la droite du bataillon dans son nouvel ordre de bataille.

J'admets bien pour ordre primitif & fondamental que la compagnie de grenadiers occupera la droite du bataillon, non que je regarde la droite comme plus honorable que la gauche, quoique depuis tant d'années elle soit en possession d'avoir cette prérogative ; mais parce qu'il faut partir d'un point fixe, & que puisque nos yeux sont accoutumés à la voir à la droite, j'aime autant qu'elle y reste. Je consens qu'on place ensuite la compagnie du plus ancien capitaine à la droite du bataillon, puis celle du second à la gauche, & ainsi successivement celle du troisieme & du quatrieme, en les alternant à la droite & à la gauche, de maniere que le moins ancien soit au centre. Mais en admettant cet ordre actuel, afin que cette position alternative de numéros pairs & impairs ne

vienne pas mettre du désordre où il ne faut que de la simplicité, je divise mon bataillon en huit pelotons ou quatre divisions, la compagnie de grenadiers & celle de chasseurs non comprises ; je nomme le peloton ou la division de la droite premier peloton ou premiere division, & ainsi en suivant jusqu'à la fraction de la gauche du bataillon que j'appelle huitieme peloton ou quatrieme division.

Veux-je mettre le bataillon en colonne? J'en donne la tête à sa droite ou à sa gauche indifféremment & suivant que les circonstances l'exigent, en appellant ensuite le peloton ou la division qui est à la tête de cette colonne premier peloton ou premiere division, & ainsi des autres suivant leur rang. S'agit-il de me reformer en bataille? Je me reforme sans m'embarrasser que ma droite primitive soit devenue ma gauche, & ma gauche ma droite. S'agit-il de déployer? Je me déploie à droite ou à gauche de telle division de ma colonne que ce soit, & il m'est de même égal que ce mouvement place à ma droite la division de la tête ou de la queue de ma colonne.

Mais, me dira-t-on, vous détruisez votre ordre primitif, vous embrouillez les idées du soldat, vous faites que quand il devra de lui-même se former ou se rallier, il ne saura où se placer. Voici ma réponse. 1°. Quand le bataillon devra se former à la tête de son camp ou se rallier, étant totalement rompu, il a son ordre primitif qui lui sert de regle, qu'il prend habituellement, & que pour y déroger quelquefois quand les circonstances l'exigent, je n'ai pas détruit. 2°. Quand mon bataillon sera ce qu'il nous plaît d'appeller inverti, c'est-à-dire, que ce qui étoit à sa droite dans l'ordre primitif sera devenu sa gauche, les soldats, les rangs, les files auront-ils changé de pla-

ce? Chaque soldat n'aura-t-il pas toujours à côté de lui, devant & derriere lui les mêmes hommes? Les compagnies elles mêmes ne feront-elles pas toujours dans le même ordre, la premiere à côté de la troisieme, la troisieme à côté de la cinquieme, &c. Il arrivera seulement qu'elles feront à la droite ou à la gauche l'une de l'autre, suivant que la manœuvre aura formé le bataillon. 3°. Quelle raison m'assujettit, parce que j'ai formé dans un ordre primitif mon bataillon par la droite, à manœuvrer toujours dans cet ordre, à ne remuer que de ma droite, cela dût-il rendre mes mouvemens plus longs, plus fatiguans, & me porter sur un terrein où je ne veux pas être? Que diroit-t-on de la mal-adresse volontaire d'un homme, qui pour ne faire usage que d'un bras s'enchaîneroit l'autre?

Le préjugé de l'inversion ainsi détruit dans les manœuvres d'un bataillon, je vais l'attaquer avec bien plus d'avantage encore dans celles d'un régiment & dans celles d'une armée, car, c'est à mesure que la masse & la complication des machines s'augmentent, que les défauts de simplicité & d'intelligence dans les ressorts, en entravent & en ralentissent le méchanisme. J'aurois voulu pouvoir abréger cette discussion, & ne donner ici que ce qui concerne les mouvemens des bataillons, mais une connexion si étroite, si serrée, lie tous ces principes, que je ne peux montrer quelques anneaux sans faire voir la chaîne entiere.

Le régiment composé de deux, trois ou quatre bataillons; se formera dans son ordre primitif, le premier bataillon à la droite, ensuite le second, puis le troisieme & le quatrième, de maniere que ce dernier soit à la gauche; mais cela ne m'empêchera pas, quand les circonstances l'exigeront, de placer à la tête de ma colonne le bataillon de ma gauche, & de donner après cela, en me

mettant en bataille, la droite de la ligne au premier bataillon; ou bien ma colonne étant formée par la droite, de la déployer toute entiere en avant sur la droite, de maniere que le bataillon de la queue soit à l'aîle droite.

A l'égard des armées, je conserverai dans l'ordre primitif de bataille ou de campement, l'usage de placer les plus anciens régimens aux droites & aux gauches des lignes, & les moins anciens au centre. Il est bon que la prérogative d'ancienneté des régimens subsiste; elle seroit sur-tout d'une grande utilité, si elle se mesuroit par le mérite & les actions, plutôt que par la date de la création des corps; elle exciteroit l'émulation, elle entretiendroit cet esprit de courage & d'invincibilité, qui animoit les légions Romaines. Il est raisonnable enfin que ce préjugé, qui ne signifie rien entre compagnies & bataillons du même corps, existe relativement aux régimens qui sont des corps séparés & susceptibles entr'eux d'être encouragés par toute l'industrie de la législation. Il est bon qu'il ait fait la place d'honneur des aîles de l'ordre de bataille qui sont les parties les plus agissantes & les plus exposées. Mais je veux qu'on ne s'assujettisse à cet ordre qu'autant que cela ne contrarie ou ne ralentit pas les mouvemens des troupes; je veux que, dans les formations de colonne, toutes les fois que le chemin sera plus près du bataillon de la gauche que celui de la droite, ce soit ce premier qui ait la tête de la marche. Je veux, à plus forte raison, dans les formations d'ordre de bataille devant l'ennemi, que si l'on peut ou déborder cet ennemi, ou occuper un terrein plus convenable, ou se procurer enfin quelqu'avantage en plaçant à la droite le régiment qui occupoit la gauche dans l'ordre primitif, on ne balance pas à faire cette inversion.

Qui pourra concevoir les lenteurs, les contre-marches, les fatigues inutiles, les occasions manquées, les fausses positions prises, les pénibles & puériles combinaisons qu'a produit le préjugé contre l'inversion? Est-il secoué? Toute cette théorie fausse & compliquée du Maréchal de Puiségur fait place à une théorie simple & facile. Des mouvemens rapides & décisifs deviennent le fruit de cette simplicité; on peut dire enfin avec vérité en voyant le débrouillement du cahos de l'ancienne tactique, *rerum novus incipit ordo*.

Cette longue & importante digression m'a éloigné de l'exposition des principes des déploiemens. Je prie mes lecteurs d'y revenir & d'en reprendre l'enchaînement.

7. La division d'alignement étant déja dans la place qu'elle doit occuper dans le bataillon lorsqu'il sera en bataille, elle ne fera, pendant le déployement, aucun mouvement ni à droite ni à gauche.

Si le déploiement se fait de pied ferme, elle fera halte, jusqu'à ce que le déploiement soit fini, & que l'on ordonne au bataillon de marcher en avant.

Si le déploiement se fait en marchant en avant, la division d'alignement restera en marche au pas ordinaire, pendant que les autres déploieront au pas doublé ou triplé, qu'elles continueront jusqu'à ce qu'elles soient alignées à la division d'alignement, après quoi elles se remettront au même pas qu'elle.

Dans ce second cas, la division d'alignement observera de marcher droit devant elle, & de ne pas perdre de terrein sur sa droite ni sur sa gauche; elle observera aussi qu'aucune de ses aîles ne devance l'autre, ni ne reste en arriere.

8. Le déploiement se fera de pied ferme ou

en marchant en avant, suivant les circonstances & l'objet de la manœuvre; car, par exemple; si la colonne se déploie sur sa derniere division dans la vue d'occuper une position en arriere, il est clair que la derniere division, qui sera la division d'alignement, ne marchera pas en avant.

Le déploiement en marchant a cela d'avantageux, que la ligne gagne du terrein en se formant, mais celui de pied ferme est plus facile, plus favorable à l'alignement, & par-là plus applicable aux grandes manœuvres, où l'essentiel n'est pas de gagner quelques pas en avant, mais de faire ensorte que toutes les colonnes se déploient de concert, & que la ligne se trouve alignée après son déploiement.

9. Au moment que la colonne devra déployer, l'aide-major du bataillon se portera à la division qui doit commencer le déploiement, pour en diriger la masse sur la ligne d'alignement, empêcher que la division qui doit se trouver à l'aîle ne prenne son point de vue au-delà ou en-deçà du point qu'elle doit occuper, & remédier aux irrégularités que le défaut de coup-d'œil ou d'intelligence des commandans des divisions pourroit occasionner.

Si la colonne déploie à la fois par la droite & par la gauche, le sous-aide-major se portera en même-temps à l'autre flanc pour diriger le mouvement de l'autre partie du bataillon.

10. Le déploiement doit toujours remettre les divisions en bataille dans le même rang qu'elles occupoient en colonne, c'est-à-dire, que la premiere division doit toujours se trouver à la droite ou à la gauche de la seconde, & ainsi des autres, suivant le côté par lequel s'est fait le déploiement.

Les principes du déploiement étant conçus,

on va voir combien l'exécution de cette manœuvre eſt ſimple & rapide. Elle n'exige que des officiers inſtruits & une ſûreté de coup-d'œil de la part de ceux qui la dirigent.

Diſpoſition préliminaire.

SI la colonne eſt en marche de route, l'officier-major fera faire un roulement ; à ce ſignal les ſoldats porteront leurs armes, les rangs ſe ſerreront & toute la colonne quittera le pas de route pour ſe mettre au pas ordinaire.

L'officier-major fera enſuite former les diviſions. Les diviſions étant formées, il commandera *ſerrez la colonne*. Ce commandement ſervira d'avertiſſement. Enſuite *marche*, *marche* ; alors toutes les diviſions ſerreront au pas doublé, l'une ſur l'autre, ne laiſſant entr'elles qu'un pas de diſtance. La premiere diviſion ne bougera pas, ou pour mieux dire, ce ſera la compagnie de grenadiers ou de chaſſeurs qui ſera à la tête de la colonne, & la premiere diviſion de fuſiliers qui la ſuit, ſerrera ſur elle, à la diſtance preſcrite ci-deſſus.

Quand chaque diviſion aura ſerré, elle fera halte & s'alignera.

La colonne étant ainſi diſpoſée pour le déploiement, le commandant du bataillon en déterminera & en commandera la manœuvre relativement aux exemples ſuivans.

PREMIER EXEMPLE.

Planche VII, figure 1.

Bataillon se déployant en avant & par la gauche sur sa premiere division.

On suppose ici une colonne d'un bataillon formée soit par la droite, soit par la gauche, & obligée de se déployer en entier sur la gauche; en conséquence de cette nécessité & des principes exposés ci-dessus; le commandant fera faire la manœuvre suivante :

COMMANDEMENS.

EXECUTION.

1. Déploiement de pied ferme (1).

1. Ce commandement servira d'avertissement.

2. Sur la premiere division à gauche en avant déployez.

2. A ce commandement la premiere division fera halte, mais les autres divisions feront à gauche. Le commandant de la division se placera sur le champ en avant de la premiere file gauche de sa division, afin de la conduire dans son déploiement.

Regle générale : aussi-tôt que le commandant aura indiqué de quel côté le déploiement devra se faire, les commandans des divisions courent se placer en de-

(1) Si le déploiement devoit se faire en marchant, l'officier-major feroit pour commandement d'avertissement *déploiement en marchant*; & alors au troisieme commandement la division d'alignement se mettroit en marche au pas ordinaire. *Voyez* ce qui a été dit dans le principe 7.

hors de la premiere file de leur division, du côté où elle devra se déployer.

3. Marche, marche. 3. A ce commandement toutes les divisions qui ont fait à gauche, se mettront en marche au pas doublé ou triplé, suivant que les circonstances prescriront d'accélerer la vîtesse du déploiement.

Lorsque la tête de la seconde division arrivera à la gauche du terrein qu'elle doit occuper à côté de la division d'alignement, l'officier qui la conduira lui commandera *halte*, & ensuite *front*. A ce commandement la deuxieme division fera à droite, & s'alignera promptement sur la premiere, & si cette division marche en avant, se mettra au même pas qu'elle. Si le déploiement se fait de pied ferme, la seconde division s'alignera pareillement sur la premiere par des pas courts & vifs, le soldat observant de ne pas avancer la tête hors des épaules & de se tenir bien quarrément dans son rang; toutes les autres divisions feront la même manœuvre successivement & à mesure qu'elles auront le terrein qui doit les contenir à côté de la division à laquelle elles doivent appuyer. La regle suivante va développer les détails intérieurs de la conduite de ce déploiement.

Regle générale & commune à tous les déploiemens. Les divisions observeront en déployant, de marcher un peu de biais, savoir celles qui déploieront à droite gagnant du terrein sur la gauche, & celles qui déploieront à gauche gagnant du terrein sur leur droite; de maniere que toutes ces divisions, marchant ainsi par le flanc, observent

entr'elles un pas de distance, & appuient toujours sensiblement sur la division qui approche de son terrein ; les directions qu'elles suivent étant plus ou moins diagonales, selon le point qu'elles vont occuper sur la ligne d'alignement.

L'officier commandant chaque division aura attention de ne pas dépasser cette ligne, & de ne pas prendre sur elle plus de terrein qu'il ne lui en faut pour contenir sa division ; qu'il fera arrêter & serrer par le commandement de *seconde division halte*, deux pas avant d'arriver sur l'alignement, pour se porter lui-même sur le champ sur l'alignement, s'aligner sur l'officier de la division voisine, puis étant immobile & quarrément devant lui, crier à sa division *front*, & la faire alors vivement aligner entre lui & l'aîle de la division déja formée. Il observera ensuite de ne pas abandonner sa place & sa parfaite immobilité, pour rentrer au poste qu'il pourroit être dans le cas d'aller reprendre à la droite ou à la gauche de sa division, que la division qui lui succede & qui va se former à côté de lui, ne soit entiérement formée ; parce que c'est lui qui doit servir de point de vue, &, si je peux m'exprimer ainsi, de jalon d'alignement au commandement de cette division suivante, & ainsi des autres.

J'ai dit que le commandant de la colonne détermineroit le degré de vîtesse du déploiement : il le fera ordinairement au pas doublé ; mais quand on le jugera à propos, on le fera au pas triplé, & alors on l'accélérera relativement à la profondeur de la colonne, & par conséquent au terrein que ces troupes auront à parcourir, relativement aux circonstances, à la proximité de l'ennemi, à la nécessité plus ou moins urgente d'être formé, & à ce que devront faire ces troupes lorsqu'elles seront en bataille. La théorie n'a pas besoin sur

cela

cela de donner des régles à l'intelligence, & si elle en vouloit donner à l'ignorance, l'ignorance en feroit de fausses applications.

Il faut seulement observer que plus on augmentera la vîtesse du pas dans ces déploiemens, moins il faudra exiger d'ordre & de précision dans la marche; & que les divisions marchant méme au pas doublé, il ne s'agit dans ces déploiemens ni de cadencer le pas, ni de lever toutes les jambes à la fois, ni de remplacer exactement le pied de l'homme qui précéde. Il faut une marche qui avance, qui ait quelqu'ensemble & qui ne confonde pas les files. Peu importe enfin que ces files s'ouvrent, & que la division s'alonge un peu, pourvu que l'officier qui la conduit empêche que la tête ne dépasse le but où elle doit s'arrêter, & que la queue, au commandement de *halte*, serre brusquement à la distance nécessaire, pour faire front & se trouver en bataille. Voilà des détails qui ne sont ni minutieux, ni indifférens; je les ai fait pratiquer avec réflexion, & c'est d'eux que dépend la parfaite & sûre exécution du plus intéressant de tous les mouvemens de tactique.

SECOND EXEMPLE.

Planche VII, figure 2.

Colonne d'un bataillon se déployant en avant & par la droite, sur sa premiere division.

On supppose ici une colonne d'un bataillon; formée par la droite ou par la gauche, obligée par la nature du terrein, de se déployer en entier sur sa droite & à hauteur de la premiere division.

COMMANDEMENS.

EXECUTION.

1. Déploiement de pied ferme ou bien en marchant.

Voyez l'excution de ces commandemens au déploiement de

2. Sur la premiere division à droite en avant déployez.
3. Marche, marche.

l'exemple précédent, n'y ayant aucune différence dans celui-ci, sinon que le mouvement se fait par la droite au lieu de se faire par la gauche.

TROISIEME EXEMPLE.

Planche VII. figure 3.

Bataillon se déployant par la gauche sur sa seconde division.

On suppose la colonne obligée de se déployer, deux divisions à la gauche de la seconde division, & une à la droite: dans cette circonstance on commandera la manœuvre suivante.

COMMANDEMENS.

1. Déploiement de pied ferme, ou en marchant.
2. Sur la deuxieme division déployez, premiere division à droite, toutes les autres à gauche.
3. Marche, marche.

EXECUTION.

1. Avertissement.

2. La seconde division ne bougera pas, la premiere fera à-droite, les autres à-gauche.

3. Les divisions qui ont fait à-droite & à-gauche se mettront en marche; & quand elles seront arrivées à leur place à droite ou à gauche de la division d'alignement elles feront front, observant pour l'exécution de ces mouvemens, ce qui est dit au premier exemple.

QUATRIEME EXEMPLE.

Planche VII, figure 4.

Bataillon se déployant par la droite sur sa seconde division.

On suppose la colonne obligée de se déployer, deux divisions à

la droite de la seconde, & une à la gauche.

Dans cette circonstance on commandera :

COMMANDEMENS.	EXECUTION.
1. Déploiement de pied ferme ou en marchant 2. Sur la deuxieme division déployez, premiere division à gauche, les autres à droite. 3. Marche, marche.	Voyez l'exécution de ces commandemens dans l'exemple précedent, dont celui-ci est absolument l'inverse.

Ces différens exemples suffisent pour faire connoître comment une colonne d'un bataillon déploieroit également sur sa troisieme & quatrieme division. Les *Figures 5 & 6*, *Planche VII.* en indiquent les mouvemens. J'en ai d'ailleurs assez dit ci-dessus, pour qu'on sache faire dans les commandemens & dans l'exécution les changemens nécessaires.

On doit sentir les avantages qui résultent de la facilité de déployer ainsi une colonne dans tous les sens, & à la hauteur de toutes les divisions qui la composent. Avec cette facilité, plus de circonstances, plus de terreins qui puissent embarrasser; tout devient subordonné à la tactique; au lieu qu'autrefois la tactique étoit subordonnée à tout. S'il reste des doutes sur ce que j'avance, la suite les éclaircira.

§. III.

Observation sur quelques autres manieres de mettre un bataillon en bataille.

C'EST la manie de l'exclusif qui perd tous les faiseurs de systêmes, c'est elle qui égare Folard & tous ses sectateurs. Une fois prévenus de leur opi-

nion, ils ne veulent plus entendre à aucun autre. Quels que soient les lieux, les cas, les armes; *Prenez l'ordre que je propose*, disent-ils, *il est propre à tout*, *c'est le bon unique*, *le bon absolu*, *le bon par excellence*. Cela me rappelle le médecin de Regnard conseillant ses pilules pour tous les maux. Je cherche à éviter cet écueil. Sur une infinité de circonstances locales, ou autres qui se présenteront à la guerre, les formations en bataille que j'ai exposées ci-dessus, peuvent s'appliquer au plus grand nombre. Il peut aussi y en avoir quelques-unes où elles ne puissent pas servir; il est à propos de chercher quelles sont ces circonstances, & d'indiquer les mouvemens qu'elles pourront exiger.

Soit, par exemple, une colonne de marche obligée de se mettre en bataille à l'improviste, à la sortie d'un défilé, sans pouvoir déboucher en entier : elle exécutera son mouvement de la maniere suivante. Chaque division, peloton, ou section, suivant le front par lequel le défilé aura permis à la colonne de marcher, fera en sortant un à-droite ou un à-gauche, suivant le côté du défilé qu'on voudra occuper; puis arrivé à la droite ou à la gauche de la position choisie, elle fera front, & toutes les autres faisant de même, viendront appuyer à elle. S'il falloit occuper les deux côtés de la tête du défilé, quand le quart du bataillon, ou le demi-bataillon suivant la nature du terrein, auront fait, je suppose, leur mouvement à droite pour occuper la partie de la position située à la droite du débouché, les autres divisions ou pelotons de la colonne feront à-gauche successivement pour en occuper la partie gauche.

Dans le cas où ladite colonne pourroit déboucher en entier hors du défilé, elle en sortiroit, se rassembleroit par divisions, & à distances serrées, puis exécuteroit son déploiement relativement aux

circonſtances du terrein & à la poſition qu'elle voudroit prendre.

S'il s'agiſſoit enfin de paſſer un pont ou un défilé devant lequel on ſe trouveroit en bataille, il eſt clair que le mouvement ne peut avoir qu'un objet, auquel aucune circonſtance ne peut apporter du changement; c'eſt celui de paſſer le pont, ou le défilé, pour continuer la marche, ou pour ſe mettre en bataille, après l'avoir paſſé : ce ſera donc la largeur du défilé ou du pont, la nature du terrein qui ſe trouve à ſon débouché, la ſituation de la poſition qu'on devra prendre en avant de lui, qui devront déterminer la maniere dont on exécutera ce mouvement. Si le défilé ou le pont eſt aſſez large pour y paſſer ſur une diviſion, ſur un peloton, ou ſur une ſection de front, on formera le bataillon en colonne, ou par diviſion, ou par peloton, ou par ſection, ſuivant que le terrein l'exigera; & quand on aura paſſé le pont ou le défilé, on ſe mettra en bataille, ou l'on continuera ſa marche, ſuivant l'objet qu'on aura à remplir. Si le pont ou le défilé eſt étroit, & qu'on ne puiſſe y paſſer que ſur trois de front, on fera marcher le bataillon par le flanc, & on le remettra en bataille de l'un ou de l'autre côté, ou ſur les deux côtés du débouché, en le prolongeant, ainſi que je l'ai dit ci-deſſus, ſur la poſition qu'il devra occuper, & lui faiſant enſuite faire front. Suppoſons qu'après avoir ainſi paſſé le défilé, on doive continuer la marche, & que le pays ſoit ouvert, on fera former par peloton ou demi-peloton, ſuivant la largeur ultérieure du chemin, & on continuera la marche.

Enfin le pont ou le défilé permet-il de paſſer ſur ſix de front? Faut-il en débouchant préſenter des troupes à l'ennemi; &, à la faveur d'un feu de mouſqueterie fait à la tête du débouché, s'é-

tendre par la droite ou par la gauche, ou pour occuper une position, un retranchement situé immédiatement à la tête du pont? Alors on fera rompre les deux demi-bataillons en avant par le centre, & par trois files, de maniere que les six files, sans se confondre, passent sur le pont ou dans le défilé; & qu'à la tête de ce pont ou défilé, les deux divisions de la tête de la colonne ainsi formée se mettent en bataille, en s'alongeant sur leur terrein, & en faisant front; & ainsi successivement les autres divisions se séparant à droite & à gauche, à la tête du débouché, & venant se mettre en bataille à côté d'elle.

Les troupes Prussiennes se servent souvent des mouvemens par files, soit pour passer un défilé, & pour se mettre en bataille de l'autre côté de ce défilé; soit pour faire des changemens dans la disposition d'un ordre de bataille. Il est en effet quelques-unes de ces circonstances, où les mouvemens par files sont commodes; il faut donc sçavoir les exécuter. Un mouvement ne peut-il rendre service qu'une fois dans une campagne? Les troupes doivent en être instruites. Retranchons en revanche, avec soin, de leur école, toute manœuvre inutile à la guerre, toute manœuvre *synonime* : je voudrois exprimer par cette épithete, tout mouvement dont l'objet peut être rempli par une autre manœuvre déja enseignée, plus rapide, plus simple, & applicable à plus de circonstances.

§. IV.

Moyens qu'on peut employer pour faire illusion à l'ennemi sur la force d'une colonne, & sur l'objet qu'elle doit remplir.

CECI montrera combien la tactique que j'expose, est peu exclusive, comment elle sçait se

plier aux terreins, aux circonstances, & s'écarter, dans quelques occasions, des régles établies. J'ai dit qu'un bataillon rompu en colonne, en voulant se mettre en bataille, seroit obligé d'observer entre ses fractions des distances égales à leur front, & qu'un bataillon ployé en colonne seroit au contraire mis en masse avant le déploiement, c'est-à-dire sans distances entre ses divisions : c'est-là le principe fondamental & habituel. Je vais expliquer maintenant comment, pour tromper l'ennemi, il faut quelquefois prendre l'inverse de cette disposition.

Soit, par exemple, dans un déploiement de front, une colonne que j'aie intérêt de faire paroître à l'ennemi plus nombreuse qu'elle n'est réellement : je lui ferai observer entre ses divisions, demi-distance, distance entiere & même double distance; puis, lorsque ma ruse aura produit son effet sur la disposition de l'ennemi, ou lorsque je jugerai à propos de déployer ma colonne, je ferai serrer les distances, soit sur la tête de la colonne, soit sur la queue, & j'exécuterai le déploiement.

Soit une autre fois une colonne devant se former en bataille sur la parallele qu'elle longe, & mon avantage pouvant être de cacher à l'ennemi quelle est la véritable force de cette colonne, afin, par exemple, de le déborder sans qu'il prenne des précautions contre mon dessein : je lui ferai serrer ses distances, comme si elle devoit déployer, puis, quand sa queue arrivera, je suppose, à la gauche de la position que je veux occuper, ma derniere division s'y arrêtera, laissera avancer la masse jusqu'à ce qu'elle ait abandonné l'intervalle nécessaire à son front, & se mettra alors tout de suite en bataille par un quart de conversion; les autres en feront autant successivement, la colonne

dépofant, fi je peux m'exprimer ainfi, chaque divifion fur le terrein qu'elle doit occuper, & continuant toujours ferrée, & au pas doublé ou triplé, fa marche le long du prolongement de la pofition; jufqu'à ce que toutes les divifions foient en bataille.

Cette maniere de reformer la colonne en bataille, a encore cela d'avantageux, qu'il n'eft pas néceffaire qu'elle foit toute arrivée fur le terrein qu'elle doit occuper en fe mettant en bataille, & qu'elle tienne les deux extrêmités de cette pofition; le mouvement pour fe mettre en bataille pouvant commencer dès le moment que la queue de la colonne devenue peu profonde, parce qu'il n'y a point de diftance entre les divifions, eft arrivée au point de l'une des aîles de la pofition.

§. V.

Principes généraux à obferver, pour la formation en bataille des colonnes de plufieurs bataillons.

LES mouvemens, qui ont formé en bataille une colonne d'un bataillon, vont, avec la même facilité, en former une ou plufieurs, de plufieurs bataillons.

S'il s'agit de fe mettre en bataille par des quarts de converfion, cette manœuvre s'exécutera, la colonne étant de plufieurs bataillons, comme étant d'un feul; & je n'ai, pour cela, rien à ajouter à ce qui a été recommandé ci-devant.

S'il s'agit de déployer, on pourra l'exécuter à hauteur, & fur l'un ou l'autre flanc de telle divifion, de tel bataillon de la colonne, que le commandant de ladite colonne jugera à propos de choifir pour divifion d'alignement, relativement au terrein & aux autres circonftances. Je

dois ſeulement répéter que, dans cette occaſion, on devra peu s'embaraſſer de porter à ſa gauche les bataillons de la tête de la colonne, & ceux de la queue à ſa droite, ſi cette inverſion de l'ordre primitif procure l'avantage de déborder l'ennemi, ou de gagner, dans la manœuvre, quelques inſtans précieux.

Si pluſieurs colonnes, marchant à la même hauteur, doivent déployer par un mouvement combiné, l'officier, qui commande chaque colonne, devra connoître la diſtance qu'il doit y avoir entr'elle & les colonnes qui ſont à ſa droite & à ſa gauche. Cette diſtance ſera calculée ſur la force de la colonne, & égale au front que doivent occuper les troupes qui la compoſent après le déploiement; &, ſi ſa colonne doit ſe former ſur plus d'une ligne, il faut qu'alors cette diſtance ſoit égale au terrein que doivent occuper les troupes deſtinées à ſe former en première ligne.

S'il y a de l'artillerie de petit calibre attachée aux bataillons, elle marchera dans leurs intervalles, & au moment des diſpoſitions préliminaires de la formation en bataille, elle ſe placera ſur le flanc de la colonne, à hauteur de la tête de chaçun des bataillons auxquels elle eſt attachée. Si la colonne ſe met en bataille par des quarts de converſion, cette artillerie ſe trouvera, au moyen de cela, diſpoſée tout naturellement en avant des intervalles des bataillons. Si la colonne ſe déploie, les pieces précéderont ou ſuivront le mouvement de la maſſe de leur bataillon, de maniere à arriver en même temps que lui ſur le terrein de la ligne, & à ſe placer enſuite dans les intervalles ou en avant d'eux, ſuivant qu'on le jugera néceſſaire.

Souvent auſſi, & cela devra particuliérement avoir lieu dans les armées, parce qu'alors il y a toujours de la groſſe artillerie attachée aux co-

lonnes, on fera marcher toutes les pieces de régiment d'une colonne derriere les troupes de ladite colonne, tant pour ne pas l'allonger & la surcharger d'embarras, que parce que ces pieces d'un léger calibre ne peuvent être d'aucune utilité dans le commencement de l'action, pour protéger la formation de l'ordre de bataille.

Chaque bataillon doit, en se mettant en bataille, conserver douze pas d'intervalle entre lui & le bataillon voisin, tant pour la facilité de sa marche, s'il est obligé de faire des mouvemens en bataille, que pour que le canon de régiment, s'il y en a, puisse manœuvrer dans cet intervalle. Pour cet effet, si la colonne doit se mettre en bataille par des quarts de conversion, cet intervalle sera observé à l'avance dans la colonne, entre chaque bataillon; mais si elle doit déployer, chaque bataillon ne le prendra qu'en déployant & en se prolongeant sur le terrein de la ligne; car les divisions doivent toujours être serrées avant le déploiement, afin que la colonne n'augmente pas de profondeur.

La supposition où l'on voudroit, par les distances, faire illusion à l'ennemi sur la force des colonnes, changeroit cette disposition, puisqu'alors l'objet seroit de faire paroître la colonne de front très-profonde, & celle de flanc très-courte.

Si plusieurs colonnes doivent déployer de concert, il faudra qu'il y ait des signaux convenus, pour leur indiquer le moment où elles doivent se préparer au déploiement, & celui où elles doivent l'exécuter.

Ces signaux devront être d'un ou plusieurs roulemens, si les colonnes ne sont composées que d'un seul régiment; & de coups de canon, fusées, poudre enflammée, ou tel autre signal qu'il ne soit pas possible de confondre, si elles sont formées

d'un gros corps de troupes. J'approfondirai ailleurs tout ce qui concerne l'usage des signaux : usage important & trop négligé, puisque ce n'est que par eux que toutes les parties d'une armée, soit en marche, soit en bataille, peuvent se mouvoir de concert, & concourir à une manœuvre générale.

Ce qui dans toute cette nouvelle Tactique doit singuliérement frapper tout homme qui voudra réfléchir, c'est la connexion intime qu'elle a avec l'étude du terrein; c'est la nécessité qu'elle impose aux officiers de s'occuper de cette étude, de se former le coup-d'œil, & de ne plus manœuvrer machinalement. La *Planche VIII* rendra cette vérité bien sensible : elle représente un pays dessiné au hasard, & au milieu duquel un régiment de quatre bataillons manœuvre relativement au terrein & suivant toutes les données qui peuvent résulter, soit des circonstances, soit des principes qui ont été exposés ci-dessus.

PREMIER EXEMPLE.

Planche VIII, figure 1.

Un régiment étant en marche, & formant une seule colonne, dont le premier bataillon, à la tête, est obligé de se mettre en bataille, ayant à sa droite un bois fourré, & à sa gauche un terrein ouvert, le commandant du régiment fait alors la disposition suivante.

La premiere division du premier bataillon servira d'alignement, & toutes les autres divisions de la colonne déployeront par leur gauche.

Si le bois fourré étoit à la gauche comme il est à la droite, *la premiere division serviroit pareillement de division d'alignement, & toute la colonne déployeroit par la droite.*

SECOND EXEMPLE.

Planche VIII. Figure 2.

Le régiment se remet en marche, & est obligé de se former en bataille entre le marais B. & le bois C. Le commandant jette les yeux sur le terrein ; il voit qu'il a place à sa droite pour un bataillon, & à sa gauche pour trois : en conséquence il commande : *La premiere division du second bataillon servira d'alignement ; tête de la colonne à droite, queue de la colonne à gauche, déployez.*

Si au lieu de cela, par exemple, la colonne se trouvoit en D, il verroit qu'il a place à sa droite pour trois bataillons, & à sa gauche pour un, & il commanderoit : *Premiere division du quatrieme bataillon, division d'alignement ; tête de la colonne à droite, queue de la colonne à gauche, déployez.*

TROISIEME EXEMPLE.

Planche VIII. Figure 3.

Le régiment est supposé s'être remis en marche, & être obligé de se remettre en bataille, vis-à-vis l'ennemi qui arrive en E, avec des forces supérieures. Le commandant du régiment jette les yeux sur le terrein où il se trouve : à sa gauche est un ruisseau ; à la tête de sa colonne un pays plat & découvert ; derriere elle & à sa queue s'étend une lisiere de hauteur, qui peut lui fournir une position avantageuse. Sur le champ il fait la disposition suivante.

La quatrieme division du quatrieme bataillon, division d'alignement ; à droite, en arriere, déployez.

Si cette lisiere de hauteur, au lieu d'être à sa queue, se trouvoit être à sa tête, il déployeroit à

droite en avant; enfin si cette lisiere de hauteur n'existoit pas, & qu'il eût à sa droite la maison F G, & le ravin H, *fig.* 4. *Pl. VIII.*) il écharperoit légérement la premiere division de sa colonne pour se ménager l'appui de ces deux points, & commanderoit : *Premiere division, division d'alignement; à droite & en avant, déployez.* Alors sa ligne se trouveroit appuyée d'un côté au ruisseau, & de l'autre au ravin. Les maisons où il jetteroit sur le champ quelques fusiliers se trouveroient en avant de son aîle droite, & lui donneroient un flanc sur la courtine de sa position, & par un petit crochet oblique en avant, qu'il feroit faire au demi-bataillon de la gauche, il se procureroit un flanc à cette autre aîle.

QUATRIEME EXEMPLE.

Planche VIII. Figure 5.

Le régiment s'est formé en colonne de manœuvre, quelques bataillons de l'ennemi sont en bataille en H, I, & forment, je suppose, la pointe de son aîle, on charge le régiment de l'attaquer par ce flanc, tandis que d'autres troupes le contiennent où le menacent de front. Le commandant du régiment jette les yeux sur le terrein, voit qu'il peut se déployer obliquement sur l'ennemi & le déborder; sur le champ il dirige sa colonne sur l'arbre K, arrive à cet arbre, écharpe la premiere division de la tête de sa colonne en L M, & déploie à droite sur cette premiere division qui lui sert d'alignement : ce déploiement portera cependant à sa droite son quatrieme bataillon, mais que lui importe? Ira-t-il pour laisser la droite à son premier, perdre l'avantage de déborder l'ennemi, ou faire son déploiement en arriere? C'est

ce qu'on auroit fait dans l'ancienne tactique : qu'on compare & qu'on juge.

CINQUIEME EXEMPLE.

Planche VIII. Figure 6.

Le régiment étant rompu en colonne par fon flanc, arrive en N O, & s'y remet en bataille par des quarts de converfion.

SIXIEME EXEMPLE.

Planche VIII. Figure 7.

Le régiment, rompu de nouveau en colonne par fon flanc, veut déborder l'ennemi qui eft en bataille en P. Il fe dirige en conféquence fur le point Q, ferre fon premier bataillon en maffe, laiffe les trois autres à diftances ouvertes, arrive vers ce point qui eft perpendiculaire à l'extrêmité de l'aîle droite de l'ennemi, fe met en bataille, pouffe la tête de fa maffe en dépofant fucceffivement fur leur terrein les divifions qui la compofent; & fe trouve, par ce moyen, déborder l'ennemi d'un bataillon.

SEPTIEME EXEMPLE.

Planche VIII. Figure 8.

Le régiment veut attaquer l'ennemi, en lui faifant illufion fur fa force & fur le point où il veut faire fon attaque. Il fe forme fur deux colonnes, dont une de trois bataillons & l'autre d'un. La premiere fe dirige en R, & la feconde en S; celle qui n'eft que d'un bataillon obferve les diftances entieres entre fes pelotons : celle de trois

bataillons se forme par divisions & en masse. Cette derniere se déploie, déborde l'ennemi, l'attaque, tandis que l'autre s'arrête à la remise T, replie sa tête sur sa queue, & s'y met en bataille.

HUITIEME EXEMPLE.

Planche VIII. Figure 9.

Un pays extrêmement difficile se présente devant le régiment; il faut qu'il le traverse, & qu'il aille prendre poste au-delà; il se met en marche sur trois files, traverse le bois V, arrive à la lisiere de ce bois; là, si sa position est à droite, il s'étend de ce côté, jusqu'à ce que la tête de la colonne soit arrivée au point de la droite, chaque division ou peloton fait alors successivement front, & la lisiere du bois est occupée. La position est-elle à gauche du débouché? La colonne fait le mouvement ci-dessus par la gauche. Le débouché est-il au centre de la position? Quand les deux bataillons de la tête ont pris le terrein de la droite ou de la gauche, les deux autres remplissent celui de la gauche ou de la droite.

Si la position se trouve en avant du bois, & que le pays s'ouvre, on se forme successivement par pelotons & par divisions; & quand la colonne est entiérement formée, elle serre ses distances pour déployer sur le front, où elle conserve ses distances pour se mettre en bataille sur le flanc.

Ces différens exemples suffiront pour faire sentir la nécessité & la maniere d'exercer toujours les troupes relativement au terrein : avec l'habitude de diriger de pareils exercices, combien les officiers supérieurs des régimens n'acquerront-ils pas d'intelligence & de vrais talents militaires? Ils pourront, avec leur régiment, exécuter les mê-

mes combinaiſons qu'un officier-général avec un corps de troupes, les manœuvres d'une colonne nombreuſe ou de pluſieurs colonnes n'étant que la multiplication & le concert des mouvemens d'un bataillon. Ces exercices deviendront intéreſſans pour les officiers particuliers, pour le ſoldat même. Il y a dans tous les hommes un inſtinct ſûr & réflechi qui leur fait goûter les choſes utiles ; & quel heureux effet ne réſulteroit-il pas parmi les troupes, de la confiance qu'elles contracteroient dans l'art qui les fait mouvoir? Appercevant l'objet de leurs travaux, elles ceſſeroient de s'en plaindre, ſachant que leurs chefs ſont inſtruits, & qu'elles ont une bonne diſpoſition à prendre dans tous les lieux & dans tous les cas, elles verroient tout, elles iroient par-tout, avec cette ſécurité, gage de la victoire.

§. VI.

Concluſion.

IL n'y a que les charlatans ou les enthouſiaſtes qui propoſent ſans prouver; je ne ſuis ni l'un ni l'autre. Il peut, il doit y avoir des gens qui ont des doutes. Je voudrois les diſſiper entiérement. Je vais donc, pour terminer ce chapitre, préſenter le parallele raiſonné de la manœuvre de deux bataillons en colonne, dont l'un ſe mettra en bataille ſur le front, ſuivant les anciennes méthodes; & l'autre, par le pas de flanc, ſuivant les principes que j'ai établis.

Soient les deux bataillons A & B en colonne de marche. La colonne A que je ſuppoſe devoir ſe mettre en bataille ſuivant l'ancienne tactique, occupera dans ſa profondeur deux cens pas, qui eſt le front ſuppoſé d'un bataillon en bataille; tandis que le bataillon B, qui devra ſe déployer

ployer par le pas de flanc, étant formé en colonne par pelotons, suivant les principes établis, n'occupera dans sa profondeur que soixante-quatorze pas (1) : premiere différence de soixante-quatorze pas à deux cens, d'où l'on peut conclure l'alongement prodigieux d'une colonne d'armée dans les anciens principes.

Les deux colonnes se disposant ensuite à se mettre en bataille, la colonne A, de quelque force que soient les fractions, est toujours obligée de conserver la même profondeur, puisqu'il faut à ces fractions les distances nécessaires pour faire leur quart de conversion sur le flanc ; & au contraire la colonne B se formant par division & serrant ses distances, suivant les principes modernes, n'occupe plus dans sa profondeur que vingt-huit pas, (2) : seconde différence de cent soixante-dix-sept pas à vingt-huit au moment du déploiement ; qu'on ne perde pas de vue ce qu'opéreroit cette différence dans une colonne d'armée.

Maintenant, ou le bataillon se mettra en bataille par des quarts de conversion, comme M. de Puysegur l'enseigne dans ses mémoires, & comme on le faisoit encore il y a trente ans, c'est-à-dire, en commençant à se mettre en bataille sur le flanc, mouvement préliminaire indispensable, puis en se mettant en bataille sur le front, par un

---

(1) Chaque peloton, y compris deux pas d'intervalle entre chaque rang, occupe en marche un peu plus de cinq pas, partant dix pelotons, y compris les grenadiers & chasseurs, cinquante pas ; de plus, huit intervalles à trois pas chacun, vingt-quatre pas. Total, soixante-quatorze.

(2) 6 divisions à 3 rangs chacune font 18 rangs. Chaque rang occupe, y compris l'intervalle de l'un à l'autre, 1 pas ; partant ces 18 rangs, 18 pas ; de plus 5 intervalles à 2 pas, 10 pas. Total, 28 pas.

quart de conversion en totalité, dans lequel quart de conversion l'extrêmité de son aîle mouvante fera environ trois cens quatorze pas, parce que l'arc de cercle décrit par l'aîle mouvante doit s'estimer égal environ une fois & demie à l'étendue du front du bataillon, & qu'ici le front du bataillon est supposé de deux cens pas; ou le bataillon se mettra en bataille perpendiculairement, c'est-à-dire, en parcourant toute la perpendiculaire A, jusqu'à ce qu'arrivé à la droite ou à la gauche de sa position, ces divisions par des quarts de conversion successifs s'alongent sur la seconde perpendiculaire B, & se mettent en bataille sur elle (1). On voit (*Pl. IX. fig.* 1. le défaut de ce mouvement, soit par rapport à la longueur du terrein parcouru, soit à cause des trois quarts de conversion que chaque division aura à faire.

Mais je veux que le bataillon, plus instruit, & connoissant l'usage des diagonales ou du pas oblique, se mette en bataille par le pas oblique ou bien par des demi-quarts de conversion, les divisions étant dans l'un & l'autre cas, ouvertes à de-

---

(1) On trouvera peut-être ici, & dans quelques autres endroits de mon ouvrage, que je me sers improprement des mots *perpendiculaire* & *parallele*, puisqu'il n'est question que de lignes isolées, & qui ne sont pas relatives à d'autres lignes : mais j'avertis mes lecteurs, que je les emploie pour me faire mieux entendre, & pour ne pas retomber sans cesse dans les mots *ligne* ou *direction*, qui sont vagues & sujets à équivoques; je hazarde donc de dire qu'une colonne de troupes est alongée sur une perpendiculaire, parce que je suppose que la ligne de front de la derniere division de cette colonne peut représenter la ligne de base. Je dis de même qu'un bataillon ou une troupe quelconque en bataille est alongée sur une parallele, parce que je suppose en avant du front d'autres lignes de front imaginaires & éventuelles, qui me permettent d'appeller *parallele* la ligne occupée par le bataillon.

mi-distance seulement. Qu'on songe, dans le premier cas, à la difficulté & à la lenteur de ce pas oblique : elle est si reconnue que, pour y remédier, on a imaginé les demi-quarts de conversion & les mouvemens par les diagonales; mais ces derniers sont-ils plus faciles & beaucoup plus rapides? Qu'on jette les yeux sur la *fig.* 2. *Pl. IX.* représentant un bataillon se mettant en bataille par le moyen de ces mouvemens; qu'on suppose maintenant huit ou dix bataillons derriere celui-là, exécutant la même manœuvre; qu'on réfléchisse à l'immense étendue des diagonales des dernieres divisions de cette colonne, à la fatigue excessive des troupes qui les auront parcourues : qu'on me dise enfin où il se trouvera des terreins assez libres, assez dégagés d'obstacles, pour que toutes les divisions de cette colonne puissent s'y mouvoir par des trajets pareils : qu'il se rencontre la moindre haie, le moindre ravin, & il est bien rare que cela ne soit pas dans un terrein aussi vaste que celui que traversent ces lignes, c'en est fait du mouvement, ou du moins de son ordre & de sa vîtesse.

Le raisonnement que je fais ici, je l'applique aux formations de colonnes par les demi-quarts de conversion & les diagonales, les regardant de même comme vicieuses, comme inférieures en sûreté, en rapidité, & en simplicité au ploiement de colonne par le pas de flanc, & par conséquent comme devant être rejettées de la tactique, dans laquelle je n'admets de formation en colonne que par le moyen des déploiemens ou des quarts de conversion.

Revenons au parallele des deux colonnes d'un bataillon se remettant en bataille, l'une suivant les anciens principes, l'autre suivant les principes modernes : cette derniere déployant sur sa pre-

miere ou fur fa derniere divifion, favoir celle qui aura le plus de chemin à faire, n'aura à parcourir que le terrein néceffaire pour contenir deux divifions, afin d'arriver au point où elle doit fe former; car à peine doit-on compter ce qu'y ajoutera la différence de la diagonale fur laquelle elle fe meut, avec la ligne fur laquelle elle doit faire front; puifque la colonne formée en maffe n'occupe que vingt-huit pas de profondeur : fi la colonne déploie fur fa feconde, ou fur fa troifieme divifion, alors le mouvement fe faifant des deux côtés à la fois, il en devient d'un quart ou de moitié plus rapide. Calculons à préfent l'avantage de cette rapidité, quand la colonne fera de douze ou de vingt bataillons, & l'avantage plus grand encore de déployer la colonne fur tous les points, & relativement à toutes les circonftances.

Mais, m'ont dit quelques officiers en voyant cette colonne formée en maffe pour le déploiement & s'imaginant avoir trouvé contr'elle un argument bien victorieux, le canon vous permettra-t-il de déployer cette maffe? N'y jettera-t-il pas facilement le défordre? Voici ce que je réponds à cette objection.

Par quelque mouvement qu'une colonne fe mette en bataille, on doit éviter que cela foit fous un feu de canon trop vif & trop meurtrier. Il faut donc déployer, ou à une diftance affez grande de l'artillerie ennemie pour que fes coups foient incertains; ou fous la protection d'une artillerie fi fupérieure qu'elle ait bientôt éteint fon feu; ou enfin à la faveur de quelque rideau qui dérobe la vue du déploiement. Dans tous ces cas, une maffe occupant quatre & huit fois moins de profondeur, qu'une colonne formée à demi-diftance, ou à diftance entiere, eft bien plus facile à manier,

bien plus aiſée à abrier ; la moindre éminence, la moindre ondulation de terrein la couvre. Elle offre bien moins de priſe à l'artillerie ennemie, puiſqu'elle occupe bien moins du ſurface. Mais ce n'eſt point pour ſervir de but au canon que je me ſuis mis en maſſe, c'eſt pour déployer ; or dans l'exécution de ce mouvement j'ai tout l'avantage ſur les anciennes manœuvres : je ſuis, par les déploiemens, quatre, cinq ou ſix fois plus vîte formé en bataille que par tout autre mouvement ; donc ſi je ſuis battu par le canon, j'en eſſuie quatre, cinq ou ſix fois moins. Enfin demandons à l'artillerie laquelle elle aimera mieux battre, de laquelle elle eſpérera le plus contrarier & empêcher la formation, ou de la colonne A qui ne lui offrira, avant le déploiement de priſe que depuis C juſqu'à D, & dans le déploiement depuis D juſqu'à E ou H, & même encore la moitié moins ſi elle déploie des deux côtés à la fois, ce qui durera une demi-minute ou une minute au plus ; ou bien de la colonne B qui proceſſionnera ſur les deux lignes H I, ou qui, ſe mettant en bataille par des demi-quarts de converſion, lui préſentera pendant quatre ou cinq minutes, tout le terrein L ou M couvert de ces mouvemens. *Voyez Planche IX, figures 3 & ſuivantes.*

CHAPITRE X.

Des Changemens de Front.

J'AI différé juſques-ici de traiter des changemens de front, parce que c'eſt par le moyen des déploiemens que je propoſe de les exécuter preſque toujours. Ce n'eſt pas une choſe indiffé-

rente en tactique que d'appliquer à plusieurs objets une manœuvre déja nécessaire, & de diminuer par-là le nombre de celles que les troupes doivent apprendre.

Un bataillon en bataille change de front pour faire face à l'ennemi dans une autre direction ; il faut donc que les mouvemens de changement de front puissent le mettre en bataille, soit sur sa droite, soit sur sa gauche, soit à hauteur de sa droite, de sa gauche ou de son centre, soit perpendiculairement, soit obliquement à son ancienne position ; car il peut se trouver tel terrein, ou tel cas relatifs à chacune de ces différences.

Si je n'ai qu'une troupe peu étendue, telle qu'un ou deux bataillons au plus, que l'ennemi soit en mesure sur moi par son feu de mousquetterie, & que cependant le mouvement devienne nécessaire pour l'attaquer avantageusement, ou pour s'opposer plus avantageusement à son attaque, comme le cas où je pourrois le prendre en flanc, ou bien celui où j'aurois besoin de couvrir le mien ; je ferai le changement de front par des mouvemens de conversion.

Je me suppose avec un bataillon en A B (*Pl. X, fig.* 1.) Je ferai mon mouvement de A en E, si je veux me mettre en bataille à hauteur & en avant de mon flanc droit ; je le ferai de A en E, après avoir fait demi-tour à droite, si je veux me mettre en bataille à hauteur, & en arriere du même flanc ; je le ferai de B en E, s'il est nécessaire que je me forme à hauteur & en avant de mon flanc gauche ; de B en F, en faisant demi-tour à droite, s'il faut me former à hauteur, & en arriere du même flanc ; je me formerai par un mouvement de conversion sur le centre, s'il est nécessaire de me former, de l'une ou de l'autre part, sur le terrein H G ; enfin je m'arrêterai dans tous ces

mouvemens en 8e en 16e de conversion, au moment que je le voudrai, & de maniere à obliquer plus ou moins, sur mon ancienne position, suivant que ma volonté, le terrein ou les mouvemens de l'ennemi m'obligeront à le faire. Je dis que dans ces circonstances, je ferai mon changement de front, par des mouvemens de conversion de la totalité du bataillon, parce que je ne désunis point le bataillon, parce qu'au moyen de cela je le tiens dans ma main, & que je suis à même de l'arrêter à tel point de son mouvement que je voudrai, pour m'opposer à l'ennemi. Je dis que je ne me servirai de cette sorte de changement de front, qu'avec un ou deux bataillons au plus; parce qu'avec plus de troupes il seroit trop lent, & trop difficile. Mettons un exemple à côté de ces préceptes.

Je marche à l'ennemi en B (*Pl. X. fig.* 2.). Quelques-unes de ses troupes paroissent en C D, ou bien elles occupent les maisons & les haies F G, d'où elles incommodent mon flanc; j'oserai faire quart de conversion avec le bataillon A pour le porter vis-à-vis d'elles, & les attaquer ou contenir. Je ne l'oserois pas au moyen de tout autre mouvement, qui désuniroit & romproit mon bataillon, tel que nos changemens de front actuels; parce que l'expérience prouve qu'une troupe désunie exécute difficilement son mouvement sous le feu de l'ennemi; que la désunion de ses parties amene le désordre; & que, du désordre à la fuite, il n'y a qu'un pas.

Si c'est une ligne, ou une partie de ligne que je veuille faire charger de front, si ce ne sont même qu'un ou deux bataillons seulement, & que ce soit hors de toute atteinte du feu de l'ennemi, voici par quels mouvemens je leur ferai exécuter ce changement de dispositions; *A droite ou à gauche* (suivant le côté vers lequel je devrai faire

face) *par divisions, rompez le bataillon, le régiment ou la ligne*. Pendant que cela s'exécutera, j'examinerai à la hauteur de quelle division je devrai & pourrai me former, ensuite je commanderai *sur telle ou telle division, serrez la colonne*; puis j'exécuterai mon déploiement. Qu'on compare cette maniere de changer de front praticable pour plusieurs bataillons, pour une ligne entiere, à nos changemens de front par des demi-quarts de conversion & par ces lignes diagonales dont j'ai si évidemment démontré les désavantages & les difficultés.

C'est à regret que je vois toujours la raison m'éloigner des procédés de Tactique introduits dans nos troupes. Nous avons tellement détruit l'usage des quarts de conversion par bataillon, que nous n'imaginons plus qu'il se présente un cas à la guerre où ils puissent être utiles. Je pense différemment & je les rétablis dans une occasion où ce n'est que par eux seuls qu'on peut mouvoir. Nous avons adopté les mouvemens par demi-quarts de conversion, & nous les avons appliqués à tout indifféremment. Je ne les crois bons à rien, si ce n'est pour manœuvrer agréablement à l'œil. Les militaires réfléchis, qui pour juger, voudront se transporter en pleine campagne & à la guerre, prononceront entre notre tactique & moi.

Je terminerai ici mes idées sur la Tactique de l'infanterie. J'ai moins prétendu parcourir toutes les circonstances dans lesquelles un régiment pourra se mouvoir, que démontrer le méchanisme le plus simple & le plus rapide, par lequel il pourroit se mouvoir dans tous les cas. Il ne reste, je crois, rien à ajouter à la perfection d'un art, quand les instrumens sont créés; quand on a appris à l'artiste à les manier; quand on a développé son génie; quand enfin il ne peut plus être surpris par aucune circonstance, sans avoir dans sa main un moyen qui lui soit applicable.

ESSAI
SUR LA TACTIQUE
DE LA CAVALERIE.

Je ne vais pöint m'engager à faire pour la cavalerie un travail aussi étendu que celui que j'ai fait pour l'infanterie. Accoutumé à manier les détails de cette derniere, j'ai pu en parler avec assurance. Ceux de la cavalerie me sont plus étrangers; je ne les approfondirai donc pas, je me bornerai à quelques resultats généraux, d'après mes études particulieres, & ce que j'ai entendu dire à des officiers expérimentés. Après avoir établi les principes & le but de la Tactique de cette arme, je tâcherai de prouver qu'elle doit être analogue à celle de l'infanterie, & que conséquemment tout officier qui a le génie de la guerre, doit sçavoir commander & connoître les manœuvres des deux armes.

Quand je dis que la Tactique des deux corps n'est qu'une, je ne prétends pas qu'il n'y ait, dans les détails intérieurs des écoles & dans les principes d'instruction, des différences considérables. Il est bien sûr qu'il faut que ces différences existent, puisque les individus & les armes ne sont pas les mêmes. Mais le bataillon & l'escadron étant une fois dressés, les détails cessent; leurs mouvemens doivent arriver aux mêmes résultats; il

faut s'attacher à les combiner ensemble, à les rendre si intimement analogues les uns aux autres, que ceux de l'infanterie ne soient point étrangers à la cavalerie, que ceux de la cavalerie ne le soient point non plus à l'infanterie; & qu'enfin tout officier qui aura réfléchi, & qui aura exercé son coup-d'œil relativement à ces deux armes, puisse le manier habilement l'une & l'autre. Cette vue paroîtra sans doute un paradoxe, je m'y attends, je le soutiendrai. Je demande seulement qu'on m'écoute sans prévention.

CHAPITRE I.

Avantage de la cavalerie. Inconvéniens de la rendre trop nombreuse dans les armées.

JE commencerai par quelques observations préliminaires sur l'usage qu'on doit faire à la cavalerie. En logique, comme en trigonométrie, il faut pour premiere opération, commencer par établir sa base.

Chez les nations sans discipline & sans lumieres, la cavalerie est la premiere arme des armées: chez celles où la discipline & les lumieres ont fait des progrès, elle devient la seconde; mais la seconde regardée comme nécessaire, comme importante, comme souvent décisive, & par conséquent comme devant être portée à la plus grande perfection. Elle n'y est que la seconde, parce que la perfection de l'art ouvre une carriere bien plus vaste aux opérations de l'infanterie, parce que l'infanterie propre aux travaux, aux sieges, aux combats, à toutes les natures de pays, est toujours le mobile principal, & peut au besoin se suf-

ſire à elle-même, tandis que la cavalerie, qui n'eſt preſque propre qu'à une ſeule action & à un ſeul terrein, ne peut communément ſe paſſer de la protection de l'infanterie.

En ne conſidérant la cavalerie que comme la ſeconde arme, je dis qu'elle entre néceſſairement dans la compoſition d'une armée bien ordonnée, & que ſa bonté peut beaucoup influer ſur le ſort de la guerre. En effet c'eſt la cavalerie qui décide ſouvent les combats, & qui ſouvent en complette les ſuccès : c'eſt elle qui protege l'infanterie diſperſée & battue : c'eſt elle qui fait les courſes, les avant-gardes, les expéditions rapides : c'eſt elle qui tient la campagne ; toutes ces opérations ſont néceſſairement du reſſort de la cavalerie, à cauſe de la célérité de ſes mouvemens. Que les deux armes ceſſent donc de ſe jalouſer ; qu'elles ſe regardent comme intimement liées, comme néceſſaires l'une à l'autre. L'infanterie pourroit agir & combattre ſans la cavalerie ; mais elle n'avanceroit qu'à pas de tortue : elle ſeroit ſans ceſſe harcelée, ſans ceſſe expoſée à manquer de ſubſiſtance, elle ne feroit rien de rapide. La cavalerie, ſans infanterie, ne feroit rien de déciſif, ne pourroit s'établir nulle part ; le moindre poſte, le moindre obſtacle l'arrêteroient : la nuit elle trembleroit pour ſa ſûreté.

Il faut de la cavalerie dans une conſtitution militaire ; mais il la faut très-bonne, plutôt que très-nombreuſe. On ſentira la vérité de cette maxime à meſure que la tactique fera des progrès : l'inverſe a toujours été, & ſera toujours une preuve de la décadence de l'art militaire. Lorſque l'infanterie ſera brave, bien armée, lorſqu'elle ſçaura ſe ſuffire à elle-même, lorſqu'elle ne ſe croira pas battue quand elle n'eſt pas ſoutenue par de la cavalerie, on n'aura de la cavalerie que dans une ſaine & raiſonnable proportion avec les objets

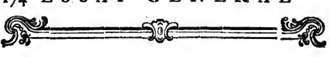
qu'elle doit remplir, & on l'aura bonne & bien dreſſée. Lorſqu'au contraire l'infanterie ſera l'opposé de ce que je viens de dire, lorſque la tactique ſera dans l'enfance, lorſqu'elle ne ſaura fournir des reſſources, ni à l'infanterie contre la cavalerie, ni à la cavalerie contre une cavalerie ſupérieure, il faudra une cavalerie immenſe; parce qu'il en faudra pour couvrir les aîles, pour appuyer par-tout l'infanterie, & après cela pour être ſupérieure à la cavalerie ennemie. Car dans toutes nos fauſſes combinaiſons actuelles de conſtitution, c'eſt toujours l'ennemi qui donne la loi. S'il met deux cents eſcadrons en campagne, on ſe croit battu dès qu'on ne lui en oppoſe pas au moins deux cents.

Qu'arrive-t-il cependant de cette quantité de cavalerie accrue follement & par imitation, au-delà des bornes raiſonnables? C'eſt qu'elle eſt onéreuſe pour l'Etat, s'il veut l'entretenir pendant la paix; c'eſt que ſi, trouvant le fardeau trop peſant, il ne l'augmente qu'à la guerre: voilà des régimens nouveaux, ou des compagnies nouvelles, ou des incorporations ſubites de jeunes cavaliers & de jeunes chevaux. Il faut entrer en campagne, tout cela ne ſe trouve ni ameuté, ni amalgamé. Les travaux de la paix deviennent inutiles: il n'en eſt pas de la cavalerie comme de l'infanterie; un bataillon peut recevoir quelques recrues, ſans que cela déroute & dérange abſolument l'inſtruction du bataillon; mais qu'on place dans l'eſcadron le plus inſtruit, des cavaliers ou des chevaux non dreſſés, le faux mouvement d'un ſeul de ces individus ſuffit pour entraîner l'eſcadron, & pour faire manquer ſes manœuvres.

Qu'arrive-t-il encore de cette cavalerie ſi prodigieuſement accrue dans les armées? C'eſt qu'il n'y a preſque pas une occaſion où elle puiſſe

s'employer en totalité ; c'eſt que dans la plupart des pays, elle eſt embarraſſante à mouvoir & à nourrir : de-là magaſins énormes, convois continuels, communications immenſes, pour peu qu'on s'éloigne : de-là les grandes vues de la guerre ſubordonnées à des calculs de ſubſiſtance, & les armées appeſanties ; tandis que le vrai but d'une cavalerie raiſonnablement nombreuſe devroit être d'alléger & de faciliter les mouvemens des armées.

Mais un changement dans la routine de nos opinions à cet égard, ne peut être que l'ouvrage du temps & d'un grand nombre de circonſtances. Il faut qu'auparavant la Tactique de l'infanterie ait été perfectionnée, & que celle de la cavalerie ſoit miſe à la même hauteur : il faut qu'un général, homme de génie, ſoit frappé des reſſources qu'offriroient de nouveaux mouvemens plus rapides & plus raffinés ; que de-là il oſe ſe mettre en campagne avec une cavalerie excellente & peu nombreuſe ; que ſa cavalerie, une fois combinée ſur ſes vues & ſur la force de ſon infanterie, il voie l'ennemi augmenter la ſienne, & que non ſeulement il ne ſoit pas tenté de l'imiter, mais même qu'il ſoit perſuadé que la ſupériorité que ſon adverſaire aura cru ſe donner, ne fait que l'affoiblir, parce qu'au delà de certaines proportions, le nombre ne produit qu'embarras & lenteur. Ce que je vais dire ci-après, jettera peut-être les fondemens de cette importante révolution, & cet eſpoir doit m'encourager.



CHAPITRE II.

Armure & équipement de la Cavalerie.

LA définition des propriétés de la cavalerie me conduira à déterminer, d'une maniere plus précise, son ordonnance & sa constitution.

La cavalerie n'a qu'une maniere de combattre, c'est par la charge ou par le choc. Toute action de feu en troupe lui est impropre : on n'a qu'à voir combien est inutile & peu meurtrier le feu des troupes légeres à cheval, quoiqu'éparpillées & pouvant tirer avec liberté & sang froid. Si on laisse des armes à feu à la cavalerie, ce n'est donc pas pour s'en servir à cheval, c'est pour en faire usage, dans la supposition où faute d'infanterie, elle seroit obligée de mettre en partie pied à terre, pour garnir la tête d'un défilé, ou pour occuper un poste : je voudrois qu'elle fût, pour cet effet, armée d'une carabine & d'un seul pistolet.

Si la charge ou le choc est la seule action propre à la cavalerie, il faut chercher à rendre ce choc redoutable, comment y parvenir? En augmentant sa vîtesse. En voici les raisons.

L'avantage principal & décisif de la cavalerie, c'est la vélocité des mouvemens : 1°. parce qu'elle ajoute à la force du choc dont je vais tout-à-l'heure démontrer l'action physique : 2°. parce que hors de l'action du choc, elle fait que, dans une disposition de combat, la cavalerie se transportant avec rapidité d'un point à l'autre, fait changer de face aux circonstances & à la fortune.

On doit entendre par la plus grande vîtesse possible de la cavalerie, non la plus grande vîtesse possible d'un cavalier seul & abandonné à sa vélocité, mais la plus grande vîtesse possible d'une troupe, conservant cependant toujours son ordre, & proportionnant cette vîtesse à la distance du but dont elle part, jusqu'au but où elle se porte, & à l'objet qu'elle doit remplir en y arrivant. On avoit faussement cru en France, que cette vîtesse étoit incompatible avec l'ordre. De-là la cavalerie ne savoit pas manœuvrer au galop: de-là elle avoit adopté une maniere de charger l'ennemi, qu'on appelloit *charger en fourrageurs*, parce que véritablement cette cavalerie ainsi à la débandade, ressembloit à une troupe de fourrageurs lâchés, & se dispersant dans l'enceinte de la chaîne. Il étoit véritablement plaisant que ce fussent-là l'image de l'étymologie de la seule manœuvre de combat, que sût exécuter la cavalerie Françoise. Avec cela j'entends encore quelques anciens officiers réclamer cette maniere de charger. C'étoit celle de la nation, disent-ils: ainsi nos peres battirent l'ennemi à Fleurus, à Leuze, *&c.* En effet, & c'est là sans doute ce qui a contribué à retarder chez nous les progrès des lumieres : notre valeur s'est de temps-en-temps créé quelques époques de gloire au milieu de notre ignorance. Mais, peut-on répondre à ces anciens officiers : vos ayeux furent battus dans mille autres occasions; Crecy, Poitiers, Azincourt, Ramillies, Hochstett, nous font rougir encore. Dans combien d'autres combats notre *chevaleresque* ignorance ne nous a-t-elle pas été funeste? Je veux qu'elle soit redoutable dans son premier effort : elle est incapable d'un second : repoussée, elle ne sait point se rallier: victorieuse, elle ne peut pas profiter de sa victoi-

re. En voulez-vous une preuve? Aucune nation n'a perdu de batailles aussi honteuses, aussi décisives, que la nôtre: aucune n'en a gagné si peu de décisives & de complettes. Mais finissons cette incursion sur une erreur dont on commence à revenir; & reprenons le fil de mes principes.

Pour que la cavalerie ait cette vélocité de mouvement si avantageuse, quand l'ordre y est joint, il faut qu'elle ne soit appesantie, ni par ses armes, ni par l'ordonnance sur laquelle elle est rangée. C'étoit donc contre toute espece de principes, que les anciens formoient leurs turmes de cavalerie, de huit de front sur huit de profondeur, ou en losange, en trapeze, en coin. C'étoit par un reste de cette ignorance, que, dans des temps plus modernes, la cavalerie combattoit sur quatre ou sur six de profondeur.

C'étoit par une ignorance toute aussi funeste, qu'elle étoit armée de pied en cap, & couverte d'armes défensives. On ne voit point dans l'histoire, sans pitié pour l'aveuglement de ce temps, la gendarmerie bardée de fer, allant à la charge au pas & au trot; ne pouvant se mouvoir, si la pluie avoit détrempé le terrein, & périssant alors sous son inutile armure, & sous les coups des archers, ou d'une cavalerie plus légere. Quelques siecles auparavant, la cavalerie Romaine, armée de même, essuyoit les mêmes désastres. Ces exemples malheureux ont enfin fait renoncer à l'ordonnance de profondeur & aux armures pesantes; mais cette révolution s'est faite lentement. Il en est ainsi de toutes les erreurs que le préjugé de plusieurs siecles a accréditées. Long-temps on a conservé les lances, les cuirasses, les plastrons, les bottes fortes, l'ordonnance sur quatre & sur trois rangs : aujourd'hui enfin quelques anciens officiers se trouvent trop nuds, trop

trop désarmés, trop légers, disent-ils, comme si la cavalerie pouvoit jamais trop acquérir une propriété, dans laquelle consiste tout son avantage & toute son utilité.

Il résulte de ce que je viens de dire, 1°. que si l'on veut se donner la peine d'étudier l'antiquité, on verra que les meilleures cavaleries, la Thessalienne, la Numide, l'Espagnole, étoient à demi nues sur des chevaux presque nuds aussi, & armées, ou de haches, ou d'épées tranchantes; & que ce ne fut qu'en se rapprochant de leur institution & en s'allégeant, que la cavalerie Grecque & Romaine parvinrent à lutter quelquefois plus également contre elles.

2°. Qu'on doit à jamais abolir le mot de cavalerie pesante, parce que cette épithéte est hétérogêne à l'institution de la cavalerie; que toute la différence qui peut exister entre les différens corps de cavalerie, ne doit consister que dans des hommes & des chevaux plus ou moins élevés, & qu'ainsi ce que nous appellons *la cavalerie*, étant destiné à ombattre toujours en escadron & en ligne, doit être composé des hommes les plus élevés & les plus robustes, tandis que les dragons & houzards, destinés à se mouvoir plus rapidement, à se disperser, à faire la guerre en détail, sans cependant ignorer comment elle se fait en masse, doivent être composés de chevaux plus petits, & d'hommes proportionnés.

3°. Qu'il faut que tout ce qui s'appelle *combattant à cheval* renonce à tout ce qui appesantit & surcharge, comme cuirasses, plastrons & autres armes défensives à l'épreuve du coup de fusil; voici mes raisons. La cavalerie en panne doit se tenir hors de la portée du feu de la mousqueterie : la cavalerie ne doit en tout s'attaquer à l'infanterie, que quand cette derniere est

ébranlée, ou en mauvaise contenance de courage ou de disposition; parce qu'alors le feu qu'elle a à essuyer, est peu redoutable, & que le succès est presque certain. Elle ne doit jamais attaquer l'infanterie, si l'infanterie est constituée, exercée & préparée à la recevoir, ainsi que je l'ai proposé. Lorsque la cavalerie charge l'infanterie, ce ne sont ni quelques cavaliers sauvés par leurs armes défensives, ou tués parce qu'ils seront découverts, qui décideront le succès de la charge; car si l'escadron ne perce pas l'infanterie, ce n'est pas à cause des cavaliers qu'il a perdu en chemin, c'est à cause de la frayeur qui s'empare de ceux qui survivent. Enfin quelques cavaliers, tués ou blessés dans une action de guerre, de coups à la poitrine, ou aux parties du corps, qui seroient couvertes par des armes défensives, ne peuvent compenser le désavantage qu'il y a à se charger de cette espece d'armes, l'embarras de les porter peut-être inutilement toute une campagne : la fatigue de l'homme, celle du cheval; les éclopemens qui en résultent; la mal-adresse & la lenteur, auxquels des escadrons ainsi armés sont sujets : en un mot, la perte d'une action causée par cette lenteur, ou cette mal-adresse.

4°. Qu'à plus forte raison, il faut que la cavalerie renonce à ces armes prétendues défensives contre le feu, & dans le fait nulles contre lui, comme plastrons, demi-plastrons, comme entr'autres ces cuirasses de tôle, que je vois un de nos régimens conserver; parce qu'il s'appelle *cuirassiers du Roi*, & qu'il semble attacher à la conservation des cuirasses, son esprit de corps, bien plus réellement entretenu par le souvenir de Lutzelberg, & de dix autres combats où il s'est couvert de gloire.

5°. Que, si je désaprouve toute espece d'ar-

mes défensives contre le feu, j'approuverois au contraire quelques précautions pour défendre le cavalier contre l'arme blanche, pourvu que ces précautions ne fissent ni poids, ni embarras. Je voudrois, par exemple, qu'on couvrît la tête du cavalier d'un casque à l'épreuve du coup de sabre, & ses épaules de trois rangs de chaînes de mailles attachées sur une épaulette de cuir. Ce sont les épaules & la tête qui sont toujours les plus exposées aux coups de l'ennemi, & sur-tout d'un ennemi qui est en usage de sabrer. Ces épaulettes de fer ne seroient pas un poids; & substituer le casque au chapeau, ce seroit mettre une coëffure militaire & utile, à la place de la coëffure la plus bizarre & la plus inutile qui existe.

6°. Que la lance & toutes les armes de longueur doivent être rejettées pour la cavalerie, parce qu'elles sont lourdes à porter hors de l'action, & embarrassantes à manier pendant le combat; parce qu'elles exigent qu'on combatte à files ouvertes, & presque seul à seul, afin de pouvoir prendre champ pour les manier, parce qu'au moyen de cela, il ne peut plus y avoir ni ordre, ni manœuvre, ni unanimité de choc. Il ne reste aujourd'hui en Europe, que la cavalerie Polonoise armée de lances, & quoiqu'elle soit composée d'hommes robustes & braves, & d'excellens chevaux, il n'y a pas de cavalerie moins redoutable.

7°. Qu'après un examen réfléchi il paraît qu'il n'y a pas de meilleures armes pour la cavalerie que des épées tranchantes; moins on les rendra longues, plus elles seront avantageuses & meurtrieres. L'arme du brave, l'arme de l'homme qui veut joindre son ennemi & l'attaquer avec succès, doit être courte, solide, & bien dans sa main. Les deux peuples du monde qui, à en juger par

leurs armes, devoient être les plus braves, les Thessaliens & les Francs, nos ayeux, se servoient de haches d'arme & d'épées à deux tranchans ; c'étoient à la fois des armes de taille & de pointe. A côté de ces haches d'arme, qu'on se rappelle l'épée légionnaire des Romains, le sabre extrêmement court des premiers Sarrazins. Quand la valeur d'un peuple baisse, on allonge les armes, on prend des armes de jet, on cherche à mettre le plus d'intervalle qu'on peut entre l'ennemi & soi. En conseillant enfin pour notre cavalerie l'épée à deux tranchans, je recommanderai, comme un point important, de l'exercer à pointer plutôt qu'à tailler. Cette premiere maniere de combattre, infiniment plus meurtriere que l'autre, est favorable à l'adresse & à la valeur. Il faut, pour pointer, se découvrir & choisir la place où l'on veut frapper. Le mouvement naturel des cavaliers, qu'on accoutume à ne se servir que de la taille, est au contraire de se mettre en parade, de se couvrir contre l'ennemi, & de laisser de temps en temps au hazard & gauchement tomber leurs sabres sur l'homme qui se présente à eux : genre de défense mou, inactif, dont tous les coups s'amortiront sur les casques & sur les épaulettes de mes cavaliers, & qui dirigés ailleurs, ne feront ordinairement que des blessures légeres.

8°. Qu'après avoir allégé le cavalier dans son armure & son habillement, après avoir de même cherché pour son cheval la forme de harnois la plus simple, la plus commode & la plus légere, il faut donner à l'escadron la constitution & l'ordonnance la plus propre à favoriser la vélocité & l'ordre de ses mouvemens, sans que cela nuise à la force de son choc ; c'est ce que le chapitre suivant aura pour objet de déterminer.



CHAPITRE III.

Vélocité des mouvemens, la premiere & la plus avantageuse des propriétés de la Cavalerie.

La cavalerie allant à la charge, a ſans contredit, une force de choc, mais cette force de choc n'eſt produite que par la quantité de vîteſſe avec laquelle elle ſe meut, & par la quantité de maſſe du premier rang ſeulement. Car la quantité de maſſe des rangs ſuivans n'ajoute rien à celle de ce premier, puiſqu'il ne peut y avoir entre des chevaux, ni cette preſſion ni cette adhérence ſans interſtices, par laquelle des corps rangés l'un derriere l'autre, ſe compriment & augmentent la force du corps qu'ils pouſſent.

Ainſi, pour procurer à la cavalerie une plus grande quantité de mouvemens, ou une force de choc plus déciſive, ce n'eſt donc point la profondeur de ſon ordonnance qu'il faut augmenter, c'eſt ſa quantité de vîteſſe.

Pour que cette quantité de vîteſſe produiſe tout l'effet qu'on doit en attendre, il faut qu'elle ſoit proportionnée à l'éloignement du but où l'on va frapper : ſi ayant ſix cents pas à parcourir, on s'ébranloit avec la même vîteſſe que ſi l'on n'en avoit que deux cents, les chevaux s'eſſoufleroient, & le mouvement iroit en ſe ralentiſſant vers la fin de la charge, tandis qu'au contraire il doit augmenter d'accélération. Il faut que cette quantité de vîteſſe ſoit graduelle & progreſſive, c'eſt-à-dire, par exemple, que ſi un corps de cavalerie allant à la charge, a ſix cents pas à parcourir, il

doit s'ébranler au petit trot, faire ainsi deux cents pas, & ensuite deux cents au grand trot; cette mesure de mouvement ne manquera pas de s'accélérer presque d'elle-même, à proportion que les chevaux s'échaufferont & se mettront en haleine: enfin les deux cents pas restans seront faits au galop, les cavaliers baissant la main & abandonnant leurs chevaux aux cinquante derniers, de maniere que la plus grande quantité de vîtesse possible existe en arrivant sur la troupe qu'on va charger, & qu'ainsi cette impétuosité, rendue décisive par l'accélération du mouvement, étourdisse le cavalier sur le danger, & entraîne sur l'ennemi le lâche comme le brave, & les demi-volontés comme les volontés entieres.

Je dois observer qu'il existe à cet égard une différence remarquable entre l'action du choc d'une troupe d'infanterie, & celle d'une troupe de cavalerie. La premiere, ainsi que je l'ai dit en son lieu, est souvent ralentie dans son mouvement, par l'instinct machinal qui fait hésiter le soldat à l'approche du danger. La troupe de cavalerie, au contraire, & cela lui donne une analogie plus parfaite avec les corps physiques, étant une fois déterminée, les chevaux s'animent à un tel point par l'accélération & par l'ensemble de mouvement, qu'ils entraînent la volonté du cavalier, & le portent jusque sur l'ennemi, sans que la force motrice éprouve autant de ralentissement & d'altération.

Voilà, à quelques différences près, que les circonstances peuvent indiquer, le principe général sur lequel la cavalerie doit s'exercer au mouvement de charge. C'est ce mouvement que le roi de Prusse appelle *charge en carriere*, & qu'il exécute avec une ligne, une aîle entiere de cavalerie, sans qu'aucun escadron se rompe & s'emporte. Je

l'ai vu essayer l'année derniere pour la premiere fois, par douze cents chevaux de cavalerie Françoise sur une seule ligne, & cet essai eut le plus grand succès; la ligne parcourut plusieurs fois des carrieres de quatre & cinq cents pas. Six ans auparavant nous avions à peine quelques escadrons en état de se remuer avec ordre au pas & au trot. Aussi ce spectacle fit-il époque pour beaucoup d'officiers qui nioient la possibilité de la vélocité de mouvemens sans désordre, & qui, la voyant, furent forcés de convenir des avantages qui doivent en résulter.

Qui peut en effet ne pas concevoir le degré d'impétuosité, l'élan décisif, l'unanimité d'efforts, que doit acquérir une cavalerie menée ainsi à la charge? Qui peut disconvenir qu'à quantité inégale de combattans, & même souvent de courage, elle ne doive renverser une ligne venant à elle en ordre & avec lenteur, comme l'ancienne cavalerie Allemande, ou bien en désordre & à toutes jambes, comme le faisoit la cavalerie Françoise. Quelle infanterie sur-tout peut se flatter de résister à une impulsion pareille, si elle reste, comme elle est aujourd'hui, nue, & sans une ordonnance défensive, susceptible d'être prise promptement contre l'attaque de la cavalerie.

On vient de voir la vélocité de mouvement appliquée à l'action de charge; elle doit de même avoir lieu dans toutes les manœuvres; car ce principe que j'ai posé en traitant des évolutions de l'infanterie, *que presque toute manœuvre étant un moment de crise & de foiblesse pour une troupe, parce qu'elle y est désunie, il faut qu'elle en sorte le plutôt possible*, est commun aux deux armes.



CHAPITRE IV.

Ordonnance de la Cavalerie.

L'ORDONNANCE habituelle de la cavalerie doit être sur deux rangs. Ce n'eſt pas pour que ſon ſecond augmente ſa force de choc; car, comme je l'ai déja dit, où il ne peut y avoir preſſion exacte, la quantité de maſſe ne ſauroit s'accroître, mais c'eſt pour que le ſecond rang ſoit à portée de remplacer les pertes & les vuides du premier; c'eſt pour qu'arrivé ſur l'ennemi & étant mêlé avec lui, ce ſecond rang augmente le nombre des combattans.

Mais, diſent quelques officiers de cavalerie, il y auroit un avantage infini à avoir un troiſieme rang en entier, ou du moins aux aîles de l'eſcadron; ſouvent en allant à la charge les eſcadrons s'ouvrent & ſe déſuniſſent; ſouvent on auroit beſoin d'étendre le front, ſoit pour déborder l'ennemi, ſoit pour n'être pas débordé par lui; le troiſieme rang bien exercé ſerviroit à remplir cet objet.

Un habile officier de cavalerie, avec qui je m'entretenois de cette opinion, m'en a propoſé une qui me paroît meilleure & plus réfléchie; ce ſeroit d'avoir au lieu de ce troiſieme rang, une petite troupe d'élite, montée ſur des chevaux plus légers que ceux de l'eſcadron, formée ſur deux rangs & placée à vingt pas en arriere, ou à côté de l'intervalle. Cette troupe, aux ordres d'un officier choiſi, auroit pour objet de fermer l'intervalle, quand cela ſeroit jugé néceſſaire, & quand cet intervalle s'ouvriroit au-delà de la diſtance or-

donnée. Elle feroit exercée à gagner à toutes jambes, par cet intervalle, le flanc de l'ennemi quand on approcheroit de lui : quelquefois pour rendre fon mouvement plus inopiné & plus décifif, cette troupe d'élite feroit placée en arriere d'une des aîles de l'efcadron, & dérobée ainfi aux yeux de l'ennemi, elle ne paroîtroit qu'au moment de la charge. Auroit-on befoin de tirailleurs en avant, ce feroit elle qui les fourniroit; l'ennemi feroit-il battu, ce feroit elle qui le pourfuivroit; elle agiroit enfin dans le combat, pour le plus grand fuccès de l'efcadron, fuivant l'intelligence de l'officier qui la commanderoit, & feroit tour-à-tour la réferve, le corps auxiliaire, & le corps défenfif de cet efcadron.

Ce qu'il y a de certain, c'eft qu'aujourd'hui toute la cavalerie de l'Europe a abandonné la formation fur trois rangs. Le roi de Pruffe & les Autrichiens ont voulu un moment en reprendre l'ufage; ces derniers nommément avoient le projet de monter le troifieme rang fur des chevaux Tranfilvains, comme plus légers & plus propres à fa deftination; mais, foit inconftance, foit inconvéniens reconnus dans l'exécution, leur cavalerie eft reftée fur deux rangs, ainfi que toutes les autres cavaleries de l'Europe.

Le front de l'efcadron doit être combiné fur fa profondeur; trop petit, l'efcadron n'auroit point de confiftance, & fon choc feroit fans effet : trop étendu, l'efcadron feroit trop pefant, & il ne pourroit pas aborder l'ennemi par toutes fes parties à la fois.

Il s'en faut que nos efcadrons, que je fuppofe devoir être portés à la guerre à 150, ou à 160 hommes, foient conftitués d'après ce principe. Je crois que la jufte proportion de leur front devroit être de quatre-vingt cavaliers formés fur

deux rangs, non compris la troupe d'élite qui seroit de vingt hommes, & appliquée à l'usage que j'ai exposé ci-dessus. J'appuie cette formation sur les raisons suivantes. Supposons que deux escadrons de quatre-vingt cavaliers chacun, aient à combattre un escadron de cent soixante: certainement la manœuvre de ces premiers étant divisée sera plus rapide, plus légere; ils seront plus maniables, plus aisés à enlever (1). Ils auront plus d'aptitude à gagner le flanc, ou la croupe de l'ennemi. Le gros escadron n'aura qu'une direction, ne pourra remplir qu'un objet; les deux petits en auront deux; enfin l'escadron de cent soixante, chargé par les deux escadrons de quatre-vingt, se croiroit toujours inférieur. Les cavaliers de cet escadron verront arriver à eux deux troupes, ils ne les compteront pas, ils ne compareront pas les fronts, ils verront chacune d'elles suivre une direction offensive, & l'une des deux, si elle est bien conduite, une direction menaçante pour leur flanc; la tête leur tournera, & ils seront battus. L'opinion du moment fait tout à la guerre.

Autre raison plus puissante encore; c'est que, lorsque deux escadrons se choquent, si toutefois ils en viennent jamais à ce prétendu coup de poitrail (2), ce n'est jamais, surtout s'ils ont un

(1) Ce que j'appelle *enlever* en terme de manœuvre de cavalerie, c'est cette action unanime & impétueuse par laquelle on ébranle & l'on détache, si je peux encore m'exprimer ainsi, une troupe du terrein sur lequel elle est formée, pour lui faire exécuter un mouvement.

(2) C'est une grande chimere que ce coup de poitrail dans lequel on veut faire consister la force de choc. 1°. La constitution des chevaux rend physiquement impossible qu'ils se heurtent ainsi. 2°. Cela fût-il possible, le moral des cavaliers & l'instinct des chevaux mettroient bon ordre à ce que cela ne fût pas. Communément un de deux escadrons al-

grand front, par le front entier de l'escadron vainqueur, que l'escadron vaincu est renversé ; il est ordinairement emporté par le centre ou par une aîle : donc une partie du front qui a été à la charge, n'a pas agi & n'est peut-être pas même arrivée sur lui ; donc cette partie formant, je suppose, un autre escadron, auroit manœuvré sur le flanc avec succès ; donc enfin les petits escadrons sont plus propres à aborder l'ennemi, & à faire contact de tout leur front.

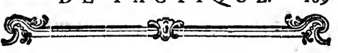
Comme en proposant de réduire le front d'un bataillon à cent cinquante files au plus, j'ai regardé comme indispensable d'entretenir toujours le bataillon sur un pied complet & composé de soldats dressés, je pense qu'il faut à plus forte raison que l'escadron réduit à cent cavaliers, se maintienne toujours complet & ne soit formé que d'hommes & de chevaux parfaitement instruits. S'il est essentiel de ne pas incorporer dans un bataillon, des soldats gauches & sans expérience, il l'est bien davantage de ne pas placer dans un escadron des cavaliers ou des chevaux neufs, un seul mouvement à contre-temps suffisant pour désunir & pour désaccorder l'escadron. Le remplacement des pertes & des accidens de l'escadron, assuré en temps de guerre & au milieu de la campagne, comme

---

lant à la charge, ou n'arrive pas sur l'ennemi, ou ne l'attend pas. Celui dans lequel se trouve la moindre quantité de vîtesse & d'ordre, & sur-tout la moindre quantité de courage, flotte, se dérange, tourbillonne par les aîles, fuit, ou ne rend plus qu'un combat très-court & sans vigueur. Mais lorsque les deux escadrons ne sont composés que d'hommes & de chevaux aguerris & exercés au même point, voici comment se passe leur charge : les rangs s'enchassent mutuellement, les chevaux cherchent d'eux-mêmes les intervalles ; les cavaliers se joignent corps à corps, tout se mêle au point que les escadrons passent les uns derriere les autres, & dans cette mêlée ce sont alors les chevaux les plus agiles & les hommes les plus adroits qui décident le combat.

en temps de paix; par le moyen des compagnies de garnifon, & des dépôts placés intermédiairement entre ces compagnies & l'armée, doit conféquemment entrer dans le plan de conftitution de la cavalerie.

Ceci me ramene à dire un mot de la formation intérieure de l'efcadron, & du raffemblement des efcadrons en régiment. Je voudrois que le nombre impair fût la bafe de cette formation, comme pour l'infanterie. Je voudrois que chaque efcadron fût formé d'une feule compagnie, & cette compagnie de trois divifions, commandées chacune par un officier, non compris la divifion d'élite que j'appellerois carabiniers dans la cavalerie, & grenadiers dans les dragons, & que je mettrois aux ordres d'officiers choifis. Chaque régiment feroit de neuf efcadrons, fubdivifés en trois brigades, de trois efcadrons chacune; & chaque aîle d'armée, quand elle feroit confidérable, feroit partagée de même en trois corps qu'on appelleroit droite, gauche & centre. La divifion d'élite de chaque efcadron, compofée de vingt hommes feulement, feroit celle qui, ainfi que je l'ai propofé, fe formeroit en arriere de l'efcadron, quand cela feroit jugé néceffaire. Enfin des neuf divifions d'élite d'un régiment, on formeroit, quand on le jugeroit à propos, trois efcadrons choifis qu'on emploieroit aux opérations importantes, à l'exemple des bataillons de grenadiers de l'infanterie.



CHAPITRE V.

Ecole du Cavalier.

Il faut beaucoup de temps pour former un bon cavalier. Ce que j'entends par un bon cavalier, ce n'est point un homme exercé à manier son cheval avec grace & adresse, ce n'est point un écuyer; c'est un homme robuste, placé à cheval ainsi qu'il doit l'être, relativement à la structure de son corps, & à la facilité la plus grande de le gouverner, le gouvernant & le dirigeant à son gré; mais plutôt par l'éperon & le poignet, plutôt par son étreinte & son assiette vigoureuse, que par les aides & toutes les finesses de l'équitation; c'est un homme intrépide à cheval, & qui, moins instruit que brave, n'imagine rien d'impossible pour son cheval & pour lui; c'est avec cela un homme qui aime son cheval, qui le soigne, comme un fantassin doit soigner son fusil; qui connoisse tous les détails journaliers nécessaires à sa conservation; qui ait fait plusieurs campagnes; & qui, par conséquent, familiarisé avec les combats, les fatigues, les accidens, ne soit étonné de rien. Lorsque dans la guerre fabuleuse des Centaures, les Grecs parlent de ces intrépides Chiron, Orion & autres à la tête chenue & aux jambes infatigables, c'étoient sans doute de vieux cavaliers Thessaliens, montés sur des chevaux vigoureux, c'étoient des cavaliers tels que le mien, qu'ils vouloient peindre. Une partie de notre cavalerie, joliment tenue, mais sans barbe & sans expérience, ne peut se comparer qu'à de jeunes éleves de Duguast, rassemblés en escadrons.

C'eſt, ce me ſemble, une étrange choſe, & qui porte bien l'empreinte du caractere national, que le ſyſtême d'après lequel nous travaillons depuis ſix ans à former notre cavalerie. Elle étoit dans l'ignorance, & enchaînée par les vices de ſa conſtitution; elle ne pouvoit faire un pas pour en ſortir. La paix de 1763 ſe fait; le gouvernement change cette conſtitution, & en ſubſtitue une, ſinon parfaite, du moins propre à l'eſſai d'une inſtruction, & à l'encouragement de l'émulation. On dit au gouvernement, & on lui dit avec raiſon, que le grand vice de la cavalerie Françoiſe eſt le défaut d'inſtruction; qu'elle ne ſait pas manier ſes chevaux; qu'avant de dreſſer l'eſcadron, il faut dreſſer le cavalier. Le gouvernement, frappé de cette vérité, ordonne qu'on conſtruiſe des manéges, appelle des écuyers, jette un coup-d'œil favorable ſur tous ceux qui apportent du zèle & de l'aptitude aux inſtitutions nouvelles. A l'inſtant toutes les têtes fermentent, les villes de guerre, les quartiers ſe rempliſſent d'écoles d'équitation; il n'y a plus de bons officiers que ceux qui manient un cheval avec adreſſe; les vieux cavaliers n'ont ni la ſoupleſſe, ni la grace qu'on exige; il faut les renvoyer, il faut en uſer de même à l'égard des anciens officiers. On diroit que toute la ſcience de la cavalerie s'apprend dans la pouſſiere des manéges. Cependant au milieu de cette effervеſcence, les principes de l'équitation ne ſont ni poſés, ni reconnus; on les diſcute, on les change. Deux ſyſtêmes différens partagent les opinions, ſans compter nombre de petites éducations particulieres, imaginées par les chefs des régimens. Les années paſſent; les chevaux ſe ruinent, les cavaliers ſont excédés, on forme dans chaque régiment, quelques officiers écuyers, & dix ou douze cavaliers créats : notez que ces derniers le

ſont à peine, qu'ils deſirent leur congé pour aller ſe faire piqueurs en France, ou chez l'étranger. Dans les régimens les plus avancés, on met cinquante ou ſoixante hommes par eſcadron en état de manœuvrer, on forme les autres ſucceſſivement; mais ſucceſſivement auſſi l'engagement des hommes formés eſt à ſon terme : des recrues leur ſuccédent, des chevaux neufs remplacent de même les chevaux dreſſés & ruinés, choſe devenue ſynonyme, par les travaux établis dans les manéges. Bref, dans cette fluctuation continuelle d'individus & de principes, dans ces écoles outrées de détail & de préciſion, tout ſe conſume, les hommes, les chevaux, & ce qu'il y a de plus précieux encore, le temps de la paix, ce temps fugitif & irrévocable qui devroit être employé à raſſembler de grands camps, à exécuter de grandes manœuvres, & à étudier leur réſultat.

Eh! diroit la raiſon à tous ces inſtituteurs modernes; ſi la raiſon étoit appellée à leur conſeil, quel eſt votre but? Notre but eſt de ſortir de l'ignorance, puiſque toute l'Europe s'éclaire: notre but eſt de rendre la cavalerie manœuvriere & pour cela d'établir des écoles. ---- D'accord, mais avant que d'établir des écoles, cherchons la vérité, poſons des principes. Vous avez, je penſe, ſongé que vos cavaliers ſont, ou doivent être en plus grande partie, des payſans bien épais, bien groſſiers, & par conſéquent bien ſourds à toutes les recherches d'un art rafiné. Vous avez réfléchi, ſans doute, que votre conſtitution vous oblige à congédier tous les ans le huitieme de ces cavaliers : qu'il en meurt, qu'il en déſerte tous les ans quelques-uns, qu'en temps de guerre ces deux branches de conſommation s'accroiſſent conſidérablement; vous avez fait le même calcul pour les chevaux : vous ſavez donc qu'il faut,

pour vos cavaliers & pour vos chevaux, une instruction prompte, simple, & qui les mette le plutôt possible en état d'entrer dans l'escadron. Maintenant, messieurs les instituteurs, vous prétendez que l'équitation est la base indispensable de cette instruction; mais de quelle espece d'équitation parlez-vous? Si c'est de cet art qui, à force de vouloir rendre un cheval agréable & souple, lui fait la bouche délicate, les aides fines, & les jarrets tremblans : si c'est de cet art, par le moyen duquel vos jeunes gens, placés de très-bonne grace, ne savent pas au bout de deux ans maîtriser un cheval, gardez ces leçons pour les manéges, elles ne conviennent ni à l'espece de nos cavaliers, ni à celle de leurs chevaux, ni au temps qu'on peut employer à leur éducation : gardez-les à plus forte raison si vous n'êtes pas d'accord sur vos principes : si chacun de vous veut asseoir le cavalier & mener le cheval à sa maniere, en soutenant cependant que ses principes sont les meilleurs; car je ne puis croire que ce soit d'une main, d'une jambe placée de telle ou telle façon que dépende entiérement la conduite du cheval. Vous croyez l'équitation très-perfectionnée en France, vous la croyez fondée sur des principes certains : je ne vois pas qu'en France les écuyers soient plus hardis & plus adroits, je n'y vois pas leurs chevaux se remuer avec plus d'aisance, & se fatiguer moins. Votre prétendue bonne grace est affaire d'opinion. Quatre mille ans avant vous, on montoit à cheval avec des principes différens. Les Scythes, les anciens Numides, les Maures d'aujourd'hui, les Turcs actuels, tous ces peuples que la nature a fait cavaliers en naissant, sont assis sur leurs chevaux & les manient autrement que nous. Quelques-unes de ces nations ne connoissent pas l'usage de la bride & des

des harnois : encore aujourd'hui la cavalerie de Maroc & d'Alger a des selles plus courtes & plus légeres que les nôtres, des étriers très-larges & très-courts : elle galoppe le haut du corps en avant, les genoux relevés, les jambes raccrochées, de maniere que le talon appuie légérement au flanc du cheval. Voyez les Anglois, qui cependant ont les meilleurs chevaux, & les plus hardis piqueurs de l'Europe, les Espagnols qui ont les chevaux les plus fins, la cavalerie Prussienne qui, pour n'être pas la meilleure de l'Europe, est cependant la seule qui soit manœuvriere ; ces peuples n'ont ni votre assiette, ni vos principes. Tous sont seulement d'accord sur un point dont vous ne convenez pas, c'est qu'il faut étriver très-court & mener dans un escadron les chevaux par la rudesse & par la vigueur, plutôt que par art & par principes. Enfin, messieurs, concluëroit la raison, vous n'avez pas depuis six ans achevé l'éducation d'un régiment entier. La moitié de la cavalerie du royaume fuit encore les talons, & change de main dans la poussiere des manéges. Portez ailleurs votre lente méthode, votre bonne grace, votre théorie rafinée : elles peuvent être le fruit de beaucoup de méditations, mais je ne m'en servirai pas ; car je veux des cavaliers, & non pas des écuyers.

Déterminer ensuite la méthode la plus prompte, la plus simple, & la plus conforme au méchanisme du corps, pour placer un paysan à cheval & lui apprendre à le conduire : ne point hérisser cette instruction des difficultés & des mots de l'art ; déterminer de même la meilleure & la plus courte maniere de dresser un cheval, & de le mettre en état d'entrer dans l'escadron, sans l'accoutumer à des aides trop recherchées, sans le ruiner pour vouloir l'assouplir : voilà ce que la raison

donneroit à résoudre aux officiers de cavalerie les plus habiles, donnant la préférence au systême qui rempliroit ces objets avec le plus de facilité & de promptitude, & le mettant ensuite en exécution dans toutes les écoles du royaume. Il entreroit dans ce systême, & ce seroit un des principaux changemens à exiger de celui qui le donneroit, que, passé les premieres leçons de longe & d'assiette, les écoles se feroient en plein champ dans toutes sortes de terrein, & non entre les murailles ou les barrieres d'un manége, & sur des surfaces battues & applanies avec soin : car que deviennent des cavaliers & des chevaux qui ont été dressés dans des enceintes & sur des terreins pareils, lorsqu'à la guerre ils se trouvent transportés dans des lieux vastes & difficiles?

CHAPITRE VI.

Analogie entre les mouvemens de la Cavalerie & ceux de l'Infanterie.

JE suppose les cavaliers dressés, & en état d'être rassemblés en escadron : là commence l'analogie que j'ai annoncée devoir exister entre les mouvemens de la cavalerie & ceux de l'infanterie. Je vais le prouver.

Ce n'est point par le nombre des mouvemens que la Tactique de la cavalerie est relative à celle de l'infanterie : car, comme la cavalerie n'est propre qu'à l'action de choc, ses mouvemens sont en bien moindre quantité. Ils se réduisent à savoir se mettre en ordre de marche, se remettre en bataille, marcher en ligne, & à quelques autres mouvemens indiqués par les circonstances.

Ainsi que l'infanterie, la cavalerie doit pouvoir se mettre en ordre de marche sur le front ou sur le flanc.

Lorsqu'elle devra se mettre en ordre de marche sur le flanc, elle rompra par deux files, par quatre, par huit, par demi-compagnie, suivant la nature du terrein où elle devra marcher. Communément, dans les marches d'armée, l'ouverture des débouchés permettra qu'elle marche par demi compagnie, & alors *elle se rompra en colonne* par demi compagnie, ainsi que l'infanterie se rompra en colonne par peloton. Comme l'infanterie, elle observera ensuite, si la marche est de flanc, les distances suffisantes entre les divisions quelconques, par lesquelles elle se fera rompue, pour que, lorsqu'il sera nécessaire, elle puisse, en abandonnant la marche libre, se former en bataille.

Si la marche est de front, la cavalerie pourra se mettre en marche en rompant en avant, par la droite & par la gauche, & par deux files, ou par quatre, par huit & par demi-compagnie, ou bien comme l'infanterie, *elle se ploiera* en *colonne* sur la droite, sur la gauche ou sur le centre, donnant, suivant les circonstances & la position du chemin qu'elle devra suivre, la tête de la colonne à la droite, ou à la gauche de la ligne.

Cette maniere de ployer la cavalerie en colonne, s'exécutera comme dans l'infanterie. Je vais seulement, pour faire concevoir sa possibilité, donner l'exemple d'un régiment de quatre escadrons se ployant en colonne sur la droite, de maniere que la droite ait la tête de la colonne.

EXEMPLE.

Planche XI, figure 1.

Régiment se ployant en colonne sur sa droite.

COMMANDEMENS.	EXECUTION.
1. Sur la droite en arriere par compagnie, ployez la colonne (1).	1. La compagnie de la droite se portera trois pas en avant. Toutes les autres compagnies déboiteront, & se mettront en mesure de marcher par leur flanc, en reculant à cet effet leur aîle droite d'environ quatre pas, de maniere que la droite du premier rang se trouve en arriere du terrein où étoit formé le dernier, & qu'ainsi les deux cavaliers de la droite puissent librement tourner leurs chevaux pour galoper vers le flanc. L'officier de la compagnie qui se trouvera placé à la droite du premier rang, dirigera le mouvement.
2. Marche.	2. A ce commandement toutes les compagnies se mettront en mouvement au galop, en faisant pour cet effet des à-droite successifs par homme, & elles se porteront, ainsi chaque rang devenu file, & suivant sa diago-

(1) On pourroit exécuter le même mouvement par demi-compagnie.

nale particuliere, sur le terrein où se forme la colonne, faisant ensuite front par des à-gauche successifs, lorsqu'elles y seront arrivées, derriere la compagnie qui étoit à leur droite, & qui doit les précéder dans l'ordre de formation de la colonne.

La colonne étant formée, si c'est pour un ordre de marche, elle se met en marche au pas de route, laissant seulement deux pas entre chaque rang, & quatre pas entre chaque compagnie. Si c'est pour manœuvrer, elle serre ses distances au trot, ne laissant que deux pas de distance seulement entre les compagnies, & un pied entre chaque rang.

On voit qu'avec la même facilité le régiment se ploieroit en colonne sur la droite, ou en arriere sur la gauche, & ainsi sur le centre, & qu'il n'y auroit, à cet égard, que quelques changemens à faire dans les commandemens & dans leur exécution.

Au reste, ces ploiemens de colonne, qui se font avec la plus grande rapidité, & que j'ai vu exécuter à quinze ou vingt escadrons, me paroissent moins propres à la formation journaliere & habituelle d'une colonne de marche (qu'il est plus simple, à cause des embarras ordinaires du devant & du derriere d'un camp, d'exécuter en rompant par files ou par demi-compagnie, soit en avant, si la marche est de front, soit par le flanc, si la marche est de flanc) qu'à la formation d'une co-

lonne de manœuvre. Cette formation peut être nécessaire dans plusieurs circonstances, comme celle où une ligne de cavalerie étant en bataille, voudroit se mettre en colonne sur le front, ou pour dérober sa force à l'ennemi, & pour concourir à quelque vue du général; ou pour traverser plus légérement le pays qui se rendroit difficile, pour aller occuper, à une grande distance en avant, une position ou une trouée importante : mouvemens qui tous s'exécuteront bien plus rapidement, en se mettant en colonne, qu'en marchant en ligne. On doit toujours voir de plus en plus, que je n'ai point de systême exclusif.

Un principe commun à la cavalerie & à l'infanterie, & qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est de considerer, si la marche, ou quelque mouvement qu'on fait en colonne, a pour objet de conduire à une formation en bataille ou sur le front ou sur le flanc : dans le premier cas, il faudra faire marcher les divisions de la colonne, avec deux pas seulement de distance entr'elles, afin que la colonne qui devra se former par déploiement, ait le moins de profondeur possible; & dans le second cas au contraire, il sera à propos de les faire marcher avec des distances combinées sur le front, afin que la profondeur de la colonne qui devra se réformer par mouvemens de conversion, soit égale au terrein qu'elle devra occuper en bataille.

Une autre chose que j'établis pour la cavalerie, ainsi que je l'ai établie pour l'infanterie, c'est le renversement du préjugé de l'inversion. On vient de le voir déja détruit par ce que j'ai dit de la formation des colonnes, à la tête desquelles je place indifféremment l'escadron de la droite ou de la gauche de la ligne, suivant que

l'exigent les circonftances, ou la fituation du chemin qu'on doit fuivre. Je vais de même fecouer ce préjugé dans les formations en bataille où il eft bien plus embarraffant & plus ridicule.

CHAPITRE VII.

Des formations en bataille.

DANS cette manœuvre, dans la conduite de cette manœuvre, confifte véritablement prefque toute la fcience & l'inftruction de la cavalerie; car la cavalerie n'a de force & d'action qu'autant qu'elle eft en bataille. Dans tout autre ordre, elle eft foible & fans défenfe. Elle ne peut enfin avoir de fuccès, qu'autant qu'elle fait fe former en un clin-d'œil, cacher fa force, & fe mettre rapidement en état d'en faire ufage.

C'eft fur-tout dans les formations en bataille, que fe montre l'analogie annoncée entre la tactique de la cavalerie & celle de l'infanterie. Elle y eft fi fenfible, que les détails dans lefquels je pourrois entrer fur les principes & fur la théorie des formations en bataille de la cavalerie, ne feroient, aux changemens de termes près occafionnés par la différence des armes & des conftitutions, qu'une répétition exacte de ce que j'ai expofé dans la tactique de l'infanterie.

On fent qu'un régiment de quatre efcadrons étant en colonne de marche ou de manœuvre, fi je dois le mettre en bataille fur le flanc, les fractions, par lefquelles ils aura rompu, n'auront qu'à fe réformer par des quarts de converfion, de maniere qu'il fe trouvera faire face fur l'un ou fur l'autre flanc de fa marche, & fur le prolongement

N 4

qu'il occupoit étant en colonne; c'est ce qui s'appellera *réformer la colonne en bataille.*

On conçoit que, si le régiment étant en colonne de marche ou de manœuvre, doit se réformer en bataille sur le front, il se déployera par le méchanisme contraire à celui du déploiement, de maniere que la colonne se mettra en bataille d'un seul côté ou des deux côtés à la fois, & à hauteur de celles de ces divisions qu'il sera avantageux de choisir pour point d'alignement.

On voit que les mêmes raisons, par lesquelles on a attaqué le préjugé de l'inversion de l'infanterie, doivent le détruire dans la cavalerie, & que la destruction de ce préjugé y sera tout aussi avantageuse, tout aussi décisive pour la perfection de l'art.

Il est évident que les mêmes données, les mêmes applications aux circonstances & aux terreins, les mêmes combinaisons, soit relativement à la direction & au mouvement des colonnes, soit par rapport aux formations en bataille & à l'alignement; les mêmes finesses, les mêmes illusions à faire à l'ennemi par le moyen des distances ouvertes & serrées, en un mot, la même théorie, sont applicables aux deux armes; qu'il n'y a dans tout cela qu'à substituer les commandemens & les détails intérieurs de l'exécution, relatifs à la cavalerie, à ceux que j'ai indiqués pour l'infanterie. Lors donc que l'œil sera formé au résultat des mouvemens de l'une des deux armes, & à ses manœuvres sur le terrein, pour peu qu'il soit au fait de ce que la différence des individus qui composent un escadron ou un bataillon, jette de diversité dans leur aspect ou dans leurs évolutions, l'officier de l'une ou de l'autre arme qui aura réfléchi & qui aura le génie de la guerre, sera en état de les conduire toutes deux.

Il me reste seulement à parler du méchanisme intérieur du déploiement de la cavalerie. Beaucoup de gens la regardent comme une manœuvre impossible, beaucoup se sont récriés contre lui, même en voyant sa possibilité : d'ailleurs il y a plusieurs manieres de l'exécuter, & il est important de déterminer quelle est la meilleure.

La cavalerie Prussienne, qui la premiere a exécuté les déploiemens en masse & par le flanc, les fait par des à-adroite ou à-gauche successifs, ou bien par des demi à-droite ou des demi à-gauche. Mais dans les deux méthodes, les divisions sont serrées tête à croupe. L'officier, qui se trouve à la droite ou à la gauche de chaque division, (1) conduit le mouvement de cette division, la dirige par des lignes diagonales sur le point où elle doit se mettre en bataille.

D'habiles officiers de cavalerie, des officiers, qui sentant l'avantage des déploiemens par le flanc pour la cavalerie, ont cherché sans préjugé les meilleurs moyens pour exécuter cette manœuvre, m'ont dit qu'ils préféroient la méthode des à-droite & des à-gauche, trouvant dans ce dernier mouvement, d'abord les demi à-droite ou demi à-gauche difficiles, ensuite le désenchassement des divisions hors de la colonne, puis le

(1) En Prusse le déploiement s'exécute toujours par division qui est le demi-escadron. Ainsi supposant une colonne de vingt escadrons, elle n'occupe au moment du déploiement, que deux cents quatre-vingt pas dans toute sa profondeur, savoir six pas pour chaque demi-escadron & un pas d'intervalle. En France la constitution des escadrons étant différente, je suppose que le déploiement se fera par compagnie, ce qui fait également le demi-escadron.

galop tête à botte des rangs devenus files (1).

Je me soumets d'autant plus volontiers à l'opinion de ces officiers, que c'est par les à-droite & par les à-gauche successifs, que j'ai proposé les déploiemens en colonne, & qu'ainsi les déploiemens s'exécuteront précisément par les mêmes mouvemens dans le sens contraire.

Je vais donner ici un exemple d'un régiment de quatre escadrons en colonne par compagnies serrées tête à croupe, c'est-à-dire, avec un pas seulement d'intervalle entr'elles, & les circonstances exigeant que cette colonne se déploie en entier par la gauche, on commandera la manœuvre suivante :

EXEMPLE.

Planche XI, figure 2.

Colonne de quatre escadrons se déployant en avant sur sa gauche.

COMMANDEMENS.	EXECUTION.
1. A gauche en avant sur la premiere division, deployez la colonne.	1. Ce commandement servira d'avertissement.

(1) Il y a encore une autre maniere d'exécuter ce déploiement, savoir par des à-droite ou des à-gauche par quatre; mais alors les divisions ne peuvent pas être serrées tête à croupe. On dit que M. le marquis de Conflans a fait exécuter cette maniere avec succès, par les quinze cens chevaux qu'on a rassemblés cette année à Metz. Peu importe dans le fond par quel procédé on exécute le déploiement, pourvu qu'on l'exécute, & qu'on sente l'utilité qu'il y a de faire manœuvrer la cavalerie à colonne serrée, ainsi que cela se pratique dans l'infanterie.

Les cavaliers s'espaceront légérement sur la droite, en appuyant sur le talon gauche, afin de se préparer par-là, à faire leur à-gauche plus promptement.

Ces mouvemens préparatoires se feront *vice versâ*, si le déploiement de la colonne se fait à droite.

2. A gauche, déployez.

2. Chaque cavalier pliera son cheval à gauche, & le mettra tête à botte de l'homme qui est à gauche, de maniere à être en mesure d'achever plus facilement son à-gauche au commandement suivant.

3. Au galop.
Ce troisieme commandement suivra le second presque sans intervalle.

3. Les deux rangs de chaque division se mettront en file, l'officier qui est à la gauche, faisant pour cet effet à-gauche & partant au galop; chaque homme faisant ensuite successivement le même mouvement aussi-tôt que celui de son voisin lui aura abandonné le terrein. Les deux rangs de chaque division étant devenus ainsi deux files, à la tête desquelles sera l'officier de la gauche de la division, celui-ci conduira ces files par la diagonale la plus courte, au point où il doit se former, & à hauteur de la premiere division, qui est la division d'alignement.

Chaque division de la colonne se portera ainsi vers le point où elle doit se former, galopant

ſur des diagonales indépendantes de celles des autres diviſions, & ſéparées d'elles par le pas d'intervalle qu'elles obſerveroient étant en colonne, & par celui qu'elles auront acquis en faiſant leur à-gauche. L'unique attention du cavalier doit être de ne pas s'écarter de ſa file, & de ſerrer vivement, au commandement de front, ſur le cavalier qui eſt devant lui.

Lorſque l'officier qui conduit la ſeconde diviſion du premier eſcadron, arrivera à hauteur de la gauche de la premiere diviſion, il ralentira ſon galop, afin de mieux juger de l'œil le terrein néceſſaire pour contenir le front de ſa diviſion; puis arrivé au point qu'il jugera devoir être l'extrêmité gauche de ce front, il s'arrêtera, fera front, s'alignera ſur la diviſion qui eſt à ſa droite; chaque cavalier de ſa diviſion en fera autant ſucceſſivement, & ainſi ſon ſecond rang.

La troiſieme diviſion de la colonne fera le même mouvement à côté de la ſeconde, & de même toutes les autres; le commandant de chaque diviſion qui aura déployé, obſervant de reſter immobile à ſa place, afin de ſervir de jalon & d'alignement, & de diſtance à l'officier qui conduit la diviſion qui arrive après lui.

Voyez, pour beaucoup d'autres détails & observations qui ont rapport au déploiement, ce que j'ai dit en parlant de l'infanterie, la plus grande partie des principes que j'y ai donnés, étant communs aux deux armes.

Cet exemple suffit pour faire sentir comment la colonne pourra relativement à tous les terreins & à toutes les circonstances, se déployer avec la même facilité sur toutes les divisions dont elle est composée, ou sur la droite ou sur la gauche, ou sur la droite & la gauche à la fois desdites divisions. Je renvoie encore à cet égard aux explications & aux planches que j'ai données dans la tactique de l'infanterie.

Il faut enfin voir, dans cette même partie de mon ouvrage, le parallele des anciennes formations en bataille, avec les formations modernes, les preuves qui viennent à l'appui des déploiemens, les raisons d'après lesquelles je supprime tous les mouvemens par des demi-quarts de conversion, & celles d'après lesquelles je propose d'exécuter les changemens de front par des quarts de conversion dans quelques occasions, & dans le plus grand nombre par la méthode des déploiemens. Tout cela est applicable à la cavalerie, & je l'ai eu en vue dans mon travail.

CHAPITRE VIII.

Mouvement de charge.

C'EST ici l'action de combat de la cavalerie, & par conséquent son mouvement important & décisif. On ne sauroit donc le figurer trop souvent dans les exercices, tant pour y accoutumer les chevaux & les cavaliers, que pour former

le coup-d'œil des officiers qui le conduisent, & pour les habituer à saisir cet à-propos si précieux, de la connoissance & de l'emploi duquel dépendent presque tous les combats de cavalerie.

Je crois avoir démontré d'une maniere sensible les principes & la théorie de l'action du choc, la maniere de se procurer la plus grande quantité possible de vîtesse, sans renoncer à l'ensemble de mouvement. Je crois encore avoir démontré sensiblement la nécessité de cet ensemble de mouvement : c'est lui qui produit l'unanimité d'effort : c'est lui qui concourt, avec la vîtesse, à augmenter la force du choc : c'est lui enfin qui en impose à l'ennemi, qui le renverse, qui fait trouée ; car la cavalerie bat plutôt en effrayant, en dispersant ce qui s'oppose à elle, qu'en répandant du sang ; & dans ce sens-là c'étoit un homme qui, selon moi, connoissoit bien la propriété de la cavalerie, qu'un officier qui me disoit un jour, qu'il comptoit plus pour le succès d'une charge, sur la quantité de vîtesse & d'ordre de son escadron, que sur la trempe de ses armes.

Tous les mouvemens de charge de la cavalerie doivent se faire en bataille. Il peut cependant y avoir une ou deux occasions où il soit avantageux de charger en colonne ; comme le cas, par exemple, où il s'agiroit d'attaquer une infanterie environnée, sur-tout si elle présentoit mal-adroitement un flanc, ou des angles dégarnis de feu, & sur la capitale desquels il fût possible d'arriver presqu'à couvert. Mais quelles doivent être alors ces colonnes ? Ce ne seront pas des troupes serrées & pressées les unes derriere les autres ; ce seront des demi-escadrons, ou des escadrons se suivant à trente, quarante ou cinquante pas d'intervalle entre eux, se portant ainsi sur l'infanterie par une succession continue d'effort, & pouvant, au

moyen de leurs intervalles, manœuvrer s'il en étoit besoin, soit pour changer la direction de leur attaque, soit pour n'être pas renversés par le mauvais succès des escadrons qui les précedent. Ces sortes de colonnes ne devront pas être composées de beaucoup d'escadrons, parce qu'il vaudra mieux les multiplier, & en attacher à tous les angles à la fois, que d'en former de considérables, qui, par leur profondeur, ne feroient que donner plus de prise au feu de l'ennemi, sans augmenter l'effet de la charge : car, supposé que le premier escadron ou demi-escadron de cette colonne soit battu, le second, le troisieme, le quatrieme, & peut-être le cinquieme & le sixieme pourront renouveller des efforts décisifs; mais que ces quatre ou cinq premiers escadrons soient encore repoussés, voilà pour l'infanterie attaquée un retranchement d'hommes & de chevaux abattus, sans compter le rempart de la confiance augmentée, de maniere que cent escadrons qui arriveront successivement sur le même point, ne feront plus qu'échouer. Les colonnes disposées, comme je le propose, laisseront de la ressource au génie & au coup d'œil d'un officier de cavalerie habile : ainsi voyant, par exemple, que les premiers escadrons n'enfoncent pas, il porteroit brusquement les escadrons du reste de la colonne sur une des parties collatérales du premier point d'attaque : mouvement imprévu, audacieux, qui seroit presque toujours suivi de la victoire.

La seconde occasion, où il peut être convenable de changer en colonne, c'est quand, avec une cavalerie supérieure, on aura à charger un corps de cavalerie inférieur, occupant, je suppose, une trouée, & si bien appuyée à ses deux aîles, qu'il seroit impossible de le tourner ou de l'incommoder avec de l'infanterie glissée sur ses flancs, ou

avec de la cavalerie mise pied à terre pour cet objet, comme dans le cas où il seroit entre deux marais. Alors, pour ne pas perdre l'avantage du nombre, on pourroit renforcer sa ligne d'une ou de plusieurs colonnes formées, comme ci-dessus, par des escadrons avec des intervalles entre eux, ensorte que ces colonnes, perçant en quelque point, pussent se former sur le champ, prendre à revers la ligne ennemie; ou se portant au-delà du terrein resserré où se seroit passée la charge, se déployer & augmenter encore la supériorité de la ligne victorieuse.

Hors les deux occasions susdites, toutes les charges de cavalerie doivent se faire en bataille; car le grand avantage de la cavalerie, quand elle est supérieure, c'est de déployer ses forces, de les étendre, de gagner le flanc ou les derrieres de la disposition ennemie; tout comme le grand art de la cavalerie qui est inférieure, doit être d'empêcher qu'on ne la déborde, en sachant pour cet effet appuyer ses aîles, ou en les renforçant par des crochets, par des obliques, par des escadrons aboutés aux aîles, ou cachés à la faveur de quelque éminence, lesquels crochets obliques, ou escadrons de réserve, laissent engager la pointe de l'aîle de l'ennemi qui s'avance avec confiance, croyant prendre en flanc l'ennemi qu'elle déborde, & se voit au contraire, au moment de la charge, prise en flanc elle-même par ces corps, qui doivent s'abattre sur elle tête baissée & sans considération du nombre.

Il faut convenir que la maniere dont se passent nos combats de cavalerie, est bien inférieure à l'art avec lequel les anciens ont su quelquefois conduire les leurs. Supérieures ou inférieures, nos lignes ne savent, de part & d'autre,

tre, que se former & se montrer toutes entieres, ne cherchant, ni à tirer parti du terrein, ni à se préparer des manœuvres & contre-manœuvres aux pointes des aîles, ni à se renfoncer ou s'appuyer, si elles sont inférieures, par le secours de l'infanterie. Etant ainsi formées, les lignes s'avancent, se chargent, & le plus souvent ne se joignent pas, l'une des deux se mettant à fuir avant qu'elle ait été abordée. Si elle ne fuit pas tout-à-fait, elle se rallie, revient encore faire une charge sans vigueur, & ainsi va le combat toujours mollement, sans perte & sans science, jusqu'à ce qu'un des deux corps de cavalerie ait perdu courage, & qu'il abandonne le terrein.

Un homme habile engageroit, je crois, le combat bien différemment. Au lieu de se développer sur une ligne, ou sur deux lignes tout simplement droites & contigues, au lieu d'exposer ainsi toutes ses forces au hasard d'un premier choc; supérieur, il auroit en avant ou en arriere des points de ses aîles, des corps destinés à envelopper l'ennemi, ou à arriver sur l'ennemi pendant le combat; inférieur, il tâcheroit d'appuyer ses aîles. Si le terrein ne lui fournissoit aucune ressource à cet égard, il formeroit ces crochets, ces obliques dont j'ai parlé; il auroit aux pointes de ces aîles, des corps destinés à parer les mouvemens offensifs de l'ennemi; il se garderoit bien d'avoir une seconde ligne, parce qu'une seconde ligne parallele & contigue, n'ajoute rien à la force de la premiere, ne peut remédier à ses désastres, & est, pour l'ordinaire, renversée par elle (1); ce seroient les trou-

(1) On peut voir où tend ceci; c'est à improuver notre usage de seconde ligne, soit qu'on la forme en muraille, ou avec des intervalles; car dans le premier cas, elle est ren-

pes de cette seconde ligne, qu'il emploieroit en crochets, en obliques, en réserves placées en arriere & sur le flanc de ses aîles; ce seroient ces corps défensivement offensifs, commandés par des officiers de tête & de main, & agissant suivant les circonstances, qui contrecarreroient les manœuvres de l'ennemi & chargeroient l'ennemi victorieux & en désordre. Entre deux rivaux pareils & deux corps de cavalerie exercés d'après ces principes, ce seroit, si le nombre & le courage n'étoient pas sensiblement inégaux, la supériorité des manœuvres & l'habileté des officiers commandant les réserves, qui décideroient de la victoire; mais elle seroit long-temps balancée, & elle resteroit enfin à celui qui auroit eu le dernier & le plus à propos, des troupes fraîches à faire agir.

Cette tactique sera peut-être un jour mise en œuvre par un général qui voudra alléger son armée, diminuer le grand nombre de la cavalerie, & n'en avoir qu'une quantité raisonnablement proportionnée à son infanterie, sans s'embarrasser du nombre supérieur d'escadrons que l'ennemi pourra lui opposer. On verra alors combien le génie & la science des manœures l'emportent aisément sur la multitude; on verra ce général, si la supé-

---

versée par le désordre de la premiere; & dans le second, elle ne présente à l'ennemi que des corps morcelés, incapables de rétablir le combat. De grosses réserves formées de distance en distance, & dans des points bien choisis, seroient bien plus décisives, bien plus menaçantes, bien autrement propres à appuyer la premiere ligne. Je voudrois cette premiere ligne, ainsi que ces réserves formées toujours non précisément en muraille, mais avec dix pas entre chaque escadron, ou avec des intervalles de vingt pas, si mes escadrons avoient une troupe d'élite de vingt chevaux, ainsi que je l'ai proposé, placée en arriere de leur aîle ou de leur intervalle.

riorité des manœuvres de sa cavalerie ne suffit pas pour contrebalancer son infériorité du côté du nombre, sçavoir la renforcer par d'autres moyens, par de l'infanterie, par de l'artillerie, par des ouvrages de fortification, qui seront les bastions & les contreforts de sa position, tandis qu'il placera sa cavalerie en arriere des courtines, pour qu'elle puisse prendre carriere sur l'ennemi qui tenteroit d'y pénétrer; on le verra savoir se passer entiérement de cavalerie à une aîle, pour la réunir toute par des manœuvres très-rapides, sur un point où il prévoira en tirer parti. Car tel est l'avantage qu'on peut retirer de la tactique exposée dans cet ouvrage, que l'homme de génie n'ayant, je suppose, que quatre-vingt escadrons dans une armée, contre cent escadrons dans l'armée ennemie, sçaura par la combinaison de ses déploiemens & des dispositions de son ordre de bataille, porter soixante escadrons où l'ennemi n'en aura que cinquante, & battre par conséquent ces cinquante escadrons avant qu'ils aient reçu du renfort, tandis que les vingt qui lui resteront, seront ou par leur éloignement, ou par la nature du terrein où ils seront placés, ou par l'appui que leur fourniront les autres armes, à l'abri de craindre les efforts de l'ennemi.

Tout ce que j'ai dit ci-dessus, est en plus grande partie relatif à la grande Tactique, puisqu'il y est question de manœuvres en ligne & de mouvemens d'armée. Mais j'éprouve toujours que dans des discussions pareilles, il est impossible de s'arrêter. Comment parler des détails sans jetter un coup-d'œil sur leur résultat? Comment expliquer le jeu particulier des ressorts sans faire appercevoir l'influence qu'ils doivent avoir sur l'ensemble de la machine?

Reprenons quelques observations importantes

ſur la maniere d'exercer la cavalerie aux mouvemens de combat. Le plus important & le plus difficile de ces mouvemens, c'eſt la marche en bataille. Elle peut avoir deux objets: le premier, de s'approcher de l'ennemi, pour ſe mettre en meſure de le charger, & alors c'eſt un mouvement préparatoire qui doit s'exécuter au trot, la cavalerie ne devant jamais employer l'allure du pas; que pour aligner & raccorder ſes eſcadrons; le ſecond, de charger l'ennemi, c'eſt-à-dire, de parcourir la carriere pour aller à lui. On a vu, dans les principes que j'ai expoſés ſur la théorie du choc, que ce que j'appelle *charger en carriere*, c'eſt parcourir d'un mouvement progreſſif & qui aille toujours en accélérant de vîteſſe, l'eſpace qui ſépare de l'ennemi.

Il y a ſur-tout deux points bien importans dans ce dernier mouvement, & auxquels on doit s'attacher dans les exercices de la cavalerie, c'eſt 1°. que la ligne ébranlée arrive dans le plus parfait alignement poſſible. De cet alignement qui doit être le réſultat de l'égalité de vîteſſe & de mouvement de tous les eſcadrons, dépend l'unanimité d'efforts ſur toutes les parties du front de l'ennemi. Quand je dis au reſte, l'aligment le plus parfait poſſible, je n'exige point la préciſion minutieuſe d'un cheval & d'un eſcadron ne dépaſſant pas l'autre. Je veux ſeulement un accord ſuffiſant entre les eſcadrons de la ligne, pour que toutes les parties de cette ligne puiſſent aborder l'ennemi à peu-près toutes à la fois. Cet accord ne ſera pas difficile à atteindre, pour peu que la cavalerie y ſoit exercée.

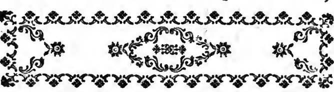
Le ſecond point important dans les mouvemens de charge, c'eſt que tous les eſcadrons qui compoſent une ligne, ſachent marcher bien perpendiculairement devant eux; ſans cela ces eſca-

drons flottent, s'ouvrent ou se serrent, & se jettent les uns sur les autres; l'ensemble de la ligne s'écarte de la direction qu'elle devoit suivre, elle se trouve débordée par l'ennemi qu'elle croyoit déborder; le point qui devoit appuyer une de ses aîles ne l'appuie plus, &c. Qu'on voie ce que j'ai dit à ce sujet dans la Tactique de l'infanterie & les écoles de principes que j'ai proposé d'établir pour la direction de la marche. Ces écoles seront encore plus essentielles pour la cavalerie; car une vérité souvent dite & trop peu méditée, c'est que la science d'un coup-d'œil est essentiellement ce qui constitue le bon officier de cavalerie. L'infanterie se remuant avec plus de lenteur, l'œil a plus de temps pour mesurer & pour comparer. Dans la cavalerie au contraire, les mouvemens étant très-rapides, il faut que les déterminations soient prises avec la même rapidité; les points de vûe sont plus difficiles à saisir, les moindres erreurs de coup-d'œil produisent bientôt des déviations considérables; enfin la même vîtesse avec laquelle on fait un faux mouvement, employée plus utilement par un ennemi habile, lui donne des aîles pour profiter des fautes. Delà il s'ensuit que les officiers supérieurs ne sçauroient trop s'attacher à former le coup-d'œil des officiers qui sont à leurs ordres, à exercer eux-mêmes le leur, à le fortifier contre les illusions que les différences de terrein produisent, à manier en conséquence leurs régimens, tantôt sur des surfaces unies, tantôt dans des terreins inégaux & onduleux; quelquefois même dans des bois clairs, dans des pays coupés d'obstacles surmontables; delà il s'ensuit que le gouvernement devroit souvent rassembler de gros corps de cavalerie, leur faire exécuter de grandes manœuvres, & ensuite former des camps composés de toutes les armes,

les y amalgamer, les accoutumer l'une à l'autre, & leur faire étudier ce que j'appelle la grande Tactique.

CONCLUSION.

C'est en traitant cette grande Tactique que je démontrerai, par les avantages qu'on peut tirer de la cavalerie, le peu de parti qu'on en a tiré jusqu'à présent. Perfectionner la Tactique particuliere de cette arme; indiquer la meilleure maniere de l'employer; soit seule, soit combinée avec les autres armes; prouver qu'au-delà d'une certaine proportion, l'accroissement du nombre de la cavalerie ne fait qu'appesantir les armées, & mettre des entraves à la perfection de l'art militaire; voilà les objets que j'ai en vue. Je viens de commencer à les remplir, en cherchant les principes sur lesquels doivent être fondés la constitution, l'ordonnance & les mouvemens de la cavalerie, en simplifiant ces manœuvres, en les rendant plus rapides, plus décisives, & presqu'entiérement analogues à celles de l'infanterie. Je souhaite que cette ébauche imparfaite engage des militaires plus habiles que moi, à rectifier mes idées ou à les étendre. Cela peut, cela doit être. Aujourd'hui le bandeau est levé; beaucoup d'officiers de cavalerie s'appliquent & s'éclairent. J'en connois, dont j'ai emprunté les lumieres, & qui étoient plus faits que moi pour les répandre.



DES TROUPES LÉGERES.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Troupes légeres. Leur trop grand nombre, abus préjudiciable.

ON a long-temps fait la guerre sans cette espece de troupes que nous appellons aujourd'hui *Troupes légeres*; car les armés à la légere des anciens ne leur ressembloint en rien, ni par leur constitution, ni par l'usage qu'on en faisoit; ils étoient vêtus plus légérement que les autres troupes, ils étoient armés différemment, ils étoient composés d'une autre espece d'hommes, ils faisoient cependant corps avec les pesamment armés, ils marchoient avec eux, combattoient avec eux, faisoient en un mot partie de l'ordonnance de combat. Nos troupes légeres au contraire sont armées & habillées comme nos autres troupes; elles sont composées de la même espece d'hommes, mais elles ne sont point corps avec elles, elles ont un genre de guerre & des fonctions séparées Un jour de bataille elles ne se mettent point en ligne; elles ne sont presque comptées

que comme hors-d'œuvre dans la disposition générale. Les Parthes, les Numides, les Thessaliens, cette cavalerie si légere & si vantée dans l'histoire, ne peuvent pas non plus se comparer à nos troupes légeres, puisque c'étoient des nations entieres ainsi constituées, habituées à ce genre de guerre, de vîtesse & de désordre, & n'ayant point de troupes d'une autre espece : tels sont encore aujourd'hui les Tartares de Crimée, & quelques peuples de la côte d'Afrique.

Comment faisoient donc les anciens pour avoir des nouvelles, pour faire des courses, pour se garder contre les surprises, pour remplir tous les objets dont nous avons aujourd'hui assigné l'excution aux troupes légeres ? Cette question est trop intéressante, trop propre à jetter du jour sur la grande partie de la guerre, pour que je ne cherche pas à la résoudre.

Les anciens avoient un autre genre de guerre que nous ; ils faisoient en général moins de marches & de mouvemens, ils étoient retranchés dans tous leurs camps ; ils avoient pour principe de se tenir toujours le plus près possible de l'ennemi. En étoient-ils éloignés ? Comme leurs camps étoient des citadelles, ils avoient moins besoin de postes extérieurs ; dans ces camps étoient à la fois leurs arsenaux, leurs magasins, leurs atteliers de toute espece ; ils avoient soin de les asseoir à la portée de la mer, d'une riviere, d'une ville ou d'un grand entrepôt fortifié. Voyons, pour nous donner une idée de leur conduite à cet égard, la belle campagne de César en Afrique : il n'avoit que des légions, & il faisoit la guerre contre une multitude d'Africains, bien autrement habiles que nos troupes légeres, à harceler, à inquiéter, à couper des subsistances. Les anciens se met-

toient-ils en marche; ils détachoient à leur avant-garde, c'est-à-dire, à un quart de lieue ordinairement, ou à quelques stades tout au plus, dans les pays ouverts, ce qu'ils appelloient des coureurs; c'étoient des armés à la légere, tirés des légions, & propres à ce service. Cela suffisoit, parce que leurs armées peu nombreuses & rangées sur une ordonnance à lignes redoublées, passoient promptement de l'ordre de marche à celui de combat. Etoient-ils dans le cas de faire un détachement? Ce détachement étoit composé ou de gens tirés des légions, ou même d'une ou plusieurs légions. Je parle de la milice de Rome dans ses beaux jours, car ensuite elle dégénéra; elle eut des équipages immenses, une grande quantité de machines de guerre, elle quitta ses armures défensives, ne se retrancha plus, se mêla avec des milices de toutes les provinces de l'Empire; & alors il lui fallut de l'infanterie barbare & de la cavalerie légere, pour faire la guerre en avant d'elle, pour garder ses camps: on sait ce qu'il en résulta, la honte des aigles Romaines, & la ruine de l'Empire.

Quand Gustave & Nassau rétablirent l'art militaire en Europe, il ne leur vint pas dans l'idée de créer une espece de troupes particulieres, pour faire la guerre en avant d'eux, & pour veiller à la sûreté de leurs armées. Ils se conduisirent comme les anciens, ils n'eurent point d'armées nombreuses, ils eurent peu d'attirails de guerre & d'équipages; par conséquent moins de magasins, moins de convois, des communications moins longues & moins difficiles. Ces principes subsistoient à beaucoup d'égards du temps de Turenne. Ce grand homme préféroit de commander de petites armées; il avoit l'excellente maxime de se tenir le plus qu'il pouvoit à la portée & à

la vûe de l'ennemi ; il faisoit peu de détachemens ; il ne morceloit point son armée ; il la faisoit remuer en entier ; aussi ne voit-on pas qu'il ait imaginé de créer des troupes légeres. On ne commença à en voir qu'après lui. Alors les armées devinrent prodigieusement plus nombreuses & plus chargées d'embarras ; la maniere de faire la guerre changea ; on chercha, soit pour profiter de cette immensité de troupes, soit pour trouver plus de facilité à la nourrir, à embrasser par les opérations militaires, une plus grande étendue de pays. On fit beaucoup de détachemens, on eut de grosses réserves, des corps particuliers. Delà, longues & difficiles communications ; magasins emplacés sur plusieurs points ; nécessité, au milieu de ce morcelement, d'être éclairés au loin pour avoir le temps de se rassembler, & d'opposer comme aux échecs, mouvement à mouvement & piece à piece ; nécessité de couvrir ces longues communications & d'inquiéter celles de l'ennemi. Ces objets firent naître l'idée d'avoir des corps de troupes privativement destinées à les remplir. Quelques officiers revenus des guerres de Hongrie, avoient vû les troupes irrégulieres Turques & Hongroises ; ils avoient amené quelques cavaliers de cette derniere nation. Ce fut ce qui donna au maréchal de Luxembourg l'idée de lever en 1692 le premier régiment d'housards qui ait paru en France. Ce régiment se nommoit *Mortagni*. Ensuite le maréchal de Villars en fit lever un second, & l'électeur de Baviere en donna un troisieme au roi ; ainsi dans le siecle précédent, le maréchal de Brissac faisant la guerre en Piémont, avoit imaginé les premiers dragons (1). Je cite ce qui s'est fait en France,

(1) Les Espagnols furent les premiers qui imiterent les

parce qu'alors la France combattoit contre l'Europe, & que, malgré ses malheurs dans la guerre de 1700, c'étoient les réglemens & les institutions de son militaire qui donnoient le ton à l'Europe. A ces housards & dragons se joignit bientôt l'usage des compagnies franches. Louis XIV. en entretenoit un assez grand nombre. C'étoit des compagnies levées par des officiers Suisses, & non avoués par les Cantons, qui faisoient cette sorte de service, & l'on voit dans l'histoire de ce temps-là que ces compagnies, peut-être plus utiles que nos corps de troupes légeres actuels, faisoient des coups bien plus hardis. Il eût sans doute été heureux qu'on s'en fût tenu là; on s'y tint pendant la guerre de 1733, mais il n'en fut pas de même dans celle de 1740. L'héritiere de Charles VI fut obligée de se jetter entre les bras des Hongrois; alors parurent en Allemagne les peuples de ce royaume, les Transilvains, Croates & autres milices irrégulieres & indisciplinées que la maison d'Autriche n'avoit jamais tenté d'appeller dans ses armées, soit par politique, soit parce qu'elle ne s'en sentoit pas aimée. Les généraux de Thérese en disciplinerent une partie, ils laisserent l'autre servir suivant son génie & sa coutume. Thérese remonta sur les trônes de ses ancêtres, & elle conserva sur pied ses fideles Hongrois. La guerre suivante ils vinrent

---

François, & bientôt toutes les autres puissances leverent successivement des dragons. Ces dragons du maréchal de Brissac étoient proprement de l'infanterie à cheval: ils conserverent pendant quelque temps le mousquet & la pique. On leur donnoit de mauvais chevaux, afin que la perte fut moins grande quand ils feroient obligés de les abandonner. Ils ne portoient ni bottes ni éperons, & lorsqu'ils mettoient pied à terre pour combattre, ils attachoient leurs chevaux deux à deux.

pour la premiere fois en Flandre & fur le Rhin. Les ignorans ne manquerent pas de dire en France que c'étoit cette quantité de milice harcelante qui avoit détruit nos armées de Bohême & de Baviere, tandis qu'en effet elles avoient bien plutôt été les victimes du climat & de nos fautes. On dit qu'il falloit leur oppofer des troupes à peu-près femblables. Le maréchal de Saxe fit des Uhlans, on leva des régimens qu'on appella de *Troupes légeres*. A l'autre bout de l'Europe, le roi de Pruffe augmentoit auffi dans le même temps fes houfards & fes dragons, pour faire face aux arriere-bans de Hongrie; ainfi fe termina la guerre de 1740. Dans celle de 1756 cette augmentation réciproque de troupes légeres a été pouffée plus loin encore. Car dans toutes nos conftitutions fans principes, tout fe fait par imitation & par engouement. Telle eft enfin aujourd'hui en France la fituation des opinions fur cet objet, que beaucoup d'officiers ofent avancer que les troupes légeres font les corps les plus importans & les plus utiles d'une armée, qu'il faut les multiplier, les rendre fuperieurs en nombre & en bonté, à celles de l'ennemi. Il femble, à les entendre, que ces corps foient l'école de la guerre, que ce ne foient qu'eux qui la faffent ou la doivent faire: étrange prévention, que celle qui peut confondre ainfi la pratique de manier quelques troupes, d'éclairer un pays, de faire quelques expéditions hardies, d'engager & de conduire un petit combat, avec la fcience immenfe & plus qu'humaine de remuer une armée, de donner une bataille, de créer & de diriger le plan d'une campagne, prévention dont les fuites pourront former quelques bons chefs d'avant-garde peut-être même quelques bons lieutenans de généraux, mais certainement jamais des hommes du premier genre, comme les Turenne & les Luxembourg.

Sans doute il faut qu'une armée s'éclaire, couvre ses communications, harcele l'ennemi. Mais n'y auroit-il pas un systême de guerre par lequel on rendroit toutes ces opérations moins compliquées? Ne pourroit-on pas employer à la plus grande partie de ces opérations ce que nous appellons des troupes régulieres? Enfin, en admettant qu'il faille entretenir des corps de troupes, privativement destinées à les remplir, la constitution qu'on donne à ces corps, & particuliérement celle qu'on leur donne en France, est-elle la meilleure & la plus avantageuse? Voilà trois points que je vais examiner.

CHAPITRE II.

Il est possible de créer un Systême de guerre qui rende les Troupes légeres peu nécessaires.

SI les armées étoient moins nombreuses, moins chargées d'embarras, plus sobres, si elles avoient d'autres méthodes de subsistance, certainement elles occuperoient des positions moins étendues; elles se remueroient plus rapidement; elles craindroient moins les surprises, les dérobemens de marche, les échecs à leurs convois ou à leurs magasins; elles seroient moins forcées de se diviser en réserves, en corps détachés; car ce sont tous ces objets qui imposent la nécessité de ce morcelement, de cette guerre par pieces, qui, étant plus compliquée, & remplissant la tête du général de plus de détails, est bien moins décisive que le systême de guerre des anciens. Les armées se tenant plus ensemble, plus rapprochées l'une de l'autre, faisant la guerre en masse au lieu de la

faire par détachement, il faudroit moins de précautions, moins de postes pour être éclairé ou couvert, donc moins d'occasions d'employer les troupes légeres. Aujourd'hui ces occasions sont multipliées à l'infini; par-tout il faut des troupes légeres; les avant-gardes en sont composées; il en faut aux réserves, aux détachemens; il en faut sur les communications, dans les postes intermédiaires : cependant ces troupes légeres ainsi répandues & formant le cinquieme des armées, ne remplissent point d'objet décisif. L'ennemi s'avance-t-il en force? Il faut les soutenir; ou elles se replient. Se donne-t-il des combats entre les armées? Elles n'y prennent point part; le préjugé même semble les en avoir dispensées.

Mais le moyen, me dira-t-on, de réformer la constitution actuelle des armées, quand cette constitution est générale en Europe? Le moyen par conséquent de changer le systême de guerre qui existe? J'avoue que ce premier changement est impossible dans les circonstances où sont actuellement toutes les nations. Il faudroit, pour l'exécuter, un peuple vigoureux, supérieur aux autres par son gouvernement, par son courage, un peuple qui n'eût pas nos vices & nos fausses lumieres. Mais avec nos constitutions, avec nos armées telles qu'elles sont, le changement du systême de guerre ne seroit pas de même impossible. Qui empêchera un jour un général, homme de génie, commandant cinquante mille hommes contre une armée de même force, de s'écarter de la routine établie, de ne pas avoir sur ces cinquante mille hommes dix mille hommes de troupes légeres, ou de les constituer de maniere qu'elles fassent au besoin le service de ligne, & qu'elles tiennent rang dans les dispositions de combat? Je reviendrai tout à l'heure sur les détails de ces chan-

gemens. Qui l'empêchera dans presque toutes les occasions de ne pas morceler son armée, de faire moins de détachemens, moins de réserves, moins de mouvemens de détail qu'on n'en fait aujourd'hui, de manœuvrer davantage de sa masse entiere ? Que fera l'ennemi étonné de ce nouveau genre de guerre? Se morcelera-t-il, se séparera-t-il, aura-t-il là un pion, ici un autre, cherchera-t-il à donner de la jalousie, à menacer, à dérober une marche ; L'autre restera serré, uni, toujours, s'il se peut, à portée ou à vue de lui, toujours en mesure d'attaquer le gros de son armée ou les parties qu'il en aura détachées, toujours en force & à l'abri de la surprise, parce qu'il sera rassemblé & disposé au combat, tandis que son adversaire devra toujours trembler, toujours se consumer en fatigues, parce qu'il sera décousu & en prise sur plusieurs points.

Je développerai ces idées dans la suite avec plus de détail ; j'ose croire qu'elles ne sont pas chimériques, & ce qui peut donner confiance en elles, c'est qu'à quelques égards la conduite & les opinions du roi de Prusse les confirment. Aucun général n'a jamais su comme lui manœuvrer des armées aussi nombreuses, & faire avec elles des mouvemens aussi grands & aussi décisifs ; aucun ne morcele moins ses armées & n'est moins partisan des réserves & des corps détachés. Il l'a dit dans ses écrits, il l'a prouvé dans ses campagnes. En quelques occasions il s'est écarté de cette maxime, & c'est ce qui lui a attiré le désastre de Maxen & celui du général Fouquet. Enfin le roi de Prusse a peu de troupes légères, proprement dites ; il avoit dans la guerre derniere quelques bataillons francs, composés de déserteurs, sans cesse pris, sans cesse remis sur pied, & sur lesquels il ne faisoit aucun fond. Il emploie toujours à ses avant-

gardes, à ses détachemens importans, à ses têtes d'attaque, des bataillons de grenadiers ou des régimens de ligne. Il a beaucoup de dragons, mais ces dragons font toute espece de service. Il a quatre-vingt escadrons de housards, mais ces housards sont les meilleures troupes de son armée; ils combattent en ligne; ils sont presque tous composés de nationaux; ce sont eux qui forment les postes avancés en temps de guerre, parce qu'en cela bien différent de nous qui recrutons nos troupes légeres à cheval, d'étrangers & d'hommes en quelque sorte pris au hasard, il pense que les soldats que l'on doit choisir avec le plus de soin, ce sont sans contredit ceux qui par état sont toujours les plus près de l'ennemi, & de la vigilance & fidélité desquels dépendent souvent la sureté & le secret des opérations.

CHAPITRE III.

Les troupes de ligne peuvent faire avec avantage le service, ou au moins une partie du service confié aux Troupes légeres.

S'il est possible de créer un systême de guerre qui rende le grand nombre de troupes légeres beaucoup moins nécessaire, il l'est encore plus de remplir par des troupes de ligne les objets aujourd'hui particuliérement confiés à ces premieres. Car quelle différence y a-t-il entre l'infanterie d'un bataillon & celle d'un corps de troupes légeres? Ne sont-ce pas des hommes de la même espece, vêtus de même, armés de même, assujettis à la même discipline? Cette infanterie des troupes légeres a-t-elle seulement reçu une éducation relative

tive à ses fonctions? Sait-elle nager, courir, supporter la faim, résister plus long-temps aux fatigues? Ses officiers ont-ils une instruction qui soit le moins du monde analogue à ce qu'ils doivent remplir? J'en dirai autant de la cavalerie attachée aux corps de troupes légeres, par comparaison à la cavalerie de ligne. Enfin, non-seulement les troupes de ligne peuvent remplir une partie des fonctions assignées aux troupes légeres, mais il sera avantageux de les leur faire remplir, non par piquets, non par détachemens, comme cela se faisoit autrefois en France, comme nous le pratiquions dans les premieres campagnes de la guerre derniere, ce qui étoit la source de nos échecs journaliers, & de l'ascendant que l'ennemi avoit pris sur nous; ce qui faisoit échouer presque toutes nos expéditions; mais comme le fit M. le maréchal de Broglie en 1760. Ce général forma des bataillons de grenadiers; il fit servir des régimens hors de ligne, il régénera nos dragons, troupe supérieure par sa composition, troupe vraiment d'élite, qui n'attendoit qu'un homme qui fût la manier; il les employa tour-à-tour, ou à la guerre de détail, ou à la guerre de masse; il les accoutuma à sortir de ligne pour le service journalier, & à y rentrer un jour de combat. Les événemens justifierent la bonté de sa méthode; un nouvel esprit naquit dans l'armée; on eut des succès; on s'acquitta dans une campagne de huit mille prisonniers qu'on devoit à l'ennemi. Après un exemple pareil on pourroit s'épargner de nouvelles discussions; mais poursuivons. Tant de gens ont les yeux fermés à la lumiere!

En employant ainsi des troupes de ligne aux avant-gardes & aux objets importans, & par préférence l'élite de ces troupes, on fait essuyer plus d'échecs à l'ennemi, on en essuie moins, chose

bien importante, car c'est de la supériorité journaliere que naissent la vigueur & la confiance qui animent une armée. Les corps qu'on porte en avant sont plus solides, moins sujets à être pliés, plus propres à attendre des renforts ou de nouvelles dispositions. Le fond de l'armée s'habitue à voir l'ennemi, s'aguerrit, s'instruit. Si au contraire, comme le veulent bien des gens, on multiplie prodigieusement les troupes légeres, si on les emploie journellement à la guerre de détail, l'armée ne fait plus de service extérieur; elle s'abâtardit dans ses camps, elle ne voit l'ennemi que les jours de bataille. Ces jours arrivent, & alors, chose inconcevable, chose bien digne de cette contradiction perpétuelle qu'on trouve entre la raison & nos principes, ces troupes légeres qu'on a aguerries, qu'on a menées sur l'ennemi toute la campagne, se retirent pour laisser décider le sort de l'action, celui de l'état, aux troupes de ligne, bien neuves & bien étonnées de tout le spectacle qui s'offre à elles, parce qu'on les a tenues constamment éloignées des occasions de voir & d'agir.

CHAPITRE IV.

De la Constitution des Troupes légeres.

Je viens de faire voir par quelle manie d'imitation désordonnée & peu réfléchie, le nombre des troupes légeres s'est si prodigieusement accru, & paroît vouloir s'accroître encore; j'ai démontré qu'il faudroit le diminuer considérablement, que celles d'infanterie sur-tout sont absolument inutiles, qu'on suppléeroit avantageusement aux unes & aux autres par les troupes de

ligne; examinons maintenant, dans la suppoſition qu'on en veuille conſerver, la conſtitution qu'il ſeroit néceſſaire de leur donner pour en tirer un parti utile.

Ce ne ſeroit certainement pas de les former en corps de deux ou trois mille hommes, comme on dit qu'on veut le faire en France? car outre qu'il n'eſt pas aiſé de trouver des chefs qui ſoient en état de commander tous les jours des corps auſſi nombreux; ces corps ainſi conſtitués deviennent moins mobiles, moins agiſſans, moins audacieux; ils ont la prétention d'être de petites réſerves, & nous n'avons déja que trop, dans nos armées, de ces corps détachés, animés d'un eſprit particulier qui n'eſt preſque jamais celui de l'armée; occupés de ſe conſerver bien entiers, bien indépendans, combinant excluſivement pour eux, & indifférens aux ſuccès & aux échecs qui ne ſont pas les leurs.

Je préférerois donc des corps de troupes légeres de mille ou douze cens hommes ſeulement, dont les deux tiers de cavalerie. A quoi un corps de troupes légeres eſt-il deſtiné? C'eſt à faire une courſe rapide, c'eſt à découvrir, c'eſt à harceler, c'eſt à être ce ſoir ſur un point, demain ſur un autre: or ſi, comme aujourd'hui on les compoſe en plus grande partie d'infanterie; ou ils ſont obligés, pour faire ce genre de guerre, d'abandonner leur infanterie, & elle ne leur eſt qu'embarraſſante; ou ce qu'ils font plus communément, ne voulant pas ſe morceler, craignant de ſe compromettre, ils ne haſardent rien, & font peſamment l'office de troupes de ligne. Ayant au contraire un tiers d'infanterie ſeulement, ils peuvent tout entreprendre; ils peuvent, quand il en ſera beſoin, porter cette infanterie en croupe; la relayant tour-à-tour par leurs dragons mis pied à

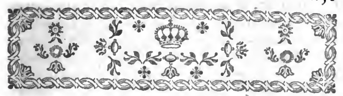
terre, ils auront assez de cette infanterie pour se garder la nuit, pour assurer un défilé, un pont, pour en jetter dans quelques maisons. En cas de nécessité même tout le corps deviendra infanterie, car je suppose qu'il sera exercé à manier tour-à-tour les deux armes. Faudra-t-il qu'il tienne ferme? On le fera soutenir par des troupes de ligne. S'engagera-t-il un combat sérieux? Il prendra rang avec elles, & se battra comme elles. Exercé aux mêmes mouvemens, il doit savoir se battre en masse comme en détail. Je dois ajouter que ces corps seroient composés de soldats choisis & aguerris, qu'il n'y seroit pour cet effet jamais admis en temps de guerre ni déserteurs, ni gens douteux. A qui en effet confier les têtes d'avant-gardes, les patrouilles, les découvertes, les chaînes, qui à la veille d'un moment intéressant, doivent arrêter les transfuges, & les émissaires, si ce n'est à ce qu'il y a plus de brave & de plus fidele dans l'armée? Le même choix seroit pour les officiers de ces corps; on en donneroit le commandement à des officiers hardis, intelligens, dont le mérite fût connu & dont la fortune ne fût que commencée; à des hommes qui sussent que de pareils corps sont faits pour se morceler, pour se compromettre, pour être sacrifiés au besoin; enfin, pour ne pas craindre d'être battus quand ils remplissent, en l'étant, un objet utile à l'armée.

J'ai dit que ces corps seroient habitués à combattre en détail & en masse. On les instruiroit en conséquence. On les exerceroit de plus à nager, à courir, à tout ce qui peut augmenter l'agilité & la force. On leur feroit faire pendant la paix des exercices simulés de toutes les opérations dont ils peuvent être chargés à la guerre. On montreroit aux officiers & aux bas-Officiers comment on fait une patrouille, une reconnoissance, un rapport; com-

ment on établit un poste à pied ou à cheval; comment on retranche l'un, comment on assure l'autre par les positions des vedettes, & par des patrouilles poussées sur tous les rayons. On montreroit aux officiers comment on fait les dispositions pour surprendre, enlever ou attaquer un poste, pour défendre ou attaquer un village; comment on crenelle des maisons, comment on attache un pétard, instrument dont les troupes légeres devroient toujours être pourvues, *&c.* On leur apprendroit comme on s'oriente dans un pays, comme on prend une idée juste de ce pays vu sous différens aspects; comme il faut s'accoutumer à le voir ainsi, afin de le bien connoître; comme on juge des distances, de la force des troupes qu'on apperçoit, de leurs dispositions, de leurs manœuvres. On leur feroit connoître par quelles illusions l'art ou le terrein font paroître des troupes plus ou moins nombreuses; & en leur fortifiant l'œil contre ces illusions, on leur montreroit à les employer contre l'ennemi. On formeroit même une école de stratagêmes & de ruses, ressources tant employées par les anciens, & si inconnues aujourd'hui. On accoutumeroit enfin les officiers de ces corps à être vrais dans leurs rapports, à ne pas exagérer le nombre des ennemis qu'ils ont vus & combattus, à ne pas consommer des munitions inutilement & pour se faire croire plus souvent aux prises, & pour cela il faudroit leur faire entendre, leur bien graver dans l'esprit, que tous ces mensonges, malheureusement trop reçus aujourd'hui, peuvent avoir les conséquences les plus fâcheuses, qu'en écrivant, je suppose, au général qu'on a six mille hommes devant soi & qu'on les a combattus, qu'on a vu telle chose dans tel ou tel point, on lui fait faire une fausse combinaison, si l'ennemi est moins nombreux, ou si la chose avan-

cée n'eſt pas exacte; qu'une fois ces menſonges reconnus en deux ou trois occaſions, le genéral ne ſçait plus comment démêler la vérité & les attaques véritables d'avec celles qui ſont jouées; qu'en un mot, pour quelques Officiers que ces menſonges ont fait un moment valoir, il en eſt bien plus qu'ils ont flétris, ou auxquels ils n'ont fait qu'une réputation paſſagere que les grandes occaſions ont détruite. J'attaque cet abus parce qu'il eſt plus funeſte qu'on ne le penſe, parce qu'il exiſte dans toutes les troupes légeres de l'Europe, parce que s'il eſt des corps dans l'armée où il ſoit eſſentiel de trouver clairvoyance & vérité, c'eſt dans ceux qui ſont le plus en avant; puiſque c'eſt d'après leur rapport que la maſſe ſe meut & ſe dirige. Les Romains puniſſoient d'ignominie les ſentinelles & les poſtes avancés qui faiſoient un faux ſignal. Céſar dit dans ſes commentaires, qu'il ne ſe ſervit plus d'un certain *Publius*, officier brave, intelligent, parce qu'il s'apperçut qu'ou la vanité, ou quelque motif particulier, dictoient toujours les comptes qu'il rendoit.

J'avois écrit ce morceau avant que d'être placé dans un corps de troupes légeres. Y ſervant maintenant, ce n'eſt pas une raiſon pour changer de ſentiment ni pour le taire. Honte ſoit à l'écrivain, & ſur-tout à l'écrivain militaire, qui vend ſon opinion aux circonſtances ou à la fortune!



ESSAI SUR LA TACTIQUE DE L'ARTILLERIE.



CHAPITRE I.

De l'Artillerie en général. Ses avantages trop élevés par les uns, & trop abaissés par les autres. Son utilité réelle.

L'ARTILLERIE est la troisieme arme des armées; ou pour parler plus juste, elle est un accessoire utile & important à la force des troupes qui composent les armées. Cette distinction entre *arme* & *accessoire* paroîtra peut-être un peu sophistique. Elle est cependant nécessaire pour donner une idée précise de l'objet de l'artillerie; car par le mot d'*arme* on ne peut précisément entendre que l'infanterie ou la cavalerie, qui sont deux mobiles principaux & constituans d'une armée; tandis que celui d'*accessoire* convient parfaitement à ces moyens étrangers, dont l'imagination humaine a cherché, dans tous les siécles à augmenter la force des combattans; moyens, qui ne peuvent pas combattre seuls & par

eux-mêmes, & qui ont varié fréquemment, puisqu'on a eu successivement des éléphans, des chariots armés de faux, des catapultes, des balistes, des onagres, *&c.* & enfin, de nos jours, toutes ces grosses armes de jet comprises sous le nom générique d'artillerie.

Les machines de guerre des anciens étoient incommodes & de peu d'effet. Notre artillerie est plus simple, plus ingénieuse, plus facile à mouvoir : son exécution est plus certaine & plus meurtriere. Quelques militaires ne sont pas de cet avis; mais comment oser comparer des machines qu'on ne pouvoit mettre en jeu qu'à force de vervins, de treuils, de moufles, de cordages, à des armes d'une manœuvre aisée, & qui par l'inflammation subite de la poudre, chassent des mobiles pesans & plus destructifs; des machines dont les montans & les bras donnoient tant de prise aux batteries opposées, à des armes que l'on peut rendre presque inaccessibles aux coups de l'ennemi; des machines dont le tir n'étoit pas horizontal, dont la plus grande étendue de portée étoit au dessous de la moyenne portée des nôtres, dont la rectitude de portée étoit bien plus imparfaite; des machines qui permettoient qu'une place se défendît plusieurs années, & que des tours de charpente d'une élévation prodigieuse subsistassent devant elles plusieurs jours, à des armes, qui, tantôt sous des angles de projection élevés, lancent leurs mobiles à des portées inouies, qui, tantôt sous des angles moins sensibles, chassent ces mobiles horizontalement, battent de but en blanc des terrasses énormes, les détruisent en peu de jours, enfilent des prolongemens, les ricochent, empêchent l'ennemi de s'y maintenir; & finissent enfin par détruire toutes les places qui ne sont pas délivrées par des secours du dehors ou par les fautes de ceux qui les assiégent.

Qu'on ne conclue pas delà que la ſcience de l'artillerie ſoit arrivée au point de perfection où elle peut atteindre. Dimenſions de pieces, conſtruction des affuts, effet de la poudre, jet des mobiles, portée de ces mobiles, preſque tout ſur ces différens objets, eſt encore ſyſtême ou erreur. Il y a peu de principes dans cette ſcience qui ne ſoient conteſtés. Pluſieurs points de premiere importance ſont encore problême, & le ſeront peut-être long-temps. On ignore quels ſont les effets de la poudre, juſqu'à quel point elle agit ſur les mobiles qu'elle chaſſe, ſoit relativement à ſa qualité, à ſa quantité, à la maniere dont elle eſt employée, aux impreſſions que l'air fait ſur elle; ſoit relativement au métal, à la longueur & à l'épaiſſeur des pieces. On ignore la quantité de force motrice, par laquelle les mobiles ſont chaſſés, & la diminution ſucceſſive de vîteſſe qu'ils éprouvent par la réſiſtance plus ou moins forte de l'air. La théorie de la baliſtique eſt encore plus incertaine. On a cherché en vain juſqu'ici une équation générale, qui dans tous les cas déterminât la courbe décrite par le centre de gravité d'un corps ſphérique projetté en l'air, &c. On n'a que des tables approximatives des portées de but en blanc primitif. Là, où le pointement du but en blanc primitif n'a point lieu, il faut le faire par eſtime & par tâtonnement, ainſi que c'étoit l'ancienne méthode, ou avec le coin de mire, ou bien par le moyen des hauſſes & des viſieres mobiles, nouvelle invention trop compliquée; trop peu ſolide peut-être, & qui exige une théorie pratique, & des précautions qu'on ne doit pas attendre du ſoldat, ſur-tout au milieu du tumulte & du danger d'un combat. On voit qu'il y a loin de tout cela à la perfection de l'art. Il eſt donc apparent que le temps, que les connoiſ-

ſances mathématiques qui ſe répandent & font de plus en plus fermenter les eſprits chaque jour, produiront des découvertes nouvelles, & que ces découvertes ameneront de nouveaux principes. Puiſſe ſeulement le gouvernement exciter le génie ſur cette importante branche du militaire comme ſur toutes les autres, & en même-temps contenir l'inquiétude des novateurs, ne pas rejetter ſans examen, & ne pas adopter ſans épreuves! Puiſſent les épreuves qu'il ordonnera, n'être pas ce que j'ai oui dire qu'elles étoient trop ſouvent, des aſſemblées dont le réſultat eſt connu avant qu'elles ne ſe tiennent; ſoit parce que l'autorité des officiers qui y préſident, entraîne & couvre toutes les opinions, ſoit parce que chacun y apporte ſa prévention plutôt que ſon jugement, & l'avis qu'il veut conſerver plutôt que l'impartialité, qui fait qu'on veut voir avant que de juger.

Cette digreſſion ſur les avantages de l'artillerie & ſur les progrès qui lui reſtent à faire, ſervira à fixer plus préciſément l'opinion qu'on doit avoir de ſon utilité. Se perſuader, comme l'ont fait quelques tacticiens, que l'artillerie eſt un acceſſoire plus embarraſſant qu'utile, plus bruyant que meurtrier; en conſéquence ne pas parler de l'artillerie, ne la faire entrer pour rien dans les combinaiſons de la Tactique, c'eſt une erreur que l'expérience & la raiſon condamnent. Dire, avec quelques officiers d'artillerie, qui l'ont avancé dans leurs ouvrages, que *l'artillerie eſt l'ame des armées*; que *la ſupériorité d'artillerie doit décider la victoire*, c'eſt une autre erreur qui eſt, ou l'effet d'une prévention de corps, ou celui de l'amour de l'art qu'on cultive. Tel ſeroit l'aveuglement extrême & également déraiſonnable de deux hommes qui croiroient, l'un, que tous les mobiles,

lancés par les bouches à feu, atteignent leur but; que l'exécution de l'artillerie est certaine & terrible : & l'autre, que le hasard seul dirige ces mobiles, & qu'en conséquence l'effet du canon ne doit être compté pour rien dans la combinaison d'une disposition.

Mais qu'importe d'où viennent les erreurs, dès que les erreurs existent? Trop vanter l'artillerie & trop croire à ses effets, la déprimer trop, & faire trop peu de fonds sur elle, ce sont deux extrêmes également préjudiciables. Je vais chercher le juste milieu entre ces extrêmes : je vais le chercher sur-tout relativement à la propriété & aux effets de l'artillerie, dans la guerre de campagne, puisque c'est à elle principalement que la Tactique a rapport.

L'artillerie est aux troupes, ce que sont les flancs aux ouvrages de fortification. Elle est faite pour les appuyer, pour les soutenir, pour prendre des revers & des prolongemens sur les lignes qu'elles occupent. Elle doit dans un ordre de bataille occuper les saillans, les points qui font contrefort, les parties foibles, ou par le nombre, ou par l'espece des troupes, ou par la nature du terrein. Elle doit éloigner l'ennemi, le tenir en échec, l'empêcher de déboucher. L'artillerie bien employée relativement à ces différens objets, est un accessoire utile, & un moyen de plus pour l'homme de génie : donc la Tactique de l'artillerie doit être analogue à celle des troupes : donc il faut que les commandans des troupes connoissent du moins le résultat qu'on peut attendre des différentes dispositions, ou exécutions des bouches à feu, afin de combiner ce résultat dans leur disposition générale.

Machines, agens, poudre, mobiles, milieux, circonstances, tout, en un mot, contribue à ren-

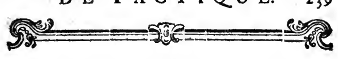
dre les portées des bouches à feu incertaines, soit pour la justesse, soit pour l'étendue. Pointez à la portée du but en blanc, une piece sur un objet isolé qui présente peu de surface : il faudra peut-être dix, peut-être cent coups avant que de toucher cet objet. Je le suppose atteint : le coup suivant tiré sous le même angle de projection, par les mêmes canonniers, avec la même charge, la même qualité de poudre en apparence, s'écartera plus ou moins sensiblement du même but. Que conclure de cette incertitude? Que le canon, considéré dans son effet individuel, & pointé vers un objet isolé & présentant peu de surface, est une machine peu, ou point du tout redoutable. Mais ce n'est point ainsi qu'on l'employe dans les combats. Il n'y est pas question d'un point unique ; ce sont des lignes, des masses de troupes : là, si l'on entend l'usage de l'artillerie, on forme de grosses batteries ; on bat non des points déterminés, mais des espaces, des débouchés : on fait usage du ricochet : on prend des prolongemens : on s'attache uniquement à porter les mobiles dans le plan vertical de l'ordonnance ennemie : on remplit non le petit objet de démontrer un canon ou de tuer quelques hommes, mais le grand objet, l'objet décisif, qui doit être de couvrir, de traverser de feux le terrein qu'occupe l'ennemi, & celui par lequel l'ennemi voudroit s'avancer. L'artillerie ainsi placée, ainsi exécutée, fait beaucoup de mal, & encore plus de frayeur.

Voilà les effets avantageux qu'on peut se promettre de l'artillerie : ils deviendront moins décisifs & moins redoutés, à proportion que les troupes seront plus aguerries, mieux ordonnées & plus manœuvrieres. Bien aguerries, elles ne s'exagereront pas le ravage que peut causer l'artillerie ennemie : elles ne prendront pas la quantité de bruit

pour la quantité de danger : elles sauront que pour dix lignes de direction qui peuvent conduire les boulets vers elles, il y en a cent d'abberration où ils ne peuvent leur nuire : elles sauront, la nécessité d'essuyer le feu du canon une fois posée, que, si l'on est en panne, ou si l'on combat de pied ferme, la frayeur ne garantit pas; que, si l'on marche pour attaquer, le moyen de faire cesser, ou du moins, de diminuer le danger, est d'arriver sur l'ennemi, parce qu'alors l'ennemi s'étonne, chancelle, & pointe avec moins de justesse. Bien ordonnées & habilement manœuvrieres, elles s'en tiendront, devant le canon, à une ordonnance mince, & qui offre à ses coups le moins de prise possible. Si elles sont en colonne, elles sauront promptement quitter cet ordre de profondeur, pour se mettre en bataille par des mouvemens simples, rapides, qui ne pourront occasionner ni désordre ni confusion. Elles sauront, au moyen de la discipline & de l'habitude des manœuvres, qu'elles auront contractée, se mettre à l'abri du feu de l'artillerie, par tous les moyens qu'offrira le terrein : là, si elles sont en panne, mettre devant elles une petite éminence, se couvrir d'un ravin, se rassembler en colonne derriere un rideau, se placer derriere un terrein mol & marécageux, où le ricochet ne puisse point faire effet : ici, rompues en colonne par division, ou par demi-bataillon, présenter ainsi à l'ennemi, au lieu d'une ligne continue, de minces divisions, avec de grands intervalles, vues par le flanc, & offrant seulement trois files au pointement de l'ennemi. D'autre fois elles se mettront ventre à terre, ayant en avant d'elles quelques hommes intelligens pour les avertir de ce qui se passe : elles ne regarderont pas, ainsi qu'on l'a fait dans un siecle de préjugés & d'ignorance, ces précautions comme déshonorantes; car

la première loi de la guerre eſt de ne pas expoſer le ſoldat, quand cela n'eſt pas néceſſaire, pour l'expoſer enſuite ſans ménagement, quand la néceſſité l'exige. Enfin ſi elles doivent marcher à l'ennemi, elles ſauront profiter de toutes les reſſources du terrein; déboucher en colonne par des points qui ne ſeront pas vus de l'artillerie ennemie, ſi ces points conduiſent très-à-portée d'elle; ou s'il n'y a point de débouchés pareils, marcher rapidement à l'ennemi, jettant en avant de leur marche des compagnies de chaſſeurs éparpillées pour attirer ſon attention, le harceler de coups de fuſil, & s'attacher principalement aux canonniers des batteries.

Je rappelle, ſur tout cela, des principes peut-être déja connus, mais certainement point aſſez mis en pratique. J'ai dû rappeller ces principes, afin de préſenter à la fois les avantages que les troupes peuvent retirer de l'artillerie qui leur eſt attachée, & l'art par lequel elles peuvent diminuer les efforts de celle qui leur eſt oppoſée. Il étoit de même bien important d'examiner de quelle maniere & juſqu'à quel point l'artillerie peut être utile & redoutable; de balancer, à cet égard, l'opinion des partiſans outrés de l'artillerie, & celle des gens qui déclament aveuglément contr'elle. Je crois avoir rempli cet objet par la diſſertation que j'ai faite.



CHAPITRE II.

Conſtitution actuelle de notre artillerie. Parallele de l'ancien ſyſtême avec le nouveau.

MON projet n'eſt point d'entrer ici dans la diſcuſſion des ſentimens qui partagent aujourd'hui les artilleurs ſur les détails intérieurs de leur art, comme proportion des bouches à feu, conſtruction des affuts, théorie des tirs, &c. Je ne ſuis point aſſez inſtruit ſur ces matieres pour avoir une opinion à moi; & à quoi ſervent les diſcuſſions, quand elles ne répandent pas de lumieres ſur les objets qu'on diſcute?

S'il y a eu juſqu'ici tant de révolutions dans les ſyſtêmes d'artillerie, ſi, de nos jours, les ſentimens ſont encore partagés ſur une infinité d'objets; c'eſt que, dans un corps ou il y a néceſſairement de l'étude & un travail habituel; il faut que les eſprits fermentent & agiſſent : eh! gardons-nous de deſirer, tant qu'un art n'eſt pas à ſa perfection, que les idées ſoient ſtables & uniformes. Ce ſeroit un préſage fâcheux d'engourdiſſement & d'ignorance.

La révolution qui s'eſt faite à la paix, a bouleverſé l'artillerie encore plus que les autres parties de notre conſtitution militaire. Ce bouleverſement a produit du bien & du mal; c'eſt le ſort commun des opérations humaines. Mais lequel a prévalu? C'eſt ce que, ſans entrer dans les détails, je vais examiner en réſumant les réſultats.

On a changé la proportion des pieces & la conſtruction des affuts. Un nouveau ſyſtême d'artil-

lerie de campagne & de siege s'est élevé sur les débris de l'ancien. Ses adversaires prétendent que ces grands changemens ont coûté des sommes énormes. Je sais, moi, de science certaine, qu'elles n'ont pas été telles : j'en ai vu les détails. Eh! l'eussent-elles été, si le nouveau systême est meilleur, s'il rend l'artillerie Françoise supérieure à celle de l'ennemi, si par-là il influe sur le gain d'une bataille, la dépense est plus que compensée. En politique, il n'y a que les erreurs qui coûtent : les dépenses utiles sont économie.

En changeant les proportions & les affuts de l'artillerie de campagne, on l'a considérablement allégée. Je joins ici une table de comparaison qui fera connoître cette différence (1). Les partisans du nouveau systême prétendent que les pieces n'y ont perdu, ni du côté de l'étendue, ni du côté de la rectitude de la portée : ils disent qu'avec l'artillerie qu'on menera en campagne, ils auront des portées proportionnées aux objets & au but de la guerre de campagne. Les partisans de l'ancien systême leur objectent qu'en racourcissant & atténuant

(1) Comparaison des poids des nouvelles pieces de 16, de 12, de 8 & de 4, avec ceux des anciennes de même calibre, montées sur leurs affuts & avec leur avant-train.

Calibres.	*Pieces nouv.*	*Pieces anc.*	*Différence.*
de 16	6330	6589	259
de 12	3814	4966	1152
de 8	2927	3579	650
de 4	1819	2380	561

Comparaison des poids des mêmes pieces, montées sur leurs affuts, sans avant-train.

Calibres.	*Pieces nouv.*	*Pieces anc.*	*Différence.*
de 16	5789	6289	500
de 12	3208	6404	1395
de 8	2921	3216	895
de 4	1317	2017	700

nuant les pieces pour les alléger, on a perdu sur la longueur & la justesse des portées; que les inconvéniens du recul ont prodigieusement augmenté: ils regrettent les pieces longues, & la solidité moins ingénieuse & moins compliquée des anciens affûts: ils prétendent qu'il ne falloit pas que les affuts de campagne fussent différens des affuts de siege; que c'est une complication de moyens & de dépense, qui privera de la facilité de reverser tour-à-tour l'artillerie des armées dans les places, & celle des places dans les armées. Les épreuves auroient pu faire découvrir le vrai sur quelques-uns de ces objets, par exemple, sur la longueur & la justesse des portées; mais, comme je l'ai déja observé, la plupart des épreuves qui se font dans les écoles d'artillerie, ne décident rien, & leur résultat est toujours conforme à l'opinion dominante. Enfin les officiers d'artillerie, qui ne sont ni de l'un ni de l'autre parti, ceux qui aiment le vrai & le bon, quelles que soient ses livrées, conviennent que l'ancienne artillerie de campagne étoit trop pesante; que les mouvemens de tactique des troupes étant devenus plus rapides & plus savans, il falloit que l'artillerie s'y conformât; qu'en conséquence on a bien fait d'alléger les pieces; que leur raccourcissement peut bien leur avoir fait perdre quelque chose de leur portée, mais que par de-là de celle qui leur reste, les coups étoient si incertains, que cette perte, plus apparente que réelle, ne doit point laisser de regrets. Ils disent qu'elles ont peut-être aussi perdu de leur justesse, mais que cette différence est si peu sensible, qu'elle ne peut donner de désavantage, parce que dans la guerre de campagne; il s'agit de battre de grands espaces & non des points; & que si par hasard on veut battre des points, comme des retranchemens, ou d'autres obstacles qu'il est à propos de détrui-

re, on rapproche l'artillerie à des distances qui ne permettent plus que l'aberration des mobiles soit sensible : ils disent que les anciens affuts de places avoient besoin d'être changés ; qu'ils étoient trop difficiles à manœuvrer, à dérober au feu de l'ennemi, & à réparer au milieu des embarras d'un siege. Jusques-là tout seroit bien dans les changemens qui ont été faits ; mais ils blâment les masses énormes & mal-à-droites, substituées à ces derniers affuts : ils regrettent qu'on paroisse vouloir renoncer, pour la guerre de campagne, aux pieces de 16. Ils demandent avec quoi on battra des maisons, des abattis, des retranchemens tant soit peu épais, & tels que la main des hommes peut en quatre jours en élever en rase campagne : ils se plaignent de la trop grande quantité de pieces de 4 qu'on se propose d'attacher, soit aux régimens, soit au parc : ils proposent un plus grand nombre & un usage plus fréquent des obusiers : ils blâment la complication d'avoir deux especes de cartouche à balle, l'invention ingénieuse & compliquée des visieres mobiles, celle des vis de pointage, & quelques autres détails, soit dans les affuts, soit dans la manœuvre des pieces, qu'il seroit trop long de rapporter ici. En un mot, ils approuvent plus qu'ils ne blâment, & ils conviennent tous, que le génie de l'auteur du nouveau systême (1) est digne de sa fortune.

(1) M. de Gribeauval. C'est le même qui s'est fait tant d'honneur pour sa défense de Schweidnitz, étant alors au service de l'Impératrice-Reine. Ce seroit une histoire bien intéressante & bien instructive que celle de ce siége publiée par lui-même. On y retrouveroit toute l'opiniâtreté & toute l'habileté que fit paroître autrefois M. de Chamilly à Grave ; & bien plus de génie encore dans les moyens de défense, outre cette différence sensible que M. Chamilly commandoit à sa nation, au lieu que M. de Gribeauval étoit au milieu d'une nation étrangere, qu'il ne commandoit pas dans la place, & qu'il dût s'y acquérir peu-à-peu l'autorité & la prépondérance par sa conduite & ses lumieres.



CHAPITRE III.

Inconvéniens d'une Artillerie trop nombreuse.

CE n'est pas moi qui ai parlé jusqu'ici. Je n'ai fait qu'exposer les opinions établies. Oserai-je maintenant m'élever contre un abus épidémique venu du nord de l'Europe, & adopté dans le nouveau systême, sans doute parce qu'on a cru ne pouvoir se dispenser d'imiter trois grandes puissances qui nous ont donné l'exemple sur ce point. Je veux parler de l'immense quantité d'artillerie: abus que nous tenons de la Russie, de la Prusse & de l'Autriche.

Combien l'histoire de tous les siecles se ressemble! & qu'il est étonnant que cette multitude d'événemens n'instruise pas les hommes! Dans la haute antiquité on n'eut d'abord que quelques chariots armés en guerre, pour garnir les aîles & pour entamer le combat. L'usage de ces chariots s'accrut peu-à-peu prodigieusement. Cyrus en trouva jusqu'à vingt mille dans l'armée d'Astyage, son beau-pere. Cette armée étoit en même-temps sans discipline & sans courage. Il prit le parti de réduire à cinq cens cette quantité de chariots armés, exerça les troupes, les aguerrit, mit la science à la place de l'embarras, & battit l'armée ennemie, qui, traînant à sa suite un nombre immense d'attirails de guerre, n'avoit que de l'embarras sans science. Il en fut de même pour les machines de jet qui succéderent à l'usage des chariots armés. Les Romains aguerris & disciplinés, pour tout dire en un mot, les Romains de la ré-

publique n'en avoient point à la suite de leurs légions. Peu-à-peu on en eut quelques-unes pour battre les retranchemens, pour occuper les points principaux dans les ordres de bataille. Cette petite quantité, relative & suffisante à l'objet proposé, pouvoit être regardée comme un progrès de l'art militaire. Mais on en accrut successivement le nombre : la Tactique déchut : les courages dégénérerent ; alors l'infanterie ne put plus résister à la cavalerie. Il fallut de grosses machines de jet pour l'appuyer : on en traîna jusqu'à 30 par légion ; on en couvrit le front des armées ; les combats s'engageoient par-là, souvent ils finissoient sans qu'on en fût venu aux mains. Ces temps furent ceux de la honte & de la ruine de l'empire.

Suivons l'histoire de nos siecles : nous y verrons pareillement les nations placer leur confiance dans la quantité de leur artillerie, en raison de la diminution du courage & de l'ignorance des vrais principes de la guerre. Les Suisses qui humilierent la maison de Bourgogne, ces Suisses dont François I. & Charles V. se disputoient l'alliance, dédaignoient le canon : ils se seroient crus deshonorés de s'en servir. C'étoit une étrange prévention, effet de leur ignorance ; elle causa leur défaite à Marignan. Mais encore cet excès valoit-il mieux que celui où l'on a donné depuis. Il supposoit du courage, & celui dans lequel nous sommes tombés ne fait honneur ni à notre courage ni à nos lumieres. Où commença l'usage des trains énormes d'artillerie ? Ce fut chez les Turcs, chez les Russes. Les Czars Jean & Basile menoient avec eux 300 pieces de canon dans leurs guerres contre les Tartares. Ces retranchemens de Narva, que Charles XII emporta avec huit mille Suédois, étoient garnis de 150 bouches à feu. Pierre le grand discipline sa nation, & dimi-

nua cette quantité d'artillerie. Après lui elle reparut dans les armées Ruſſes. On les vit, la guerre derniere, conduire à leur ſuite juſqu'à 600 pieces de canon ; & certainement l'armée Ruſſe n'étoit pas de toutes celles qui ſe battoient alors en Europe, la plus ſavante & la plus manœuvriere. Ses mouvemens ſe reſſentirent de ſa peſanteur. Elle reçut des batailles ſans en ſçavoir donner ; elle en gagna ſans en pouvoir profiter, toujours obligée d'abandonner ſes ſuccès pour ſe rapprocher de ſes magaſins. Les Autrichiens eurent, à *l'inſtar* des Ruſſes, une artillerie nombreuſe & formidable. Ils firent la guerre relativement à cette quantité. Ils tâcherent de réduire tous leurs combats à des affaires de poſte. On ne vit de leur côté ni les grands mouvemens, ni les marches forcées, ni la ſupériorité de manœuvre.

Le roi de Pruſſe, dira-t-on, n'avoit-il pas auſſi une artillerie immenſe ? Sans doute ; mais, outre qu'il en eut moins que les Autrichiens, elle étoit emplacée, ou en réſerve, dans ſes villes de guerre plutôt que dans ſes armées. C'étoit delà qu'il la tiroit pour réparer ſes déſaſtres. C'étoit delà qu'il en faiſoit arriver des renforts ſur ſes poſitions défenſives. Sa Tactique en diminua l'embarras. Il ſut la perdre & la remplacer. En traînoit-il beaucoup lorſqu'il voloit de Saxe en Siléſie, de la Siléſie ſur l'Oder? Il en trouvoit dans les places qu'il avoit ſur ces différens points, ou bien il ſavoit combattre avec le peu qu'il avoit amené. A Rosbach il n'eut jamais plus de 12 pieces en batterie, & il n'y en avoit que 40 à ſon parc. A Liſſa, ce ne fut pas ſon artillerie qui battit les Autrichiens. Regle générale, lorſqu'on tournera ſon ennemi, lorſqu'on l'attaquera par des manœuvres, lorſqu'on engagera ſa partie forte contre ſa partie foible, ce n'eſt point avec de l'artillerie

qu'on décidera le succès; puisque entamer alors un combat d'artillerie, ce seroit donner le temps à l'ennemi de se reconnoître, de se renforcer, & perdre conséquemment tout le fruit de la manœuvre qu'on auroit faite.

Parlons de nous: à l'époque de la paix de 1762, la quantité prodigieuse d'artillerie introduite dans les armées des autres puissances, l'influence qu'on supposa qu'elle avoit eue dans les combats, firent juger nécessaire de changer entiérement la constitution de notre artillerie. On reprochoit particuliérement à nos pieces de campagne d'être trop pesantes, trop difficiles à manœuvrer. J'ai rendu compte des mesures qu'on a prises pour les alléger; mais cet objet rempli, pourquoi vouloir mener à la guerre un plus grand nombre de bouches à feu? ne sera-ce pas perdre l'avantage qu'on a voulu acquérir, & changer les embarras de l'espéce de l'artillerie contre ceux de la quantité?

Je ne vois pas, sans frémir, les dispositions de notre nouveau systême d'artillerie, rélativement à la formation de l'équipage de campagne d'une armée. Il est réglé que chaque bataillon aura à sa suite deux pieces de canon de 4, & qu'indépendamment de cela le parc de l'artillerie sera composé sur le pied de deux pieces de canon par bataillon; donc une armée de 100 bataillons traînera à sa suite 400 pieces de canon. Ces 400 pieces de canon exigeront 2000 voitures pour le transport des munitions, outils, effets de rechange, pontons, & autres attirails nécessaires. Voilà 2400 attelages, faisant au moins 9600 chevaux: voilà 2000 & tant de charretiers conducteurs, gardes d'artillerie, capitaines de charrois, &c. Notez que, vû le mauvais état de nos haras, ces chevaux s'achetent presque tous en Suisse ou en Allemagne; que ces charretiers sont tous des pay-

ſans robuſtes, vigoureux, enlevés à l'agriculture & à la population. Il faudra pour le ſervice de ces 400 pieces, à raiſon de 12 canonniers ou ſervans l'un portant l'autre, par piece, environ 4000 ſoldats, non compris les officiers. Que le roi ait pluſieurs armées ſur pied, comme les circonſtances ne peuvent que trop ſouvent l'exiger; qu'il faille attacher de l'artillerie à ces armées dans la même proportion; qu'il en faille garnir les places menacées, les côtes, les ports, les vaiſſeaux, voyez l'énorme quantité de canons, de charrois, d'embarras; voyez le ruineux entretien de tant d'attirails. Car ſi l'artillerie s'augmente ſi prodigieuſement dans les armées, elle s'accroîtra de même par-tout, par-tout on mettra en elle ſa confiance unique; on n'attaquera plus, on ne défendra plus les places que par le cânon; on ne croira plus ſes côtes en ſûreté, que quand elles seront couvertes de batteries. Il en ſera ſur mer comme ſur terre; les vaiſſeaux ne ſe joindront plus, ils ne ſe battront que par leur artillerie. Que feront pour remplir tant d'objets 8000 hommes d'artillerie que le roi entretient aujourd'hui? Il faudra, ou en doubler le nombre, ou, ce que l'on ſe propoſe dans le nouveau ſyſtême, y ſuppléer par des bataillons de milice qu'on attachera à ce ſervice. Peut-on ſe flatter alors que dans un corps auſſi nombreux il y ait la même inſtruction & les mêmes lumieres? Peut-on eſpérer que la plus grande partie de ces bouches à feu ne ſera pas manœuvrée par des agens inexperts & maladroits? Peut-on voir, ſans gémir ſur l'emploi malentendu des hommes, la même quantité de ſoldats, qui du temps des Turenne & des Guſtave compoſoit une armée, ne ſervir aujourd'hui qu'à la manœuvre des machines de guerre d'une de nos armées.

Quel fruit retirera-t-on de cette énorme quantité d'artillerie ? Si l'ennemi en a dans la même proportion, voilà de part & d'autre les armées difficiles à mouvoir & à nourrir : voilà toutes les actions de guerre réduites à des affaires de poste & d'artillerie ; les marches, à quelques transports lourds & rares d'une position à une autre position peu éloignée ; toutes les opérations subordonnées à des calculs de subsistance. Dès lors plus rien de grand, plus de science militaire. Si l'ennemi, plus habile, ose s'écarter de l'opinion reçue, & n'avoir que cent cinquante pieces de canon avec une armée égale de cent bataillons, tous les avantages seront de son côté. Il combinera en conséquence la formation & la nature de cet équipage d'artillerie. Il n'aura point ce que nous appellons des pieces de régiment, parce qu'il calculera que ces pieces n'ont pas des portées assez longues & assez décisives ; que dispersées & formant de petites batteries, elles ne remplissent point de grand objet ; que commandées par les officiers d'infanterie (1), qui la plûpart n'ont aucune connoissance de l'exécution de l'artillerie, elles sont ordinairement mal emplacées, & consomment inutilement beaucoup de munition. Par la même raison que les petits calibres sont de peu d'utilité, il aura moins de pieces de parc de 4 longues : il en aura, je suppose, 50 seulement, les autres seront toutes du calibre de 8, de 12 & de 16. Il aura sur le nombre au moins vingt obusiers, espece de

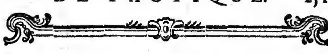
(1) Dans le nouveau systême on se propose d'attacher au service des pieces de régiment ; des compagnies du Corps-Royal ; mais les officiers du Corps-Royal, qui commanderont ces compagnies, n'en seront pas moins aux ordres des commandans des brigades ou des régimens, & ils seront obligés de se conformer à ce que ces derniers détermineront pour l'emplacement & l'exécution de leurs pieces.

bouches à feu dont les bons effets ne nous sont peut-être pas assez connus. Ensuite, pour compenser de plus en plus son infériorité d'artillerie, que je suppose être de 150 à 400, il aura des divisions en réserve, dans différens dépots, & dans les places à portée de l'armée : il sçaura les tirer delà, pour remplacer ses pertes, ou pour se renforcer, dans des dispositions défensives, s'il se trouve réduit à en prendre. Il renforcera d'attelage toute l'artillerie destinée à suivre son armée, aura un grand nombre de chevaux haut-le-pied, & se donnera par-là plus de moyens pour porter son artillerie d'un point à l'autre, & s'y fortifier ou s'y dégarnir rapidement. Mais ce n'est pas tout : ayant moins d'artillerie que l'ennemi, il la fera servir toute par des canonniers plus adroits & plus experts ; il ne courra pas risque de confier des divisions à des officiers sans pratique & sans lumieres ; son artillerie deviendra donc bientôt supérieure du côté de l'exécution. Il cherchera de même à la rendre telle du côté de la rapidité des mouvemens. Il la fera entrer avec plus d'intelligence dans la combinaison de ses dispositions de marche & de combat. Il la manœuvrera comme ses troupes, & de concert avec elles. Il créera enfin pour elle une Tactique de déploiemens & de ruses, par laquelle il sçaura opposer égalité & supériorité dans les parties de son ordre de bataille qui devront être attaquantes ou attaquées, dans le temps qu'il refusera & mettra hors de portée de l'ennemi les parties de cet ordre qu'il dégarnira d'artillerie. Les opérations de sa campagne seront calculées d'après la constitution de son armée à cet égard, & d'après celle de l'ennemi. Il fera vis-à-vis de lui une guerre de mouvement, il le désolera par des marches forcées, auxquelles l'ennemi sera

contraint d'oppoſer des contremarches qui ſeront lentes, deſtructives pour les attirails prodigieux & attelés avec économie, qu'il traînera à ſa ſuite, ou bien qui l'obligeront à laiſſer en arriere la plus grande partie de ces embarras, alors ils ſeront à armes égales, & il aura pour lui la perfection & la ſupériorité de manœuvre des ſiennes. Enfin, fut-il obligé d'attaquer l'ennemi ou de recevoir ſon attaque, il ne ſe croira pas battu, parce qu'il aura moins de canons à lui oppoſer. Ses batteries mieux diſpoſées, mieux emplacées, mieux exécutées, des pieces d'un calibre plus déciſif, des prolongemens plus habilement pris, lui donneront encore l'avantage. Eh quelles batailles ont été perdues, parce que l'artillerie a manqué à l'armée vaincue ? Je vois par-tout que peu de pieces ont agi, & que beaucoup ſont reſtées dans l'inaction, ou faute d'emplacement, ou faute de pouvoir atteindre à l'objet, ou faute de ſçavoir les porter rapidement au point d'attaque.

Je ſerre, je preſſe mes idées: c'eſt ainſi qu'il faut préſenter des doutes. S'ils contiennent des vérités, on en dit aſſez pour les faire appercevoir; s'ils n'en contiennent pas, on épargne au lecteur l'ennui d'une erreur peſamment détaillée. Tel eſt en deux mots le réſumé de ce que j'ai avancé ci-deſſus: *diminuer la quantité d'artillerie & faire conſiſter la perfection de l'art à tirer un grand parti d'un petit nombre de pieces, à former la meilleure artillerie poſſible, plutôt qu'à ſe procurer la plus nombreuſe.*

Je vais maintenant parler de la Tactique de l'artillerie, car il en exiſte une pour l'artillerie comme pour les troupes, une qui tient à celle des troupes, qui doit être calculée ſur elle, & qui, à beaucoup d'égards, peut lui être rendue analogue. Cette Tactique ſe diviſe naturellement en deux parties, *mouvement*, *exécution*.



CHAPITRE IV.

Mouvement de l'Artillerie.

LA ſcience des mouvemens de l'artillerie embraſſe toutes les diſpoſitions par leſquelles l'artillerie peut, dans un ordre de marche, marcher avec les troupes, & enſuite, dans un ordre de bataille, ſe mettre en poſition d'appuyer ces troupes par ſon feu.

Les mouvemens des troupes doivent abſolument régler ceux de l'artillerie. J'ai tâché de donner aux premiers toute la ſimplicité & la rapidité dont ils ſont ſuſceptibles. Il faut que l'artillerie s'y conforme autant que la différence de ſes moyens le lui permet.

Examinons d'abord comment elle doit ſe diſpoſer pour un ordre de marche.

Une diviſion d'artillerie, ſoit parquée, ſoit emplacée, pour entrer en action, peut être conſidérée comme un bataillon; & chaque piece de canon ou voiture d'attirails qui la compoſe, comme une des fractions qui en ſont partie. Elle peut en conſéquence, comme un bataillon, ſe mettre en ordre de marche de deux manieres, *par ſon flanc*, ou *de front*, ſoit en avant ou en arriere. Dans le premier cas, chaque piece ou voiture n'a qu'un quart de converſion ſucceſſif à faire pour ſe mettre en file; c'eſt ce que j'appellerai mettre de l'artillerie en ordre de marche par le flanc. Dans le ſecond, il faut que chaque piece rompe en avant, ou en arriere, pour ſe mettre en marche; c'eſt ce que j'appellerai mettre de l'artillerie en ordre de marche de front.

Ces formations de l'artillerie en file, ou colonnes, sont relatives à une marche : elles peuvent de même s'exécuter par deux, par trois, ou par quatre pieces, de maniere que la colonne ait deux, trois, ou quatre pieces de front, & qu'ainsi elle ait moins de profondeur.

Voilà l'artillerie se mettant en marche à la tête, ou à la queue des colonnes de troupes par des mouvemens analogues aux leurs. Les différences que j'ai établies dans la tactique des troupes à l'occasion des marches de front & des marches de flanc, doivent pareillement être communes à l'artillerie; car si la marche est de front, il est avantageux que la colonne d'artillerie ait le moins de profondeur possible, pour pouvoir se mettre plutôt en bataille. Pour cet effet, aussi-tôt qu'elle approche du terrein où l'on doit se former, il faut qu'ainsi que les troupes doublent par divisions & serrent leurs distances, elle, de son côté, double au moins sur deux pieces de front, afin de diminuer sa profondeur. Si la marche est de flanc, comme on doit se former sur le prolongement de la marche, alors il est moins important que la colonne diminue de profondeur, & les pieces de canon ou voitures doivent se former successivement par des quarts de conversion.

Je ne puis terminer l'article des mouvemens qui doivent mettre l'artillerie en colonne de marche, sans témoigner mon étonnement de ce que, sur les chaussées de Flandres, dans des marches à travers un pays sans obstacles, quand toutes les colonnes sont ouvertes, au moins pour le front d'une division de troupes, l'artillerie ne marche pas alors sur deux files. J'ai quelquefois aussi remarqué relativement aux équipages mêmes des armées, que, par routine, on les laisse toujours marcher sur une seule file, quelqu'ouverte que soit la marche,

tandis que dans la plûpart des marches, les chevaux de charge pourroient faire route sur deux, sur trois ou sur quatre de front. Cependant l'alongement prodigieux de nos colonnes augmente la fatigue des troupes, la lenteur des marches, la difficulté de les forcer ou de les redoubler le lendemain, & cause par conséquent le mauvais succès de beaucoup d'opérations militaires.

Les mouvemens de l'artillerie pour passer de l'ordre de marche à l'ordre de bataille, n'ont pas un rapport moins grand avec ceux des troupes. Si la marche est de flanc (comme dans la *Pl. XII. fig.* 1.) l'artillerie se formera successivement par des quarts de conversion, aux points désignés pour son emplacement. Si la marche au contraire est de front (comme dans la *fig.* 2.) la colonne d'artillerie doublera ses files, pour se mettre sur deux pieces de front. Ce mouvement préliminaire se fera dès le moment qu'elle approchera du terrein où elle devra se former & en même temps que les troupes feront de leur côté leurs mouvemens préparatoires de déploiement. J'ai vu dans la derniere guerre les colonnes d'artillerie, devant se former de front, ne pas savoir diminuer leur profondeur, rester patiemment sur une file, & se mettre ensuite en batterie par les mouvemens processionnels marqués dans la *fig.* 3 : il est vrai que la même pesanteur, le même défaut d'intelligence, étoient alors dans la tactique de toutes les armes. La colonne d'artillerie étant formée sur deux files, elle déploiera au signal qui lui en sera fait, sur les deux pieces de la tête, une piece déployant à droite, & l'autre à gauche, ou bien deux à-droite & deux à-gauche. *Voyez fig.* 4 *&* 5. L'officier commandant l'artillerie, pourra même, relativement aux points où il voudra emplacer ses pieces, & au terrein qu'il aura sur ses flancs, pren-

dre, si je peux m'exprimer ainsi, telle fraction de sa colonne qu'il jugera à propos pour point d'alignement, & faire déployer les autres sur elle : j'appelle *fraction* les deux pieces couplées l'une à côté de l'autre. La tactique des troupes, que je prie de lire avant ceci, fera comprendre le but & l'effet de ce déploiement.

Je suppose que, dans les manœuvres de marche, ou de formation en bataille, les voitures d'attirail & de munitions ne seront point mêlées avec le canon, & que même, dans quelques circonstances elles en seront séparées. Ainsi l'ordre ordinaire & habituel des marches sera de mettre tout le canon d'une division ensemble, puis toutes les voitures d'attirails & de munitions de cette division. Quand on voudra avoir une plus grande quantité de canon prête à entrer en action au premier instant, on mettra ensemble plusieurs divisions de canon, & leurs équipages à la suite. Lorsqu'on voudra avoir l'artillerie à la tête des troupes pour protéger leur déploiement, comme il est en même temps intéressant que les troupes arrivent, & se forment le plutôt possible à l'appui de cette artillerie, cette derniere sera débarrassée de toutes ses voitures d'attirails & de munitions, qu'on mettra alors à la queue des colonnes de troupes. Je traiterai dans la suite avec plus de détail ces différentes circonstances : elles appartiennent à la grande tactique, puisqu'elles sont relatives aux mouvemens des armées, & à la combinaison de l'artillerie avec les autres armes.

C'est aussi dans cette grande tactique qu'après avoir parlé de la division des troupes d'une armée en plusieurs parties & des moyens de faire mouvoir ces différentes parties, je traiterai du partage de l'artillerie d'une armée en plusieurs divisions, & des moyens de faire mouvoir ces divisions, &

de les faire concourir aux succès des troupes. Là, je montrerai par quel méchanisme de mouvement analogue à celui des troupes, l'artillerie peut rapidement changer sa disposition primitive; dégarnir un point pour renforcer l'autre, se rendre nombreuse où il est nécessaire qu'elle le soit; ne pas l'être où elle peut embarrasser; mettre-là des calibres de telle ou telle portée, suivant l'objet qu'elle y doit remplir; opposer enfin l'intelligence & la manœuvre à la quantité & la pesanteur. Je dois me borner ici aux mouvemens individuels, auxquels l'artillerie doit s'exercer par pieces ou par division, ainsi que la tactique élémentaire des troupes est restreinte aux mouvemens d'un bataillon & d'un régiment.

Il me reste à dire un mot du systême que nous avons adopté depuis la paix, de ne manœuvrer nos pieces, une fois entrées en actions ou prêtes à y entrer, qu'à bras d'hommes. Ce systême, qui est une suite de l'allegement de notre artillerie, a certainement de grands avantages. Les manœuvres en seront moins confuses que quand elles étoient embarrassées de charretiers & de chevaux. Lorsqu'elles se feront devant l'ennemi; elles offriront moins de prise, & seront moins ralenties par les accidens. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que cette maniere de manœuvrer les pieces puisse s'employer par-tout. 1°. Toutes les épreuves, qui se sont faites à cet égard dans nos écoles, se sont passées sur des surfaces planes, solides, & sur lesquelles le canon mené à bras rouloit sans efforts. Or la guerre offrira souvent des terreins difficiles, escarpés, détrempés par les pluies, où la manœuvre deviendra trop lente & trop pénible pour les canonniers, qui, après avoir mis les pieces en batterie, ont ensuite besoin de force & d'adresse pour les exécuter.

2°. J'admets la manœuvre à bras pour tous les mouvemens de proche en proche, mais il y en a une infinité d'autres où il s'agira de se mouvoir rapidement, ou de parcourir des distances considérables, comme pour porter de l'artillerie en renfort, d'une colonne, ou d'un point à un autre, pour saisir à toutes jambes un plateau avantageux, pour retirer l'artillerie d'un point où elle est en prise, &c. Là, il faut nécessairement se servir de chevaux. N'embrassons donc point de méthode exclusive sur cet objet : ne manœuvrons pas toujours nos pieces avec des chevaux, ainsi qu'on le faisoit autrefois : ne prétendons pas aussi les manœuvrer toujours à bras d'hommes, comme on veut le faire aujourd'hui : employons ces agens tour-à-tour, & suivant les circonstances ; ils n'apportent aucune différence à la nature des mouvemens auxquels l'artillerie doit s'exercer.

CHAPITRE V.

Exécution de l'artillerie.

J'AI pu proposer mes idées particulieres sur la partie que je viens de traiter. Les manœuvres de l'artillerie tiennent à celles des troupes, elles doivent en dériver : ayant donc tâché de perfectionner les mouvemens des troupes, j'ai été conduit nécessairement à parler de ceux de l'artillerie : il n'en est pas de même de l'exécution des bouches à feu : elle est proprement du ressort des officiers d'artillerie. Ce sont eux, par conséquent, qui doivent donner des leçons sur cet objet ; ce sont eux qui m'en ont donné, & c'est presque toujours d'après eux que je vais parler dans

dans ce que je dirai de cette branche de la science de l'artillerie.

Ce que j'appelle *exécution de l'artillerie*, c'est non-seulement l'art de se servir des bouches à feu, & de calculer leurs effets, c'est encore celui de les emplacer & de diriger leurs coups, de maniere que le résultat de ces attentions combinées soit en faisant le plus de mal possible à l'ennemi, de donner la plus grande protection possible aux troupes pour lesquelles elles agissent. Les troupes & l'artillerie étant unies ensemble par une protection réciproque, il faut que, pour tirer le parti le plus utile des machines qui sont sous sa conduite, l'officier d'artillerie connoisse la Tactique des troupes, sinon les détails intérieurs de cette Tactique, au moins le résultat des principaux mouvemens, les changemens qu'ils apportent dans l'ordonnance des troupes, le dommage ou l'appui que les troupes, dans telle ou telle occasion, peuvent recevoir de l'artillerie exécutée ou emplacée de telle ou telle maniere. Il faut pareillement & à plus forte raison, que l'officier d'infanterie & de cavalerie, lui qui, commandant les armes, commande nécessairement l'artillerie qui n'est qu'un accessoire des armes : il faut, dis-je, que cet officier connoisse, sinon les détails intérieurs de construction, d'attirail & d'exécution de l'artillerie, au moins le résultat de tous ces détails, les portées des différentes bouches à feu, emplacées ou exécutées de telle ou telle maniere, le dommage ou l'appui que les troupes peuvent en recevoir. Faute de ces connoissances, ou il ne saura pas employer l'artillerie, avec intelligence, dans sa disposition générale; ou il sera obligé de s'en rapporter aveuglément, pour toutes les manœuvres de cette artillerie, à un officier de ce corps, qui peut-être à son tour, faute

d'avoir porté ses vues au-delà de la conduite méchanique de son canon, ne le disposera pas de maniere à remplir l'objet général; ou enfin il contrariera, par ignorance, les dispositions de cet officier d'artillerie qui peut-être en auroit fait de bonnes.

L'artillerie pourra, j'espere, par la lecture de mon ouvrage, se faire une idée nette & précise de la tactique des troupes. Faisons connoître aux troupes les effets de l'artillerie, suivant les différentes manieres dont elle peut être disposée & exécutée.

Je vais commencer par donner ici une table estimative des distances auxquelles on peut commencer à compter sur les effets de l'artillerie dans les affaires de campagne.

TABLE estimative des distances auxquelles on peut commencer à compter sur les effets de l'artillerie dans les affaires de campagne (1).

Calibre des pieces.	*distances pour les pieces chargées à boulet.*	*Distances pour les pieces chargées à cartouche.* *à grosses balles.*	*à petites balles.*
de 16	toises. de 500 à 550	On n'a point encore déterminé l'espece de cartouche dont on se servira à la premiere guerre pour les pieces de ce calibre.	
de 12	450 à 500	toises. de 350 à 250	à 250
de 8	400 à 450	300 à 200	à 200
de 4	450 à 400	250 à 150	à 150

(1) *Observations sur cette Table.*

Les coups étant encore très-peu assurés aux différentes distances désignées dans la table pour les pieces chargées à

Cette table particuliérement relative à nos pieces actuelles & telles qu'on se propose de les employer à la premiere guerre, pourra servir à apprécier de même les effets des pieces étrangeres, dont les calibres de campagne ne different des nôtres que parce qu'ils sont de proportion impaire, comme 19, 13, 9, 7 & 3. Quant aux dimensions des pieces étrangeres, elles sont différentes chez presque toutes les nations; mais ces diffé-

---

boulet, il faudra tirer lentement pour pouvoir pointer avec attention & augmenter progressivement la vivacité du feu, en raison de la diminution des distances.

On peut certainement faire usage du canon à des portées plus considérables, puisqu'une piece de 16 pointée à 15 degrés, porte environ à 1200 toises, & qu'une piece de 12 du nouveau modele porte à 880 toises sous l'angle de 6 degrés; mais au-delà des limites indiquées dans la seconde colonne de la table, on ne peut compter sur un effet decisif qu'en suppléant par un grand nombre de pieces aux irrégularités des grandes portées.

Il n'est pas même possible de donner des *à-peu-près* sur les portées des pieces tirées à ricochet, dont les effets peuvent être quelquefois très-utiles dans les affaires de campagne: il faudroit pour chaque cas particulier une approximation différente.

Dans beaucoup de circonstances du service de l'artillerie, il ne faut se déterminer à un parti définitif qu'après quelques coups d'épreuve, mais le nombre n'en est jamais bien considérable quand la théorie & la pratique ont formé le coup-d'œil d'un officier d'artillerie.

Les mêmes raisons ont empêché de parler des portées des obusiers à 6 pouces. Cette arme, dont on se sert trop rarement & en trop petite quantité dans les affaires de campagne, porte sa bombe ou son obus à 600 toises, pointée sous l'angle de 22 degrés; mais alors elle ne ricocheroit point & perdroit, par conséquent, la cause de ses plus grands effets; c'est donc encore à quelques coups d'épreuve qu'il faudra avoir recours, pour fixer l'angle de projection, suivant les circonstances du terrein.

On a construit des cartouches à balles de fer battu, pour les obusiers, dont il ne faudra faire usage qu'à 150 ou 200 toises de l'ennemi.

rences n'influant que par-delà les portées raiſonnables & certaines, toute comparaiſon à cet égard ſeroit minutieuſe & inutile. Je dirai ſeulement qu'en général preſque toutes les artilleries des autres nations cherchant à s'alléger, en même-temps qu'à s'augmenter, ont diminué la longueur & la peſanteur de leurs pieces. Il n'y avoit, la guerre derniere, que les Anglois & nous qui euſſions de petits calibres à longue proportion.

Je n'ajouterai point à cette table, des calculs ſur le rapport des charges aux portées, c'eſt-à-dire, ſur la quantité de poudre dont il faut que les charges ſoient compoſées relativement au calibre des mobiles, à leur eſpece & à la diſtance à laquelle on veut les pouſſer. Je ne dirai point ſous quels angles de projection les pieces doivent être pointées pour en tirer tel ou tel effet. Ces connoiſſances appartiennent excluſivement à l'officier d'artillerie. C'eſt lui qui eſt chargé de l'exécution des bouches à feu, & il ſuffit à l'officier commandant les armes, de ſavoir qu'il peut en telle ou telle poſition, demander à l'officier d'artillerie de lui procurer des feux qui rempliſſent tel ou tel objet.

Mais une choſe dont pour cet effet, l'officier commandant les armes doit avoir l'intelligence, comme l'officier d'artillerie, c'eſt l'art de choiſir les emplacemens, de diſpoſer les pieces, de diriger les feux, de les ménager. Je vais tâcher de préſenter ici les principes de cet art, de la maniere la plus nette & la plus conciſe qu'il ſera poſſible.

La diſpoſition la plus avantageuſe de l'artillerie conſidérée, ſoit du côté de l'emplacement, ſoit du côté de l'exécution, eſt ſans contredit celle qui rend ſes effets les plus meurtriers & les plus nuiſibles à l'ennemi.

Les coups les plus meurtriers étant indubitablement ceux qui parcourent la plus grande longueur ſur le terrein occupé par les troupes ennemies, il eſt certain que leur effet augmentera à meſure que ces troupes ſeront rangées ſur une plus grande profondeur; puiſqu'alors le boulet ne ceſſera de détruire que quand il aura perdu ſa force, & que quand même il n'auroit pas touché les premiers rangs, il aura ſon effet de plongée ou de ricochet ſur les derniers.

Pour obvier à ce prodigieux & meurtrier effet de l'artillerie, toutes les troupes de l'Europe ont abandonné l'ordonnance de profondeur, pour prendre avec raiſon un ordre plus mince, & qui donne moins de priſe aux tirs du canon.

Les troupes étant ainſi rangées, celles d'infanterie ſur trois, & celles de cavalerie ſur deux de profondeur, ſi l'artillerie ne tiroit que de but en blanc & droit devant elle, ſon feu ſeroit bien peu redoutable, puiſque le boulet le plus heureuſement dirigé ne pourroit tuer; ou mettre hors de combat, que deux ou trois hommes au plus.

Afin de tâcher de faire parcourir à ces mobiles la trajectoire, ſur laquelle ils peuvent rencontrer plus d'ennemis, ſeule maniere de remédier à l'irrégularité & au haſard des portées, l'artillerie doit donc chercher à prendre des prolongemens, des revers & des ricochets ſur la troupe qu'elle veut battre.

Pour ſe procurer ces avantages, il faut qu'elle place ſes batteries de maniere à écharper ſur la ligne ennemie, obſervant que cette batterie forme avec cette ligne un angle de plus en plus aigu, à meſure qu'on s'en rapproche, & enfin un angle preſque nul quand on eſt fort près, c'eſt-à-dire, que les batteries doivent s'établir, dans ce dernier cas, preſque tout-à-fait ſur le flanc.

Le même principe doit s'appliquer aux batteries destinées à battre une colonne; ainsi on doit les placer de maniere qu'elles écharpent sur un angle d'autant plus grand qu'on en sera plus éloigné, & ensuite les placer vis-à-vis d'elle quand on en sera fort proche, cette position produisant alors le même effet que si elle étoit prise sur le flanc d'une ligne de troupes, & étant propre à donner le prolongement le plus efficace possible.

Regle générale : il faut donc, toutes les fois que cela est praticable, ne pas placer ses batteries vis-à-vis des points que l'on veut battre, à moins que, dans le cas où l'on ne pourroit pas s'approcher assez, l'obliquité ne fît trop perdre sur la longueur de la portée; &, si l'on doit battre plusieurs points à la fois, comme cela arrive ordinairement quand on dispose des batteries vis-à-vis une ligne de troupes, il faut les placer de maniere que les coups de l'une aillent frapper vis-à-vis de l'autre : ces batteries, qu'on nomme croisées, se protegent & se défendent réciproquement.

Indépendamment de la protection mutuelle que les batteries doivent tâcher de se donner, il faut les faire fortes. Alors elles procurent des effets, décisifs, elles font trouée, elles préparent la victoire. Au contraire, la même quantité de pieces dispersée est plus propre à irriter l'ennemi qu'à le détruire : l'objet de l'artillerie enfin ne doit point être de tuer des hommes sur la totalité du front de l'ennemi; il doit être de renverser, de détruire les parties de ce front, soit vers les points où il peut venir attaquer le plus avantageusement, soit vers ceux où il peut être attaqué avec le plus d'avantage.

Il ne s'ensuit pas de la maxime posée ci-dessus qu'on doive réunir trop d'artillerie dans une seule

& même batterie; ce seroit tomber dans un autre inconvénient : celui de donner trop de prise à l'ennemi. Il convient seulement de réunir sur le même objet plusieurs batteries peu distantes l'une de l'autre, & il faut y joindre l'attention, si le terrein le permet, de ne pas placer ses batteries sur la même ligne, afin que, si l'ennemi peut se ménager des prolongemens sur elles, ces prolongemens ne traversent pas toutes les batteries à la fois.

Les pieces de chaque batterie doivent conserver un espace assez considérable entr'elles pour manœuvrer avec aisance & ne donner que peu de prise. Dix pas paroissent la distance qu'il faut conserver. Ce principe est important, car, comme dans une action on ne pointe pas une piece contre une piece en particulier, mais contre toute la batterie opposée, tant vuide que pleine, il est évident que celle qui aura ses pieces trop rapprochées recevra plus de coups dangereux.

C'est une erreur de croire que le canon doive être placé de préférence sur des hauteurs fort élevées au-dessus des objets qu'on veut battre. Un commandement de 15 à 20 pieds sur une étendue de 300 toises est avantageux, en ce qu'il aide à prendre des revers favorables; plus sensible, il est désavantageux, parce que l'angle de tir s'éloigne d'autant plus de l'horison; les coups deviennent incertains, les boulets s'enterrent, on ne peut se donner des ricochets, le danger de l'ennemi diminue à mesure qu'il approche : effets contraires à ceux que procurent des positions rasantes ou dominantes dans la proportion indiquée ci-dessus, en ce que de ces dernieres les tirs sont horizontaux, en ce qu'elles permettent de ricocher, & en ce que, découvrant tout, elles ne laissent pas à l'ennemi de terrein où il soit à couvert.

Dans tous les emplacemens de batteries de combat, & par conséquent de batteries ambulantes qu'on a à choisir, il faut avoir attention d'éviter ceux qui offrent des obstacles aux manœuvres ultérieures, soit pour aller en avant, soit pour se retirer, comme haies, fossés, ravins, marais, hauteurs très-escarpées. On doit ne pas placer les batteries trop-tôt & trop à découvert; car alors l'ennemi en oppose de plus fortes qui les détruisent, ou dispose les siennes de maniere à les battre avantageusement. On doit chercher à se couvrir & particuliérement à s'épauler sur les flancs, ne fût-ce que d'une petite élevation d'un ou de deux pieds seulement. Cela préserve les canonniers, couvre les manœuvres du canon, & rend son effet plus assuré. On doit enfin, autant qu'il est possible, éviter de placer les batteries devant ses propres troupes, ou sur de médiocres élévations qui soient derriere elles; c'est offrir à l'ennemi deux objets à la fois à battre; c'est attirer son feu sur les troupes, c'est gêner leurs mouvemens, si l'on est en avant d'elles; c'est les inquiéter & s'exposer à leur faire du mal par quelques coups malheureux, si on est placé en arriere d'elles. En un mot, quand les dispositions du terrein ne permettent pas de choisir d'autres emplacemens, il vaut mieux doubler les troupes les unes derriere les autres, & laisser des intervalles pour l'artillerie, que de tomber dans l'inconvénient de les masquer par le canon, ou de les soumettre à des batteries trop peu élevées.

Si l'on occupe une position défensive, les pieces de gros calibre doivent être employées de préférence dans les points principaux, dans ceux où l'on peut voir le mieux & le plus loin l'ennemi, & le prendre en écharpe, de revers & en flanc; on en doit faire, si je peux m'expri-

mer ainsi, les grosses batteries de protection & de défense, tandis que les pieces d'un calibre plus léger, renforcées de bras & d'attelages, & divisées sur plusieurs points, se tiendront prêtes à se porter rapidement en renfort aux parties menacées, & à prendre leur disposition d'après la disposition de l'ennemi.

Si l'on attaque, il faudra emplacer les pieces de gros calibre dans les parties de l'ordre de bataille les plus foibles & les plus éloignées de l'ennemi, du côté des fausses attaques, sur les hauteurs qui peuvent empêcher l'ennemi de tenter quelqu'effort sur elles, sur celles qui peuvent appuyer les flancs de la véritable attaque, & donner des revers éloignés sur le point attaqué. Les portées de ces pieces étant plus longues, elles y feront effet. Leurs mouvemens étant plus lourds, elles auront moins à agir, & en cas de retraite, comme elles seront hors de prise, elles ne tomberont pas au pouvoir de l'ennemi. Les pieces de petit calibre, renforcées de bras & d'attelages, se porteront au contraire en avant avec les troupes attaquantes, comme plus susceptibles de seconder les mouvemens de ces troupes, de suivre l'ennemi s'il est repoussé, de protéger la retraite, & de se retirer elles-mêmes si l'on est battu; & parce qu'il n'est pas nécessaire d'avoir de longues portées dans les points où l'on est déterminé à s'approcher & à combattre.

On ne doit pas, comme on le fait beaucoup trop aujourd'hui, s'en tenir à la routine de mettre tout son canon avec l'infanterie, & croire ne pouvoir en placer à un point où elle n'est pas à portée de le soutenir. Il faudroit sçavoir en appuyer aussi la cavalerie, placer des batteries, soit sur son flanc, soit en avant d'elle, s'il y a des emplacemens favorables, y placer sur-tout des

obusiers dont l'effet sera terrible contre la cavalerie ennemie, soit pour l'ébranler avant qu'elle ne soit chargée, soit pour y jetter le désordre si c'est elle qui vient à la charge. Ces canons & obusiers attachés dans une disposition de combat à une aîle de cavalerie, seront renforcés d'attelages & mis par conséquent en état de suivre ses mouvemens. Dans tout pays ouvert, qui peut mieux défendre le canon que la cavalerie? Qui peut mieux à son tour fortifier une aîle de cavalerie inférieure que du canon placé à son appui? Que deviendra ce canon, dira-t-on, si la cavalerie est battue? Ce qu'il deviendra : il sera pris, & ce ne sera qu'un petit mal ajouté au désastre de la cavalerie; mais le plus souvent il empêchera que cette cavalerie ne soit battue, & si elle bat, il rendra ses succès plus décisifs & plus complets. J'aurai occasion de dire ci-après combien peu il faut craindre de mettre du canon en prise, quand on peut en tirer un effet utile.

La premiere disposition de l'artillerie dans un combat étant faite, il faut ensuite que les pieces manœuvrent & changent d'emplacement, suivant les circonstances, soit pour se conserver les revers & les prolongemens qu'elles auront pris sur l'ennemi; soit pour rassembler leurs feux sur les points décisifs; soit pour s'y porter & pour se tenir toujours en mesure avec les troupes auxquelles elles sont attachées. C'est relativement à cette science & à cet à-propos de mouvemens que j'ai avancé que l'armée, dont l'artillerie sçauroit manœuvrer avec le plus d'intelligence & de rapidité, pourroit traîner à sa suite la moitié moins de bouches à feu que l'ennemi, & avec cela lui être encore supérieure; parce que chez elle toutes ses bouches à feu seront employées & utilement employées.

Voilà à peu près tous les principes suivant lesquels on doit emplacer & disposer l'artillerie. Quelques-uns d'eux, relatifs à la grande Tactique des armées, seront développés dans la suite de cet ouvrage. Il reste, & c'est-là le grand art, que la pratique & le génie peuvent seuls donner, à appliquer ces principes au terrein & aux occasions : car l'attaque & la défense d'un poste, le passage d'une riviere, les combats dans telle ou telle nature de pays, les ordres de bataille de telle ou telle espece exigent des dispositions différentes d'artillerie que les bornes de cet essai ne me permettent point de détailler.

Passons aux principales regles de l'exécution proprement dite. Il n'est pas moins important qu'elles soient connues des commandans des troupes, que celles de l'emplacement des batteries. Faute de cette connoissance, ils ne sçavent point juger les portées des bouches à feu, choisissent des positions soumises aux points qu'ils veulent défendre ou qui les voient mal; contrarient, sans intelligence, les officiers d'artillerie; font consommer inutilement les munitions, demandent qu'on tire à cartouche où il faudroit tirer à boulet, &c. J'ai vu, la guerre derniere, des pieces de régimens tirer sans relâche, tandis que des batteries de pieces de huit du parc, qui étoient voisines, trouvoient le même but trop éloigné pour y user leurs munitions. Cette ineptie, qui dura trois heures & consomma inutilement mille cartouches, me rappelle un de nos officiers généraux s'emportant contre le commandant d'une batterie, parce qu'il ne tiroit pas. Ce dernier, occupé alors d'une nouvelle disposition qu'il donnoit à ses pieces pour prendre un revers sur l'ennemi, répondit *qu'il cherchoit son prolongement*. *Eh! Monsieur*, répliqua l'officier général

qui se désespéroit & ne sçavoit pas ce que c'étoit que prolongement, *voilà comme est le Corps Royal; il prolonge toujours*. Revenons à mon objet.

Comme ce n'est point le bruit qui tue, comme l'incertitude des portées augmente en raison de l'éloignement des points qu'on veut battre ou du peu d'attention que l'on donne au pointement, il faut s'attacher à pointer avec exactitude plutôt qu'à tirer avec vîtesse; il faut pointer sur-tout avec beaucoup d'attention, quand les portées sont éloignées, & augmenter la vivacité de son feu progressivement à la diminution des distances, parce qu'en proportion de cette diminution les coups s'assurent toujours davantage.

Ce principe n'est pas assez connu des troupes; leur grand grief contre l'artillerie est toujours qu'elle ne fait pas assez de feu; la mesure de leur contenance dans une canonade semble être la quantité de bruit que font les batteries qui les soutiennent. Faute de connoissances, les officiers supérieurs eux-mêmes entretiennent ce préjugé, ils sont les premiers à se plaindre de ce que le canon ne tire pas sans relâche; & qu'arrive-t-il delà? C'est que souvent l'officier d'artillerie se laisse entraîner à ces clameurs, perd de vue le principe exposé ci-dessus, tire trop vîte & à des portées trop incertaines, fait peu de mal à l'ennemi, le rend par-là plus audacieux, consomme inutilement des munitions, & finit par s'en trouver dépourvu dans le moment où son feu auroit besoin de devenir plus vif.

Il ne faut jamais engager des combats d'artillerie à artillerie, que quand les troupes de l'ennemi étant à couvert du feu qu'on pourroit faire sur elles, ses batteries y sont exposées, & nuisent beaucoup aux troupes qu'on protege. Si au contraire les positions qu'on occupe sont meur-

trieres pour l'ennemi, il faut porter tous les efforts de l'artillerie ſur ſes troupes & ſur les obſtacles qui les couvrent, pour tâcher de les détruire, & ne chercher à en impoſer au canon ennemi, qu'autant que cela eſt néceſſaire pour protéger les troupes qu'on a à ſoutenir. Cette maxime eſt ſouvent négligée par les officiers d'artillerie, ſoit qu'il leur paroiſſe plus brillant d'éteindre aux yeux des troupes les feux des batteries qui leur ſont oppoſées, ſoit qu'ils ne ſentent pas aſſez que les troupes ſont l'objet principal, que l'artillerie devient inutile ſi elles ſont détruites ou miſes en déſordre, au lieu que l'artillerie étant détruite il n'y a rien de fait, puiſqu'il reſte encore des troupes à vaincre.

Si les batteries ſont obligées d'attaquer les batteries ennemies, on ne doit pas pointer piece contre piece, il faut embraſſer de ſon feu tout le terrein occupé par la batterie ennemie; de même, ſi l'on tire ſur des troupes, il faut raſſembler tous ſes efforts ſur l'eſpace qui en ſera le plus couvert, & où les boulets venant à manquer, les troupes qui ſervent de but primitif, trouveront en deçà, en arriere, ou à côté d'elles, d'autres troupes à atteindre.

Hors les occaſions de fauſſe attaque ou de ſtratagême, toute canonnade qui n'a pour objet que celui de tuer quelques hommes au haſard & aux dépens de beaucoup de munitions, eſt miſérable & ridicule. Il eſt cependant très-commun d'en voir ordonner de pareilles.

Le ricochet employé à propos, n'eſt pas moins avantageux dans les actions de campagne que dans les ſiéges. Il eſt excellent contre la cavalerie, contre des lignes de troupes redoublées, contre des retranchements, & peut-être n'en faiſons nous point aſſez d'uſage.

Il eſt important dans l'exécution des bouches à feu, de ſçavoir à propos employer le boulet & les cartouches à balle, & de ne pas quitter trop tôt l'un pour ſe ſervir de ces dernieres, en faveur desquelles on a un préjugé trop généralement avantageux; car ſi elles produiſent des effets terribles quand on s'en ſert ſur des terreins ſecs, unis, ſenſiblement horizontaux & à des portées raiſonnables & telles qu'elles ſont indiquées ſur la table que j'ai donnée, il s'en faut bien qu'elles aient des effets auſſi certains & auſſi déciſifs que le boulet, au-delà de ces portées ou dans des terreins irréguliers, mous, couverts, plongeans ou plongés. Si les diſtances ſont trop grandes, il faut pointer les pieces ſous des angles de projection très-marqués; & alors la plûpart des mobiles s'écartent de la direction principale, & paſſent par-deſſus le but qu'on devoit atteindre. Si les terreins ne ſont pas favorables, la plus grande partie des balles eſt interceptée & amortie. Dans ces dernieres circonſtances il faut donc indubitablement préférer l'uſage du boulet; le boulet atteint de beaucoup plus loin, s'écarte moins de ſa direction, ricoche, va frapper la ſeconde ligne quand il manque la premiere, renverſe les obſtacles, épouvante par le bruit, & préſente aux nouveaux ſoldats des bleſſures plus effrayantes. Je détaille les raiſons de cette maxime, parce qu'elle eſt contraire à l'opinion reçue dans nos troupes. Faute de réflexion, faute d'officiers aſſez inſtruits pour détruire des préjugés de routine accrédités parmi elles, je les ai preſque toujours entendu ſe plaindre de ce que notre artillerie ne tiroit pas à cartouche, aſſez & d'aſſez loin, & citer les effets de l'artillerie étrangere, qui en fait mal-à-propos un grand uſage & à des portées exceſſives.

On doit avoir la plus grande attention à ne pas consommer inutilement les munitions; cela a été dit souvent, mais les troupes n'en connoissent pas encore assez l'importance. Il y a cependant un calcul simple : on ne peut, sans des dépenses & des augmentations d'équipages énormes, porter plus de 200 coups par piece & 60 coups par homme, non compris ceux dont les gibernes sont remplies. Or à un coup de canon & à trois coups de fusil par minute, c'est pour environ trois heures. Combien d'actions peuvent durer davantage? Combien d'actions peuvent être suivies le lendemain d'un autre combat? Je passe au soldat qui ignore tout cela, qui ne réfléchit pas, de vouloir que le canon tire toujours; mais est-il pardonnable aux officiers d'avoir assez peu de connoissance des détails, pour joindre leurs cris aux murmures du soldat?

On ne doit pas abandonner mal-à-propos l'artillerie, ni craindre mal-à-propos de la perdre. Cette maxime est si importante, si faussement étendue, si peu mise en pratique, qu'elle a besoin d'être développée. Il faut que les troupes contractent l'habitude de ne pas abandonner trop légérement le canon, & qu'elles attachent une sorte de point d'honneur à ne pas le perdre, parce qu'alors l'artillerie ayant confiance dans les troupes qui la soutiennent, se comportera avec plus de vigueur, & se croira en quelque sorte obligée, par reconnoissance, à se comporter ainsi. Il faut que l'artillerie de son côté s'accoutume à manœuvrer avec hardiesse, à se hazarder & à se soutenir dans des emplacemens avancés, à ne pas regarder si on la soutient, quand ses effets sont décisifs & meurtriers, à n'abandonner ses pieces que quand l'ennemi est, pour ainsi dire, dans sa batterie, puisque c'est l'exécution de ses dernieres déchar-

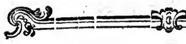


TABLE GENERALE
DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

Fin de la Table.

EXPLICATION

DES

PLANCHES

DE LA

PREMIERE PARTIE.

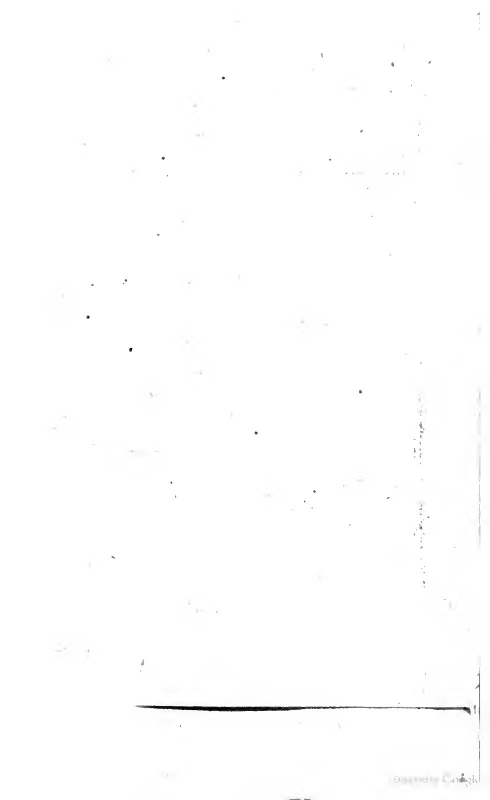
TACTIQUE DE L'INFANTERIE.

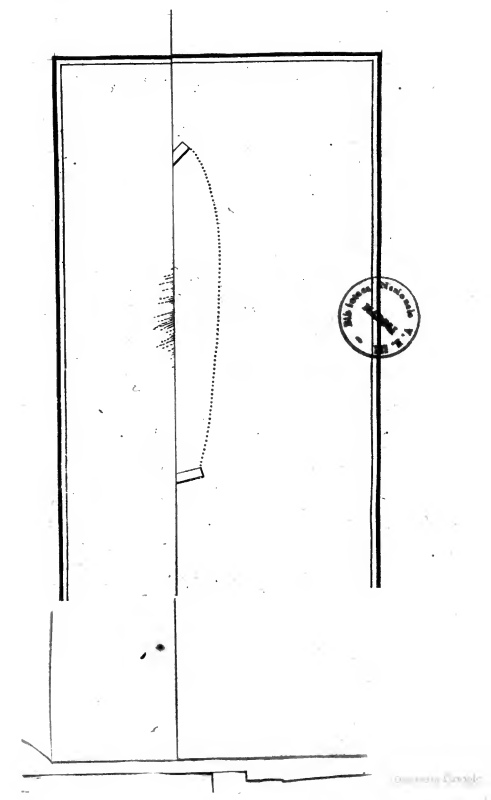
PLANCHES

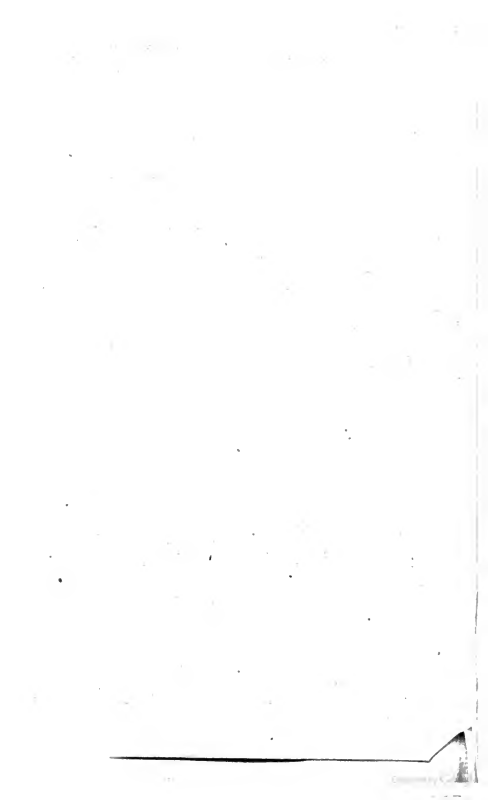
I. *Ecole de la Marche.*
II. *Suite de l'Ecole de la Marche.*
III. *Feux obliques.*
IV. *Disposition de l'Infanterie en bataille contre la Cavalerie.*
V. *Formation d'un bataillon en colonne.*
VI. *Disposition de l'Infanterie en colonnes contre la Cavalerie.*
VII. *Déploiemens d'un bataillon.*
VIII. *Exemple de la maniere dont on devroit exercer les troupes en plein champ. Régiment de quatre bataillons manœuvrant relativement à différentes natures de terrein.*
IX. *Parallele des déploiemens moder-*

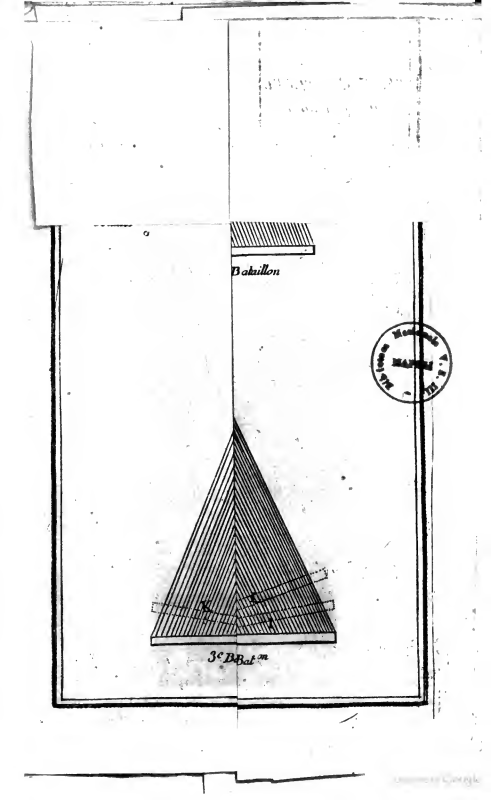
Premiere Partie
Tactique de l'Infanterie.
Planche I.
École de la Marche.

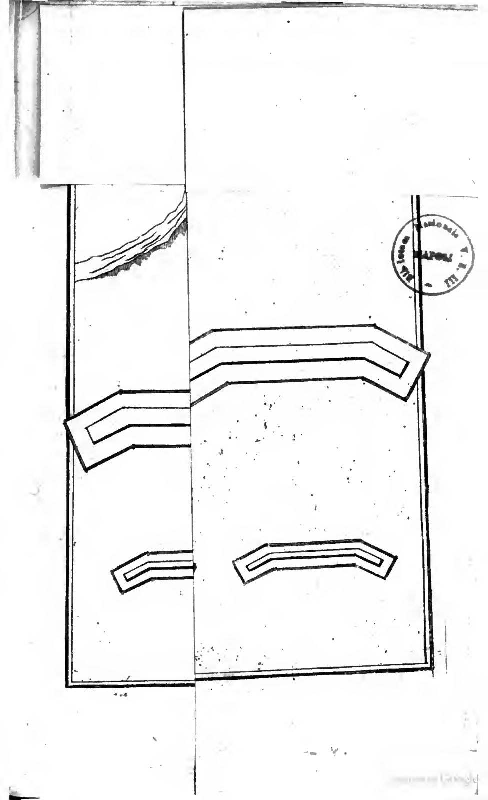
N
I
L
Q
X

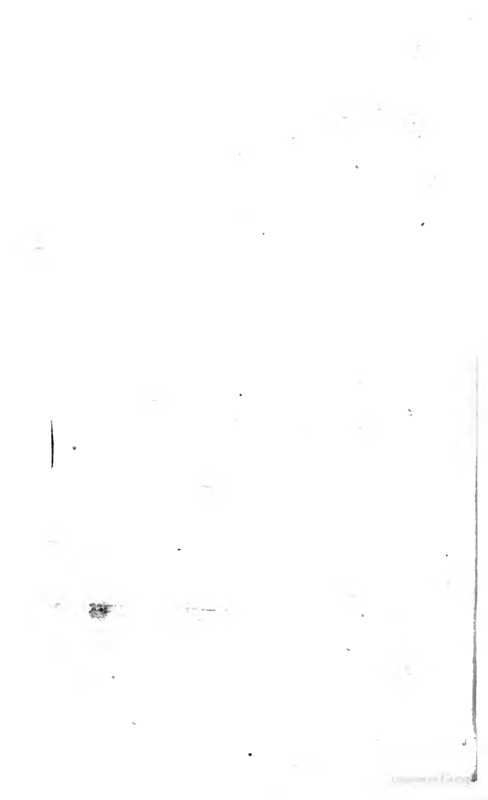


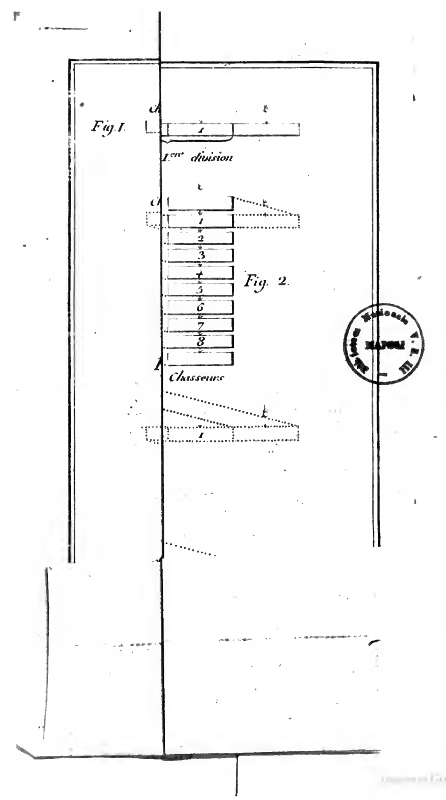


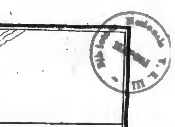


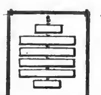

o
Bataillon
K
I
1
3e. B. Bat.on






Fig. I.
1
1.ère division
1
2
3
4
5
6
7
8
Fig. 2.
Chasseurs
1





Colo
faisa
cotés
sés d
dispo
la ca

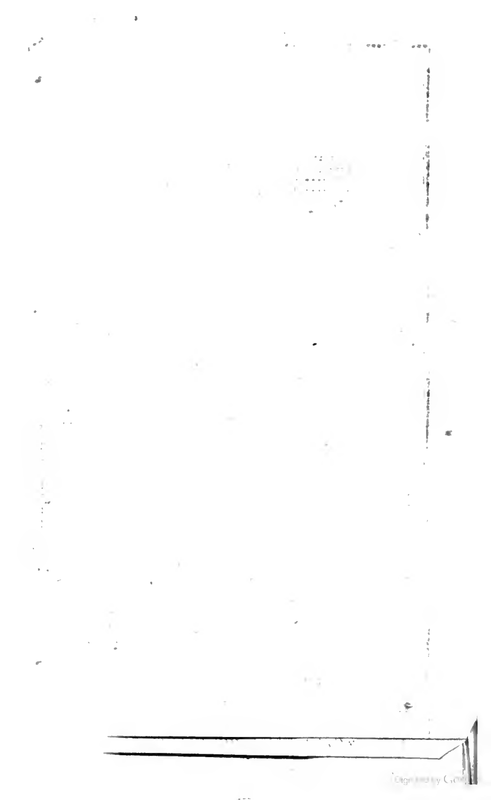
Disposition d'un Corps d'Infanterie
de quatre Bataillons qui étant en
marche sur quatre Colonnes s'ar
ête et se dispose a recevoir
attaque de la Cavalerie.

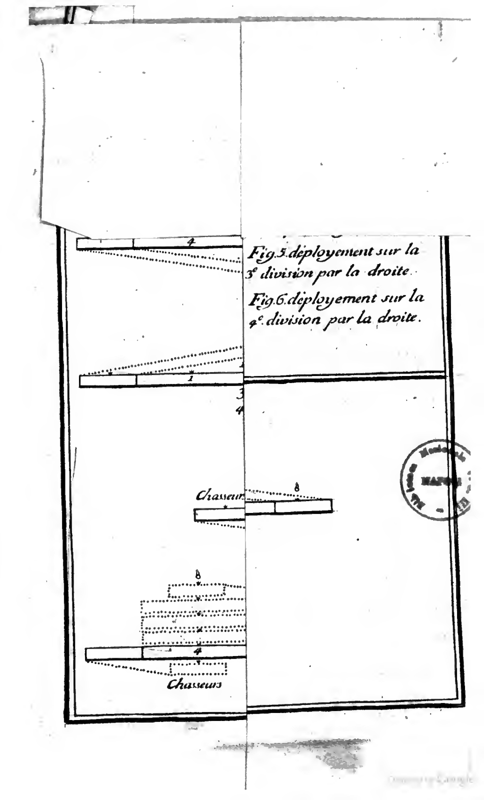
a 2.e disposition marquée en
oints, est celle que les colonnes
urroient prendre en faisant
n demi quart de conversion
ar masse.

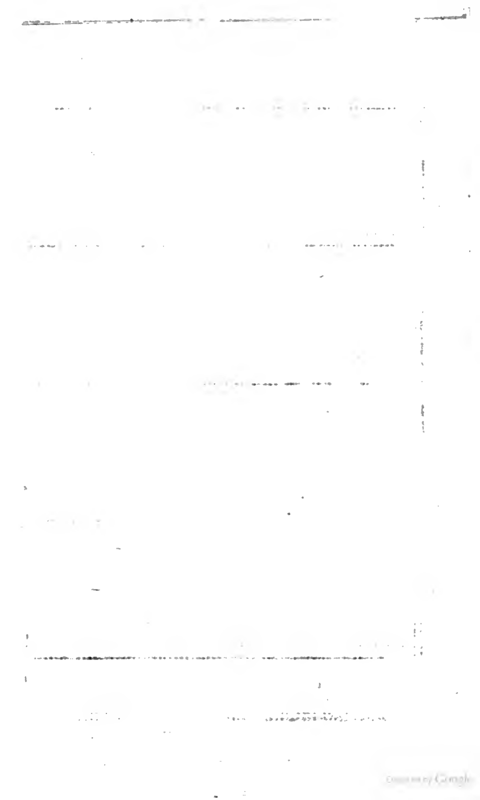
il est possible on tachera d'appuijer
tête et la queue de cette disposition
quelque obstacle local comme ra
ns, bois, haije, ou maisons, et si le
rein n'en fournit pas comme en A
pourra faire faire au bataill. de la
ne un mouvem.t de conversion pour
procurer un flanc qui change la dispo
ion ou pour chercher la protection

Fig: 1.

Colonne
manœuv
en man




4
Fig.5. déployement sur la
3e division par la droite.
Fig.6. déployement sur la
4e division par la droite.
1
3
4
Chasseur
8
8
4
Chasseurs



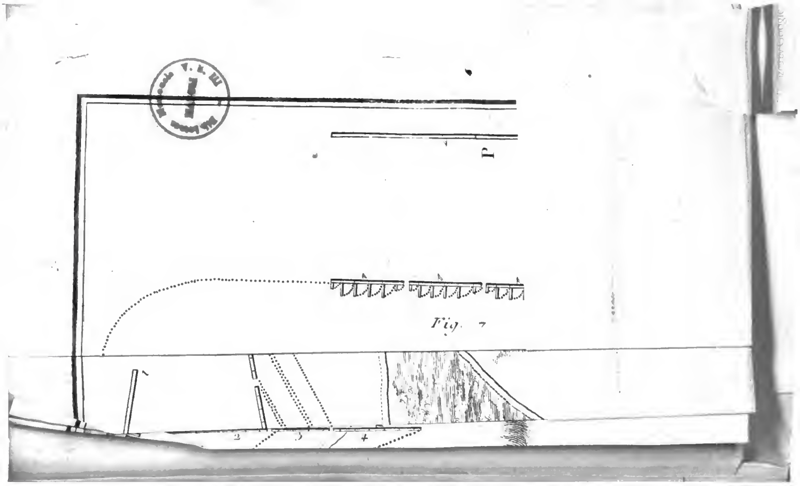
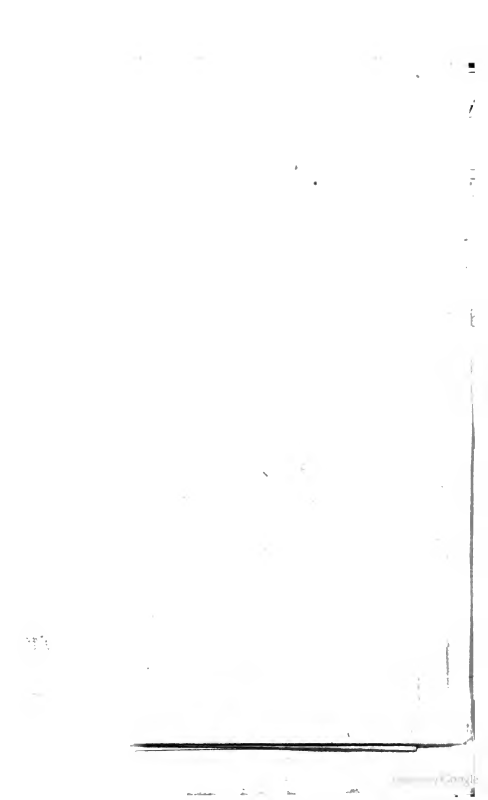
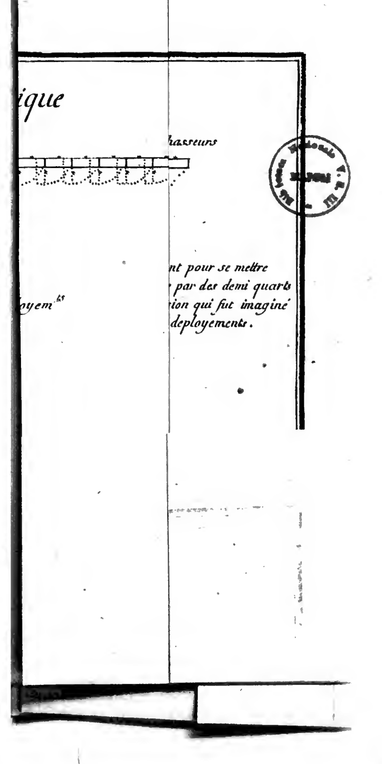
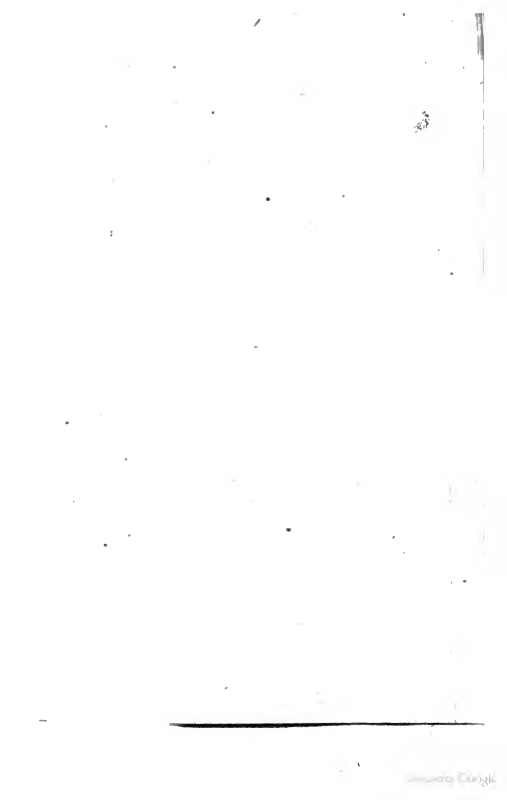
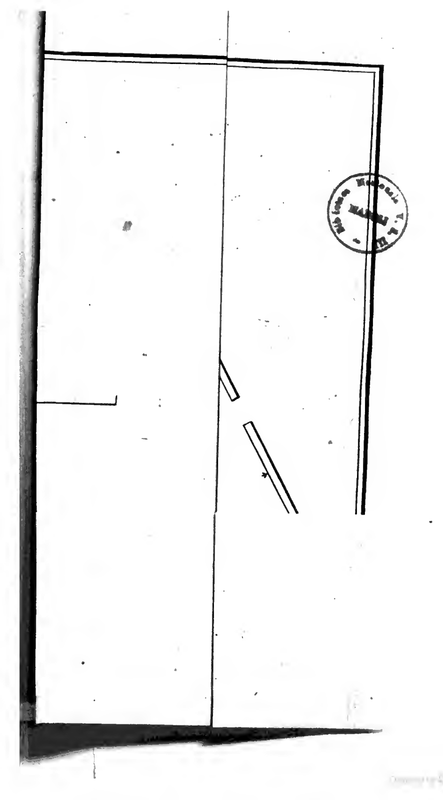


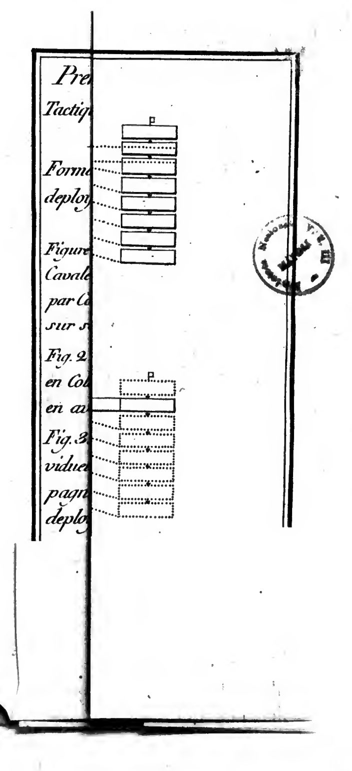
Fig. 7



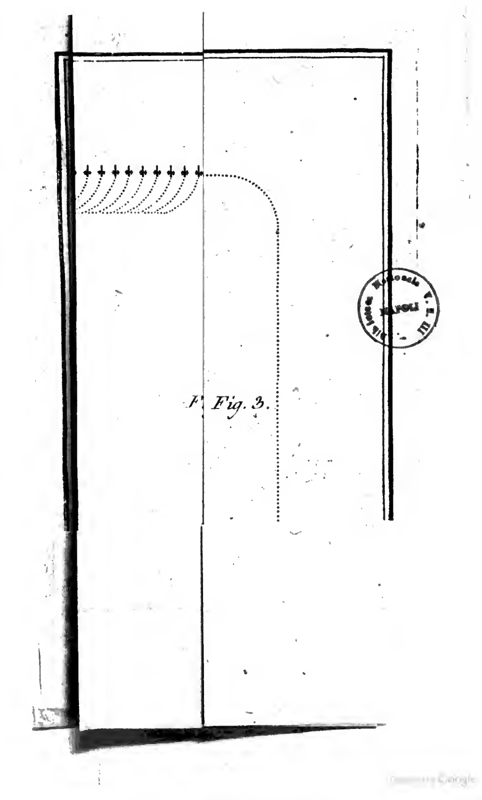

ique
hasseurs
nt pour se mettre
par des demi quarts
ion qui fut imaginé
deployements.
oyem.ts






Pre
Tactiq
P
Form
deploy
Figure
Cavale
par Co
sur s
Fig. 2
en Col
P
en av
Fig. 3
viduel
pagn
deploy




F. Fig. 3.





